

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUE
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIII-1975 • N° 2

Idéologie et société

Le miroir du monde : géographes et
voyageurs

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

M. BERZA — membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef* ; ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur en chef adjoint* ; EM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie ; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie ; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Export-Import (Presă), Calea Griviței nr. 64—66, Oficiul poștal 12, Căsuța poștală 2001, București—România, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, téléphone 50.75.25. pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei n° 125, téléphone 13.94.40, București — România



NICOLAE CEAUȘESCU
PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

LE SERMENT DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

« Je jure de servir avec fidélité la patrie, d'agir fermement pour la défense de l'indépendance, de la souveraineté et de l'intégrité du pays, pour le bien-être et le bonheur du peuple tout entier, pour l'édification du socialisme et du communisme dans la République Socialiste de Roumanie !

Je jure de respecter et de défendre la Constitution et les lois du pays, de faire tout pour appliquer constamment les principes de la démocratie socialiste, pour affirmer dans la vie de la société les normes de l'éthique et de l'équité socialistes !

Je jure de promouvoir inlassablement la politique extérieure d'amitié et d'alliance avec tous les pays socialistes, de collaboration avec toutes les nations du monde, sans distinction de régime social, sur la base de la parfaite égalité en droits, la politique de solidarité avec les forces révolutionnaires, progressistes de partout, de paix et d'amitié entre les peuples !

Je jure de remplir toujours mon devoir avec honneur et dévouement, pour la gloire et la grandeur de notre nation socialiste, de la République Socialiste de Roumanie !»

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XIII

1975

N° 2

SOMMAIRE

Idéologie et société

TUDOR TEOTEOI, La conception de Jean VI Cantacuzène sur l'État byzantin vue principalement à la lumière de son <i>Histoire</i>	167
FR. E. THIRIET (Strasbourg), La formation d'une conscience nationale hellénique en Romane latine (XIII ^e —XVI ^e siècles)	187
JACQUES BOUCHARD (Montréal), Les lettres fictives de Nicolas Mavrocordatos à la manière de Phalaris : une apologie de l'absolutisme	197
ADOLF ARMBRUSTER, Historiographische Beziehungen zwischen der Moldau und Kronstadt zur Zeit des Fürsten Constantin Maurocordatos (1742—1743) (II)	209
ANDREI PIPPIDI, Phanar, Phanariotes, Phanariotisme	231
MARCEL EMERIT (Paris), Les saint-simoniens en Grèce et en Turquie	241

Le miroir du monde : géographes et voyageurs

A.-D.v. den BRINCKEN (Köln), Ost- und Sudosteuropa in der abendlandischen Kartographie des Spätmittelalters	253
PATRICIA HERLIHY (Harvard), Travel Accounts as a Historical Source for Nineteenth-Century Romania	261

Discussions

L'expansion ottomane aux XIV ^e et XV ^e siècles à travers quelques ouvrages récents (<i>Șerban Papacostea et Virgil Ciociltan</i>)	275
---	-----

Chronique

Le III ^e Congrès international d'études du Sud-Est européen (<i>Eugen Stănescu</i>)	285
Exposition de livres au III ^e Congrès international d'études du Sud-Est européen (<i>N. Ș. Tanașoca et R. Lăzărescu</i>)	288

Comptes rendus

G. MIHĂILĂ, Dicționar al limbii române vechi (sfârșitul sec. X — începutul sec. XVI) (<i>H. Mihăescu</i>); NIKOLAOS ANDRIOTIS, Lexikon der Archaismen in neugriechischen Dialekten (<i>H. Mihăescu</i>); FRANCO VENTURI, Utopia e riforma nell'illuminismo (<i>Lauro Grassi</i> , Milano); The Struggle for Greek Independence, edited by Richard Clogg (<i>C. Papacostea-Danielopolu et N. Ș. Tanașoca</i>); ILIE SEFTIUC et IULIAN CĂRȚĂNĂ, România și problema Strimtorilor (<i>C. Iordan-Sima</i>)	313
---	-----

Notices bibliographiques	329
---	-----

Livres reçus	337
-------------------------------	-----

SON EXCELLENCE NICOLAE CEAUȘESCU RÉÉLU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Le point central de la première séance de la Grande Assemblée Nationale réunie dans sa 7^e législature a été l'élection du président de la République. Les députés qui participaient au forum suprême du pouvoir d'Etat avaient été investis de leurs mandats quelques jours plutôt, aux élections du 9 mars. Le 17 mars 1975, l'Assemblée a adopté à l'unanimité la réélection du président Nicolae Ceaușescu, sur la proposition faite par le premier ministre, Manea Mănescu, au nom du Comité Central du Parti Communiste Roumain et du Conseil National du Front de l'Unité Socialiste.

Il y a dix années depuis que le camarade Nicolae Ceaușescu est secrétaire général du parti, une décennie qui a marqué l'étape la plus fertile de l'histoire du pays. Les représentants du pays ont confié avec enthousiasme la fonction suprême à l'homme dont le nom se retrouve chaque fois dans les engagements du peuple entier, qui a participé directement et sans relâche aux actions couronnées par des succès évidents dans la vie du pays et dans les relations de la Roumanie avec tous les Etats du monde actuel. Le grand essor de l'économie nationale, les réalisations dans le domaine politique et social, l'œuvre culturelle ont mis en lumière, pendant toute cette décennie, la volonté unanime du peuple de bâtir une société nouvelle et de contribuer au développement des acquis les plus précieux de la civilisation humaine. Un effort qui a plaidé la cause de la paix et de la justice, d'un nouvel ordre économique et politique. La position que détient actuellement la Roumanie socialiste dans la vie internationale est une des conséquences de cette effervescence créatrice qui retrouve son modèle dans l'activité inlassable du président Nicolae Ceaușescu, protagoniste éminent de la paix, de la collaboration entre les peuples, de l'égalité dans les rapports internationaux, concepts qui répondent aux exigences objectives de notre époque.

Le serment du Président est le témoignage des convictions les plus profondes de l'homme qui dirige les destinées d'un peuple attaché à la liberté et proclame, en même temps, avec fermeté les principes de la démocratie socialiste et de la collaboration internationale. Le serment affirme la foi dans la réalisation complète du programme exprimant les aspirations les plus profondes du peuple roumain, qui au long de son histoire a lutté pour son intégrité et son indépendance, au nom des principes issus d'une expérience humaine des plus riches — la dignité de tous les peuples, le respect réciproque, la participation commune aux décisions

qui engagent chaque Etat. Dans ce sens, le discours solennel du président, qui a réaffirmé, entre autres, la nécessité de développer la collaboration balkanique, nous restitue, par une sentence lapidaire, la conclusion de toute une expérience historique : « chaque peuple qui désire être libre et indépendant doit respecter la liberté et l'indépendance des autres peuples ».

L'événement du 17 mars rend manifeste la volonté du peuple roumain de participer activement, par son travail et ses initiatives, à l'édification d'un monde meilleur et plus juste.

LA CONCEPTION DE JEAN VI CANTACUZÈNE SUR L'ÉTAT
BYZANTIN
VUE PRINCIPALEMENT À LA LUMIÈRE DE SON HISTOIRE

TUDOR TEOTEOI

L'intérêt pour la personnalité de Jean VI Cantacuzène, tout aussi grand aujourd'hui que dans le passé, même si le point de vue duquel on le regarde diffère, ne procède pas d'une apparition singulière et frappante, telle que l'histoire de Byzance offre du reste relativement peu d'exemples, mais bien au contraire d'une apparition on ne peut plus naturelle, tout à fait dans la note du monde dans lequel il a vécu. Un monde profondément traditionnel, aux prototypes platoniciens recouverts du vêtement chrétien, dans lequel la ressemblance au modèle divin était la principale vertu. Le modèle une fois établi, toute tentative de réalisation devait s'y arrêter, sans jamais aller au-delà, d'où la pratique de l'imitation et la tendance permanente de se conformer à des réalités préétablies. L'Etat byzantin lui-même était une telle réalité, mais qui ne représentait qu'un pâle reflet de l'existence d'autrefois. Riche surtout de son héritage, le monde byzantin avait l'esprit tourné en permanence vers le passé, qui lui servait de terme de comparaison pour le présent. Une telle attitude portait en soi le signe évident de la décadence. I. Ševčenko a relevé le phénomène notamment en ce qui concerne le monde intellectuel¹. Or, sans avoir été un « intellectuel » dans l'acception moderne du terme, notre personnage ne fait point exception à cet égard. Dans les discours prononcés par lui devant les notables de l'empire, lorsque, après avoir occupé de hautes fonctions d'État (πολιτευόμενος)², il avait accédé à la dignité impériale (βασιλεύων) — discours reproduits dans son *Histoire* dans un style assez sobre et direct, sans trop de rhétorique, compte tenu de la façon habituelle des Byzantins et de l'exemple de son contemporain Grégoras — il se réfère de temps à autre à la situation heureuse d'autrefois de l'Empire byzantin, situation qui ne pouvait cependant plus être rétablie³.

¹ I. Ševčenko, *The Decline of Byzantium seen through the eyes of its intellectuals*, « Dumbarton Oaks Papers » (cit. par la suite DOP), 15/1961, p. 167—186.

² I. Cantacuzenus, *Historiarum libri IV*, (cit. par la suite Cz.), éd. L. Schopen, Bonn, 1828—1832 (les chiffres romains de I à III indiquent le volume), II, p. 146 et 148.

³ ἡ ἀρχαία εὐδαιμονία, Cz. III, p. 34 et 352. Le fait que dans l'esprit de l'auteur ces temps anciens étaient maintenant irréversibles est visible dans la manière dont ils sont exposés; dans le premier cas, ces faits de jadis « excellents, merveilleux et maintenant seulement chantés », paraissent tellement éloignés qu'il semblerait qu'ils ont été accomplis au-delà de l'île de Thulé (p. 34); dans le second cas, il dit que c'est un rêve de penser encore à la actualisation de ces succès (p. 352).

A première vue, dans une tentative pour cerner de plus près certains aspects liés à la conception politique de Jean VI Cantacuzène, il semblerait logique de prendre en considération en premier lieu son activité, notamment celle déployée par lui pendant son règne (3 février 1347—10 décembre 1354). Pourtant, les résultats auxquels on aboutirait dans ce cas ne dépasseraient guère les dimensions d'une simple histoire politique de la période envisagée. C'est d'ailleurs le cas de toutes les monographies consacrées à tel ou tel personnage impérial byzantin, leurs auteurs n'ayant guère procédé autrement⁴. Rien de plus naturel à cela d'ailleurs, car effectivement toute tentative d'élucider les conceptions politiques d'empereurs ou d'autres personnages historiques, qui n'ont laissé aucun écrit propre, apparaît comme dénué d'objet. La situation est tout autre lorsqu'il s'agit de chroniqueurs, d'historiens ou en général d'hommes cultivés dont la personnalité ne s'est manifestée que dans le domaine intellectuel, et non dans celui de l'action politique ou de la réalité directe des événements vécus. Ici, au revers ontologique se substitue le revers gnoséologique ; en d'autres termes, si l'on ne sait que fort peu de choses sur leur vie et leur activité, en échange on peut concentrer les recherches sur les conceptions et les idées exprimées dans leurs œuvres, fait qui explique le nombre relativement considérable de ce genre d'études. Dans le cas de Byzance, la tradition et l'immobilisme ont sérieusement rétréci les points de vue originaux, amoindrissant par cela même les résultats auxquels on aurait été en droit de s'attendre par l'intermédiaire de l'analyse idéologique des écrits parvenus jusqu'à nous. On arrive souvent à la conclusion que l'arsenal d'idées de l'écrit analysé n'apporte rien de nouveau par rapport à ce qui était connu, s'ajoutant au fonds immuable de certaines permanences. Toutefois, ces permanences mêmes connaissent une certaine évolution et acquièrent un certain coloris dans l'espace et surtout dans le temps. Envisagée à travers ce prisme, la situation semble donner plus de chances de réussite aux études qui abordent ces permanences dans le temps, en les soumettant à l'optique de plusieurs auteurs et en visant plusieurs périodes, voire toute l'histoire byzantine⁵.

Si les discussions sur la conception des personnalités politiques qui n'ont rien écrit peuvent sembler un faux problème, celles engagées au sujet des hommes cultivés qui n'ont pas laissé de traces de leur activité, mais bon nombre de réflexions écrites, peuvent encourir le risque de tomber dans la platitude. Par contre, une pareille entreprise s'avère fructueuse lorsqu'il s'agit de cas bivalents, c'est-à-dire de ceux dont

⁴ Angelo Pernice, *L'imperatore Eraclio*, Florence, 1905 ; Albert Vogt, *Basile I^{er}, empereur de Byzance* (867—886), Paris, 1908 ; C. Chapman, *Michel Paléologue, restaurateur de l'Empire byzantin*, Paris, 1926. Au cours de la dernière décennie ont parues deux études monographiques qui touchent à l'activité de Jean Cantacuzène, tout en laissant intacts les moments les plus importants du déroulement de celle-ci. Il s'agit de : Ursula W. Bosch, *Kaiser Andronikos III. Palaiologos*, Amsterdam, 1965 et John W. Barker, *Manuel II Palaeologos (1391—1425): A Study in Late Byzantine Statesmanship*, New-Jersey, 1969.

⁵ Laisant de côté les commentaires de certains recueils de textes à caractère plutôt anthologique tels que E. Barker, *Social and Political Thought in Byzantium*, Oxford, 1957, nous croyons devoir citer dans ce sens des études comme celle de C. Guterbock, *Der Islam im Lichte der byzantinischen Polemik*, Berlin, 1912, ou celle de K. Lecluer, *Hellenen und Barbaren im Weltbild der Byzantiner*, München, 1954 ; de même, certaines études de H.-G. Beck, *Senat und Volk von Konstantinopel et Res publica Romana*, dans « Sitzungsber. der Bayer. Ak. der Wiss., philos.-hist. Klasse », Heft 6/1966 et 2/1970.

l'action et l'œuvre écrite sont également illustrés. Jean Cantacuzène entre dans cette catégorie. Bien que ce soit l'unique empereur byzantin qui ait écrit une histoire, il n'est toutefois pas le seul qui puisse être étudié sous cet angle.

S'inscrivant dans la série des cas bivalents signalés ci-dessus, qui ont associé βίος πρακτικός avec βίος θεωρητικός⁶, Jean Cantacuzène nous offre, par sa multiple activité, la possibilité de saisir une figure représentative de la Byzance de son temps. Sa qualité d'aristocrate de naissance, la possibilité qu'il eut de vivre à la cour impériale, ce qui lui servit de point de départ pour tout son « curriculum vitae » ultérieur, l'aire relativement étendue de ses préoccupations théoriques — où on décèle sans grande difficulté le penchant du monde byzantin au savoir encyclopédique — constituent des aspects qui rendent sa figure non seulement intéressante, mais également représentative. Du point de vue de la tradition byzantine, la personne de l'empereur devenu moine réunit dans une même existence deux hypostases à valeur permanente dans l'histoire de cette civilisation⁷.

Pour ce qui est de ses écrits, ils ont été rédigés dans la période monacale de sa vie, lorsque, retiré de la vie active, τῶν πραγμάτων ἀναχωρῶν, il eut des possibilités accrues de méditation ; les seuls monastères dans lesquels sa présence physique soit attestée jusqu'à ce jour étant Saint-Georges aux Manganes et celle de Jean Charsianeitès, les deux à Constantinople⁸. Il est très probable que toute son activité d'auteur

⁶ Les deux termes sont pris dans un sens beaucoup plus général, dépassant le sens restreint qu'ils avaient dans la spiritualité monastique byzantine.

⁷ Le caractère multiforme de sa personnalité explique sans doute aussi pourquoi des études remarquables parues jusqu'ici ont pu envisager certains aspects seulement de celle-ci (soit qu'il s'agisse de ses qualités d'homme d'État, sur lesquelles se sont penchés de préférence Val. Parisot, *Cantacuzène homme d'État et historien*, Paris, 1845, soit de ses caractéristiques de représentant de l'aristocratie byzantine, mises en évidence par G. Weiss, *Ioannes Kantakuzenus — Aristokrat, Staatsmann, Kaiser und Monch*, Wiesbaden, 1969, soit du rôle joué par lui comme moine, dont s'est occupé Lj. Maksimović dans « Zbornik radova Vizant. Inst. », IX (1966), p. 119—193, avec les remarques pertinentes de G. M. Prohorov, *Публицистика Иоанна Кантакузина, 1367—1371 гг.*, dans « *Византийский Временник* » (= BB) XXIX/1968, p. 318—341), une monographie sur Cantacuzène restant encore à faire. D'autre part, le fait correspond à la situation générale de la période des Paléologues, dont le caractère peu unitaire explique pourquoi les études consacrées souvent à des aspects très menues, mais remarquables par la précision auxquelles elles arrivent, précèdent de beaucoup des essais de synthèse qui continuent à se faire attendre. Quant à Cantacuzène, il ne faut non plus ignorer ses préoccupations scientifiques ou sa compétence en matière de théologie, révélées par une série d'écrits publiés ou non encore, bien que contestées par les contemporains qui, dans la querelle hésychaste, furent ses adversaires (cf. G. Weiss, *op. cit.*, p. 16). Vogel et Gardthausen ont cru qu'ils pouvaient le placer aussi parmi les copistes de manuscrits grecs de la période respective, supposition toutefois infirmée par Linos Politis, dans « Revue des études byzantines », (citée par la suite REB), 14/1956, p. 195—199 et dans « *Byzantinische Zeitschrift* » (citée par la suite BZ), 51/1958, p. 24 et 29. C'eût été sans doute trop qu'un ancien empereur qui, devenu moine, avait continué à être une personne influente aussi bien parmi les laïcs que parmi les moines (cf. H. Hunger, *Das Testament des Patriarchen Matthaios I (1397—1410)*, dans BZ 51/1958, p. 288—309), se serait adonné à une pareille occupation, honorable dans la conscience du monde byzantin et propre aux moines plus cultivés, mais toutefois trop humble pour une personne auguste.

⁸ Les affirmations de certaines sources selon lesquelles Jean Cantacuzène se serait retiré au Mont Athos après son abdication, fondées sur la prédilection particulière qu'il affirme lui-même dans son « *Histoire* » pour le monastère de Vatopédi, sont considérées erronées ; en tout cas il n'y a jusqu'ici aucune preuve dans ce sens (cf. D. M. Nicol, *The*

d'écrits historiques et théologiques s'est déroulée ici. Etant donné que cette activité s'est concentrée dans la période de maturité avancée de sa vie⁹, nous pouvons considérer ses écrits comme suffisamment révélateurs quant aux idées qu'ils contiennent. Pour la même raison, on ne saurait parler d'une évolution de ses idées jusqu'à leur cristallisation sous forme d'une conception. Au demeurant, sous cet aspect, toute histoire de la culture ou de la littérature byzantines édiflée sur les biographies des personnages représentatifs est destinée à demeurer déficitaire, et à favoriser l'impression d'immobilisme et de manque d'originalité. De plus en plus contesté, ce manque d'originalité et de dynamisme ne fait que confirmer la grande valeur des permanences dans le monde byzantin : même lorsque nous connaissons bien un auteur, il émerge tout formé, avec ses conceptions déjà fixées, sans pouvoir percevoir de plus près le chemin qu'il a parcouru. Ce que les sources relatent, ce sont des choses très générales et qui se répètent dans des formules presque stéréotypes. On peut citer à cet égard le schématisme des Vies des saints, qui décrivent toujours brièvement et dans des phrases presque identiques l'enfance et l'instruction des personnages, jusqu'à leur maturité. C'est ainsi, tout formé, que nous connaissons Jean Cantacuzène à travers son œuvre. Ayant en permanence en vue sa propre activité, les quatre livres de son *Histoire* ont un caractère marqué de mémoires.

L'auteur est préoccupé de la succession de nombreux événements auxquels il a participé et qu'il raconte, ce qui confère à cette description de faits une grande densité. En revanche les états d'esprit se font rarement voir. Cantacuzène est plutôt un homme d'action et moins un penseur. Sous ce rapport, il se situe à l'antipode de son contemporain et adversaire Grégoras, chez lequel la description des événements est plus sobre, mais complétée par les nombreux — et souvent fatigants — discours et commentaires. Chez Cantacuzène aussi, les jugements d'ordre général, de même que certains commentaires, figurent surtout dans les discours qu'il reproduit. Ils concernent toutefois la manière d'agir dans une situa-

Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenus), ca. 1100–1460, *Dumbarton Oaks*, 1968, p. 92). Il est possible que le motif de son séjour au Mont Athos comme moine soit le fruit d'une tradition monastique. La supposition qu'il n'a jamais été au Mont Athos a également été faite par R. J. Loenertz, dans *REB* I, 1943, p. 163.

⁹ À l'exception des lettres, dont la présence à cette époque représente une continuation de la situation antérieure, le moment le plus important dans la rédaction de son œuvre se situe dans la 7^e décennie du XIV^e siècle. Dans le Prologue du tome de 1351 contre Barlaam et Akindynos, l'auteur prend le pseudonyme de Christodoulos le moine, de même que dans l'introduction à son *Histoire*. Ce fait renforce la supposition que ce prologue a également été rédigé à l'époque où il était moine, de même que l'*Histoire* dont la rédaction a été achevée le 8 déc. 1369, ainsi qu'il résulte d'une note sur un manuscrit florentin de celle-ci (cf. Nicol, *op. cit.*, p. 100). Étant donné que le dernier épisode décrit par cette œuvre est la mort du patriarche Kallistos et la réintronsation de Philothéos, événement survenu en 1363, il résulte que les mémoires de l'ex-empereur Cantacuzène, devenu maintenant Joasaph le moine, ont été rédigés dans l'intervalle compris entre cette date et la fin de l'année 1369. Le récit des événements qui ont suivi son abdication jusqu'en 1363 est toutefois très unilatéral, ne portant que sur la continuation du conflit entre son fils Mathieu et son gendre Jean V Paléologue, conflit résolu par la victoire de ce dernier (1357), où Cantacuzène joua un rôle important. Le reste des événements, auxquels il n'a plus participé, est complètement omis. Mentionnons que certains de ses écrits théologiques inédits, tels que la correspondance avec Paul, le légat du pape, sont conservés à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, de Bucarest, mais dans des copies récentes (ms. gr. 433, 512 et 562).

tion concrète et laissent moins percer des jugements généraux, des comparaisons avec d'autres situations présentes ou passées. C'est pourquoi nous devons faire appel à la terminologie utilisée par l'auteur, ainsi qu'aux petites observations qui interviennent çà et là dans la relation de certains faits. Il y a lieu d'avoir confiance dans la justesse des conclusions d'une telle analyse, car Cantacuzène fait preuve d'un remarquable esprit de suite dans sa manière d'exposer les faits et dans leur examen. Certaines inadvertances, déjà signalées¹⁰, tiennent probablement au fait que l'auteur a rédigé son œuvre après la date des événements relatés ; elles suggèrent, en outre, qu'il n'a sans doute pas relu ses mémoires après les avoir achevés pour mettre un peu d'ordre dans leur composition. Notre personnage avait des opinions bien arrêtées sur le monde dans lequel il a vécu ; il revient sur un fait ou sur un personnage et le caractérise de la même manière, oubliant (ou en en donnant l'impression) qu'il avait déjà écrit la même chose. Ainsi, en dehors de l'intérêt qu'il pouvait avoir à rappeler le plus souvent possible à son rival Apokaukos sa basse extraction, on observe que dans d'autres cas également il met en discussion des personnes ou des situations dont il avait déjà antérieurement été question dans ses mémoires, tout en ayant l'air d'en parler pour la première fois. Bien plus, même l'orthographe des noms varie parfois, ce qui s'applique aussi à Apokaukos. Voici, par exemple, une dame d'honneur à la cour d'Anne de Savoie, probablement Isabelle, dont le nom est orthographié une fois *Zampeas*, la seconde fois *Zampaias*¹¹, ou celui d'un *Jean Peralta*, dont le prénom est tantôt Joannes, tantôt *Ntziouan*¹². D'autres exemples peuvent encore être cités dans ce sens. C'est ainsi qu'il parle plusieurs fois de son désir de se retirer dans un couvent ; il parle deux fois de sa prédilection pour le monastère Vatopédi du Mont Athos¹³. Un autre détail qui vient à l'appui de l'opinion que l'empereur n'a pas relu ses mémoires est le fait que le texte ne contient presque jamais de référence à ce qui a été dit antérieurement ou à ce qui suivra, procédé pourtant habituel chez les historiens byzantins qui, préoccupés de donner à leur exposé un caractère aussi coulant que possible, conformément à un plan idéal préconçu, emploient couramment de telles formules.

Chez Jean Cantacuzène, chaque chapitre de ses quatre *Livres d'histoire* possède son individualité, portant d'habitude sur un épisode distinct de ce qui précède ou de ce qui suit¹⁴. Le grand nombre des situations offertes au lecteur, la manière dont l'auteur entend commenter les faits exposés, avec des retours à des personnages ou à des circonstances, retours dans lesquels l'affirmation — souvent même avec des répéti-

¹⁰ R. J. Loenertz, *Ordre et désordre dans les mémoires de Jean Cantacuzène*, REB 22/1964, p. 222—237.

¹¹ Cz., *éd. cit.*, I, p. 205 et III, p. 54.

¹² *Ibid.*, III, p. 30 et 301.

¹³ Cf. *supra*, n° 8. Les passages en question se trouvent dans le III^e vol., p. 177 et 308.

¹⁴ Il existe toutefois des cas où il y a des références au cours ultérieur du récit. Par exemple, à la fin d'un exposé sur les Zélotes de Thessalonique, dont le soulèvement a dû créer des difficultés à Cantacuzène, non seulement lorsqu'il fut empereur, mais aussi lorsqu'il était moine et qu'il peinait pour faire la description du mouvement, de sorte qu'à un moment donné, probablement las de n'en avoir pas fini avec ces épisodes, il conclut : « ces choses seront racontées un peu plus tard » (*éd. cit.*, III, p. 105).

tions stylistiques — d'un point de vue inchangé dénote une conception bien déterminée, permettent de saisir les aspects importants de ses opinions sur l'État byzantin. Nous nous référons au fait que la sphère de sa pensée politique comprend plusieurs facettes, dont la mise en évidence peut être mieux saisie en fonction du domaine de la vie d'État auquel elles correspondent, ainsi qu'en fonction de ce que cet ample matériel met à notre disposition. Conformément à ces critères, sa conception peut être plus facilement illustrée en groupant le matériel sur plusieurs registres.

Un premier registre serait celui qui porte sur ce que nous nommons — suivant l'heureuse formule de Carl Neumann — *la position mondiale* de l'État byzantin¹⁵, la place que Jean Cantacuzène entend lui attribuer dans le monde. Un deuxième registre met en lumière l'attitude de Jean Cantacuzène à l'égard des facteurs intérieurs de la vie d'État, à l'égard des divers groupes sociaux — certains représentés par notre personnage, d'autres hostiles à celui-ci — à l'égard des facteurs constitutionnels ; pour ce second registre nous nous occuperons d'une part du rôle de l'idée impériale dans la conception de Cantacuzène, d'autre part de la qualité de *res publica* qu'il attribue à l'État byzantin, et nous concluons par l'élément considéré par nous comme étant le plus important dans sa pensée politique, à savoir *le traditionalisme*.

LA POSITION MONDIALE DE L'ÉTAT BYZANTIN]

Le premier élément dans cette direction est la *dénomination* donnée par Cantacuzène à l'État byzantin. Son *Histoire* donne à cet État plusieurs noms. Le nom le plus adéquat est celui de ἡ βασιλεία Ῥωμαίων, dépassé cependant quant à sa fréquence par ἡ Ῥωμαίων ἡγεμονία, que l'on rencontre le plus souvent, ou par ἡ Ῥωμαίων ἀρχή, également assez fréquent. Non moins significatifs sont τὰ Ῥωμαίων (πράγματα), ou le nom qu'on rencontre plus rarement de τὸ (πᾶν) Ῥωμαϊκόν¹⁶. Cette terminologie s'inscrit dans l'orbite de la définition traditionnelle de l'État byzantin par les Byzantins eux-mêmes. Chacune des formes énumérées comprend deux éléments : l'un commun, l'autre propre. L'élément commun définit le statut politique de l'État soit d'une manière précise (βασιλεία), soit moins précise (ἡγεμονία, ἀρχή), ou évite même la référence à une forme politique quelconque, en utilisant la formule globale que l'on rencontre habituellement chez les auteurs byzantins, à savoir celle qui concerne les « choses » des Rhomées dans leur totalité. L'élément propre définit son essence romaine. Le terme Ῥωμαῖοι n'est ni une réalité ethnique, ni une réalité géographique, mais a une valeur politique, sa présence indiquant la persistance de la tradition de la Rome politique jusqu'à la fin de Byzance.

¹⁵ C. Neumann, *Die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor den Kreuzzügen*, Leipzig, 1894.

¹⁶ Étant donné la fréquence des premières quatre dénominations, nous croyons inutile de citer les pages où elles se trouvent. Nous mentionnerons seulement quelques endroits où se trouve la dernière dénomination, qui apparaît plus rarement, par ex. *éd. cit.*, I, p. 422 (τὸ Ῥωμαϊκόν); II, p. 163, (τὸ πᾶν Ῥωμαϊκοῦ) et p. 177 (πᾶν τὸ Ῥωμαϊκόν).

Assez souvent l'auteur rapporte les Rhomées de son époque aux Rhomées d'autrefois (οἱ πάλαι Ῥωμαῖοι), formule qui concerne aussi bien les Byzantins (dans la conception de Jean Cantacuzène, ceux-ci sont les Byzantins depuis le temps de Constantin le Grand et les empereurs byzantins sont ceux qui succèdent à celui-ci) que les Romains de l'antiquité. La première hypostase de cette formule, à savoir la référence aux Byzantins d'autrefois — dont la présence révèle une fois de plus la conscience du déclin — apparaît dans les louanges qu'il fait des qualités militaires de son parent, le grand stratopédarque Jean Angelos, dont il écrit que non seulement il dépassait de beaucoup dans l'art militaire ceux d'aujourd'hui, mais qu'il aurait pu aussi se mesurer aux commandants chantés autrefois dans les écrits des Rhomées¹⁷. La référence aux Romains de l'Antiquité — que nous considérons toutefois encore plus importante que la précédente — est aussi attribuée par Cantacuzène à l'empereur Andronic III, son ami, lequel l'aurait faite une première fois dans le discours prononcé au conseil restreint qu'il avait organisé au début de la guerre civile avec son aïeul Andronic II, conseil auquel prenaient part Cantacuzène, Syrgiannès et Synadénos (au printemps de l'année 1321). La seconde fois Andronic III cite les Romains dans le discours prononcé devant ses soldats, avant la bataille de Pélékanos (juillet 1330), discours dans lequel il se réfère aux Romains d'autrefois, à leur gloire dans les guerres qui ont assuré la conquête de « tous les peuples européens et de ceux d'Asie »¹⁸.

La même référence apparaît dans ses propres discours au moment de l'arrivée de son adversaire Alexios Apckaukos à Thessalonique, dans l'intention de renforcer l'opposition des villes à Cantacuzène (printemps de 1342). Dans un premier discours, Cantacuzène se rapporte aux « Romains d'avant nous », qui « ont conquis presque toute la terre »¹⁹. Dans un second discours, cependant, la référence est faite aussi bien aux « Romains d'autrefois, dont on chante de grandes et merveilleuses prouesses, éternellement invincibles »²⁰, qu'aux empereurs byzantins, « les „basileis” d'avant nous » qui en de nombreuses occasions, soit qu'ils fussent vaincus dans les guerres avec les « barbares », soit qu'ils fussent détrônés à la suite des guerres civiles, ne désespérèrent pas de sauver la situation et portèrent aux ennemis des coups plus durs que ceux qu'ils avaient reçus²¹.

Il est très intéressant de voir que dans cette référence aux deux hypostases, celle des Romains de l'antiquité et celle des Byzantins d'autrefois, l'exemple des premiers n'est nullement laissé à l'arrière-plan ; au contraire l'auteur invoque la filiation directe qui les lie à ceux-ci, exhor-

¹⁷ *Ibid.*, I, p. 334.

¹⁸ *Ibid.*, I, p. 47 et 344—345.

¹⁹ *Ibid.*, II, p. 244.

²⁰ *Ibid.*, II, p. 251.

²¹ *Ibid.* Nous avons traduit le terme Ῥωμαῖοι par *Romains* lorsqu'il concerne les Romains de l'antiquité et par *Rhomées* lorsqu'il concerne les Byzantins, mais cette distinction n'existe pas chez Cantacuzène, étant donné que ce qui pour nous représente deux réalités différentes est pour lui la même réalité. Le moment de Constantin le Grand est, dans la pensée de Jean Cantacuzène la seule distinction entre les « basileis » païens d'avant et les « basileis » chrétiens d'après.

tant les siens à l'imitation de leurs vertus²², pour pouvoir arriver à bref délai à l'heureuse position d'antan. L'idée que l'Empire byzantin est l'Empire romain christianisé résulte également de la réponse que Jean Cantacuzène, *megas domestikos*, donna en l'été de l'année 1341, après la mort d'Andronic III, aux émissaires du tsar bulgare Jean Alexandre, venus à Constantinople pour demander qu'on leur livre le fuyard Šišman, fils de l'ancien tsar Michel Šišman et de la sœur du roi serbe Štefan (Dečanski), sœur qui avait même gouverné quelque temps l'État bulgare, après la victoire serbe de Velbužd (juillet 1330). Cantacuzène répond aux émissaires bulgares que Šišman ne peut être livré, celui-ci s'étant réfugié à l'intérieur de l'église Sainte-Sophie et, conformément aux coutumes byzantines, le droit d'asile était inviolable²³. Il ne rentre pas dans notre sujet de rappeler combien de fois au cours des temps ce droit n'a pas été respecté, les Byzantins eux-mêmes ne se faisant pas de grands scrupules à cet égard. Ce qui est important pour nous, c'est la manière dont Cantacuzène soutient le caractère traditionnel et antique de cette coutume, la reculant dans le passé jusqu'au temps du premier empereur chrétien des Romains²⁴.

Certains savants ont estimé que le nom de *Ῥωμαίς*, par lequel Pachynère désigne l'État byzantin, constitue un indice du changement de la mentalité byzantine après la IV^e Croisade, préfigurant le sens moderne d'un État grec « presque national »²⁵. Nous ne discuterons pas l'exactitude de cette opinion, nous nous bornerons à signaler que le terme *Ῥωμαίς* apparaît également une fois chez Kinnamos²⁶, qui par ailleurs emploie les mêmes dénominations que Jean Cantacuzène. Ce qui est certain, c'est le fait que notre auteur utilise habituellement un seul nom pour d'autres unités politiques et géographiques d'Europe. Par exemple, l'Italie est une notion géographique, qui comprend — selon l'opinion de Cantacuzène — plusieurs États tels que Venise, Gênes, Milan. Un fait intéressant toutefois, c'est que sur la carte politique connue par lui figurent, à côté du comté de Savoie ou du royaume de Chypre, certaines unités politiques contemporaines telles que la France (*Φράντζα*), l'Allemagne (*Ἄλαμανία*) et la Bourgogne (*Μπουργουνία*), la Hongrie (*Οὐγκρία*), unités dans lesquelles, à l'exception de la Bourgogne ultérieurement disparue, sont préfigurés des noms d'États modernes²⁷.

²² *Ibid.*, p. 251.

²³ *Ibid.*, II, p. 19. Sur ce Šišman v. P. Lemerle, *L'Émirat d'Aydin*, Paris, 1957, p. 136. n. 2

²⁴ *Ibid.*, p. 53.

²⁵ N. Iorga, *Bazele necesare ale unei noi istorii a evului mediu* (Les bases nécessaires d'une nouvelle histoire du Moyen Âge), dans *Generalități cu privire la studiile istorice* (Généralités concernant les études historiques), Bucaresti, 1944, p. 135; id., *Y-a-t-il eu un nouveau moyen âge byzantin?*, dans « Bull. de la Section Hist. de l'Ac. Roum. » (cité par la suite BSIAR), 13/1927, p. 4; id., *Histoire de la vie byzantine*, III, Bucaresti, 1934, p. 176.

²⁶ Ioannis Cinnanii, *Historiae*, éd. Bonn, 1836, p. 58.

²⁷ *Cz.*, éd. cit., I, p. 205 et 11. Le terme *Φράντζα*, utilisé par Cantacuzène dans son *Histoire*, est de date plus récente que *Φραγκία*, que nous rencontrons dans sa lettre de 1369 à l'évêque de Karpasia (Ed. J. Darronzès, *Lettre inédite de Jean Cantacuzène relative à la controverse palamite*, REB 17/1959, p. 15), où il affirme qu'après sa condamnation par le synode de 1341, Barlaam s'est retiré en « France ». Or, on sait que celui-ci est parti en Italie, où il est mort comme évêque vers la fin de la même décennie. Évidemment le terme *Phrangia*, de même que celui de *Phrangoi*, peut désigner tous les Occidentaux, tandis que *Phrantza* seulement le territoire français.

L'Empire byzantin apparaît une seule fois sous le nom de 'Ρωμαία, à savoir lorsque Cantacuzène reproduit la lettre adressée en 1347 au Pape Clément VI (1342—1348) par Barthélemy, l'émissaire envoyé à Constantinople par le croisé Humbert II de Dauphiné²⁸.

Les titres des princes étrangers connus par Cantacuzène sont variables. Maintes fois il les appelle d'une manière imprécise, en employant la terminologie byzantine, « archontes, hegemones, dynastai », formes auxquelles il ajoute souvent le titre porté par ces princes eux-mêmes : c'est le cas de l'« archôn des Hongrois que la langue des Latins sait appeler roi », du « hégemôn des Tribales » que Cantacuzène appelle « kral » même après que Dušan s'était couronné empereur des Rhomées et des Serbes (d'autres fois appelé « le Kral, le dynaste des Tribales »), des « dynastes » ou « rois » d'Italie, ou de l'« archôn » de Savoie « que la langue des Latins appelle comte »²⁹.

Le duc de Milan est « archôn », et le doge de Venise est « duc »³⁰. Balica et Dobrotič sont, de même, « archontes »³¹, et les chefs des Albains nomades « non gouvernés » (abasileutoi) sont appelés « phylarchoi »³².

Le seul souverain étranger auquel les Byzantins reconnaissent le titre de « basileus » est le tsar bulgare. Jean Cantacuzène ne fait aucune exception à cet égard. Il est essentiel qu'il reconnaisse la qualité impériale au souverain romano-germanique³³. Mais ce n'est pas la seule preuve de la renonciation de Byzance aux prétentions œcuméniques. Plus que dans toute autre direction, la discordance entre l'idéal et la réalité, la tendance à les concilier est visible. D'une part apparaît la fidélité à l'idéologie politique traditionnelle : Byzance se trouve à la tête du monde civilisé et son empire est situé au sommet de la hiérarchie médiévale des États³⁴. Cantacuzène affirme ce point de vue chaque fois qu'il en a l'occasion, aussi bien à l'égard du monde orthodoxe, qu'à celui du monde occidental. Revenant à la réponse donnée par lui aux émissaires bulgares venus demander l'extradition de Šišman, nous trouvons exprimée clairement dans cette réponse la doctrine de la supériorité politique de Byzance. Il explique aux émissaires qu'il n'entre pas dans les habitudes des empereurs byzantins de livrer à l'ennemi les transfuges qui se sont réfugiés chez eux : « Car depuis Constantin le Grand et jusqu'à nos jours, chez les empereurs des Rhomées, parce qu'ils sont *plus grands et plus prestigieux que tous les empereurs ou dynastes des autres peuples* (c'est nous qui soulignons), bien des souverains, frappés par le

²⁸ *Ibid.*, III, p. 15. Plus répandue dans les milieux occidentaux, la notion de « Romanie » apparaît très souvent dans la Chronique de Morée. Mais il n'est pas impossible de la rencontrer dans les sources byzantines plus anciennes, tant narratives (par exemple la *Chronographie* de Léon le Grammarien, éd. Bonn, 1842, p. 266) que documentaires (un acte synodal de 1171, éd. A. Pavlov dans BB II/1895, p. 393).

²⁹ *Ibid.*, p. 458 et 104 ; III, p. 314, 323, etc. ; III p. 20, 56 et 62 ; I, p. 194.

³⁰ *Ibid.*, III, p. 235 et 186.

³¹ *Ibid.*, II, p. 58 et resp. III, p. 62.

³² *Ibid.*, I, p. 474. Orchan est appelé « le satrape » de Bithynie (I, p. 66 et 342).

³³ *Ibid.*, III, p. 30.

³⁴ G. Ostrogorsky, *Die byzantinische Staatenhierarchie*, « Seminarium Kondakovianum » = SK), VIII/1936, p. 41—61.

sort et chassés du pouvoir, sont arrivés à demander pitié et abri »³⁵. À Byzance, ils ont été si bien traités et comblés de cadeaux et d'égards, qu'ils ont choisi de rester ici pour la vie, considérant bien meilleur et admirable le service (« *doubleia* ») auprès de l'empereur que le gouvernement de ceux de leur nation³⁶.

Après l'abdication de Cantacuzène, son gendre Nicéphore Orsini, qui avait été obligé par Andronic III d'accepter la domination byzantine et de s'établir dans l'Empire, nourrissant de nouveau des idées de défection à l'égard de Byzance, se proposait de quitter sa femme — la fille de Cantacuzène — et d'épouser la sœur de la veuve de Stefan Dušan (intention à laquelle il fut ultérieurement obligé de renoncer). C'est avec une grande satisfaction que Cantacuzène commente la manière dont les habitants des régions occidentales — les Albanais et les Epirotes — blâmaient l'acte du despote, en disant qu'il changeait l'or contre le cuivre³⁷. Mais notre auteur ressentit une grande joie lorsque les Byzantins ont obtenu la main d'Anne de Savoie pour Andronic III, d'autant plus que des émissaires de France (ἐκ Φράντζας) étaient venus demander la main d'Anne pour leur roi, mais le frère de celle-ci, le comte Amédée V, avait préféré les Byzantins. Cantacuzène commente le fait en disant que « non seulement les barbares, mais aussi les Italiens et tous les autres souverains considèrent l'Empire des Rhomées comme *plus grand et plus prestigieux* (c'est nous qui soulignons) que tous les autres et que le leur »³⁸. Mais ce ne sont que des constatations théoriques. Sous ce rapport, Byzance demeure fidèle à sa mission œcuménique de lutte contre les « barbares ». Mais qui sont les « barbares » ?

On retrouve souvent chez Cantacuzène l'énoncé du principe théorique traditionnel des Byzantins, si visible, par exemple, chez Anne Comnène, qui établissait une dichotomie entre ceux-ci et les « barbares ». Après les conflits de la Péninsule Balkanique et après les luttes contre les Turcs en Asie Mineure, Andronic III a demeuré un an avant la mort d'Andronic II, alias le moine Antonios (févr. 1332), à Didymoteichos, « n'ayant aucune guerre, ni contre les barbares de l'ouest, ni contre ceux de l'est »³⁹. Dans le même ordre d'idées, il nous dit que la considération et l'amour ou l'amitié (φιλία) d'Andronic III pour lui étaient si grands, qu'il tenait à les faire connaître à tout le monde, « non seulement aux Byzantins, mais encore aux barbares situés au bout de la terre »⁴⁰. Après la mort de celui-ci, les adeptes du premier affirmaient que plutôt que de tomber dans la servitude de ceux de l'intérieur méprisés autrefois par lui, il valait mieux s'allier au tsar bulgare Jean Alexandre ou au « dynaste » serbe, lesquels, quoique « barbares », sont quand même souverains. Il exprime cependant dans le même contexte des réserves à l'égard

³⁵ Cz., *éd. cit.*, II, p. 53. L'idée que l'époque de Constantin le Grand représente un moment crucial dans l'histoire byzantine ne doit pas, elle non plus, être prise pour une idée originale de notre auteur, mais comme un lieu commun dans l'idéologie byzantine. Nous la retrouvons chez d'autres auteurs aussi de la même période (cf. H.-G. Beck, *Theodoros Metochites. Die Krise des byzantinischen Weltbildes im 14. Jahrhundert*, Munich, 1952, p. 82—83.

³⁶ *Ibid.*, p. 52—53.

³⁷ *Ibid.*, III, p. 318.

³⁸ μείζονα καὶ περιφανεστέραν, *ibid.*, I, p. 195 et 196.

³⁹ *Ibid.*, I, p. 473.

⁴⁰ *Ibid.*, I, p. 364.

d'une telle action qui mettait l'Empire byzantin à la disposition des Bulgares ou d'autres « barbares »⁴¹. Par ailleurs, parlant des vertus de l'évêque Philothée de Sozopol, il affirme qu'elles ne brillaient pas seulement chez les « philoi » et les « oikeioi », mais encore chez les ennemis, même s'ils étaient « barbares »⁴².

L'application pratique de ce principe est toutefois faite avec une inconséquence derrière laquelle se cache la reconnaissance d'une nouvelle réalité. C'est ainsi que, même si dans la dichotomie Byzantins-« barbares » la dernière qualité est également attribuée à ceux qui ont bénéficié de la civilisation des premiers — il s'agit ici en premier lieu des Serbes et des Bulgares, mais aussi d'autres, comme le berger « dace » Șerban, « barbare et défavorable quant à son sort »⁴³ — on constate que l'application de cette épithète n'est pas conséquente dans tous ces cas. Les Bulgares et les Serbes ne sont pas toujours des « barbares », pas plus que les Hongrovalaques⁴⁴, et les Occidentaux ne le sont presque jamais. En revanche, les Turcs le sont toujours. Dans l'attribution de cette épithète, c'est la religion et l'attitude envers Byzance qui compte. Au moment où les voisins de même religion attaquent Byzance, violant les conventions et les traités de paix établis (συμβάσεις, συνθήκαι, σπονδαί)⁴⁵ et les serments prêtés (ὄρκιοι), devenant parjures (ἐπίορκοι, ἐπιορκοῦντες) et sortant ainsi du cadre des traités (ἐκσπόνδως) et des rapports de « philia » établis⁴⁶, ils sont traités de « barbares »⁴⁷.

Dans le fragment concernant la guerre survenue entre Jean VI et son gendre, on doit retenir les passages dans lesquels le premier est allié aux Turcs et le gendre aux Serbes et aux Bulgares. Nous devons remarquer que, tandis que les Serbes et les Bulgares sont dénommés Tribales et « Mysoi », les Turcs sont par excellence les « barbares », — bien qu'alliés à Cantacuzène — et que leur habitude la plus ancrée est celle de piller⁴⁸. Ils sont « barbares » en toute occasion, même lorsque Cantacuzène les utilise comme alliés ; bien plus, même lorsque Orkhan devient gendre⁴⁹. Si l'on fait abstraction des Turcs seldjoucides de Umur, on constate dans les rapports entre les Turcs ottomans et Jean Cantacuzène (alliance qui lui valut tant de jugements sévères de la part des historiens modernes⁵⁰), un changement d'attitude à partir du moment où ils se sont établis en Europe, par les têtes de pont de Tzympe

⁴¹ *Ibid.*, II, p. 154.

⁴² *Ibid.*, III, p. 218.

⁴³ *Ibid.*, I, p. 146–148.

⁴⁴ *Ibid.*, I, p. 175.

⁴⁵ *Ibid.*, par ex. I, p. 119–120 et p. 121 ; II, p. 108 ; III, p. 188 et suiv.

⁴⁶ Au cours de la guerre civile entre Cantacuzène et le parti de la cour, le premier conclut la paix ((είρήνη) avec le tsar bulgare, qui ἐχρημάτιζε περὶ σπονδῶν, tandis que Cantacuzène, envoyant une ambassade, a confirmé τὰς σπονδάς, arrivant ainsi ἐπὶ φιλίᾳ (*Ibid.*, II, p. 182). Après que Cantacuzène fut devenu empereur, il envoya une ambassade au « Kral » serbe en vue de la récupération des territoires enlevés par celui-ci, pour ne pas rompre les serments et les traités réciproques (μὴ παραλυομένων μέντοι τῶν ὄρκων καὶ τῶν σπονδῶν τῶν πρὸς ἀλλήλους) (*Ibid.*, III, p. 31).

⁴⁷ Cf. *supra*, n. 41.

⁴⁸ *Ibid.*, III, p. 87, 249, 266 et 326 (et ainsi de suite).

⁴⁹ *Ibid.*, par ex. III, p. 32.

⁵⁰ Ainsi N. Iorga, *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe*, dans BZ XV/1906, p. 187–222.

et de Gallipoli (mars 1354), et ont refusé d'en partir, malgré les insistances de l'empereur⁵¹.

Au début de son règne, celui-ci avait senti le besoin de se disculper de l'alliance avec les Turcs devant ses propres sujets et devant les Occidentaux : dans le premier cas devant l'assemblée des états de Byzance, dans le deuxième par l'ambassade envoyée en 1348 à Avignon. Dans les deux situations, il explique que l'alliance avec les Turcs lui a été imposée par les nécessités de la guerre civile, que ses adversaires de l'intérieur l'en ont forcé. « Ce n'est pas de bon gré que j'ai préféré à l'époque de la guerre l'alliance avec les barbares contre les Rhomées, mais forcé par les adversaires »⁵². Il présente la même excuse par l'ambassade envoyée au pape Clément VI, car il avait entendu qu'il était accusé en Occident « d'avoir eu recours, à l'époque de la guerre, à des alliés barbares, qui aujourd'hui tuent et asservissent les Byzantins »⁵³. Par conséquent, il cherche à informer le pape « que la nécessité m'avait forcé à en arriver là, à cause de la guerre qui m'a préoccupé, et non parce que j'ai pris en amitié la communauté des barbares »⁵⁴. Vers la fin de son règne, dans les circonstances créées par l'établissement des Turcs en Europe, Cantacuzène sent le besoin de se disculper pour le même acte vis-à-vis de ses voisins de la Péninsule Balkanique directement menacés par les Turcs. Informé que Jean Alexandre, le tsar des Bulgares, était très mécontent de ce que son pays était pillé et dévasté « par l'attaque des barbares », c'est-à-dire des Turcs, et qu'il croyait que de telles incursions ont lieu d'accord avec Jean Cantacuzène, ce dernier envoie une ambassade chez le tsar, pour lui montrer que ce n'était pas sa faute et qu'il n'était pour rien dans les incursions des Turcs ; qu'il ne se serait pas allié à ces « barbares » si ses villes n'avaient pas été prises par le « kral » serbe ; qu'il supporte tout aussi difficilement cette alliance ; aussi lui propose-t-il de s'allier avec lui pour empêcher les « barbares » de passer en Thrace⁵⁵. En effet, depuis leur établissement en Europe, les « barbares »⁵⁶ turcs sont désignés sous le nom de « barbares de Thrace »⁵⁷.

Le règne de Cantacuzène devait bientôt prendre fin, mais la présence des « barbares » sur la scène politique byzantine était devenue de plus en plus menaçante. Cantacuzène a essayé encore une fois de faire appel à eux avant son abdication, lorsqu'il a écrit aux chefs (ἡγεμόνες) de Thrace de se rallier à lui aussi vite que possible. Mais la cause était perdue. Ces alliés extérieurs étaient par trop dangereux et pillards, à la différence des Latins qui garantissaient à Jean V l'entrée dans Constantinople. D'ailleurs, la balance penchait en faveur de ce dernier non seulement de l'extérieur. A l'intérieur aussi la situation s'était aggravée pour Cantacuzène, dont les partisans avaient commencé à l'abandonner. Un

⁵¹ Cz., *éd. cit.*, III, p. 242 et suiv.

⁵² *Ibid.*, III, p. 37.

⁵³ *Ibid.*, p. 53.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 53—54.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 162—163.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 291, 297 et 298. Dans le même sens, la lettre que Gr. Palamas envoie de la captivité turque aux Thessaloniciens vers le milieu de la VI^e décennie du même siècle mentionne les Turcs comme οι βαρβαρώτατοι των βαρβάρων, *éd.* K. I. Dyobouniotes, dans *Néος Ἑλληνομνημῶν* 16/1922, p. 8.

⁵⁷ οἱ ἐν Θράκι βάρβαροι, *ibid.*, par ex. III, p. 288 et 362.

fait significatif à cet égard, c'est l'attitude du patriarche Philothée, son père spirituel, intronisé par lui-même et qui au printemps de la même année 1354 avait couronné empereur son fils Mathieu, mais qui cette fois-ci, devant l'intention de Cantacuzène de faire de nouveau appel aux Turcs, lui avait dit ouvertement : « qu'il n'était pas agréable à Dieu d'appeler la force barbare contre ceux qui prennent leur nom du Christ et que des paysans qui n'ont fait aucun mal ou des soldats soient occis »⁵⁸. Au motif général de la justification de sa propre attitude, les derniers chapitres du récit de Cantacuzène ajoutent l'atmosphère d'amertume causée par la pression turque, la supériorité militaire des Turcs y étant clairement affirmée⁵⁹. Une seule fois, notre personnage tient à exprimer son antipathie pour ses vaillants et « barbares » alliés : « Si j'éprouve une telle aversion envers ceux-ci, c'est non seulement à cause de l'opposition aiguë entre eux et nous en ce qui concerne la foi, mais aussi parce que depuis de longues années ils ont fait beaucoup de mal aux Rhomées »⁶⁰.

Or, les Latins d'Occident avaient eux aussi fait beaucoup de mal aux Byzantins. Cependant l'*Histoire* de Cantacuzène ne les appelle presque jamais « barbares », non plus que ses adversaires génois, pourtant « peuple intrigant et ennemi des Rhomées et prêt à violer leur serment »⁶¹, contre lesquels il s'était allié aux Vénitiens. En comparaison d'Anne Comnène, le changement d'attitude est évident. Les Turcs, qui professent une autre religion et qui menacent l'empire, sont toujours des « barbares ». Les peuples slaves de la Péninsule Balkanique, de la même religion que les Byzantins, sont également « barbares », dans la mesure où ils les menacent. Les Occidentaux, voisins des Byzantins seulement par les possessions qu'ils détiennent, paraissent à notre auteur moins dangereux que les peuples de la Péninsule Balkanique. Cependant, en ce qui concerne la religion, les Occidentaux sont plus éloignés des Byzantins que ces derniers. Pourquoi Cantacuzène ne les appelle-t-il jamais « barbares » ? Il ne l'explique nulle part.

Cantacuzène consigne, dans différentes circonstances les qualités des Occidentaux. Certains sont habiles à manier diverses machines de guerre⁶² ; d'autres sont des commerçants capables ; d'autres, chevaliers et écuyers, apportent à Byzance les tournois et d'autres jeux, qui selon Cantacuzène n'étaient pas connus jusqu'alors aux Rhomées⁶³ ; d'autres étaient expérimentés dans les guerres contre les Turcs⁶⁴ ; d'autres enfin, parmi les frères mineurs ou portant des titres ecclésiastiques, excellent « non seulement dans la sagesse venue des Rhomées, mais également dans celle qui vient d'Aristote », ou bien sont pleins de vertus tout en se préoccupant de la sagesse « du dehors »⁶⁵.

⁵⁸ *Ibid.*, III, p. 288.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 295—296.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 297.

⁶¹ *Ibid.*, p. 68. Il existe toutefois un cas où les Tarentins d'Italie du sud, étant sous domination angevine, sont nommés *ἄνθρωποι βάρβαροι* (*ibid.*, I, p. 520).

⁶² *Ibid.*, I, p. 173 ; III, p. 195.

⁶³ *Ibid.*, I, p. 204.

⁶⁴ *Ibid.*, I, p. 341

⁶⁵ *Ibid.*, II, p. 503 ; III, p. 55.

La dernière formule désigne la *paideia* des Rhomées, c'est-à-dire ἐγκύκλιος παιδεία, dont quiconque s'abreuve doit être loué⁶⁶. Elle est παιδεία ἢ ἔξω⁶⁷, dépassée cependant par la sagesse « de chez nous » (ἡ καθ' ἡμᾶς), qualité que l'on rencontre surtout chez les ecclésiastiques ou les moines⁶⁸, qui se soumettent à un certain régime de vie et possèdent une certaine *politeia*. Nous devons relever le fait que le terme « politeia » est employé par Cantacuzène une seule fois et cela pour désigner le régime politique, la constitution d'une république italienne, à savoir celle de Gênes⁶⁹, c'est-à-dire dans le même sens qu'Aristote lorsqu'il parlait de la « politeia » des Athéniens. De pareils éléments auront constitué pour Cantacuzène des raisons suffisantes pour l'empêcher de considérer comme « barbares » des hommes qui ont des lois et des règles de vie tout comme les Byzantins, même si elles sont différentes des leurs, des hommes qui possèdent, eux aussi, *paideia* et *politeia*. Car les « barbares » sont avant tout ceux qui ne connaissent pas de règles de vie et n'ont pas de lois. Il est significatif à cet égard de considérer la manière dont Cantacuzène a jugé une manifestation de la cour du palais impérial (τὰ βασιλεια) de Constantinople. C'était au cours de l'été de l'année 1341, après la mort d'Andronic III, alors que Cantacuzène se trouvait au Palais, discutant et se consultant avec l'impératrice Anne sur les affaires publiques (περὶ τῶν κοινῶν). Tout à coup on entendit du bruit et de l'agitation au dehors. C'étaient des éléments de l'armée, ainsi que de jeunes aristocrates, qui réclamaient pour le « grand domestique » une plus grande dignité dans l'État. Cette démonstration fut désavouée aussi bien par Anne de Savoie que par Cantacuzène qui, lorsque l'impératrice lui demanda ce qui se passait, lui répondit que ceux qui avaient monté le coup étaient des « mal élevés » (ἀπαιδευτοί)⁷⁰. Dans le discours qui suivit cette manifestation, Anne de Savoie blâma « le manque d'éducation » (ἀπαιδευσία) des personnes rassemblées dans la cour, pour la raison que, bien qu'élevés et nourris dès leur enfance dans les lois des empereurs, ils ne se sont en rien comportés mieux que les « barbares non gouvernés » (βάρβαροι ἀβασίλευτοι), en troublant tout ce qui leur barrait la route⁷¹.

Le critère essentiel de distinction dans l'antithèse « Rhomées-, barbares'' »⁷² est le critère politique, le premier terme désignant l'appartenance à l'Empire byzantin sans que l'autre terme indique nécessairement la non-appartenance à celui-ci, car il y a des « barbares » qui vivent dans l'Empire et ont la qualité de « Rhomées ». Anne de Savoie s'adresse à un moment donné à ses sujets, en les appelant : « vous hommes byzantins, vous Hellènes et vous barbares »⁷³, formule qui à côté du critère politique comporte un critère ethnique, ce dernier toutefois subor-

⁶⁶ *Ibid.*, par ex., I, p. 484.

⁶⁷ *Ibid.*, III, p. 107.

⁶⁸ C'est ainsi que le patriarche Gerasime excellait en ce qui concerne la « politeia » monastique, et le métropolite Théolepte de Philadelphie pas seulement dans celle-ci (*Ibid.*, I, p. 67).

⁶⁹ *Ibid.*, III, p. 235.

⁷⁰ *Ibid.*, II, p. 85. Pour la réactualisation de la notion « paideia » dans la période 1100-1453, voir K. Lechner, *op. cit.*, München, 1954, p. 57-58.

⁷¹ *Ibid.*, II, p. 86.

⁷² *Ibid.*, par exemple I, p. 588 ; II, p. 109, 164 ; III, p. 328 et 329.

⁷³ *Ibid.*, II, p. 36.

donné au premier ; des Hellènes-«barbares», existent dans l'Empire comme au-dehors de celui-ci⁷⁴, mais les citadins de la ville de Thessalonique qui à l'époque du soulèvement des Zélotes étaient contre la politique de ceux-ci consistant à faire appel aux Serbes de Dušan contre l'empereur byzantin sont «philorhomées», et non pas «philhellènes». Ces φιλοῤῥώμαιοι τῶν πολιτῶν, voyant qu'ils n'étaient pas capables de venir à bout des «traîtres» (προδιδόντες — il s'agit des Zélotes et de leurs adeptes), à cause de l'appui venu du dehors, ne supportaient absolument pas que les Rhomées soient frustrés d'une si grande ville et qu'eux deviennent les esclaves des «barbares»⁷⁵.

La manière dont les notions antithétiques de Rhomées-«barbares» et Hellènes-«barbares» sont utilisées dans l'*Histoire* de Cantacuzène, bien qu'au premier abord on puisse avoir l'impression que le terme «Rhomées» commence à être remplacé par celui d'«Hellènes», montre que les critères sont différents. Il est vrai que le dernier terme élargit sa sphère aux dépens de «Rhomées»: la langue grecque des Byzantins n'est pas nommée par Cantacuzène ῥωμαῖστί, mais ἑλληνιστί⁷⁶.

Toutefois ces nuances ne sont pas encore arrivées à éliminer le terme «Rhomées», dont la valeur politique garde ses anciens droits, ce qui atteste une fois de plus la persistance de l'idéologie impériale romaine qui domine la vie politique de Byzance du XIV^e siècle⁷⁷; à cette époque l'affirmation du facteur ethnique hellénique n'est pas devenue assez forte pour lui disputer la primauté sous ce rapport.

Mais, aussi forte que soit une théorie, elle ne saurait faire abstraction de la réalité. Une preuve évidente de la conciliation des deux, et même du recul de la théorie devant la réalité est offerte par maints passages de l'*Histoire*. Ainsi l'auteur soutient d'une part le caractère «légitime» des prétentions byzantines sur les régions occidentales de la Péninsule Balkanique — prétentions d'ailleurs assez modiques — par l'argument que ces régions ont appartenu autrefois à Jules César⁷⁸, et d'autre part renonce à certaines prérogatives des empereurs de Byzance, à la prééminence (πλεονέκτημα) de ceux-ci sur les souverains d'Occident⁷⁹. Affirmée en termes généraux à l'occasion de la relation de la mission de l'ambassade envoyée au pape Clément VI en 1348, cette renonciation est complétée par les détails contenus dans les sources documentaires

⁷⁴ *Ibid.*, I, p. 423 ; II, p. 28 ; pour l'antithèse Hellènes-barbares voir aussi II, p. 157, 503, 567. Le critère qui se trouve à la base de cette antithèse est plutôt culturel ; notre auteur montre ainsi combien il a été difficile à Andronic III de marier sa fille à l'un des fils du tsar bulgare Jean Alexandre, n'acceptant cette situation que pour des raisons d'État ; car, commente Cantacuzène, l'empereur de Byzance savait que la vie à côté des «barbares» ne serait pas agréable à celle-ci, qui était «élevée dans les coutumes et les lois helléniques (c'est nous qui soulignons) et impériales» τοῖς ἡθεσι καὶ νόμοις Ἑλληνικοῖς ἐντεθραμμένη καὶ βασιλικοῖς (I, p. 505).

⁷⁵ *Ibid.*, III, p. 110.

⁷⁶ *Ibid.*, I, p. 471 ; II, p. 520 et III, p. 164. Cependant même des auteurs qui appellent la langue byzantine ῥωμαῖστί, lorsqu'ils veulent montrer comment ceux-ci traduisent un terme étranger, emploient le terme ἑλληνίζοντες, et pas ῥωμαίζοντες.

⁷⁷ Dans le même sens, par rapport aux opinions qui ont soutenu la prépondérance du sentiment «national» hellénique au détriment de l'idée d'empire dans la dernière période de Byzance, voir H.-G. Beck, *Reichsidee und nationale Politik im spätbyzantinischen Staat*, BZ 53/1960, p. 86—94.

⁷⁸ Cz., *éd. cit.*, I, p. 520.

⁷⁹ *Ibid.*, III, p. 54.

qui se rapportent au même événement et qui ont été publiées par R. J. Loenertz. En effet, lorsqu'il propose la convocation d'un concile œcuménique, idée soutenue aussi dans son *Histoire*, Jean Cantacuzène décline sa compétence de le présider, en sa qualité d'empereur byzantin, en montrant que, bien que cette mission lui revienne théoriquement, en fait, étant donné que « l'Empire n'est plus dans la situation de jadis, l'empereur ne peut plus assumer la tâche d'un pareil synode »⁸⁰. Ce qui est plus intéressant, c'est que dans le même document qui traite de l'union des deux Eglises, il est également question du statut de l'empereur byzantin en cas de solution positive des pourparlers. Il préconise que sa position vis-à-vis de la papauté soit identique à celle du roi de France⁸¹, sans faire mention de l'empereur romano-germanique, son homologue impérial.

Il faut toutefois mentionner que la reconnaissance du titre impérial du souverain romano-germanique n'implique pas la reconnaissance de sa qualité d'empereur romain⁸². D'autre part, si par « Latins » Cantacuzène entend, selon la conception byzantine traditionnelle, les Occidentaux⁸³, il y a aussi des cas où le terme 'Ρωμαῖοι réservé aux Byzantins, désigne les Occidentaux. Notre auteur fait donc un aveu qui met en lumière l'affaiblissement de la conscience romaine des Byzantins ; l'Eglise occidentale est appelée par lui l'Eglise romaine, ἡ 'Ρωμαίων ἐκκλησία⁸⁴.

Un autre aspect de la confrontation de la théorie à la réalité nous est fourni par la position de Cantacuzène à l'égard de la croisade, question dans laquelle Byzance était intéressée d'une manière vitale. En justifiant vis-à-vis du pape son alliance avec les Turcs, Cantacuzène lui demandait, par l'ambassade de 1348, de hâter la croisade projetée en Occident, en offrant à l'armée des croisés non seulement de lui faciliter le passage vers l'Asie, mais aussi de combattre à ses côtés⁸⁵. Diplomate habile, Cantacuzène savait également faire figure de croisé occidental. A cet égard, les documents de la même ambassade, publiés par Loenertz, sont encore plus riches de détails que son *Histoire*. Se rendant compte de la manière dont l'idée de croisade était conçue par l'Occident préoccupé de la réalisation d'un *passagium generale* contre les Musulmans, notre personnage offre sa participation à l'éventuel « magnum et sanctum passagium » dont l'objectif final était Jérusalem. Mais le langage des documents diffère du récit développé dans son *Histoire*, où il ne fait aucune allusion à quoi que ce soit de semblable ; il résulte d'une façon très claire qu'une action de grandes dimensions demeurerait étrangère aux Byzantins. Ce qui était urgent pour eux et pour Cantacuzène, c'était d'éloigner la

⁸⁰ « Cum Imperium non sit in statu pristino, non posset Imperator honora totius synodi portare » (dans R. J. Loenertz, *Ambassadeurs grecs auprès du pape Clément VI (1348)*, « Orientalia Christiana Periodica ») (cité par la suite OCP) 19/1953, p. 182.

⁸¹ *Ibid.*, p. 182.

⁸² *Cz. éd. cit.*, p. 336, où est également affirmée l'idée d'unité des deux empires.

⁸³ *Ibid.*, II, p. 539.

⁸⁴ *Ibid.*, II, p. 539 et 540 ; III, p. 58.

⁸⁵ *Cz. éd. cit.*, III, p. 54 et 57. À cette dernière page, l'auteur nomme la croisade « une belle lutte » (καλὸς ἀγὼν). De même, Grégoras, *Byzantina Historia*, I, Bonn, 1829, p. 103, appelle la croisade καλὴ ἑξοδος. Sans doute, à cette date la période classique des croisades était achevée. Elles se maintenaient encore en Occident, plutôt comme un état d'esprit qu'en tant que réalisations pratiques.

pression turque venue d'Asie Mineure⁸⁶. C'est pourquoi les documents insistent, dans un esprit tout à fait conforme à celui du récit de l'*Histoire*, sur le fait que si l'on ne peut réaliser un « magnum passagium », que l'on donne cours au moins à un « parvum passagium » pour l'annihilation des Turcs d'Asie Mineure.

Mais ce qui est plus intéressant et plus significatif encore pour la manière dont une grande idée pouvait entraîner aussi d'autres intérêts plus ou moins importants, mais collatéraux ou même étrangers à son esprit, c'est le fait que par une telle action Cantacuzène avait encore un but en vue, à savoir empêcher l'expansion serbe. Ce chapitre occupe un tout aussi grand nombre de pages dans son *Histoire*, mais il n'est nulle part mis en rapport avec un plan quelconque de croisade. Voyons maintenant si la source narrative en question apporte d'autres lumières sur la croisade. De fait, l'*Histoire* de Cantacuzène contient quelques éléments qui préfigurent cette croisade byzantine, si chère à N. Iorga⁸⁷. Laissant de côté le passage où il est dit que les soldats byzantins s'élançaient dans la bataille de Pélékanos « en s'armant de la croix »⁸⁸, passage qui semble peu concluant, puisque la même expression figure aussi dans un autre endroit, où il n'est pas question d'une expédition armée⁸⁹, nous signalerons l'existence d'une idée de croisade orthodoxe contre les Turcs. C'est ainsi que dans les conflits de frontière byzantino-bulgares des années 1328—1330, Andronic III se propose à un moment donné de rétablir la paix, pour la raison que « les deux armées sont de la même religion, de sorte qu'il n'est pas bien qu'elles se fassent la guerre et qu'il est préférable qu'elles combattent ensemble pour Dieu contre les infidèles »⁹⁰. Le langage de ce passage est fort semblable à celui qu'emploie le despote Uglieša dans l'acte de donation du mois d'avril 1371 au monastère de Vatopédi⁹¹, acte fait dans des circonstances reconnues par V. Laurent comme un indice de croisade byzantine⁹². Il y a donc dans l'*Histoire* de Cantacuzène des éléments qui viennent à l'appui de la thèse concernant la croisade byzantine et si cette idée a jamais existé, on peut ajouter qu'elle n'avait pas disparu au XIV^e siècle; si les empereurs byzan-

⁸⁶ R. J. Loenertz, *art. cit.*, p. 186.

⁸⁷ N. Iorga, entre autres *Croisade latine et byzantine dans le Sud-Est de l'Europe*, dans *Choses d'Orient et de Roumanie*, Bucarest—Paris, 1924. Il est intéressant de voir qu'une évaluation générale de la Croisade est faite par Cantacuzène qui, ainsi que nous l'avons dit, préfère s'abstenir de faire des commentaires ou des jugements d'ordre très général, dans la lettre adressée au pape Clément VI par Barthélémy de Rome, envoyé du dauphin Humbert II de Dauphiné à Constantinople et vicaire du patriarcat latin de Constantinople. Cette lettre expose la communauté de foi chrétienne entre Byzantins et Occidentaux, ainsi que la considération que l'accession au pouvoir de Cantacuzène est meilleure « pour la paix et l'état de tout le peuple chrétien et pour le progrès de la victoire contre les ennemis de la croix, car la dispute croissante depuis si longtemps entre eux n'a pas produit peu de dommage aux empereurs de la Romanie » (*Cz.*, *éd. cit.*, III, p. 14—15. Il s'agit de la guerre civile qui a pris fin par l'avènement de Cantacuzène).

⁸⁸ σταυρῶ τε καθοπλίσαντες εαυτούς, *ibid.*, I, p. 347.

⁸⁹ *Ibid.*, I, p. 66.

⁹⁰ *Ibid.*, I, p. 325. Dans le même sens, l'auteur affirme à la p. 462 qu'il n'est pas bien que les Bulgares et les Byzantins se battent pour des villes, eux qui sont de la même religion.

⁹¹ Publié par M. Lascaris, *Actes serbes de Vatopédi*, dans « Byzantinoslavica » (=Bsl.), 6/1935—1936, p. 178.

⁹² V. Laurent, *L'idée de guerre sainte et la tradition byzantine*, dans « Revue historique du Sud-Est européen » (cité par la suite RHSEE), XXIII/1946, p. 96.

tins étaient autrefois pénétrés du sens de la croisade qui leur incombait en tant que mission œcuménique, ils n'y ont pas renoncé même sous les Paléologues, du moins en théorie⁹³. De même, mais cette fois-ci seulement en guise de consolation platonique, ils n'ont pas renoncé à la doctrine de la suprématie sur les autres têtes couronnées, ce qui ne les a pas empêchés d'accepter en pratique des compromis souvent humiliants pour leurs prétentions⁹⁴.

La lecture du livre de Cantacuzène suscite plutôt l'impression créée par la fidélité aux formes et aux concepts hérités que par la tension qui dénote la recherche assidue d'une nouvelle place dans le monde ou la révision de l'idéologie traditionnelle. Il n'en est pas moins vrai que cette idéologie est moins incisive et rigide que jadis, qu'elle est devenue plus souple devant les réalités auxquelles elle est confrontée, même lorsque ces réalités créent de sérieuses brèches dans ce que cette idéologie considérait autrefois comme indispensable à sa cohésion. Byzance continue à se croire au sommet de la hiérarchie des États, mais si cette position lui est contestée, elle n'a plus la force de répliquer et partage avec les autres les prétentions qu'autrefois elle seule s'était réservées en exclusivité; parfois, dans de situations extérieures difficiles, elle accepte même un rang inférieur à cet ordre idéal, rang qui lui vaut toutefois plus d'avantages qu'une prétendue prééminence théorique. Fidèle à ses débuts et à ses résidus œcuméniques, Byzance se considère en droit de continuer à cultiver sa mission de lutte contre les « barbares » qui l'assaillent et d'intégration de ceux-ci dans sa « paideia » et sa « politeia ». Cependant, cette mission théorique trouve sa négation en elle-même, à savoir le fait que tout ce qui entoure Byzance n'est pas « barbare », bien plus, ceux qui ne sont plus « barbares » ne le doivent pas exclusivement à Byzance.

Si, devant la réalité, bien des compromis sont acceptés, le souvenir de la situation de jadis, bien plus heureuse et plus conforme à sa théorie politique, est toujours vivant. Après la mort d'Andronic III, Cantacuzène nourrissait encore de grands plans à cet égard. Dans son intention de voir de nouveau « l'Empire des Rhomées revenu à sa puissance et dominant tous ses ennemis », il espérait que par les expéditions projetées au printemps de l'année suivante 1342, il réduirait à la situation de tributaires (ὑπόφοροι), assujettis à l'empereur des Byzantins ceux qui avaient auparavant osé les attaquer⁹⁵.

⁹³ Bien qu'intéressante comme construction théorique, la thèse de la croisade byzantine dispose de trop peu d'arguments. Pratiquement, même au cas d'une alliance des peuples orthodoxes contre l'invasion ottomane, elle ne pouvait avoir qu'un caractère de défense et non un but offensif, inhérent à une croisade.

⁹⁴ Dans la confrontation mentionnée ci-dessus entre Byzantins et Bulgares, après avoir abouti à une entente, Andronic III a cru pouvoir aller plus loin, en demandant au tsar bulgare de se considérer et de s'appeler serviteur (δούλος) de l'empereur byzantin, conformément à la loi en vigueur chez les Byzantins. Il a dû cependant renoncer à cette prétention et renouveler les rapports de « philia » et les traités existants sans que sa prétention fût satisfaite, car le tsar bulgare lui a répondu qu'il ne lui semblait pas digne de lui, en sa qualité d'empereur, de devenir le subordonné d'un autre empereur (Cz. *éd. cit.*, I, p. 326). Voilà encore un exemple concernant la manière dont la Byzance de l'époque était obligée de renoncer à ses prétentions et de concilier la théorie avec la réalité.

⁹⁵ *Ibid.*, II, p. 68.

Il a mis de grands espoirs dans les résultats de la campagne du Péloponnèse, à la suite de laquelle même les Catalans d'Attique et de Béotie allaient devoir se soumettre aux Byzantins ; après cela « l'Empire des Rhomées devenant compact du Péloponnèse à Byzance comme autrefois » (ὡσπερ ἐν τοῖς πάλαι χρόνοις), il croyait que l'empire aurait pu répliquer plus facilement aux méfaits commis par les Serbes et autres « barbares » voisins⁹⁶. Si le déclenchement de la guerre civile a empêché alors la réalisation de ces plans, il les a repris lors de son avènement à l'Empire, avec le même enthousiasme propre à un commencement de règne, dans l'intention de « ramener les Rhomées à leur éclat d'autrefois ». C'est en se rapportant à ce bonheur d'autrefois qu'il commence le discours devant les états de Byzance convoqués par lui, de même qu'il l'évoque également après son abdication, au moment où il veut convaincre son fils Mathieu de renoncer à la dignité impériale ; seulement cette fois-ci l'idée de rétablir la situation de jadis n'avait plus pour lui que la forme d'un rêve⁹⁷.

Exemple concret de compromis entre la théorie et les réalités, le tableau du monde contemporain environnant présenté par l'*Histoire* de Cantacuzène est suggestif surtout si on l'examine dans une perspective plus large. Ainsi, il est permis d'affirmer qu'en ce qui concerne la triade terminologique Romain-Hellène-« Barbare », dont nous avons montré combien peu rigides sont les éléments, Cantacuzène est un précurseur des derniers historiens byzantins du XV^e siècle, chez lesquels les Occidentaux ne sont nulle part dénommés « barbares ». Les plus grandes ressemblances sous ce rapport peuvent être établies avec Doukas, qui appelle également les Byzantins « Rhomaïoi » et les Occidentaux « Latinoi ». Le terme « Hellène » appliqué aux Byzantins comporte chez celui-ci, de même que chez Cantacuzène, un sens ethnique. Certes, c'est la valeur politique du terme « Romain » qui est prédominante, mais elle n'est plus exclusive. Cependant, cette caractérisation encore timide des Occidentaux comme « Romains » annonce d'autre part Chalkokondylès, pour lequel « Romain » est seulement l'Occident et « Hellène » seulement le byzantin⁹⁸. Dans l'évolution sémantique de ces termes, Cantacuzène constitue un chaînon indispensable. Il appartient à une étude spéciale de nuancer davantage son importance et son rôle.

⁹⁶ *Ibid.*, II, p. 80.

⁹⁷ *Ibid.*, III, p. 34, 39 et resp. 352.

⁹⁸ Nous avons utilisé pour ce rapprochement terminologique les résultats de l'étude de Hans Ditten, publiés dans le II^e vol. des *Actes* du Congrès d'Ohrid, Belgrade 1964, p. 273—299, principalement les pages 276—284 (Le titre de l'étude est Βάρβαροι, Ἕλληνες und Ρωμαῖοι bei den letzten byzantinischen Geschichtsschreibern). Pour la discussion de cette question on pourrait aussi ajouter Cz. II, p. 514. L'étude citée de K. Lechner ne semble pas avoir fait usage de l'histoire de Cantacuzène, bien que la bibliographie la mentionne.

LA FORMATION D'UNE CONSCIENCE NATIONALE HELLÉNIQUE EN ROMANIE LATINE (XIII^e - XVI^e SIÈCLES) *

FR. E. THIRIET
(Strasbourg)

Nul plus que le peuple roumain ne peut mieux saisir les données du problème que nous allons évoquer. Car il existe une évidente familiarité entre l'histoire roumaine et la persistance de la nation grecque : au XVIII^e siècle, l'œuvre des princes phanariotes introduit des réformes génératrices d'un certain progrès ; au début du siècle suivant, les imprimeries de Jassy éditent les chants de Rhigas Velestinlis, tandis que s'organise l'Hétairie. Bientôt, en 1821, se déclenchent les combats libérateurs sous la double conduite d'Alexandre Ypsilanti et de Tudor Vladimirescu. Peu importe que ce dernier échoue rapidement¹ ; il reste que les patries entendent vivre libres et que, dans ce combat pour l'indépendance, Grecs et Roumains se trouvent côte à côte².

Avant de se dresser contre la domination ottomane, les Hellènes avaient dû défendre leur être national contre l'oppression latine. Ce sera notre propos d'analyser les formes de cette auto-défense à l'époque de la grande extension latino-occidentale en Roumanie, du XIII^e au commencement du XVI^e siècle. Sans entrer dans des détails qui ne sauraient avoir leur place dans une présentation aussi brève, nous voudrions seulement évoquer certains aspects majeurs de la résistance grecque là où la domination latine s'exerça avec le plus de vigueur, dans l'Empire colonial de Venise construit après la campagne victorieuse des Croisés franco-vénitiens de 1203-1204 et bien consolidé au cours des XIII^e - XIV^e siècles³.



Il importe avant tout d'insister sur les caractères originaux de l'édifice colonial vénitien en terre grecque : si certaines régions sont volontiers abandonnées à des patriciens vénitiens, dont les plus puissants

* Communication présentée au III^e Congrès International d'Études du Sud-Est Européen, Bucarest, 4-10 septembre 1974.

¹ Assassiné à la fin de 1821, T. Vladimirescu fut le leader du soulèvement en Valachie. S'il promit aux paysans leur libération du joug seigneurial, il dut se lier aux boyards pour accroître ses moyens matériels. Cette attitude est pour beaucoup dans son insuccès.

² Très bon relevé documentaire de la contribution roumaine à l'œuvre de régénération grecque dans C. Erbiceanu, *Bibliografia greacă sau cărtile grecești imprimate în Principatele Române în epoca fanariotă și dedicate domnitorilor și boierilor români*, Bucarest, 1903.

³ Sur les étapes de la conquête v. notre ouvrage *La Roumanie vénitienne au moyen âge, e développement et l'exploitation du domaine colonial vénitien (XII^e-XV^e siècles)*, Paris, 1959. Une seconde édition, mise à jour, doit paraître en 1975, toujours chez De Boccard, Paris.

sont les Sanudi, ducs de l'Archipel, la majeure partie des territoires alloués à la Commune par l'accord de partage de mars 1204 a été prise en charge par la métropole. Le système administratif mis en place est très fortement centralisé : magistrats supérieurs, duc de Crète, bailes de Négrepont et, plus tard, de Corfou, châtelains (*castellani*) de la Messénie vénitienne avec les deux « yeux de la Commune », Coron et Modon, qui sont tous élus par le Grand Conseil de la métropole, délégués par une *ducale* émanant du doge et de la Seigneurie, munis d'instructions extrêmement précises délibérées et arrêtées par le Sénat (*consilium rogatorum*). Ces hauts personnages sont entourés de conseillers, également désignés par les Conseils vénitiens, et d'agents plus ou moins importants, depuis les camériers, chargés des finances locales, jusqu'aux Seigneurs de Nuit (*domini di notte*), commissaires supérieurs de police, et aux très nombreux officiers et employés des services douaniers ou fiscaux, sans parler des avocats, des petits juges et des commandants supérieurs et subalternes des troupes chargées du maintien de l'ordre et de la défense des colonies. Tous sont des délégués de la métropole dominante à laquelle ils doivent rendre des comptes. Tous sont des Vénitiens de souche, patriciens ou *popolani*, animés du souci de bien servir et nullement tenus de quoi que ce soit à l'égard de leurs administrés. Nous avons montré ailleurs combien était systématique l'organisation vénitienne, corset rigide enveloppant étroitement la chair grecque⁴. Toutefois celle-ci vit et ses pulsations ne sont pas ignorées des autorités vénitiennes dont beaucoup de représentants connaissent assez bien les usages grecs, la langue grecque et les impératifs de la conscience grecque, notamment sur le plan religieux.

La situation légale est cependant fort claire. Les instruments du pouvoir sont entièrement aux mains des représentants vénitiens. Les Grecs ont le statut de sujets ou *fideles domini* comme les désignent les textes⁵. Un certain nombre de ces fidèles occupent, il est vrai, une position dominante au sein de la population autochtone : les archontes et la catégorie plus floue des *archondopouloi*. En Crète notamment ils se sont placés à la tête de la résistance intérieure pour l'organiser contre les occupants latino-vénitiens : les Hagiostefanités, les Mélissène, les Kalergis, les Thalassène, les Skordylis, les Varouchas sont les plus déterminés et la Commune de Venise a dû, au terme de durs combats, reconnaître leur position supérieure, leurs possessions foncières, parfois même leur clientèle, ce qui revenait à leur abandonner une fraction du pouvoir. On peut parfaitement étudier ces traits de la politique vénitienne dans le fameux traité de 1299 conclu par le duc de Crète avec le résistant Alexis Kaler-

⁴ *La Romanie vénitienne* (désormais citée *Rom. Vénit.*), toute la deuxième partie pp. 179—256 surtout. Utiles développements pour le début de la période dans S. Borsari, *Studi sulle colonie in Romania nel sec. XIII*, Naples, 1966. On peut comparer avec l'organisation génoise en Roumanie, fort différente, à l'aide de R. S. Lopez, *Storia delle colonie genovesi nel Mediterraneo*, Bologne, 1938 ; pour Pise, v. G. Rossi Sabatini, *L'espansione di Pisa nel Mediterraneo fino alla Meloria*, Florence, 1935.

⁵ Innombrables exemples dans nos *Régestes des délibérations du Sénat vénitien concernant la Roumanie* (1329—1463), 3 vol., 1958—1961, Paris—La Haye, Mouton éd. ; et dans nos *Délibérations des Assemblées vénitiennes concernant la Roumanie* (1160—1463), 2 vol., 1966 et 1971, Paris—La Haye.

gis⁶. Pourtant ce ne sont là que des concessions mineures destinées à désarmer les plus ardents tout en divisant le front hellénique. En fait, tous les Grecs sont des sujets tenus à l'obéissance : ils n'ont pas accès aux Conseils locaux, Conseil des douze, Grand Conseil ou *rogati* du Sénat régional ; seuls, quelques-uns issus d'une extraction illustre sont admis peu à peu, au cours du XIV^e siècle, au Conseil des feudataires crétois mais ils n'y participent pas à toutes les délibérations, il est aisé de s'en rendre compte⁷.

Une telle politique peut apparaître comme réaliste, voire compréhensive. A terme elle favorise évidemment les Grecs et leur laisse toutes les chances de développer leur particularité nationale sur le triple plan ethnique, linguistique et religieux. Aussi bien irais-je jusqu'à critiquer le libellé de mon rapport : il s'agit moins de la *formation* d'une conscience nationale grecque que de sa *consolidation*. Tout se passe comme si la Commune manifestait à l'égard de ses fidèles grecs à la fois du respect et de la crainte. Du respect parce qu'on a besoin d'eux pour aider au maintien de l'ordre et pour faire travailler la terre, l'immense majorité des Hellènes se composant de *villani* ou parèques que se disputent leurs anciens maîtres grecs, les feudataires vénitiens établis et, avec une grande âpreté, la Commune elle-même qui s'est réservée d'importants domaines arrachés à l'Eglise autochtone ou provenant des biens impériaux⁸. Les marques de ce respect, à coup sûr intéressé, sont nombreuses ; relevons seulement les plus curieuses. Ainsi, au lendemain de la grande insurrection de 1363, les instructions remises aux provéditeurs le 28 juillet 1364 leur recommandent de se monter généreux envers les *villani* ; ils peuvent aller jusqu'à les affranchir, même s'ils dépendent de la Commune⁹. Il y a mieux : les provéditeurs devront faire en sorte que soient satisfaits les « nobles grecs pauvres » afin de les soustraire aux séductions des meneurs de la rébellion¹⁰. De même, près d'un siècle plus tard, après l'écrasement de la révolte conduite par Siphil Vlastos, Venise fait affranchir de nombreux *villani*¹¹. Sans insister davantage, rappelons le soin extrême apporté par les autorités vénitiennes à l'évacuation de la population grecque de Ténédos dans les années qui suivirent la paix de Turin, en 1382—1384¹². On s'efforça de reclasser les réfugiés, leur octroyant des secours en argent

⁶ Notre *Romanie vénit.*, p. 134—137 et le texte (latin et grec) du pacte édité par C. Mertzios, *Ἡ συνθήκη Ἐνετών - Καλλέργη, Κρητικά Χρονικά*, III (1949), p. 262—275.

⁷ Par cinq fois, au XIII^e siècle, Venise a installé en Crète des groupes assez importants de patriciens et de *popolani* vénitiens, leur octroyant des *feuda* répartis dans l'île entière. Les feudataires de souche latino-vénitienne, au nombre d'environ 1500 (6000 avec leurs familles) se réunissaient dans les chefs-lieux de districts pour délibérer, présenter leurs observations et leurs doléances aux recteurs locaux.

⁸ Sur cette rivalité à propos de la main d'œuvre rurale, outre la *Romanie vénit.*, *passim*, v. notre article *La condition paysanne et les problèmes de l'exploitation rurale en Romanie gréco-vénitienne*, in *Studi veneziani*, vol. IX (1967), p. 35—69.

⁹ *Délib. Ass.*, II, n° 758, et le texte complet p. 278—279.

¹⁰ *ibid.*, n° 758 texte p. 279 (il s'agit d'*aliqui nobiles greci pauperes* qu'il convient d'amener à la cause vénitienne).

¹¹ *ibid.*, n° 1558 et 1559 et texte p. 329—330.

¹² *ibid.*, n° 842 et texte p. 289—293 (15 août 1382).

et leur assurant des quantités de terre proportionnelles aux propriétés qu'ils avaient dû abandonner dans leur île ¹³.

Il reste cependant que les Grecs inspirent de la crainte. Cette crainte est justifiée en Crète où, en dépit de l'établissement de plusieurs milliers de Vénitiens, la prépondérance numérique des Hellènes demeure écrasante. Cet avantage est d'autant plus redoutable que les Crétois sont indomptables et toujours prêts à prendre les armes pour expulser les occupants vénitiens. Aussi les autorités cherchent-elles au moins à refouler les Grecs hors des villes de la côte septentrionale et, notamment, de Candie où l'on entend éviter toute concentration : au printemps de 1366, par exemple, on constate avec un certain effroi, que la population candiotte a triplé depuis l'insurrection et qu'il y a plus de 20.000 bouches à nourrir ; les nouveaux venus sont surtout des Grecs que leur fidélité à la Commune a conduits à se réfugier dans la cité, mêlés à d'autres personnes ¹⁴. Une crainte analogue est exprimée avec plus de force dans la délibération du Conseil des Dix, le 28 novembre 1436, à propos de l'évêque grec de Coron qui, en dépit des ordres, est venu résider dans le bourg, y attirant un grand nombre de Grecs ; de tels rassemblements ne vont passans danger et il faut prier l'évêque de quitter l'agglomération ¹⁵. L'interdiction d'enrôler des soldats grecs obéit au même souci mais, là encore, les règles sont volontiers tournées par les magistrats vénitiens en fonctions outre-mer, probablement en raison de la stricte nécessité de conserver un nombre de troupes satisfaisant. En tout cas, le Sénat de la métropole rappelle souvent à l'ordre les gouverneurs coloniaux : le 27 juin 1340, il est dit qu'aucun Grec ne saurait être soldat dans l'Eubée vénitienne ; ordre analogue le 26 février 1341 pour les châtelains de Coron-Modon tenus de renvoyer les soldats grecs, ainsi que tous les Grecs qui ont pu s'infiltrer dans les rangs des *officiales* salariés de la Commune dans le territoire ¹⁶. Et le temps ne paraît guère faire son œuvre, au moins dans le secteur militaire : encore le 7 mai 1449, un vote du Sénat oblige le baile de Négrepont à réorganiser les deux compagnies de fantassins en renvoyant tous les soldats grecs qu'une épidémie avait contraint d'engager ¹⁷. On pourrait citer beaucoup d'autres exemples de la fermeté vénitienne en cette matière.

La rigueur était encore plus grande en Crète où, en dépit d'une amélioration notable de la paix publique, certaines régions étaient toujours agitées. Il semblait donc que l'on dût maintenir la ségrégation établie par les premières mesures d'installation : aux *cives*, presque tous vénitiens, et aux *habitatores*, surtout latins, s'opposaient les *fideles* juifs et

¹³ Des rentes viagères de cinquante hyperpères par an étaient assmées aux notables de Ténédos (p. 290) ; en outre, la réinstallation des réfugiés était prévue en Crète, à Négrepont et en Messénie « in compensationem domorum et terrarum suarum... ». V. aussi notre art. *Venise et l'occupation de Ténédos au XIV^e siècle, Mélanges d'Archéologie et d'histoire*, LXV (1953), p. 219—245.

¹⁴ *Délib. assemb.*, t. II, n° 793 et texte complet p. 286.

¹⁵ *ibid.*, n° 1357 et texte p. 319 (allusion au *concurus et adunantia multorum grecorum, quod non est pluribus respectibus tollerandum...*).

¹⁶ *Rég. Sénat*, t. I, n° 108 et 136.

¹⁷ *ibid.*, t. III, n° 2798 (une récente épidémie de peste avait à ce point décimé les compagnies que le baile avait enrôlé des Grecs pour combler les vides. Il ne devait pas opérer ainsi et il doit au plus tôt renvoyer les soldats d'origine grecque !).

grecs, ces derniers en majorité et d'une fidélité assez douteuse. Et pourtant, malgré les combats, les soulèvements ou, plus simplement, les mille incidents d'une résistance passive qui manifestaient la survivance de l'esprit national hellénique, on ne saurait parler d'une hostilité sans partage, encore moins d'une haine inexpiable.

Les relations gréco-vénitiennes et, par conséquent, l'idée que pouvaient se faire les responsables vénitiens de la conscience hellénique sont des plus ambiguës. Ces ambiguïtés sont à la fois fondamentales et persistantes, et tous les spécialistes ont souligné ce trait¹⁸. Dès les premiers siècles de son existence, Venise se situe dans l'orbe byzantin et ses habitants se veulent les fidèles *douloi* du basileus des Romains. Utilisant pleinement les privilèges reçus des empereurs, les Vénitiens, marchands surtout mais aussi religieux et diplomates, s'installent en nombre à Constantinople et dans tous les centres économiques importants de l'Empire de Romanie, Thèbes, Sparte, Corinthe, Salonique, Halmyros, Gallipoli en Europe, Héraclée, Lampsaque, Nicée, Smyrne en Asie¹⁹. Une familiarité constante naît de cette dispersion vénitienne dans toute la Romanie grecque : des liens durables s'établissent à l'occasion des relations d'affaires ou du simple voisinage, facilités par l'origine « romaine » dont les Vénitiens faisaient volontiers étalage et par la bonne connaissance de la langue grecque. L'intimité croissante qui s'établit aux XI^e—XII^e siècles aboutit à des mariages assez nombreux pour éveiller l'attention hostile des observateurs²⁰. Expulsés par Manuel en 1171, les Vénitiens ne quittent pas tous pour autant les petites villes où ils étaient établis ; en 1182, ils échappent à peu près au massacre de leurs compatriotes latins et, après 1183, ils reviennent dans tout l'Empire et à Constantinople où Andronic Comnène, puis Issac l'Ange leur ménagent un bon accueil et d'estimables compensations pour les pertes subies au cours des années qui suivirent 1171.

Unions matrimoniales, connaissance des deux langues, intimité assez développée dans les relations quotidiennes, tels sont les caractères essentiels qui nous invitent à traiter de la mixité vénéto-grecque tout au long des siècles, mixité que ne réussirent pas à altérer gravement les coups pourtant très durs portés à l'Empire hellénique en 1204 ni les conditions sévères imposées aux sujets grecs des territoires romaniotes occupés par la Commune au XIII^e siècle. Si l'apparence est bien celle de la ségrégation la plus stricte, la réalité est différente à maints égards comme les documents nous le montrent. Observons d'abord que le front grec n'est pas uni ni vraiment rassemblé contre la domination vénitienne qui a su jouer entre les clans. Ainsi, le 28 juin 1358, les *rogati* de Venise règlent un différend qui opposait les héritiers d'Alexis Kalergis au fameux

¹⁸ Ambiguïté au commencement comme le montre George T. Dennis, *Problemi storici concernenti i rapporti tra Venezia, i suoi domini diretti e le signorie feudali nelle isole greche*, in *Venezia e il Levante fino al sec. XV*, a cura di Ag. Pertusi, vol. I p. 219—235, Florence, 1973. Ambiguïté plus forte encore aux XV^e—XVII^e siècles comme on peut le constater en lisant Deno Geanakoplos, *La colonia greca di Venezia e il suo significato per il Rinascimento*, in *Venezia e l'Oriente fra tardo Medioevo e Rinascimento*, Florence, 1966, p. 183—203, et aussi Giu. Schirò, *Missione umanistica di Massimo Margunio a Venezia*, *ibid.*, p. 241—265.

¹⁹ Notre *Rom. vénit.*, p. 43—61 et les cartes.

²⁰ *ibid.*, p. 42—44 (extraits de chroniqueurs byzantins).

Titus Venier, feudataire qui se mit quelques années plus tard à la tête de l'insurrection candiote. Titus et ses frères avaient acheté une *cavalleria* à Castri pour un montant de 6000 hyperpères ; or ils ne peuvent en percevoir les revenus. Le Sénat dispose que les Kalergis auront l'usufruit de cette terre pour un an encore ; et les Venier ne pourront l'occuper qu'après avoir payé intégralement le prix convenu et sous condition d'ajouter à ce prix de justes indemnités pour les améliorations que les Kalergis ont apportées à la *cavalleria* ²¹. On constate le souci d'équité des Assemblées vénitiennes à l'égard des communautés. Le bénéfice de cette politique semble assez net : les Kalergis demeurent en grande partie fidèles à la Commune au moment même où ses propres enfants se dressent contre elle : le 20 mars 1365, le *Collegio* mande aux provéditeurs opérant en Crète qu'ils doivent accorder des secours en nature et en argent à Georges Kalergis et à ses frères, tous très fidèles à la cause de Venise ; les provéditeurs peuvent même leur fournir un certain nombre de soldats pour lutter contre les insurgés ; sur ce point, toutefois, il convient d'agir avec précaution ²².

Il n'est donc pas vrai que Venise ait systématiquement ignoré les autochtones grecs, même en Crète où la résistance fut la plus dure. Au demeurant la mixité atteint parfois des formes si floues que Vénitiens et Hellènes se distinguent mal. Par exemple à Constantinople où les bailes ont distribué libéralement la citoyenneté vénitienne à des sujets du basileus, ce dernier ripostant, en quelque sorte, par la naturalisation de sujets vénitiens. Ce glissement d'une nationalité à l'autre est l'un des principaux litiges entre Byzantins et Vénitiens et, en 1369, les sénateurs estiment que mieux vaudrait s'engager de part et d'autre à respecter les statuts, les Grecs restant grecs et les Vénitiens vénitiens ; on saisit combien la différence était ténue et que, là où des lois sévères établissaient une barrière ethnique juridiquement infranchissable, il devint rapidement impossible de les appliquer avec rigueur ²³. Ainsi à propos de l'interdiction des mariages mixtes dans les territoires occupés, interdiction qui constitue la clef du système de ségrégation, les entorses sont de plus en plus fréquentes. Dès le traité conclu entre Alexis Kalergis l'Ancien et la Commune, il avait été admis que la *parentella* serait autorisée entre les membres de la famille archontale et des Latins, ceci en 1299 ²⁴. Malgré les décisions du Grand Conseil maintenant l'interdiction des mariages mixtes, ceux-ci se font toujours plus nombreux, de fait bien sûr mais également reconnus par l'autorité vénitienne, en tout cas peu combattus comme le montre une décision sénatoriale assez désabusée de ton, le 10 février 1371 ²⁵. Et la citoyenneté vénitienne est attribuée géné-

²¹ *Rég. Sénat*, t. I, n° 332 (28 juin 1358).

²² *Délib. Assemblées*, t. II, n° 773 et texte p. 282-3 (*reducimus vobis (= les provéditeurs) ad memoriam quod videretur nobis bonum et utile consentire sibi (= les Kalergis) aliquam gentem... ; sed nichilominus quia estis presentes factis, relinquimus in vestra libertate ut ordinatis et faciatis in hoc sicut vobis melius et utilius videbitur pro factis nostris...*).

²³ *Rég. Sénat*, T. I, n° 483 (négociations entre Venise et Jean V).

²⁴ ... *item quod tu et omnes qui fuerunt rebelles possitis facere parentelas cum latinis* (éd. du *συνθήκη* par Mertzios, cit., 269, 1.150).

²⁵ *Rég. Sénat*, t. I, n° 493 : *multi Greci* sont au service de l'Etat malgré les lois, mais qu'y faire ?

reusement, non seulement à Constantinople mais dans toute la Romanie : on l'accorde au seigneur de Kavalla, en Macédoine²⁶, au religieux Démétrius Kydonès²⁷ et à beaucoup d'autres. Enfin, dans des instructions transmises au duc de Crète en 1395, il est dit que les terres crétoises appartenant à la Commune-Etat peuvent être vendues aux enchères *aux Grecs aussi bien qu'aux Latins*, à condition de n'être pas fortifiées ; certes, l'intérêt guide cette mesure²⁸. En juin 1408, le Sénat rappelle qu'il est interdit de concéder un *feudum* à un Grec de Crète mais d'autres mentions de cette même défense prouvent à l'envi que régnait un grand laxisme et que l'arsenal juridique était peu à peu vidé de son contenu²⁹.

Arrêtons-nous sur deux derniers documents plus éclairants que d'autres. Lors des pourparlers vénéto-byzantins de 1410, l'ambassadeur du basileus Manuel II se voit répondre que, conformément à sa juste requête, les Grecs voyageant à bord des galées du marché disposeront de toutes les facilités accordées aux Vénitiens ; dans cette délibération est évoqué le cas du Grec Jean Lascaris, *cives venetus*³⁰. On ne peut que retenir ici le désir des responsables de la politique vénitienne de maintenir l'égalité de traitement entre les Grecs et ses ressortissants. L'autre document est plus stupéfiant encore : en 1445 étaient venus à Venise des ambassadeurs de la communauté de Nauplie, afin de présenter leurs requêtes aux sénateurs : ils réclamaient, notamment, la suppression d'offices jugés inutiles et fort coûteux pour le budget local. Grande fut la stupéfaction du podestat vénitien de Nauplie quand il apprit les noms des ambassadeurs et l'objet de leurs demandes : les ambassadeurs étaient tous Grecs, les offices dont ils réclamaient la suppression étaient, selon le podestat, indispensables à la vie de la cité ; enfin, chose effarante, probablement voulue, tous les officiers cassés étaient des Latins d'origine. Observons bien que les sénateurs n'y avaient rien vu : la langue des ambassadeurs, leur attitude et la nature de leurs réclamations avaient paru tout à fait normales aux Sages chargés de les recevoir et de les entendre. Le châtiment retenu contre ces hommes téméraires n'est pas très rude et il semble que l'on demeure plus émerveillé que courroucé³¹. Cette étrange aventure ne prouve-t-elle pas qu'il était pratiquement impossible de discerner entre Grecs et Latins de Romanie, que les uns et les autres étaient parfaitement bilingues, que leurs allures et leurs attitudes apparaissaient semblables ?

La conscience nationale hellénique n'a donc pas eu grand mal à se maintenir et à se fortifier dans toute la Romanie vénitienne. La longue accoutumance des Vénitiens aux pays, à la langue et à la vie grecs fit

²⁶ *ibid.*, n° 529 (27 février 1374).

²⁷ *Délib. Assemblées*, II, n° 997 et 1008.

²⁸ *Rég. Sénat*, I, n° 880 (27 juillet 1395) : plus de 20.000 hyperpères supplémentaires sont ainsi perçus !

²⁹ *ibid.*, II, n° 1306 (16 juin 1408).

³⁰ *ibid.*, n° 1362 (10 janvier 1410) et l'index s.v. Lascaris (Henri et Jean).

³¹ La sagacité des sénateurs se trouvait mise en défaut. V. notre *Rom. vénit.*, *op. cit.*, p. 401, — et nos *Rég. Sénat* III, n° 2717 (27 mai 1446 : le podestat était prié *ut contra tales temerarios procedere debeat prout juri et justicie convenire videbit, ita ut eorum pena aliis transeat in exemplum...*). Une telle farce ne peut s'expliquer que par l'extraordinaire mixité qui régnait entre les deux groupes ethniques.

que la ségrégation établie au début de la conquête ne put durer très longtemps, même en Crète. Sur le plan religieux également, la séparation entre Grecs orthodoxes et Vénéto-Latins catholiques romains, l'unique différence vraiment sensible et ressentie comme fondamentale, s'est estompée au cours des siècles. Sans rassembler des témoignages extrêmement nombreux, rappelons les hésitations de Venise, préoccupée seulement de maintenir l'ordre et d'empêcher des liaisons trop suivies avec les autorités religieuses établies dans l'Empire byzantin, plus tard dans l'Empire ottoman. Très fréquemment les textes signalent une diminution de la foi catholique, en Crète, à Négrepont et à Corfou, où l'influence latine était pourtant plus accentuée dans la vie et dans les mœurs que dans les territoires plus orientaux³². Les immigrés catholiques, au terme de quelques générations et par l'effet des mariages mixtes, sont évidemment gagnés à la foi orthodoxe ; en Crète, ce phénomène est encore accru par la dispersion relative des immigrants vénitiens et par leur habitat surtout rural. Les paroisses catholiques de l'intérieur ne sont plus desservies, ou le sont mal en raison de l'absentéisme des prélats latins et des desservants qu'ils devraient ordonner³³. L'exemple est illustre du Vénitien Leonardo della Porta, avocat à Candie et ambassadeur de la Sérénissime auprès du sultan de Menteschè et du calife hâfside de Tunis, donc bon serviteur de Venise, mais en même temps poète grec et fier de se proclamer « orthodoxe »³⁴. Les différences religieuses s'affaiblissent et chacun suit les pratiques religieuses de ses voisins grecs. De toute façon, la capitale de l'Empire romaniote accueille généreusement les fidèles orthodoxes qui, à Venise, réussissent en un siècle à sauvegarder leur pleine autonomie³⁵. Certains Grecs de Roumanie, en revanche, suivent la foi catholique tel ce Marco Paulopoulos, qualifié de *vir catholicus*³⁶. Et chacun connaît le choix fait par Démétrius Kydonès, par Bessarion et par un certain nombre d'autres. Certes, au lendemain de la prise de Constantinople par Mehmet, l'exode plutôt massif de nombreux *pappades* et religieux hellènes vers les terres vénitiennes inquiète au plus haut point les dirigeants et leurs représentants outre-mer ; assez rapidement, cependant, sans doute à la faveur de la guerre vénéto-ottomane (1463 — 1479), le calme revient et la paix religieuse s'installe³⁷. Des heurts et des froissements sporadiques ne la troubleront pas profondément.

Victorieux en Roumanie au terme de difficiles combats, les Vénitiens ont cherché à réduire la résistance grecque par la force et par l'installation de nombreux colons. Mais les habitudes antérieures étaient déjà trop puissantes et l'établissement des Vénitiens en terre hellénique répon-

³² *Rég. Sénat, passim* et notamment t. II, n° 1293 (10 janvier 1408, à Corfou), — n° 2010 (30 novembre 1425, à Corfou), — n° 1832 (9 février 1422, en Crète, où la foi catholique diminue toujours davantage !).

³³ *Rom. vénit.*, p. 283—286.

³⁴ Surtout M. Manoussakas, *Un poeta cretese ambasciatore di Venezia a Tunisi e presso i Turchi : Leonardo della Porta e i suoi componimenti poetici*, in *Venezia e l'Oriente, op. cit.*, p. 283—307.

³⁵ Outre l'étude de D. Geneakoplos citée *supra*, v. notre rapport établi pour le *Convegno veneziano* de 1973 (à paraître).

³⁶ *Rég. Sénat*, III, n° 2891 (26 juin 1452).

³⁷ Sur tout ceci, v. *Rom. vénit.*, p. 428—439.

dait trop bien à leurs aspirations naturelles : on vivait facilement ensemble et les ressemblances l'emportaient sur les différences. Ne voit-on pas l'ambassadeur du despote byzantin de Mistra, Thomas Paléologue, invoquer précisément cette mixité, cette complémentarité gréco-vénitienne ? En décembre 1455, en présentant une demande de secours et, il est vrai, pressé par la nécessité, l'ambassadeur du despote Thomas rappelle avec ferveur les excellentes relations qui n'ont cessé de régner entre les empereurs grecs « romains » et Venise ; il va jusqu'à dire que la paix et la concorde seront d'autant plus faciles à observer que les territoires du despote sont, pour ainsi dire, des territoires vénitiens, ceux-ci étant, à leur tour, des territoires byzantins³⁸. Dans leur réponse, les sénateurs se déclarent touchés par ces sentiments et conviennent bien volontiers que les relations vénéto-romaines (*i.e.* byzantines) sont bonnes depuis 195 ans et même davantage ; c'est donc avec plaisir que l'on recevra le despote et sa famille en terre vénitienne de Morée comme à Venise. Le despote Thomas a parfaitement le droit de considérer les territoires de la Seigneurie comme les siens propres³⁹.

Ces affirmations ont une signification majeure. En dépit des crises et des divergences, malgré le dur régime de contrainte imposé au moment de la conquête de la Romanie, Vénitiens et Grecs n'ont pas cessé de se regarder, je ne dirais pas en *amis* ou en *frères*, mais en *familiers*, ce qui est d'une tout autre portée. En installant des groupes importants de Vénitiens, nobles et simples citoyens du *popolo*, les autorités de la Sérénissime n'ont fait qu'accentuer le phénomène en le rendant permanent. La plupart des Vénitiens apparaissent comme des demi-Grecs, les Grecs comme des demi-Vénitiens ; cette observation, déjà juste pour Venise elle-même, l'est infiniment plus pour ses territoires grecs d'outre-mer où les immigrants latino-vénitiens glissent toujours plus à l'orthodoxie et à l'hellénisme. Avec les progrès décisifs de l'expansion turque, l'esprit de coexistence l'a définitivement emporté avec ses conséquences : unions mixtes, alliances familiales, création en somme d'une nouvelle tranche d'hellénisme faite, au moins en partie, d'apports latins, surtout vénitiens bien entendu. N'oublions pas que Venise est le port-refuge de nombreux Hellènes, une seconde Byzance⁴⁰. Si un certain nombre d'Hellènes partageaient l'opinion émise par l'historien Sphrantzès, convaincu que ses compatriotes, par leurs erreurs et par leurs crimes, avaient perdu l'empire et ruiné leur puissance, on peut imaginer que Venise et son empire demeuraient le recours le plus sérieux contre les Ottomans et leurs entreprises⁴¹.

³⁸ *Rég Sénat*, III, n° 3008 (29 décembre 1455). Le texte dit : *considerando quod sint loca nostra loca illustrissimi domini vestri, et loca ejus sint nostra pro jure pacis et affectionis mutue ad subsidium et favorem...*

³⁹ ... *non aliter quam sua propria (loca)...* Le Sénat ordonne au duc de Crète d'envoyer sans retard 50 arbalétriers au secours du Despotat.

⁴⁰ *quasi alterum Byzantium...*, ainsi est Venise pour le cardinal Bessarion et ses compatriotes qui, « poussés par la nécessité, viennent tout naturellement à Venise pour y vivre parmi les habitants... » Le cardinal de Nicée explique ensuite les raisons de son legs à la Seigneurie.

⁴¹ Sphrantzès, éd. de Bonn, p. 310. Il est vrai que G. Sphrantzès attribue ces reproches aux Latins mais, témoin de la chute de Byzance et ami du dernier basileus Constantin Dragasès, il n'est pas éloigné d'y croire lui-même.

Pour terminer, il est juste de faire appel à la personnalité qui, plus que Bessarion sans doute, symbolise parfaitement l'esprit de collaboration vénéto-grecque, Maximos Margounios (1549—1602). Sa foi orthodoxe profonde l'a amené à se rendre à Constantinople auprès du Patriarche qui le nomme évêque de Cythère; finalement c'est à Venise qu'il revient pour y enseigner les langues grecque et latine et pour y développer son activité culturelle et religieuse, toute de médiation entre l'Orient et l'Occident, entre la Grèce byzantine et déjà moderne et l'Italie de la Renaissance⁴². Venise est le lieu privilégié de telles rencontres: loin d'étouffer ou de réduire la conscience nationale hellénique, Venise l'a consolidée et affinée.

⁴² Très révélateur est le texte de Margounios: « mais, ayant en horreur, pour ma part (*ego*), l'empire très rude des ennemis communs du nom chrétien et les coutumes barbares, je choisis de mener une vie très humble à Cérigo... ». Mais, comme il avait été désigné à cette fonction par le Patriarche de Constantinople, sous le pouvoir turc, la Seigneurie ne l'autorisa pas à exercer et le rappela à Venise. V. Gu. Schirò, *Missione umanistica di M. Margunio a Venezia, op. cit.*, p. 250—256. La Seigneurie le défendit vigoureusement contre les intrigues romaines et les tracasseries de l'Inquisition.

LES LETTRES FICTIVES DE NICOLAS MAVROCORDATOS À LA MANIÈRE DE PHALARIS : UNE APOLOGIE DE L'ABSOLUTISME*

à C. TH. DIMARAS

JACQUES BOUCHARD
(Montréal)

La quantité et la qualité des lettres écrites par Nicolas Mavrocordatos font de lui un des épistoliers les plus représentatifs du siècle des Phanariotes¹. On connaît surtout celles qu'il a adressées à ses familiers et à diverses personnalités. Pourtant, il en est quelques-unes qui présentent un intérêt particulier : il s'agit des six lettres fictives que Nicolas Mavrocordatos a rédigées en grec ancien à l'imitation des *Lettres* de Phalaris. Même si le rapprochement entre le voïvode de Valachie et le tyran d'Agrigente a de quoi piquer la curiosité, ces *exempla potiora* du genre épistolaire sont restés, à notre connaissance, inédits et inexploités jusqu'à ce jour².

Nous avons tiré ces lettres du manuscrit grec N° 334 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine de Bucarest. Litzica décrit ce manuscrit sous le numéro 704 de son catalogue : c'est un manuscrit du XVIII^e siècle, en papier, comptant 134 folios, mesurant 21 × 16 cm, relié et provenant du Séminaire Central³. Intercalées entre des lettres que la tradition a conservées sous les noms de Phalaris (f^{os} 1—90^v) et de Pythagore (f^o 91^{rv}) et d'autres attribuées à Mithridate (f^o 104) et à Brutus (f^{os} 106^r—127^v), les six lettres occupent les folios 96^r à 98^v du recueil, les folios 92^r à 95^v et 99^r à 103^v étant blancs, et portent le titre suivant : Ἰωάννου Νικολάου Ἀλεξάνδρου τοῦ ὑψηλοτάτου καὶ σοφωτάτου ἡγεμόνος πάσης Οὐγγροβλαχίας ἐπιστολαὶ τινες κατὰ μίμησιν τῶν τοῦ Φαλάριδος.

On peut conclure que ces lettres ont été écrites après 1716, date à laquelle Nicolas est monté sur le trône de Valachie. Elles semblent mentionnées pour la première fois en 1722, dans le compte rendu anonyme du *Περὶ καθηκόντων βιβλος*⁴, vraisemblablement dû à la plume d'Etienne Bergler, paru dans les *Acta Eruditorum* de Leipzig⁵.

* Communication présentée au III^e Congrès International d'Études du Sud-Est Européen, Bucarest, 4—10 septembre 1974.

¹ Cf. E. Legrand, *Epistolaire grec* (Bibliothèque grecque vulgaire, 4), Paris, Maisonneuve et Leclerc, 1888, p. XI.

² Alkis Anghéliou, Πλάτωνος τύχαι (Ἡ λόγια παράδοση στὴν Τουρκοκρατία), Athènes, 1963, pp. 72—73, signale leur existence et fait le lien avec la *Dissertation* de Bentley. Voir plus bas.

³ C. Litzica, *Catalogul manuscriselor grecești*, Bucarest, Carol Gobl, 1909, p. 446.

⁴ Περὶ καθηκόντων βιβλος, ξυγγραφεῖσα παρὰ τοῦ εὐσεβεστάτου, ὑψηλοτάτου, καὶ σοφωτάτου αὐθέντου καὶ ἡγεμόνος πάσης Οὐγγροβλαχίας Κυρίου, Κυρίου Ἰωάννου Νικολάου Ἀλεξάνδρου Μαυροκορδάτου βοεβόδα. *Liber de Officiis* etc., Leipzig, Fritsch, 1722. Il s'agit de la deuxième édition, avec traduction latine de Bergler. Nous nous référerons à cette édition.

⁵ Cf. *Acta Eruditorum*, Leipzig, Fritsch, 1722, p. 332. Lors de la parution de la première édition de ce livre (Bucarest 1719), les *Acta Eruditorum* (1720, pp. 385—389) en avaient donné un compte rendu. Antoine Epis, dans une lettre à Jean Leclerc en date du 8 novembre 1720, attribue ce dernier à Etienne Bergler (Ms. K40^a, Universiteits-Bibliotheek, Amsterdam).

Les lettres de Nicolas suivent l'ordre des six premières lettres de Phalaris, adressées : 1° à Alkiboos, 2° aux Mégariens, 3° à Tyrsénus, 4° à Lycinus, 5° aux Léontins et 6° à Zeuxippe⁶. Etant donné le petit nombre des lettres fictives et la présence de folios blancs dans le manuscrit, il est loisible de supposer qu'on ait là une œuvre inachevée de Nicolas, donc que les six lettres conservées aient été les seules existantes en 1722.

Nous ne pouvons affirmer avec certitude que les six lettres calligraphiées l'aient été de la main même de Nicolas ; il est cependant certain que les corrections apparaissant dans les 4° et 5° lettres sont de la main de l'auteur.

Nous désirons exprimer ici nos remerciements à Monsieur le Professeur Mihai Berza, à Monsieur Alexandru Dușu, ainsi qu'à la Direction de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine pour l'obligeance avec laquelle ils ont facilité nos recherches.

Voici donc le texte grec de ces lettres, accompagné d'une traduction française et d'un commentaire.

96^r

Ἰωάννου Νικολάου Ἀλεξάνδρου τοῦ ὑψηλοτάτου καὶ σοφωτάτου ἡγεμόνος πάσης Οὐγγροβλαχίας ἐπιστολαὶ τινες κατὰ μίμησιν τῶν τοῦ Φαλάριδος. ΦΑΛΑΡΙΣ ΑΛΚΙΒΟΩ. ΠΛΑΣΜΑΤΙΚΗ.

LETTRES À LA MANIÈRE DE PHALARIS
PAR
SON ALTESSE JEAN NICOLAS, FILS
D'ALEXANDRE, PRINCE TRÈS SAGE DE
TOUTE LA HONGROVALACHIE

1. PHALARIS A ALKIBOOS. LETTRE FICTIVE.

Ἐἶγε ἐσωφρόνεις οὐδὲ νοσοῦντος ἂν περιεφρόνεις ἐμοῦ· βάσανος γὰρ καὶ νόσος φιλοῦντων τε καὶ μισοῦντων. Σὺ δ' ἔρμαιον αὐτὴν νομίσας Πολύκλειτον τὸν ἱατρὸν διέβαλες παρὰ τοῖς πολίταις, ὃν τὴν θάνατον ἀπειλοῦσάν μοι νόσον θεραπεύσαντα λιπαρᾶ φροντίδι διὰ τιμῆς ἄγω, καὶ ὡς εἰκὸς φιλῶ, σὲ δὲ τὸν κοινὸν ἐχθρόν, φιλίαν ἅμα καὶ δίκην δυσωπούμενος, θανάτῳ ὄσον |οὔπω μετελεύσομαι. Σωφροσύνης γὰρ καὶ ὑβρεως ἐπίσκοπός ἐστι βασιλέως ψυχῆ, κολάζειν ὀφείλουσα τὸν δεόμενον κολάσεως. Μεταδίδωμι δέ σοι καὶ φιλανθρωπίας. ἡ γὰρ διὰ θανάτου δίκη ἐλάχιστον τῶν κακῶν^{*}, ὀνήσει δὲ καὶ τοῦς ἄλλους τὸ παράδειγμα.

96^v

Si tu étais sensé, tu ne me mépriserais pas, même malade, car la maladie aussi est un moyen de vérifier qui vous aime et qui vous hait. Toi, pensant y trouver une bonne occasion, tu as accusé faussement le médecin Polyclète auprès de ses concitoyens. Lui, qui avec un débordement de sollicitude m'a guéri de la maladie mortelle qui me menaçait, je l'ai en estime et, comme il est naturel, en affection ; mais toi, notre ennemi commun, par respect tant de l'amitié que de la justice, je vais bientôt te faire mettre à mort. Car l'âme du roi est l'arbitre de la modération et de la démesure, devant punir celui qui a besoin d'être puni^A. J'use même d'humanité envers toi : en

* Après κακῶν ont été rayés les mots : ὡς εἶπε Πλάτων.

^A Cf. Platon, *Lois* 849a.

⁶ Comme plusieurs autres manuscrits, celui-ci a sa première lettre adressée à Alkiboos, au lieu de Lycinus. Cf. L. O. Th. Tudeer, *The Epistles of Phalaris — Preliminary investigation of the manuscripts*, *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, Helsinki, Ser. B, Tom. XXVI (1932), p. 73.

effet, la peine de mort est le moindre des maux, et l'exemple sera profitable aux autres aussi^B.

ΜΕΓΑΡΕΥΣΙ.

2. AUX MÉGARIENS.

Τὰ μὲν ὑμέτερα ἀδικήματα πρὸ ὀμμάτων εἰσίν, ἐγὼ δ'οὐ προπηλακίζόμενος ἀνέχομαι. Πόρρω γὰρ τοῦτο μεγαλοφροσύνης, ἀλλὰ μεγαλοψυχία καὶ μακροθυμία περιστέλλων, καὶ κοσμῶν τὸ βέβαιον τῆς ἀρχῆς, ἀνοηταίνουσι καιρὸν δίδωμι μετανοίας.

Vos injustices sautent aux yeux, mais, pour ma part, je les supporte sans me considérer comme outragé. Cette attitude est certes loin de la morgue, mais recouvrant tout de grandeur et de longanimité, et illustrant la stabilité de mon pouvoir, je donne à ceux qui ont des égarements l'occasion de se repentir.

ΤΥΡΣΗΝΩ.

3. A TYRSÉBUS.

97r Βασιλεία, ὅσαγε εἰς ἀνθρώπους ἦκει, ἄνετον χρῆμα καὶ διαβρόχην ἀνυπεύθυνον, καὶ οἱ νόμοι δ'ἀνεχονται τοῦ ἀρχοντος ἐπιδι ορθουμένου τε καὶ μεταπλάττοντος. Αὕτη μόνω γὰρ Θεῷ λόγον ἀποδίδωσι. Σὺ δὲ ὅτω τεθαβρόχως ἀκόλαστον κινεῖς καθ' ἡμῶν γλώτταν; Ἴσθι δὴ ὅτι τὰ μὲν ἀτυχήματα συγγνώμης ἡμεῖς ἀξιούμεν, ὁπόσα δὲ ἀπὸ μοχθηρᾶς ἦκει γνώμης, δίκην κομιδῆ τιμῶντες ἀπαραιτήτως κολάζομεν.

La royauté, pour ce qui concerne les hommes, est chose libre et nettement indépendante; aussi les lois souffrent-elles que le prince apporte des réformes et des transformations. Elle-même, en effet, n'a de compte à rendre qu'à Dieu. Toi, qui t'a enhardi à lâcher la bride à ta langue contre nous? Sache donc que nous jugeons dignes de pardon les fautes accidentelles, mais que toutes celles qui proviennent de la méchanceté, par respect scrupuleux de la justice, nous les punissons impitoyablement.

ΛΥΚΙΝΩ.

4. A LYCINUS.

Ἐγὼ μὲν, ὅσον ἔξεστι βασιλεῖ, ἐμφιλοχωρῶ τοῖς ἀνθρώπων ὄφθαλμοῖς καὶ ἄσμενος δίδωμι τὰς ἐμὰς πράξεις γλώσσαις τιμώσαις ἀλήθειαν. Τοῖς δέ, οἷος σὺ, ἀναιδῶς ἐφ' ἃ διασύρωσι πυνθανομένοις τίς καὶ τίνων καὶ πόθεν εἶην, βασιλικῶς ἐπίσχω τὴν πολυπραγμοσύνην. Ὑμῖν γὰρ ἐπιβάλλει τεθηπέναι καὶ γεραίρειν τὸ ὑπερανεστηκός, ὅπως ἰλαραῖς ἐπιβροαῖς χαρίτων διαθερμαινόμενοι, ἀνε-

Pour ma part, autant qu'il est possible à un roi de le faire, je me plais à vivre sous les yeux des gens, et je livre volontiers mes actions aux langues qui respectent la vérité. Mais de ceux qui, comme toi, cherchant impudemment le détail à dénigrer, s'enquière de mon identité, de mon ascendance et de mon origine, en roi je réprime la curiosité indiscreète. Car il vous incombe

^B Cf. *ibid.* 854e–855a.

97^r παχθῶς βιώητε. Οἱ δ' ἀντοφθαλμεῖν ἤλιώ διατεινόμενοι τυφλὸν γεωργήσουσι βίον. Καὶ ταῦτα μὲν ἴσως ἱκανά, οὐ μενουν τυραννικά, ἀλλὰ πατρὶ προσήκοντα. Τὸ δὲ τὰ σὰ διερευνᾶσθαι καὶ διασύρειν ἄλλων ἂν εἴη. Τὸ γὰρ ἡμέτερον ἀξίωμα ἀγαπᾶ τῇ πρὸς τοῦ ὑπηκόου εὐπειθείᾳ, καὶ τῇ παρὰ τῶν ἄλλων εὐλογία, ἢ γοῦν σιγῇ, τὰ περαιτέρω νόμοις ἐῶν καὶ Θεῶ. Τὰ γὰρ ἐν τῇ ψυχῇ τὰ μαιευόμενα Θεὸν ἔχει μόνον ἐπίσκοπον. Οὐκοῦν μάθε σωφρονεῖν, καὶ μιμοῦ σωφρονοῦντα, καὶ τοῖς ἄλλοις τύπον τοῦ σωφρονεῖν γιγνόμενον βασιλέα, καὶ ἢ εὐφήμει, ἢ σιωπῆν ἀσπάζου, ἵνα μὴ, προσηνεῖς περιορῶν ἄρτι λόγουσ, ἔργοις μάθης ὡς δεινὸν τὸ πρὸς κέντρα λακτίζειν^b.

d'admirer et de vénérer ce qui est haut placé, pour que, sans cesse ranimés par des flots aimables de faveurs, vous meniez une vie exempte de peine. Ceux qui s'acharnent à regarder le soleil en face récolteront une vie de ténèbres. Ces paroles, autoritaires peut-être, ne sont certes pas d'un tyran, mais siéent plutôt à un père. Quant à fouiller tes affaires et à les dénigrer, à d'autres de le faire ! Notre rang s'estime satisfait d'obtenir la docilité de la part de ses sujets, et, des autres, l'éloge, ou du moins le silence, laissant le reste aux lois et à Dieu. Car ce qui éclôt dans l'âme a Dieu pour seul juge. Apprends donc à être modéré ; imite l'homme modéré, ainsi qu'un roi devenu pour les autres un modèle de modération ; fais son éloge, ou bien embrasse le parti de te taire, pour ne pas apprendre par des actes, venant de faire fi de paroles bienveillantes, combien il est terrible de regimber contre l'aiguillon.

ΛΕΟΝΤΙΝΟΙΣ.

5. AUX LÉONTINS.

98^r Οὐ δι' ἡδονῆς ἐμοὶ τὸ κολάζειν, ἀλλὰ τὸ δικαιοσύνην ἀσκεῖν ἐπάναγκες, ἧς κοιμωμένης πόλεις νοσοῦσι καὶ φθίνουσιν. Ἐκδοτε δὴ τῇ δίκῃ Λυκῖνον. Τοιοῦτω γὰρ οὐ τί ἀμεινον μὴ περιεῖναι, γενέσθαι δὲ θανόντα παράδειγμα τοῖς ἄλλοις τοῦ μὴ ἀδικεῖν μήτε φύσιν, μήτε νόμους, μὴ θ' ὄν αἰδοῦνται καὶ νόμοι. Διπλῆν δὲ εἶγε εὐφρονεῖτε εὐεργεσίαν λογιεῖσθε ταυτηνὶ τὴν ἐμὴν ἀξίωσιν, τοῦτο μὲν ἀνδρῶν κακῶν ἔρημον τὴν πόλιν ὑμῖν ποιούσαν, τοῦτο δὲ σμικρῶ φαρμάκω τὰ εἰς ἡμᾶς ἰωμένην ἀδικήματα. Πολιτικῇ δὲ καὶ ἀληθεῖ τέχνῃ οὐ τὸ ἴδιον, ἀλλὰ τὸ κοινόν

Ce n'est pas par plaisir que je punis, mais il est nécessaire d'exercer la justice ; celle-ci vient-elle à somnoler, les cités tombent malades et dépérissent. Livrez donc Lycinus à la justice ! Car, un homme tel que lui, mieux vaut qu'il ne survive pas, mais que, mort, il devienne pour les autres l'exemple de ce qu'il ne faut se rendre coupable ni envers la nature, ni envers les lois, ni envers celui à qui même les lois portent respect !^c C'est un double bienfait que vous aurez à votre crédit, si vous accédez à cette mienne demande : d'abord

^b πρὸς κέντρα λακτίζειν: l'auteur avait d'abord écrit: ποτὶ κέντρα λακτεζέμεν.

^c Cf. *ibid.* 862e.

ἀνάγκη μέλειν^c, ὡς σοφῶν παιδῆς φρασι^d.

vosre cité sera débarrassée des mauvais citoyens^D, puis elle guérira, grâce à ce petit remède, les injustices commises à notre égard. L'art politique véritable ne doit pas se soucier du bien particulier, mais du bien général^E, au dire des sages.

ZEYΞIΠΠΩ.

6. A ZEUXIPPE.

98^v Ἐδει καὶ νεότητα σφαδάζουσαν καὶ γῆρας σωφρονεῖν μήπω μαθὼν κολλάσαι. Ἀλλὰ μὴ γινῶς ἐγὼ ταῖς ποιναῖς τὴν ἀπὸ τῆς ἐπιεικειᾶς ἰλαρότητα, τῇ μὲν σῆ πολιτῶν δωροῦμαι τὸν υἱόν, τῇ δ' ἐκείνου νεότητι τὸ σὸν γῆρας. Καθάπερ δὲ τὰ τῆς φιλανθρωπίας, οὕτω καὶ τὰ τῆς κολάσεως πάντως ὑμῖν ἀπαντήσῃ κοινὰ τὸ ἀπὸ τοῦδε μὴ σωφρονοῦσιν.

Il faudrait punir la jeunesse rebelle tout comme la vieillesse qui n'a pas encore appris à être modérée. Néanmoins, mêlant, pour ma part, aux peines l'aménité que donne l'indulgence, à tes cheveux blancs je fais don de ton fils, et à sa jeunesse, de ta vieillesse. Mais tout comme la clémence, ainsi partageriez-vous en tout cas le châtiement, si vous n'agissez pas désormais avec modération.

^c Le manuscrit a μέλλειν.

^d ὡς σοφῶν παιδῆς φρασι: l'auteur avait d'abord écrit: ὁ σοφὸς νομοθέτης φησὶν.

^D Cf. *ibid.* 863a.

^E Cf. *ibid.* 875a.

L'intérêt que suscitent ces lettres est au moins double: on peut distinguer de prime abord l'aspect philologique; mais on ne rendrait pas justice à l'auteur de ce document si on se bornait à ne voir ici qu'un pur et simple exercice de style. D'ailleurs, l'examen des seules incidences littéraires va nous obliger à pousser plus loin notre analyse.

L'épistolographie fut un genre assez négligé à l'époque classique de l'hellénisme ancien, qui s'est constitué sur le tard pour acquérir à l'époque chrétienne une popularité non démentie. Parmi les épistolographes, Phalaris a joui d'une grande faveur auprès du public docte, probablement entretenue par les œuvres de Lucien qui ont pour titre le nom du tyran d'Agrigente. L'étude des manuscrits actuellement existants, telle que Tudeer l'a faite⁷, ainsi que la simple énumération des éditions et des traductions des *Lettres* de Phalaris nous prouvent que cet ouvrage a constamment rencontré la faveur des lecteurs, en particulier depuis la Renaissance, aux XVI^e et XVII^e siècles. Pourtant ces lettres, tant vantées par William Temple dans son livre *An Essay upon the Ancient and Modern Learning* (1690), seront de plus en plus négligées, puis reléguées au musée des curiosités, après la retentissante critique qu'en fit Richard Bentley dans sa *Dissertation upon the Epistles of Phalaris* (1697; 2^e éd. 1699). A cette polémique de fin de siècle se trouve mêlé Jean

⁷ *Ibid.*, pp. 1–127.

Leclerc qui a entretenu de 1720 à 1727 une correspondance avec le voïvode de Valachie⁸.

On peut donc vraisemblablement supposer que Nicolas Mavrocordatos n'ignorait pas cette polémique et ses conclusions, lui qui était un fervent lecteur des gazettes littéraires de Hollande et d'Allemagne⁹. Il importait peu, au fond, que les *Lettres* qu'on attribuait à Phalaris fussent une fiction littéraire. C'était même une raison de plus pour que des lettrés s'essaient à rivaliser avec l'auteur habile de ces célèbres faux. Peut-être pouvons-nous voir dans la tentative de Nicolas l'amusement¹⁰ d'un homme de lettre qui veut prouver qu'il peut faire mieux dans le genre? Sûrement mieux au sens moral, en tout cas, car la notice parue dans les *Acta Eruditorum* spécifie bien que les « *epistolae Phalarideae* » sont « *ad Phalaridis modum compositae, sed sanioris philosophiae praeceptis refertae* »¹¹.

Mais il y a plus : ce n'est certes pas par hasard que Nicolas Mavrocordatos, prince de Hongrovalachie, a choisi d'imiter l'œuvre traditionnellement conservée sous le nom du tyran d'Agrigente. A notre avis, dans ce pastiche littéraire, il faut voir, à peine dissimulée, une apologie de la politique même de Nicolas, de sa conception du gouvernement. Or l'étude des textes de Nicolas corrobore là-dessus ce qu'il a maintes fois affirmé : qu'il est foncièrement platonicien¹². Pourtant, si les théories platoniciennes changent le tyran en prince, il ne faut pas oublier le ton même de ces lettres, un ton tout phalaridéen : ce sont des lettres de menaces, des ultimatums, des « derniers avertissements ».

Le système politique qui se dégage de ces lettres de Mavrocordatos reflète assez bien la conception que le précédent siècle avait illustrée et défendue en Europe occidentale, mais s'apparente aussi à celle qui régissait l'Empire ottoman. Si Nicolas doit beaucoup aux écrivains politiques anciens et modernes — mentionnons parmi ces derniers Alexandre Mavrocordatos, Bodin, Bacon, Machiavel et Hobbes¹³ —, il est non moins assuré que son service en tant que drogman à la cour de Constantinople ainsi que son expérience comme prince de Moldavie, puis de Valachie, ont contribué à façonner sa conception du pouvoir.

⁸ Nous nous proposons d'analyser ailleurs cette correspondance, mentionnée par Annie Barnes, *Jean Le Clerc (1657—1736) et la République des Lettres*, Paris, Droz, 1938, p. 180.

⁹ La correspondance avec Leclerc conservée à Amsterdam indique que Nicolas possédait les *Bibliothèques* de Leclerc. Dans une lettre à ce dernier, tardive cependant (7 juin 1723), Etienne Bergler écrit : « Pour la connoissance des livres S.A. parcourt tous les journaux », (Ms. K6, Amsterdam).

¹⁰ C. Th. Dimaras remarque que les Phanariotes ont été les premiers parmi les Grecs de la période ottomane à réapprendre le plaisir du jeu et à l'exprimer dans leurs correspondances : K.Θ. Δημαράς, *Νεοελληνική επιστολογραφία (Βασιική Βιβλιοθήκη, 43)*, Athènes, Zacharopoulos, 1963, p. κβ'.

¹¹ *Acta Eruditorum*, 1722, p. 332.

¹² Cf. A. Anghéλου, *op. cit.*, pp. 63—81.

¹³ Bodin est mentionné dans le Ms. Gr. N° 268 (Litzica, N° 261) de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Bucarest, intitulé *Νικαλάου Μαυροκορδάτου Κωνσταντινοπολίτου έκλογαί εκ τών άναγινωσκομένων αυτώ βιβλίων, άποταμειυθεισαι εις ιδίαν χρῆσιν, 1^ο 38^ο*. Bacon est cité dans ce même manuscrit, f^{os} 87^r et sqq.; il est aussi nommé dans le *Φιλοθέου Πάρεργα* (Vienne 1800), pp. 61—63, 74. Ce même ouvrage contient une allusion à Machiavel, p. 56, et une mention de Hobbes, p. 99. Sur Machiavel, voir plus bas.

Il faudra donc, tout en établissant un rapprochement qui nous apparaît fructueux avec la théorie platonicienne du roi-philosophe, étudier ces lettres en ayant à l'esprit les œuvres de Platon; en particulier les *Lois*, puis les six premières lettres de Phalaris, point de départ du pastiche, et enfin les autres ouvrages de Nicolas, surtout son *Περὶ καθήκοντων* et son *Φιλοθέου Πάρεργα*¹⁴.

Le premier principe, qui sous-tend tous les autres, c'est celui de la souveraineté du pouvoir étatique; soumis à aucune contrainte humaine. «La royauté, écrit Nicolas, pour ce qui concerne les hommes, est chose libre et nettement indépendante.» (Lettre 3). Ce principe confère au dépositaire de l'autorité une liberté totale vis-à-vis des lois et des institutions: le prince se situe au-dessus de celles-ci; il peut apporter les réformes et les transformations qu'il juge bon de faire. Il n'a de comptes à rendre qu'à Dieu. (L. 3). Bodin, dans sa *République*, proclamait lui aussi l'indépendance du prince souverain à l'égard des lois de ses prédécesseurs et des siennes propres¹⁵, mais il semble que, pour Nicolas, cette attitude soit reliée à une habitude intellectuelle plus générale, celle du libre examen. Il nous invite à faire ce rapport lorsqu'il écrit ailleurs: «ὁ γὰρ νοῦς ἀνετόν ἐστι χρῆμα καὶ ἐλεύθερον»¹⁶. Il qualifie de manière analogue l'intellect et le pouvoir royal.

Chez Platon, la distinction entre le monarque et le tyran réside dans la finalité de l'agir de chacun. Le tyran exerce un pouvoir absolu, mais arbitraire, en ce qu'il l'exerce dans son intérêt, au mépris de l'intérêt commun. Pour sa part, Nicolas clôt sa cinquième lettre par une citation extraite des *Lois* pour marquer son option.

Platon concluait que le pouvoir devait être exercé par un prince philosophe. Le choix du sujet de l'autorité est justifié, chez Platon, non par la transmission héréditaire ou par l'élection, mais par la science, la possession des vertus intellectuelles et morales requises.

Le Phalaris de l'histoire, quoique étranger, voire exilé, et de naissance obscure, dut à sa *virtu* personnelle de devenir tyran d'Agrigente. La situation de Nicolas est analogue: lui, un Grec de Constantinople, dont l'aïeul n'était qu'un brave marchand originaire de Chio, il évince la vieille noblesse moldave et valaque pour régner sur les pays roumains. Il est vrai que, par soucis de légitimité, Nicolas commandera par la suite des chroniques officielles en langue roumaine qui auront pour but de mettre en relief son ascendance roumaine du côté maternel¹⁷. Pourtant une chose est sûre: ce sont ses talents personnels qui lui ont fait gravir

¹⁴ Φιλοθέου Πάρεργα. Νῦν πρῶτον τυπωθέντα. Ἐν Βιέννῃ τῆς Ἀουστρίας. Παρὰ τῶ Φράντζ Ἀνωτίω Σχραίμβλ. 1800.

Il s'agit de l'édition de Gregorios Konstantas. Nous préparons une édition critique de ce texte avec traduction française.

¹⁵ J.-J. Chevalier, *Les grandes œuvres politiques de Machiavel à nos jours*, Paris, A. Colin, 1968, p. 43-44.

Sur ce même principe dans le *Ἐγχειρίδιον* de Nicolas Mavrocordatos, voir: A. Duțu, *Les livres de sagesse dans la culture roumaine*, Bucarest, 1971, p. 129.

¹⁶ Φιλοθέου Πάρεργα, p. 142. La même formule est reprise à propos de la nature humaine dans le *Ἐγχειρίδιον* de Nicolas Mavrocordatos, *Hurmuzaki, Documente*, XIII, p. 466, pensée N° 31.

¹⁷ Cf. N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea (1688-1821)*, Bucarest, Editura didactică și pedagogică, 1969, vol. I, pp. 63 et sqq.

les échelons de l'administration ottomane jusqu'à la dignité de hospodar, c'est sa science politique. Peu importe, par la suite, qu'il ait grassement payé les Turcs pour accéder au trône. Peu importe l'origine du pouvoir, dit Platon dans le *Politique* (293 a et sq.) ; la science politique justifie celui qui est investi de l'autorité.

Platon détermine la nature de cette fameuse science comme suit : le prince philosophe possède la science du Bien et du Mal, du Juste et de l'Injuste. Dans les lettres de Nicolas, le prince possède aussi la science : d'abord celle du gouvernement. Le prince sait ce qu'il faut faire pour le Bien commun ; sa science transcende les lois (L. 3). De plus, le prince est le grand connaisseur en matière de justice : dans sa première lettre, à Alkiboos, Nicolas reprend une expression platonicienne, en écrivant que « l'âme du roi est l'arbitre de la modération et de la démesure, devant punir celui qui a besoin d'être puni ». Dans sa troisième lettre, il réaffirme à Tyrsénus son privilège de juger de la nature des fautes, accidentelles ou volontaires, et de pardonner ou de sévir en conséquence. Il revient, dans sa cinquième lettre, sur la nécessité de l'exercice de la justice pour le Bien commun. Dans ses autres œuvres aussi, Nicolas rappelle que le prince doit avoir cette science ; ainsi écrit-il, par exemple, que « ἔδικος ὁ ἄρχων ὁ μὴ εἰδὼς μέτρα αὐστηρότητος καὶ πραότητος »¹⁸.

Voilà donc le prince justifié de présider aux destinées d'une collectivité par sa compétence à le faire.

Ces beaux principes ont pourtant à s'incarner dans l'ingrate réalité, parfois indocile. Examinons d'abord la politique intérieure préconisée par Nicolas.

Dans un texte resté célèbre, Machiavel s'est demandé s'il était préférable pour le prince d'inspirer de l'amour ou de la crainte à ses sujets pour conserver son trône ; il répondait qu'« il est beaucoup plus sûr de se faire craindre qu'aimer »¹⁹. Sur ce point, les lettres fictives de Nicolas Mavrocordatos correspondent assez bien à la situation qu'a dû affronter ce même prince lors de son arrivée en Moldavie, puis en Valachie. Il pouvait difficilement commander l'amour de ses sujets²⁰ ; il leur imposa le respect de son autorité.

Parmi les vertus cardinales du bon sujet, il faut d'abord mentionner la modération, le bon sens, qui fera agir chacun selon son rang ; ce qui est important dans une société hiérarchique et statique. Cette vertu est rappelée tout spécialement aux gens remuants : à Alkiboos (L. 1), à Lycinus (L. 4) et à Zeuxippe (L. 6). Non content de conseiller la modération à Lycinus, le prince se propose comme exemple à imiter.

Une lettre de N. Wolff à Leclerc, du 10 mars 1726, informait le professeur d'Amsterdam que le prince Nicolas avait commandé une Histoire de la Valachie et de la Moldavie à Nicolas Rosetti (Ms. K89^e, Amsterdam).

¹⁸ Περὶ καθήκοντων, p. 111.

¹⁹ *Le Prince*, ch. XVII. Sur la lecture de Machiavel par Nicolas Mavrocordatos, voir : C. Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, Droz, 1969, pp. 22-23, où on trouve la bibliographie sur le sujet. L'antimachiavélisme déclaré de Frédéric II n'a pas empêché Marcel Pollitzer d'écrire un *Frédéric II disciple de Machiavel*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1966. Il est permis de se demander si une étude analogue ne pourrait être faite concernant Nicolas Mavrocordatos.

²⁰ Nicolas analyse la question de l'amour et de la crainte de la part des sujets dans son *Φιλοθέου Πάρεργα*, pp. 124-125.

La seconde vertu découle de la première, si le sujet a pleinement conscience de son état : c'est la soumission. « Notre rang, écrit Nicolas, s'estime satisfait d'obtenir la docilité de la part de ses sujets » (L.4). Dans ses autres écrits, Nicolas répète ce qu'il attend de ses sujets : *εὐπειθεία καὶ εὐνοία* ²¹.

Machiavel n'aurait pas renié la conception des devoirs du sujet exprimée jusqu'ici. Mais Mavrocordatos ajoute une autre notion que Francis Bacon, un de ses auteurs favoris, a pu lui suggérer : la vénération ²². Le voivode donne aux sujets du monarque la prescription suivante : « il vous incombe d'admirer et de vénérer ce qui est haut placé, pour que, sans cesse ranimés par des flots aimables de faveurs, vous meniez une vie exempte de peine » (L. 4). On remarquera l'expression claire et nette de la politique paternaliste du monarque absolu : le bon sujet, docile et respectueux, est récompensé par l'octroi, de la part de son souverain, de la félicité temporelle. C'est que Nicolas est convaincu que « ὁ δὲ πολὺς ὄχλος, βραβεῖοις καὶ ποιναῖς ἄγεται καὶ φέρεται » ²³.

Dans cette même quatrième lettre, Nicolas intime à son correspondant fictif de faire l'éloge du monarque, ou bien de se taire ²⁴.

Il est évident que la contestation n'a pas sa place dans de tels états. Nicolas Mavrocordatos reprend à son compte les exemples de crimes commis à l'endroit du monarque, que contiennent les lettres de Phalaris. Ces trois exemples nous montrent des sujets rebelles qui mettent en doute la justification même de l'individu à exercer le pouvoir suprême.

1° Il y a d'abord le cas de Tyrsénus (L. 3) qui conteste la science politique du prince, tant celle du gouvernement que celle de la justice. Il s'attaque au principe même de la justification selon Platon ²⁵.

2° La seconde attaque vient de Lycinus qui montre une curiosité inopportune à l'égard de la personne du prince : il fouille sa vie privée, son ascendance, son origine, dans le but de le dénigrer (L. 4) ²⁶. Il est à noter l'emploi original que fait Nicolas de l'image du roi soleil et de souligner, à l'occasion de cette sentence, la concision et la puissance évocatrice du style. A propos de ceux qui ont les yeux fixés sur la personne du roi, il déclare : « ceux qui s'acharnent à regarder le soleil en face récolteront une vie de ténèbres » ²⁷.

Dans sa cinquième lettre, il dira aux Léontins que Lycinus et ses semblables sont ainsi coupables envers la nature, envers les lois, en plus de l'être envers le souverain.

3° La troisième offense est celle d'Alkiboos qui s'est permis de discréditer un ami du souverain. Nous avons là un corollaire des vertus du bon

²¹ Περὶ καθηκόντων, p. 127; Φιλοθέου Πάρεργα, p. 139.

²² Cf. Howard B. White, *Peace among the Willows — The Political Philosophy of Francis Bacon*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1968, p. 52.

²³ Περὶ καθηκόντων, p. 6.

²⁴ Cf. Περὶ καθηκόντων, p. 132; Φιλοθέου Πάρεργα, pp. 137—138.

²⁵ Cf. Φιλοθέου Πάρεργα, p. 136.

²⁶ Cf. Φιλοθέου Πάρεργα, p. 138.

²⁷ Sur la comparaison de l'empereur avec le soleil dans la tradition grecque, voir : G. Karlsson, *Idéologie et cérémonial dans l'épistolographie byzantine* (Acta Universitatis Upsalensis, Studia Graeca Upsaliensia 3), Uppsala, 1962, pp. 118—119, avec bibliographie sur le sujet.

sujet : les ennemis des amis du prince sont les ennemis du prince. Alkiboos commet donc un crime contre le souverain.

Etant donné le régime de crainte qu'instaure le souverain absolu, les menaces constantes de châtement qu'on trouve dans les lettres fictives de Nicolas ne surprennent nullement. Il s'est expliqué là-dessus dans ses autres textes. Ainsi écrit-il dans son *Φιλοθέου Πάρεργα*: « τὸν δὲ φόβον ἐνίησι τὸ ἄρχον, ὅτε μὲν καθάπερ χαλινῶ, ὅτε δὲ οἴονεϊ κέντρῳ χρώμενον αὐτῶ, ἐπιτείνόν τε καὶ ἀνιέν τὰ τῆς διοικήσεως ὡς ὁ καιρὸς πείθει, καὶ ἡ τῶν πραγμάτων ἀπαιτεῖ κατάστασις »²⁸. Dans ses première et cinquième lettres, il lance même des condamnations à la peine capitale pour faire des exemples. Cette première lettre, à Alkiboos, serait d'un cynisme insupportable dans sa conclusion, si elle ne se terminait pas par une citation tirée des *Lois* de Platon.

L'excessif qu'il y a dans la sentence platonicienne, ainsi que dans la fonction même du juge-justicier, est tempéré par les vertus morales du roi-philosophe. Le souverain, selon la conception de Nicolas, sait quel dosage il faut faire des vertus de justice et de magnanimité, de clémence et de fermeté, pour que soit sauvegardé l'ordre social, le Bien commun. La sixième lettre fictive illustre éloquemment ce point ; l'auteur a par ailleurs abondamment décrit les vertus du prince dans ses autres ouvrages²⁹.

Il est intéressant d'examiner, en dernier lieu, quelle sera la politique extérieure du souverain, tel que conçu par Nicolas, c'est-à-dire l'attitude du prince vis-à-vis des collectivités sur lesquelles il n'a aucun pouvoir.

Nous constatons que notre prince est soucieux de l'image de lui-même projetée à l'étranger³⁰.

Nicolas Mavrocordatos n'était absolument pas un prince guerrier. C'est d'ailleurs cette carence d'expérience militaire qui lui aurait fait perdre son trône en 1710 au profit du prince Démètre Cantémir³¹. Puis en 1716, il n'a pu opposer une résistance adéquate aux armées autrichiennes.

Donc, le prince dont les lettres nous brossent le portrait, n'apparaît pas auréolé de succès militaires. Et c'est sûrement un défaut, étant donné l'influence psychologique de la fonction polémologique sur la formation de l'opinion publique, telle que démontrée par les politicologues. Si « l'autorité internationale d'un Etat se mesure à sa capacité de nuire »³², on peut douter de celle de notre moderne Phalaris. On pourrait cependant répondre que la puissance de nuire ne se trouve jamais actualisée chez le roi-philosophe, parce que les vertus de ce dernier empêchent la riposte à l'injustice.

²⁸ P. 125.

²⁹ Cf. *Φιλοθέου Πάρεργα*, p. 136 et sqq. ; *Περὶ καθηκόντων*, passim, en particulier le ch. XIII, p. 84 et sqq., sur la justice, P. 113, il dit que « οὐκ ἔστι δὲ μεῖζων ἀδικία τοῦ ἕδικον ὄντα δικαιοσύνην ὑποκρίνεσθαι ». Cf. l'opinion d'Alexandre Mavrocordatos et de La Rochefoucauld sur l'Hyprocrisie : C. Th. Dimaras, *La Grèce op. cit.*, p. 22.

³⁰ Ce fut aussi une préoccupation constante de Nicolas ; ses secrétaires ne tarissent pas d'éloges dans leurs lettres et pressent leurs correspondants d'en faire autant. Ainsi, Antoine Epis vante la magnanimité de Nicolas envers Michel Schendos Vanderbech qui a tenté de l'empoisonner, dans sa lettre du 28 novembre 1721 adressée à Leclerc (Ms. K41^c, Amsterdam). Epis demande à Leclerc de publier ceci dans les gazettes de Hollande ; ce qui fut fait.

³¹ D. Cantemir, *Histoire de l'Empire Othoman*, trad. de Jonquières, Paris, Le Clerc, 1743, t. II, p. 319.

³² G. Bouthoul, *Sociologie de la politique* (Que sais-je ? 1189), Paris, P.U.F., 1967, p. 32.

La pratique des vertus morales sur le plan international se dissocie pourtant difficilement de l'intention de propagande. Ceci apparaît clairement dans la courte lettre fictive adressée à un Etat voisin, intitulée «aux Mégariens» (L. 2). Dans la cinquième lettre, notre pseudo-Phalaris demande aux Léontins l'extradition de Lycinus, en tentant de les persuader qu'il y va de leur intérêt général. En poussant jusqu'au bout les conclusions de nos prémisses, nous pourrions inférer que le prince applique ici sa science du Bien et du Mal au profit d'un Etat étranger.

En dernière analyse, nous avons un souverain préoccupé de soigner tant chez ses sujets que chez les étrangers sa bonne réputation de roi-philosophe. Il souhaite obtenir partout l'éloge, ou du moins le silence.

L'historiographie du XIX^e siècle n'a pas été tendre pour Nicolas Mavrocordatos. On a fait souvent du premier prince phanariote des pays roumains le bouc émissaire de toute une période, pendant laquelle une administration étrangère aurait complété l'inféodation des Principautés Danubiennes à l'Empire ottoman.

Que Nicolas ait réellement commis tous les crimes qu'on lui a imputés, d'aucuns se refusent à le croire et ont commencé à réhabiliter la mémoire du prince³³. Il est pourtant plausible que Nicolas ait eu à s'imposer avec fermeté en 1709 et en 1711 en Moldavie, en prévenant les soulèvements populaires et en jugulant la Fronde des boyards locaux. De même, de retour de captivité, comme le note Fustel de Coulanges, «Maurocordato punit rigoureusement les amis des Autrichiens, et, quoique la cruauté ne lui fut pas naturelle, il proscrivit un grand nombre de boyars et même quelques évêques»³⁴.

Audiffret se demandait, à la fin de la notice biographique qu'il a consacrée à Nicolas Mavrocordatos, «comment un prince si sage, si éclairé, si pénétré des obligations d'un souverain, a-t-il pu être le tyran de son peuple?»³⁵ Sans reprendre à notre compte cette dernière qualification, nous croyons que le phalarisme platonisant de Nicolas vient corroborer, sur le plan théorique, ce que nous savions de son pragmatisme politique. Aussi estimons-nous qu'il est vraisemblable de considérer les lettres fictives de Nicolas Mavrocordatos à la manière de Phalaris comme une tentative d'apologie de l'absolutisme.

³³ A. A. C. Stourdza, *L'Europe Orientale et le rôle historique des Maurocordato 1660—1830*, Paris, Plon, 1913, pp. 92—129.

³⁴ *Nouvelle biographie générale* (dir. Hoefer), Paris, Firmin Didot Frères, 1861, t. 34, p. 459.

³⁵ *Biographie universelle, ancienne et moderne*, Paris, Michaud, 1820, t. 27, p. 563.

HISTORIOGRAPHISCHE BEZIEHUNGEN ZWISCHEN DER MOLDAU UND KRONSTADT ZUR ZEIT DES FÜRSTEN CONSTANTIN MAUROCORDATOS (1742-1743) (II)

ADOLF ARMBRUSTER

ILLUSTRATIO ARTICULORUM QVORUMDAM HISTORICORUM REM AC HISTORIAM VALACHORUM CONCERNENTIUM*

Desideratam a Serenissimo Moldaviae Principe XIV Articulorum Historiam Valachicam concernentium Illustrationem ex variis Auctoribus fide dignissimis seqventi ratione sistere conabor.

ARTICULUS I

Qvis qualisque ab initio inhabitationis Valachiae aeqve ac Moldaviae ad finem seculi XIII usque Status, Regimen ac Dependencia fuerit explicandum.

ILLUSTRATIO

I. Variarum Periodi et diversarum Dynastiarum, variarum et diversarum nobis sistunt harum Provinciarum Status, Regimen ac dependentiam, quae Periodi juxta diversam seriem ad XIII usque Sec. temporum sunt considerandi :

1) *De prima temporum Periodo* : Incertum est an primo vel secundo post Cataclysmum Seculo in hunc terrae tractum / quaerendi domicili causa venerint, nec ne et vix ullus Historicorum id unquam solide probabit, has regiones statim post diluvium occupatas esse ac cultas a Noae

* Die *Illustratio* muß vom heutigen Historiker sowohl in Inhalt als auch in Form vom Standpunkt des geschichtlichen Wissens und der geistigen Haltung eines siebenburgisch-sächsischen Gelehrten des 18. Jahrhunderts betrachtet und eingeschätzt werden. So wird es dem Leser wenig Muhe bereiten, die überwiegend, auch heute noch gültigen Ansichten des ungenannten Autors von denen, meist in der Folge richtig gestellten, falschen Ansichten und abfalligen Äußerungen zu scheiden. Für das vorurteilsfreie Verständnis der *Illustratio* möchten wir noch vorausschicken, daß einige Termini des Sprachgebrauchs dieses Autors in ihrem ursprünglichen mittellateinischen Sinn aufgefaßt werden müssen, Termini denen erst eine gewisse tendenziöse Geschichtsschreibung des 19. und 20. Jahrhunderts einen einseitigen und verfälschten, den rumanischen Realitäten nicht vollkommen entsprechenden Inhalt gegeben hat.

posteris. Interum certum est Gethas primos, ut Daciae, ita et Valachiae Moldaviaeque incolas fuisse, quod ex monumentis antiquissimorum Scriptorum historicis abunde et clarissime patet. Getharum itaque indagandus est origo, locus adventus sui, varia adpellatio et denique res a Gethis gestae, quae omnia Statum, Regimen et dependentiam Valachiae et Moldaviae antiquissimis temporibus indicant, et apud Schmeizelium in *Historia sua Mscripta de Transilvania*¹, item in Joh. Fillstichii *Mscripto de Historia Dacica*² plurimis argumentis explanata reperiuntur. Hic vero paucis saltem indicanda et *Originem* ducunt a Gethere Noachi Nepote / de quo *Genes. X, 23*. Conferatur *Charionis Chronicon*, Lib. I, p. 143.

2) *Locus adventus sui*: Non ex Scandinavia Septentrionali Regione ut Jornandes³ in favorem suae Gentis fabulatus est, sed ex Asia isti Noachi posterii huc advolarunt, quod prisci et recentiores Historici multis contra seculum sentientes ostendunt argumentis, cfr. *Acta Erudit. Lipsiensia*, Parte VII, p. 130, Bulingius in *Ephemeridibus suis Historicis*, Parte VII. p. 131⁴.

Nec est verosimile homines terrae Asiaticae et amoenissimae et cultissimae olim asvetos regiones Boreales frigidae, asperasque et incultas ac densis sylvis ubique repletas post diluvium tanto labore quaesivisse. Quando vero et quo tempore Gethae huc in Daciam, ut Mediterraneam, ita prius in Valachiam aequae ac Moldaviam Asiae viciniorum (!).

3) *Varia appellatio*: dicti sunt Gethae a Graecis / Gothi, a Romanis Daci, Davi etc. Vide Stephani *Lexicon*⁵; Otrokotsium etc., ab aliquibus vero dicti sunt Scythae Europaei. Quae diversa nomina non duas aut tres, sed unicam saltem gentem juxta receptam virorum doctorum opinionem significant, quod sequentibus probari potest argumentis:

α) Testimonio antiquissimorum Historicorum qui promiscue Gethas, modo Gothas, modo Scythas, modo Dacos appellant, videatur Scropius (!)⁶, Lib. I *de bello Vand.*, Jornandes, *l.c.*, Dio Cassius⁷, Lib. LXVI, Strabo⁸, Ptolemaeus⁹, Plinius¹⁰.

β) *Conformitate rerum gestarum* eadem enim facta a Gothis ab aliis Gethis vel Dacis tribuuntur, vid. Suetonius¹¹ in *vitae Caesaris*, c. 44.

γ) *paritate Linguae, Morum ac Consuetudinum*, confr. Scropius I, c. LI¹², Tacitus¹³, Libro III, c. 46, Strabo, Libro VII, Troster¹⁴, Lib. II, c. X /.

¹ Vgl. Beilage IV, Anm. 14.

² Ein gesondertes Werk mit diesem Titel ist unbekannt; wahrscheinlich handelt es sich um Teile aus den bereits angeführten Handschriften Filstichs.

³ Jordanes (Jordanis, Jornandes), *Gethica* oder *De rebus Geticis seu de Gothorum sive Getarum origine*.

⁴ Irrläufer!

⁵ Stephanus Byzantius, *Lexicon*.

⁶ Procopius Caesariensis, *De bello Vandalico*.

⁷ Dio Cassius, *Historia Romanorum*.

⁸ Strabon, *Geographia*.

⁹ Claudius Ptolemaeus, *Geographia*.

¹⁰ C. Plinius Caecilius Secundus, *Epistularum libri novem; Epistularum ad Traianum; Panegyricus*.

¹¹ C. Suetonius Tranquillus, *De vita Caesarum*.

¹² Es folgt ein leerer Raum von rund acht Buchstaben.

¹³ P. Cornelius Tacitus, *Historiae; Annales*.

¹⁴ Joh. Troster, *Das Alt- und Neu-Teutsche Dacia*, Nürnberg, 1666.

δ) *Res gestae Getharum* : harum ante Romanorum in Daciam ingressum paucissimae notae sunt; jam nullum factorum suorum videantur habuisse consignatorem, quod saepe cum vicinis populis dimicaverint ex sequentibus liquet :

α) *Darium Histaspidem Persarum Regem* qui in ipsam usque Moldaviam penetravit, colles quos per milites suos ad melius oppugnandos Gethas (l. Gothas, Dacos, Scythas) congeri curavit, cruentissimo proelio ab incolis Moldaviae victus est, ut *Jornandes* refert, l.c.

β) *Sub regimine Sehostris Regis Aegyptiaci* Daci Aegyptio bello felici successu adgressi sunt.

γ) *Tempore Alexandri magni*, Germaniam ferro flammaque vastarunt et aliqui Dacorum vel Getharum in Alexandri expeditionibus bellicis Stipendia meruisse Historici narrant. Praesertim *Julius Rehtmeyerus* in sua *Chronica Brunsvicensis*¹⁵, Parte II, cap. X, p. 70 scribit : Methodius et aliqui Historicorum referunt Saxonem Peterculum Alexandro M. pro Stipendio militasse, Orientemque subjugasse. Mortuo Alexandro, Germani s. Gethae isti per Bulgariam in Valachiam rediisse, quorum aliqui postea ad Surmahci (?) maris ora, ubi nunc Liconi (?) et Pedanum (?) est, migrasse ibique sedes suas fixisse etc.

δ) *Lysimachum Pontis et Thraciae Regem* captivum ex bello una cum ingenti Thesauris in Daciam deduxerunt et tam diu ibi detinuerunt donec obedientiam et fidem promitteret, *Strabo*, Lib. VII, p. 201.

NB. de parte Thesauri Lysimacho abrepto inventionis Tempore Trajani item Legi possunt *Troster* in sua *Dacia*, item *Moler* in sua *Dissert. de Transylvania*.

ε) *a Perseo* penultimo Macedonum in auxilium adversus Romanos vocati, novo bello immixti fuerunt, in quo et Romanorum arma experire debuerunt. Videatur *Justinus*¹⁶, Libr. 23, c. 3, *Florus*¹⁷, Lib. III, c. 4. Quorum saevitiam tandem ultus est. / *Cothiso* fortissimus Getharum Rex, cui filiam Octavius Augustus Triumvir in Matrimonium obtulit, *Sveton.*, quum vero cum Cothiso ob certas causas denegari videret novo bello Romanos petiit, sed infelici quippe a Lentulo vincebatur, cui Titulus Gethici more solito datum est, vid. *Florus*, Lib. IV, 12.

ς) *Mortuo Cothisone* Successores ejus sub Tiberio et Calligula Imperatoribus Provinciam Romanorum haud parum vastarunt. Confr. *Tacitus*, Lib. III, c. 46; Lib. IV, 56.

II. *Secunda Periodus* huic enata, ex qua Valachia utraqve (!) cum reliqua Dacia Mediterranea Romanis parere necesse habuit frena jugumque Romanum ferre et sentire, cujus notanda :

a) *Occasio Daciae* in provinciam romanam redactae, quam dedit Decebalus Dacorum Rex celeberrimus, cujus Historiam exponunt *Svetonius in Domitiano*, *Plinius in Panegyrico ad Trajanum*, ceterique *Historiae Romanae Scriptores*¹⁸, *Tröster*, item / *Kelpius*, *To-*

¹⁵ Philipp Julius Rehtmeyer, *Braunschweig-Lüneburgische Chronica*, Braunschweig, 1722.

¹⁶ Justinus Martyr (2. Jh.), zahlreiche Schriften, deren Autorschaft nicht immer einwandfrei feststeht, die teilweise seit dem 15.—16. Jh. im Druck erschienen sind.

¹⁷ L. Annaeus Florus, *Epitomae de Tito Livio bellorum omnium annorum DCC libri duo*.

¹⁸ *Scriptores Historiae Augustae* enthält 30 Kaiserbiographien aus Aelius Spartianus, Aelius Lampridius, Julius Capitolinus, Vulcacius Gallicanus, Trebellius Pollio und Flavius Vopiscus.

pelt et alii, qui duplici proelio a Trajano victus Daciam omnem victori huic strenuo cedere coactus, quam Trajanus novis auxit coloniis, aedificiis et variis momentis atque monumentis peregre-regiis (!), vid. Samos-cus in in (!) *Analectis*, Molerii, *Dissert. de Trania*, Raphael Fabretus¹⁹ et Claconius (!), *de columna Trajani*²⁰, item Reichesdörfer, Eruterus²¹, Palatinus²² atque Vallant²³ de re monetaria seu nummis veteribus.

b) *Regiminis Romani forma* in eo consistebat quod

α) *Daciam* in 3 dividerent regiones, videl.

1) in Daciam ripensem

2) „ „ mediterraneam

3) „ „ alpensem i.e. Vallach. et Moldaviam.

β) *Regimen* vero ipsum erat, quod singulis his provinciis Dacis Romae dabantur praesides seu moderatores, qui tamen praefecto / Macedoniae Romano subjecti erant, ad quem aurum, argentum in Dacia efoffum, missum est, vid. Volfg. Latius in *republ. Romana*²⁴, Bonfinius, Francischi (!), *memorabil. Daciae*.

σ) *Mutationes*: Daci adhuc reliqui non juxta consuetudines, sed Romanorum legibus praescriptis parere tenebantur, ne in causis forensibus propria lingua uti iis licebat, sed latino sermone suas res causasque agere debuerunt, confr. praeter Latium, i.e., Andreas Huszti in *jurisprud. Hungarico Traa.*, Cibin. 1742 excusa, Tit. XI, § CVIsqq, p. 45.

Porro regia Deceballi Sarmizgethusae dicta totius Daciae Metropolis in Valle Hazog, non in Barcia, ut falso opinati sunt quidam, sita Ulpiae Trajanae Augustae nomen et novam formam adipiscebatur, quam hodie Valachi incolunt, diciturque Várhely, confr. Zamosius, c. 13, f. III, i.e. / Apulum quoque nomen Albae Juliae, quae hodie Carolina appellatur, accepit. Deinde in Moldavia Trajanum quoque urbes et oppida exstruxisse memoriae proditum est, inter quas eminebat hodieque ex parte superest Romanvásá, vide Timonis *epistolas ad Baronem Apor missas*²⁵.

Item urbes quoque belli tempore desolatae et eversae a Romanis restauratae et reaedificatae sunt, quarum Ptolemaeus meminit in *Geographia*, Lib. III, c. VIII, f. 55. Recenset eas ex hoc auctore clarissimus Haner in *ecclesiae Transylvanicae historia*²⁶, refertque numero 45 ubi evolvendae. Haec cum bellis antecedentibus, ut plurimum essent demonstratae, in honorem Romanorum sub novis nominibus novum acce-

¹⁹ Raffaele Fabretti, *De Columna Traiani syntagma*, Romae, 1683; zweite Ausgabe: Rom, 1690.

²⁰ Alfonso Chacón, *Historia utriusque belli Dacici a Traiano Caesare gesti ex simulachris quae in Columna eiusdem Romae visuntur collecta*, Romae, 1576; andere Ausgaben: Rom, 1616, 1683, 1690.

²¹ Unbekannt, vielleicht Valentin oder Johann Erythraeus

²² Giovanni Palazzi, *Fasti ducales ab Anafesto I. ad Silvestrum Valerium Venetorum duces*, Venetiis, 1696.

²³ Jean François Vaillant (gest. 1708) Numismatiker, angeführte Arbeit unbestimmbar!

²⁴ Wolfgang Lazius, *Reipublicae Romanae in exteris provinciis, bello acquisitis, constitutae, commentariorum libri XII*, Basileae, 1551; zweite vermehrte Ausgabe: Frankfurt a.M., 1598.

²⁵ Vgl. Beilage IV, Anm. 26.

²⁶ Georg Haner, *Historia ecclesiarum Transylvanicarum*, Lipsiae, 1694.

perunt splendorem atqve magnificentiam, Basilicae, item templa, statuae atqve (!) ductus, Amphiteatra, Balnea, viae publicae lapidibus stratae, quae adhuc cernuntur in valle Hazog aliaqve stupenda opera sunt erecta, incolis Dacis / antea ignota. Confr. *Lazius, l.c., Samosius, l.c., Samuelis Timon Jesuitae, Epistolae*, p. 10, 11, ubi asserit et in Moldavia superesse Romanorum monumenta.

Tandem a Trajano ex toto terrarum orbe Romanae coloniae ad agros Dacicos colen-colendos (!) missae sunt, de quibus videantur *Eutropius, c. III, Troster in sua Dacia, Spartianus, in Hadriano*²⁷, c.V.

δ) *Regni Dacici status sub Trajano (!) Successoribus*: Hunc exponit clariss. *Schmeizl. in Historia Transilvaniae*, item *Joh. Filstich in sua Historia Mscpta, Charionis Chronicon*, item *Topelt etc. Notandum*: Aurelianus Imperator Romanorum variis implicitus bellis, Daciae invigilare minime potuit, quare Gothi huic occasionem liberatis vindicandae nacti, insurgunt insurgunt (!) in praesidium Romanum, quod ne a Gothis opprimeretur, Aurelianus inde abduxit. / Videatur *Vopiscus*²⁸, item *Eutropius*.

ε) *Duratio imperii Romanis (!) in Dacia*: Dacia per 170 annos sub Romanorum fuit potestate.

Nota: Abducto ex Dacia praesidio Romano Coloniae Romanae quoad maximam partem, quippe quod per tantum temporis spatium nempe 170 annorum fixas fecerant sedes in tota partim Dacia dispersae remanserunt, ex quibus hodierni Valachi originem ducunt. Videatur *Tröster, l.c., Kelp, Töpel* etc.

III. *Periodus sub Gothicis*, a Jugo Romanorum liberatis et in residuas Romanorum in Dacia colonias, quas aliqui Historicorum furum manipulos dicunt dominantibus, Libera mansit Dacia et sui juris facta, novas sibi praefecerunt Gothi duces usque dum Hunni ex Asia in Daciam fecerunt irruptionem. Hoc in pacis statu Gothi cum Romanorum Imperatoribus Probo, Carino, Numeriano, Diocletiano et Constantino Magno amicitiam coluerunt./

N.B. Valachi itaque superesse vestigia quidam statuunt.

Sub Valente vero Thraciam et Moesiam populati sunt Gothi, Provincias quae Romanis parebant et in quas Hadrianus et postea Aurelianus Praesidia ex Dacia transtulerant, quibus rebus Gothi felicitatem suam mutuis odiis et persecutionibus haud parum turbarunt dederuntque occasionem Romanorum coloniis in Dacia adhuc superstibus aliqualiter emergendi et, ut aliqui volunt, ad Graecorum Imperatorum Sceptrum se inclinandi.

IV. *Periodus medii aevi* in quo Status, Regimen ac dependentia Valachiae ac Moldaviae occurrit et quidem.

1) *Sub Hunnis* Daciam occupantibus usque ad illorum conversionem ad Christum. De hac Hunnorum regionem Daciam (!) occupatione et quidem, qua id factum sit occasione *Thuroczius*²⁹, P. II et III,

²⁷ Aelius Spartianus, *Vita Hadriani imperatoris*, vgl. Anm. 18.

²⁸ Flavius Vopiscus, vgl. Anm. 18.

²⁹ Joannes de Thwroc, *Hungariae regum chronica*, In civitate Brunensi, 1488; andere Ausgaben: Augsburg, 1488, Frankfurt, 1600; deutsche Übersetzungen; Wien, 1534, Augsburg, 1536.

item *Benam* (!) in *Notitia Hungariae*, *Bonfinius*, *Nadásdi* etc. recensent, qvi simul commemorant qvōd vicibus in Daciam Panoniamqve / ingressi sint Hunni.

Licet ratione numeri varient, ut aliqui duplicem, aliqui triplicem statuunt ingressum, ut *Otrótsius* facit, qvi scribit qvōd Anno Christi 373 prima vice sub imperio Valentis irruptionem in Daciam fecerint, eamqve NB. Gothis devictis sibi subjugarint.

Attila Hunnorum Rex in Moldavia Regiam sibi exstaxisse Sedem, *Samuel Timoe S.J.* in *Epistolis ad L.B. de Apor* statuit. Post Atillae mortem lites inter filios ac successores ejus ortae, Gothi, auxilio Jepidarum et Sarmatarum ope, Hunnos ex Dacia ejiciunt Jepidisqve, loca ab Hunnis erepta, in domicilium concedunt, vid. *Jornandes, l.c.*

Ast ex Hunnis pars quaedam in finibus Daciae mediterraneae versus Moldaviam delituit ibiqve sedes fixit, huicqve iste nomen Ciculiae, Szekhely sortita est. Vid. *Kunczi Jesuitae, Sicilia Dacica* ³⁰.

N.B. Imperatores Graeci seu Orientales vel, ut ab aliquibus Historicis dicuntur Graeco-Romani, partione (!) imperii a Theodosio M. inter / filios Arcadium et Honorium Daciam sibi vindicarunt Panoniamqve. Huic elogium Οὐγγαρικῶ s. Ungarici in Titulis illorum reperitur: Qvo usi sunt Graeco-Romani Imperatores ad VII usqve seculum: *Sambucus* minime veretur affirmare, receptam a Mauritio Imperatore Graeco Panoniam Daciamqve esse, comutationemqve hanc refert ad A.C. 604. Sed si verum statuendum, Mauritium omnino recipiendi et recuperandi animam habuisse, sed recepisse eam omni fide caret. Vid. *Joh. Zonaras*. Post infelix Mauriti cum Cagano Hunnorum duce praesidium (!), Graecorum imperatorum res in Panonia Daciaqve penitus inclinata est, Hunnis omnia longe lateqve in Dacia Panoniaqve occupantibus, qvi ad Caroli magni usqve tempora quiete postea vixerunt; ast ubi Barbari isti et Germaniae fines turbare ausi essent, Germanorum imperator Carolus M. arma in eos movet ejicitqve ex Germania, Panoniamqve aeqve ac / Daciam occupavit, paucis ibi relictis Hunis, reliqui etiam prosperis longius frui potuissent, ast dum diuturna Caesarum et Orientalium et Dominorum qvi in Occidente erant patientia abusi fuissent, ultore Carolo justas poenas pendunt et tantum non extirpantur. Vid. *Schurzfleischi Ungarica*, §9 ³¹.

In dubium eqvidem aliqui vocant Caroli M. in Hunnos victoriam occupationemqve Panoniae Daciaeqve, sed refutantur in *annalib. Francicis* ³² ad A. 788 et 796, *Annal. Fuldens.* ³³ et ab *Eginhardo* in *Historia de vita Caroli* ³⁴ etc.

Romanae interim coloniae Valachorum majores interim (!) in Dacia delitentes sub his turbis illi adhaerebant parti cui victoriam fortuna largiretur, quaeqve potior erat illi parebant, nullum adhuc ex gente sua ducem ac Rectorem sibi adsciscere valentes.

Tertius Hunnorum ingressus incidit in annum Christi 888. Hunni enim partim ab Arnulpho Imperatore Romano-Germanico contra / Sclavos

³⁰ Franciscus Kunic S. J., *Dacica Sicilia brevi compendio exhibitā*, Claudiopoli, 1731.

³¹ Vgl. Beilage IV, Ann. 35.

³² *Annales regum Francorum*.

³³ *Annales Fuldenses*.

³⁴ Einhardus (Eginhardus), *Vita Caroli Magni imperatoris*, 750—814.

rebellantes, partim a Leone Romano-Graeco Imperatore contra Bulgaros insurgentes et jugum detrectantes evocabantur. Hac occasione denuo Valachi, quorum multi etiam in Bulgaria haerebant, in Graecorum pervenire potestatem, et qui teste Nicephoro Gregora, p. 70 per totam dispersi erant Europam. Se colligunt potissimum (!) in Daciam ubi conterranei ac gentiles eorum, quoad maximum erant numerum, tollerabili item conditione constituti.

Domiti iterum Hunni, qui Pannonia atque Dacia minime contenti erant, rursusque, ut antecessores sui, Germaniam latrociniis infestarunt, per Henricum Aucupem, Imperat. Ottonem etc. (!)

Postea Successu temporis ad Christianam conversi sunt Religionem ductore Duce suo Geysa I. et postea Stephano I. primo Ungariae Rege./

Interim Dacos s. Gethas inter quos Valachorum patres degebant, jam pridem amplexisse fidem Christianam, apud Historicos Ecclesiasticos reperimus :

Nazianzenus et Hieronimus testantur Andream Apostolum ad Pontum usque Euxinum secessisse ibique etiam Evangelium docuisse. Confr. Mieneli, *Syntagma Hist. Eccles.*, Lib. I, p. 28³⁵. NB. Hinc facile conjici potest per incolas ad Pontum Euxinum, Moldavorum vicinos, vel per famam saltem aliquid de Evangelii doctrina Moldavis innotuisse.

Paulus gentium doctor et Apostolus in Illyria, Bulgaria et Moesia Semen Evangelii sparsit, videatur Mienelius, *l.c.*, p. 40. NB. Ex his patet traditionem illam in Vallachia Transylvania(!) vulgo notissimam de Apostoli Pauli adventu in Nemuest pagum in Valachia situm ejusque ibidem negotiis quodammodo veram et minime fictam esse vel falsam.

Tertulianus jam suo tempore nempe seculo II / scribit : „Ex Sarmatarum et Dacarum et Germanorum et Scytharum loca Christo subdita esse”.

Hieronymus in *Epistola* ³⁶ ad Reginam frigidam seu Freslam scribit : „Quis hoc crederet ut barba(!) Getharum gens s. lingua hebraicam quaereret veritatem et dormientibus Graecis ipsa Germania spiritus s. elogia scrutaretur”. Qua ratione etiam Gens Gothica in transdubianis(!) partibus habitans, inter quos etiam Romanae Coloniae i.e. Valachi morabantur, Christiana scilicet Ariana facta sit : legimus in Jornandes, *de rebus Gothicis Historia*, item in Schmeizelii *epistola de statu Lutheranorum in Transylvania*, cap. I, p. 9—19³⁷, item in Hanneri *historia Ecclesiastica Transylvaniae*, in Collbergi *Monarchia Sveo-Gothica*. Conferenda hic etiam Eusebii *epistola* in monasterio quodam Valachico in Mserpto diu asservata ac tandem a Stephano Berglero Coronensi et Bibliothecario quondam / serenissimi Principis Maurocordati de Scarlati typis in lucem publicam protracta ³⁸. Quae indicium est in Valachia tunc temporis Christianam religionem incrementa sua habuisse, licet postea ab Hunnis rerum potentibus (!) in pristinam delapsi sint idolatriam, ceu videre est in supra allegata Schmeizelii *Epist.*, p. 13.

³⁵ Joannes Micraelius, *Syntagma historiarum ecclesiae omnium*, Stetini, 1644, 2. Ausg.

³⁶ Eusebius Hieronymus, *Epistolae*.

³⁷ Martin Schmeizel, *De Statu Ecclesiae Lutheranorum in Transylvania... dissertatio epistolica*, Jenae, 1722.

³⁸ Vgl. Einleitung, Anm. 20.

Postea ipse Constantinus M. Imperator in Ecclesiae gremium jam receptus, totum orbem ad Christianam adducere cupiens religionem, dicente Sozimenos, Libr. II, c.5³⁹, Doctores passim per oppida cum edictis misit, qui innumeras ad Christum adduxerint, inter quas animas et Gothi ad Istrum fuerunt, teste Sozemenos.

In seculo V fidem Christi susceperunt Bessi, Daci, Gethae et Scythae ductore, auctore et Svasore Nicete Daciae Episcopo, Nomades a Chrisostomo: Munelius, p. 221, Lib. II, *l.c.* Ast iterum deflexerunt ad idolatriam, in qua haeserunt usque ad Caroli M. tempora, de quibus infra in *Articulo XIII* plura dicenda erunt./

2) Post Hunnorum ad fidem Christiane (!) postremo conversionem, quisnam fuerit Status, regimen ac dependentia utriusque Valachiae, Schmeizelius, *l.c.* exponit, item Filstich in *Historia sua Mscpta*, ceterum consulendi Bonfinius, *Decad.* I, Libr. X, Thurocius, P. II, c. 28, Fuschius (!)⁴⁰ in *Chronica Mscpta*.

Ad XIII itaque usque seculum ab X Seculi initio referente de Rena (!)⁴¹ et Tubero⁴², item *annalibus templi Coronensis*, Valachia et Moldavia Hungariae regno conjuncta fuit, tributaria, clientelaria et vectigalia licet interdum et a Graecis Imperatoribus petita⁴³ et quidem de jure Samoscius contendit Moldaviam solinici (?) juris esse, Thyrius (!)⁴⁴, T. III, p. 914. Hinc itaque simul enatum quod Valachia et Moldavia, quae tam varios habuerunt dominos, variis mutationibus fuerunt objectae, varia etiam sortitae sunt nomina apud Historicos, qui historiam Valachicam / haud parum parum (!) obscuram reddunt, tantisque involant tricis ex quibus difficulter se expedire potest is, qui aliqvid de regionibus iste scripturire suscipit :

α) *Valachia* dicitur et *Moesia inferior*, item *Schythia minor* a Jordanande, *Zaovlachia*, videatur, Ortelius, p. 5, *Flacci, Vlacci*, confr. Laonicij Chalcond., Ortelius; *Triballi* etiam dicuntur a Nicephoro Gregora, p. 24.

β) *Moldavia* nuncupatur *Bogdania* a Laonico, p. 74, *nigra Cumania* a Thuroczio. *Moldavi* vocantur a quibusdam Historicis *Odrisii, Cumani, Circassii* etc. Videantur de his *excerpta*, ubi plura suo loco et auctoribus indicatis inveniuntur !

³⁹ Salamenes Hermias Sozomenus, *Historiae ecclesiasticae libri II*; *Historia ecclesiae christianae libri IX*.

⁴⁰ Marcus Fuchs, vgl. Beilage III, Anm. 44.

⁴¹ Petrus de Rewa, *De monarchia et Sacra Corona regni Hungariae centuriae septem*, Francofurti, 1659.

⁴² Ludovicus Cervarius Tubero, *De Turcarum origine, moribus et rebus gestis commentarius*, Florentiae, 1590; andere Ausgaben: Frankfurt, 1663, 1627.

⁴³ Die beiden Fürstentümer Moldau und Walachei haben sich, dank einer äußerst klugen und geschickten Diplomatie ihrer Fürsten, während ihrer mittelalterlichen Geschichte eine weitreichende Autonomie zu bewahren gewußt. Alle Versuche der benachbarten Großmächte (Byzantinisches Reich, Pforte, Ungarn, Polen, Rußland, Österreich) die beiden Donaufürstentümer, wahre Schlüsselstellungen in ihren außenpolitischen Planen, zu beherrschen, scheiterten an dieser umsichtigen Haltung der rumänischen Staaten oder aber führten nur zu vorübergehenden Teilerfolgen, indem sie die beiden Staaten in ein typisch mittelalterliches Vasallenverhältnis drängten, das die Vasallenstaaten aber in einer fast vollkommenen Unabhängigkeit ließ.

⁴⁴ J. A. Thuanus !

ARTICULUS II

Quinam auctores historiam Valachicam a Trajano tempore ad Seculum usque XIII consignavere.

ILLUSTRATIO

Ex professo paucissimi admodum sunt qui / hac de re posteritati aliquid reliquerunt :

Leonclavius sollicite origines Vallachorum inquirat.

M. Szentiván Jesuita dedit *Historiae Valach. et Mold.*

Samuel Timo conscribit *compend. Hist. Cumaniae.*

G. Reichesdörfer evulgavit *Chorogr. Valet.* (=Valach.?) *Mold.*

Antiquissimam vero descriptionem invenimus apud Strabonem et Ptolomaeum, quae vero mera continet Geographica. Reliqui auctores in *Catalogo* transmissio citantur, in *excerptis* etiam, aliquibus vicibus huc usque Jassium expeditis reperiuntur, eaque faciunt ad Historiam Valachicam !

ARTICULUS III

Valachiam transalutanam ab incolis suis Valachis cultam fuisse refertur simulque narratur, quod eidem praefuerint Banni seu Gubernales (!), ast nullius Vaivodae, Principis, Palatini vel Hospodaris Valachici / fit mentio ante Seculum XIV qui hoc fiat (! = factum) illustrandum

ILLUSTRATIO

Quo tempore prima Valachorum mentio facta in *Chronico Charionis*, p. 603 legetur. Sub Hungariae Regibus primum Valachiae Banni seu Palatini constituti et si Historicis Hungaricis credendum, in specie a Bela IV. Banni vero isti qui Valachiae et Moldaviae praefuerunt inter Barones Hungariae relati sunt, ita ut numero 6tus fuerit Bannus Suverinensis (!) et numero 14tus Judex Cumaniae, ceu videre est apud P. Franciscum Gernovics in *propugnaculo reipublicae Christianae religionis*, edicto Tirnaviae 1724⁴⁵.

In diademate seu sacra Apostolica Corona R. H. novem aureae catenulae, totidem regna seu provincias Hungariae regno incorporatas repraesentant, quae sunt : 1) Sclavonia, 2) Croatia, 3) Dalmatia, 4) Bosnia, 5) Servia, 6) Bulgaria, 7) Halitia, / 8) Lodomeria, 9) Cumania. NB. Per Bannum severincensem intelligit supra laudatus Gernovics Baronem seu Dynastam Valachiae, praesertim occidentalis, quae et Craiova dicitur, et per judicem Cumaniae Moldaviae praesidem.

⁴⁵ Franciscus Csernovics S. J., *Propugnaculum Reipublicae Christianae religione conditum Hungarorum fortitudine V saeculis defensum*, Tyrnaviae, 1724 ; zweite Ausgabe : Tyrnau, 1725.

NB. Ex qua vero gente vel natione Banni isti vel Barones fuerint, utrum ex Ungarorum vel Coloniis Romanis s. Valachis nec ne inde patet, quod in quavis provincia in (!) provincialibus seu gente et incolis cujuslibet provinciae praecipuis Banni isti a regibus Hungariae constituti sint. Fuisse itaque et in Valachia aequae ac Moldavia ex ipsis indigenis constituti Banni nullum est dubium. Nomina certe Ducum Valachorum satis superque hoc ostendunt nosque informant de hac veritate quae passim in Historicorum scriptis / reperiuntur e.g. :

- A. In *Thuroczio* sequentia occurrunt nomina :
- P. II, p. 15 Cumani et Latini irruunt in Hungariam i.e. Valachi et Moldavi.
p. 55 miles Jon s. Juon occurrit hoc(!) purum putum est nomen Valachicum.
p. 74 Miska s. Mysza capit Thydorum, etiam nomina Valachica.
p. 78 Alpra Dux Cumanorum i.e. Moldav.
p. 79 Oldamus Dux Cumanorum : Mold.
p. 86sqg Basarab Dux i.e. Vaivoda Transalpinus feliciter bellum gessit cum Carolo R.H. A. 1330.
- P. III, p. 39 Alexander Vaivoda Transalpin.
p. 105 Layk Vaivoda occurrit. De Turri Severini fit mentio.
p. 106 Moldavorum rebellio.
p. 108 Bogdán Vaivoda Olacorum.
p. 185 Cuthen Rex Cumanorum./
- B. In *Cluveri Historia mundi* :
- p. 557 Chrysus et Ibancus s. Iván ambo Valachorum Duces.
p. 633 Marcus Dacorum Regulus qui et Mirse auditur apud Historicos.
p. 658 Draculae fit mentio.
- C. In *Nicephori Gregorae Historia* :
- p. 74 Mirxa Valachorum Dux in Craiova.
p. 85 Dán Mirxis filius.
p. 94 Drácula a Dáno expulsus.
p. 102 Dánus in Moldaviam restitutus.
p. 119 Bladus. Vlád Mold. Princeps.
Chamuczes Dux Mold.
- D. In *Charionis Chronico* :
- p. 779 Marcus Vaivoda Craioviensis id est Valachiae cis alutanae, ubi / primam fixisse sedem *Historia Mscpta Valachica* nos docet, qui antiquitus Banni Severinenses dicti.
p. 857 Marcus Despota.
p. 866 Drácula.
p. 1002 Aaron Moldav. Vaivoda.
- E. In *Hornii arca Noë*⁴⁶ :
- p. 309 Primus cujus in *Historia* fit mentio Valachiae Rex iis temporibus videl. circa A. 1320 fuit Vuláico s. Vláico.F. In *Bonfinii Decadibus Historiae Hung.* :

⁴⁶ Georg Horn, *Arca Noae sive historia Imperiorum et Regnorum a condito orbe ad nostra tempora*, Lugdunum Batavorum et Roterod, 1666; Gorinchemi, 1677.

p. 237 Mirco Cumanorum Dux s. Chunorum Princeps A.C. 1095—1114 Ruthenorum principi s. Ducissae Lancae cum qva Collomannus H. R. bellum gessit, auxilium tulit.

p. 320 Bassaraba Vallachorum Dux A. 1342, vid. et F u c h s ., *Chron.*/

p. 327 Alexander Vaivoda.

p. 349 Layk A.C. 1382.

p. 350 Bogdán Moldaviam desolatam inhabitabat ⁴⁷.

G. In L a o n i c o C h a l c o n d y l a :

Lib. II, p. 310 Myrchaë Valach. Vaivoda.

Lib. V, p. 391 Dánorum et Draculorum factio. De qva et N i c o - l a u s O l a h u s Episcopus Strigoniensis ex Dánorum familia oriundus in *Hist. Hung.* Scribit cap. XII, p. 23.

Caeterum ex Mscpto Valachico in latinam lingvam translato innotescit, qvando et sub qvibus Vaivodis Regimen valachicum eordium(!) acceperit, seriesqve aliquvalis Vaivodarum traditur, ast dolendum, Chronologia neglecta, qvae ex aliis discenda Historicis et qvidem supra allegatis.

ARTICULUS IV

MEMBRUM I

Bela Rege Hungariae demortuo, Salomon Rex electus hac qvidem cum conditione, ut duobus Belae filiis Vladislao et Geysae titulum Ducis cum tertia / Ungariae parte, in qva et Halitia et Kiovia qvoqve comprehensa. Ortum ideo maximum inter Regem et Belae filios odium qvod in mutuum exarsit bellum, Moldavi Vladislao assistentes Salomonem iverunt, ita qvidam A n o n y m u s ⁴⁸. Sed ex Historicis Polonis C r o m e r o et P i a s e c i o constat constat(!) Boleslaum hunc fuisse dictum asserunt, qvi binis vicibus Kioviam occupavit Moldavorum ope. Anno 1107 cum Collomannus Russiam rubram, ubi ducatus Kiovia situs, bello peteret et Reginam Lancam eo adegisset, ut supplex pro pace eum oraret, Collomannus eam his abegit verbis, dicens: „Regi non convenire, ut lacrymis mulierum s. foeminarum dignitatem suam pollui pateret“; exacerbata ideo Ducissa Lanca Cummanis et Russis in auxilium accitis, Collomannum vincit datqve in fugve(!) in fugam, vid. B o n f i n i u s ./

MEMBRUM II

Proditum est memoriae Valachos A.C. 1200 Graecis auxilia tulisse, unc temporis cum Baldvinus occupasset.

⁴⁷ Der moldauische Fürst Bogdan I. fand die Moldau keineswegs „desolata“ vor. Archäologische Ausgrabungen aus den letzten Jahren haben eine ununterbrochenen Bewohnung dieses Gebietes seit der Antike bis ins Mittelalter unter Beweis gestellt. Dieser Ausdruck, wie übrigens auch die „deserta“ der siebenburgischen Urkunden aus dem 13. Jahrhundert, muß so aufgefaßt werden, wie ihn wohl auch Filstich verstanden hat, d.h. als ein Gebiet ohne ausgesprochen aatliche Organisationsformen (vgl. unten Anm. 49).

⁴⁸ „P. dictus magister quondam regis Belae Notarius“.

ILLUSTRATIO

Tempore Alexii III. Comnenii s. Angeli id factum, de qua re *Corpus Historiae Byzantinae* consulendum.

MEMBRUM III

Fuisse itaque hoc tempore Valachos et Moldavos, sed ignoratur quinam fuerint illorum Principes et sub quinam Rege vel Imperatore.

ILLUSTRATIO

Supra ex parte in *articulo III* indicatum est quinam fuerint Valachorum Duces. Caeterum Graecis paruerunt Imperatoribus et Valachorum nomen primum occurrit apud Graecos Scriptores in Historia Isaaci/Angeli Imperatoris, vid. *Chrionis(!) Chronicon*, p. 630. Invalescentibus Hungariae Regibus crebris Valachia vexata fuit bellis, praesertim sub Rege Carolo, Caroli Martelli filio, ejusque successore Ludovico I. qui iteratis expeditionibus Valachos ad Graecos deficientes Imperatores tandem domuerunt ac iterum tributarios fecerunt. Videatur *Hornii Arca Noae*, p. 309. Sub Isaacio Angelo Valachi iterum Moldaviam occupant. Valachi deficiunt ab Isaacio atque cum Sarmacis colludunt, in quos Isaacius expeditionem Blachicam suscipit, videatur *Corpus Hist. Bizant., Charionis Chron.*, l.c. Frustra Valachis Imperator Graecus Isaacius pacem offert, *Cluverus*, p. 542, 548. Valachi implent Livoniam et Borussiam, rebellant contra Graecos, *Chron. Charionis*, p. 604. Valachi, Mysii olim dicti, Legatos ad Alexium III. Comnenum Imperatorem expediunt, qui comiter / excepti sunt *Cluverus*, l.c., p. 553. Conferantur *rerum Hung. Scriptores*, c. III, p. 93sqq.

ARTICULUS V

Principes illi, qui colonias in Valachiam et Moldaviam deduxerunt ex Transylvania, in specie comitatu Maromoros et Fogoras venerunt, sed latet sub cujus Regis Hungariae protectione Princeps Radulius I. Valachiam, et Princeps Drágusch Moldaviam occupaverint et quinam incolae antea in duobus his Regnis fuerint ⁴⁹.

⁴⁹ Diese Fragestellung bezieht sich auf die Staatsgründungstradition (descălecatul!), so wie sie in den moldauischen und walachischen Chroniken festgehalten wird. Filstichs Beantwortung beweist übrigens, daß er von der „desolata“-Behauptung Abstand nimmt und von der Kontinuität einer einheimischen, bodenständigen Bevölkerung überzeugt war.

ILLUSTRATIO

Ex manuscripto quodam Valachico idiomate consignato, auctore Anonymo, res haec quodammodo exponitur, ubi Valachorum qui Romanarum in Dacia Coloniarum reliquiae sunt, migrationes, stationes ac sedes exponuntur⁵⁰. Praesertim reperitur in Anonymo quod A. 1290 Ladislao III.R.H. qui cum Cumanis bella gessit, a quibus et interfectus est Ludovicus (!), Radulius s. Negrovode ex Transylvania in Valachiam se contulerit. Videatur Bonfinius, p. 306. / Caeterum ex Istvánffio, Libr. IV, fol. 56, editionis vero novissimae p. 37⁵¹ patet, quod circa A. 1506 vel 1508 Princeps Valachiae Radulius seu Rudolphus dictus ad Regem Vladislaum Budam venerit, ut Vasallus ac ab eo oppidum Aldiodum(?) in Transylvania donativi nomine ad haeredes etiam transiturum acceperit.

Porro incolas quod attinet, supra dictum est, priscis temporibus Gethas seu Gothos ibi habitasse. Jornandes et qui cum ipso sentiunt tradunt tempore Balthi 5ti Regis externi Gepidas a Gothis discessisse (!) novumque regnum condidisse in ea regione, quae hodie Valachiae est, qui non solum Vandalis, sed ipsis etiam Gothis formidabiles evaserint, vid. Collberg in *monarchia Sveo-Gothica*, p. 435-III. Cum itaque Valachi successu temporis in Valachiam descenderent, ubi jam tum ex suis aliqui pridem jam tum (!) ibi haerent, ab Historicis quibusdam mixtim Valachi et Gothi s. Gethae dicti sunt.

In Moldavia vero ante Draguschi adventum⁵² / praeter Gothos et Romanos fuisse ex Piasecio discimus, qui hunc in modum in *Chronica* sua scribit: Moldavia, quae in antiquis Daciae dicta fuit, exulum Romanorum quondam fuit receptaculum, quos in magna frequentia ibi habitasse confirmat idioma incolarum a Latinis profectum: ideo Moldavi et Latini dicti sunt a Thuroczio, P. II, p. 55, vid. *Charionis Chron.*, p. 587 ubi Valachi qui simul cum Gothis habitabant Gothi dicuntur. Cum his in Valachia habitantibus Valachis, se Valachi in Transylvania commorantes conjunxerunt, ut qui eandem haberent originem eademque uterentur linguam simul sub uno viverent climate, ab uno regerentur domino, pertaes aliis subesse. Ast pro voto haec res procedere minime potuit, nam Reges Hungariae tam opimas et regno Hungariae summe utilissimas provincias, abalienari non sunt passi. Quare pomun eridos factae hae provinciae, mox ab Hungaris, mox Polonis, mox Turcis, mox Russis infectae sunt potioribus tamen precis / manentibus Turcis, qui eas occuparunt, hodiernam adhuc tenent, videatur Istvánffius, Bonfinius, Piasecius, Cromerus, Thuanus, Siglerus, Fuschius (!) etc.⁵³

⁵⁰ „ubi Valachorum... exponuntur“ wird von J. Ch. Engel, *a.a.O.*, S. 64 weggelassen.

⁵¹ Die „editio novissima“ erschien 1724 in Köln; Filstichs Seitenangabe bezieht sich hingegen auf die Kölner Ausgabe aus dem Jahre 1685.

⁵² Es folgen zwei unbeschriebene Seiten.

⁵³ Der letzte Abschnitt wird von Engel nicht abgedruckt.

ARTICULUS VI

Cernuntur in Moldavia et Budjak urbes seqventes nempe Soczava, Hottim, Soroka, Veissenburg, Kilin, Axermann, sed incertum est quibus auctoribus eadem conditae sint; dicitur originem habere a Genuensibus, quo vero tempore id factum sit indicandum.

ILLUSTRATIO

Factum est hoc illo tempore cum Imperatores Germani et Reges ex Occidente, Palestinae a Saracenis eripiendae causa in Orientem susciperet (!) expeditionem bellaque cum Saracenis gererent cruentissima. Per hoc tempus, teste *Charionis Chronico*, late dominatae sunt in mari hae republicae Veneta scilicet et Genuensis atque Pisana. Genuensium praecipue imperium in toto mari incommode dispersum ad ipsam usque Thauricam / Chersonesum sese extendit per Aegeum mare, Hellespontum, Thraciam et Pontum Euxinum. Diu enim Genuenses tenuerunt Capham in Taurica emporium, quae est Theodosia veterum. In *Corpore Historiae Bizantinae* multa reperiuntur, quae faciunt ad hujus *Articuli illustrationem* e.g.: *Nicephorus Gregoras* scribit:

p. 96 Genuensium colonia expugnata a Tartaris.

p. 17 et 31 Genuenses ubivis terrarum habitant.

p. 120 Crebrim Valachiae urbs hodie Kilia dicitur; multa passim habet p. 13, 44 etc.

Laonicus Calcondilas quoque meminit Genuensium. In *Charionis Chronico* haec reperiuntur:

p. 587 Comani i.e. Moldavi Capham tenent.

p. 591 Gothofredus passagium per Valachiam habet.

p. 757 Michael Palaelogus Genuensibus dat peram (!) urbem.

ibid. Cantacuzenus contra Genuenses foedus init.

Ex his facile colligere possumus, quod Genuenses / hac occupatione urbes in *articulo* denominatas vel condiderint, vel conditas jam pridem, novis coloniis auxerint novaque cum splendore nomina indiderint.

ARTICULUS VII

Ignoratur simul quando urbs Brailla seu Brailov in Valachia sit condita.

ILLUSTRATIO

Nicephorus Gregoras, p. 120 Brailabum quidem vocat, celebre Valachorum emporium, sed de ejus conditoribus nihil refert, quod et Historicorum nullus, ut scio, facit. Quando vero exusta et ab Hungaris destructa fuerit Brailla, una cum oppido Oreschik, id tradit

B á m f f i u s in suis *ephemeridibus Mscptis* videl. A. 1594 tempore Michaelis Vaivodae⁵⁴.

ARTICULUS VIII

Esse munitionem ex opposito Nicopoli, ubi Aluta in Danubium se exonerat, Turno dictam, sed ejus Origo incerta est, id tantum traditur, quod Judaeorum emporium sit et portus./

ILLUSTRATIO

A. 1357 Hungarorum Rex Ludovicus Dalmatiam a Venetiis occupatam, recuperat, Lituanos, Bulgaros atqve Valachos, qui rebellant, domuit, posthaec Judaeos omnes ex Hungaria pepulit, quia magnum Regno dederant damnus, qui in exilium ejecti hic in Turno sedem fixerunt. Verum vero ipsi conditores emporii istius sint, nec ne dictu difficile est, confr. A n o n y m i *descriptio R.H.* Germanica⁵⁵.

ARTICULUS IX

Infra urbem Orsova cernuntur adhuc rudera Turris Severini in Valachia transalutana, quae ab Imperatore Severo exstructa dicitur.

ILLUSTRATIO

Id omnes quotquot sunt Historicorum, qui de istis Regionibus vel antiquitatibus Daciae scripsere, adstruunt, videatur L a z i i, *respubl. Romanor.*, *Mscptum Valachicum* et S v a n z i i *Descriptio Valachiae Cis-Alutanae*, Galeottus Martii *de dictis Mathiae R.H.*, p. 377 inter *rerum Hung. Scriptores*⁵⁶ reperiantur./

ARTICULUS X

Asseritur Valachiae Principes Possessiones aliquis(!) et bona quaedam in Transylvania habuisse, seqve Principes ac Dominos de terra

⁵⁴ Peter Banfi hat sein *Tagebuch* in die *Ephemeridis* des Simon Czack eingetragen, über dessen Namen er seinen eigenen geschrieben hat. Filstich schreibt deshalb irrigerweise diese Nachricht Banfi zu. Simon Czack meldet unter dem Jahr 1594 folgendes: „Item ist Braylle sampt dem Mark Ontschik (= Orechovo neben Rustschuk?) in Bleschland auf Türkischer Grenze von den Ungarn verwust worden, als Michael Wayda ins Land kame“, *Quellen*, V, S. 375, vgl. auch S. X—XXIII und LVI—LXV, wo das Verhältnis Czack-Banfi erörtert wird.

⁵⁵ Vgl. Beilage IV, Anm. 21.

⁵⁶ Galeottus Marcus, *Tractatus de egregie, sapienter et jocose dictis ac factis Matthiae I. Regis Hungariae*, Viennae, 1563, dann in den *Scriptores rerum Hungaricarum* von J. Bongars, Frankfurt, 1600.

Fogaras, item dominos ac comites de Hárómszeg in titulo(!) nominasse, ut punctum hocce illustretur in votis est.

ILLUSTRATIO

Ex concessione Regum atqve Principum, ubi se strenue ut Regni Hungariae Clientes gesserant, bona quaedam in feudum accepisse (ut supra in *articuli V Illustratione* ostensum est) non negatur et exemplis sequentibus condocetur:

Petrus Moldaviae Vaivoda arcem Beluanios ex inductu Regum H. tenuit, quam postea Transylvani occupant A. 1536.

Petrus Bogdanus Moldaviae Regulus, re desperata in Germaniam, reculis collectis pretiosis, fugit, ibi ab Imperatore arcem quandam in Hungaria donativi nomine accepit. Videatur Tuanus, Tom. III, p. 400, Ortelius in *Historia Hungariae* ad A. 1591.

Ante octuaginta et quod excurrit annos utriusque Valachiae Vaivodae a Turcis, quod G. Rakoczio II. adhaesissent, ex Palatinatu ejecti a Rakoczio arces acceperunt / in Transylvania.

Imo exemplo familiae Brancovanae patet, illam adhucdum in terra Fogaras habere bona, Feudi nomine, collocata ab Imperatoribus Romanis.

Ast quod Titulum attinet, quem praesertim in Mscpto Valachico quodam, saepius supra allegato, reperimus et quidem hoc tenore: *Iuo Radul miseratione divina Dominus Valachorum in Hungariae existentium et ab Almasch ad Fogarasch usque Dux*. Hunc de facto quidem usurparunt, quo de jure vero eo usi sint, id inquirendum: Certe Olakus Episcopus strigoniensis(!) ex progenie Valachica et quidem stemmate Vaivodali Dána dicto oriundus numquam(!) in *Historia sua Hungariae* scripsisset: Fogarasicum paruum esse Ducatum cui etiam Bojerones Valachici subjecti sunt, qui arcis dominium a Principibus ac R.H. concreditum habeant ac arcem ut Principem observent. Non fuerunt sui juris per illud tempus, dum in Transylvania essent, dominiumque non directum sed indirectum habeant. Ambitione et arrogantia ducti Valachorum / duces quod hoc usi sunt titulo, incitantes Magnates illos, qui saepissime regiones, provincias ac urbes in titulum suum collocant, licet nihil juris in illas habeant.

Primus qui se Dominum de Hárómszeg seu comitem Siculorum scripsit, item ducem de Fogaras, fuit Miháli Vaivoda, qui hoc pro ea qua pollebat vesana ambitione et praepostera dominandi libidine fecit postquam Siculos ex Hárómszeg in suas pertraxerat partes Andreamque Cardinalem tituli Transylvaniae Principem ac Siculorum Dominum vicisset. Nominabat se iste Tyrannus et Principem Transylvaniae omnemque novebat lapidem, quo titulum cum re habeat, ast auso hoc malesano exitium sibi struxit funestissimum.

Caeterum notandum quod sequentia tradant Historici:

1) *De terra Fogaras*: Bethlen, L.I, *Hist.* dicit: Tempore antiquissimorum Regum Hungariae illam possidebat Johannes Bornemisza⁵⁷. / Postea

⁵⁷ Richtigstellend muß hinzugefügt werden, daß das Fogarascher Land „tempore antiquissimorum“ eine Terra Olacorum war, d.h. ein Gebiet mit fast ausschließlich rumänischer Bevölkerung, die sich hier bis zu vorstaatlichen Organisationsformen entfalten konnte, dann aber, erst im 16. Jahrhundert, ihre Eigenständigkeit einbüßte.

A. 1530 Johannes Rex eadem concessit Thomae Nádásdio, qui in titulis usi sunt his. Hic postquam filiam suam Annam elocaret Stephano Mayladtio in dotem concessit. Filius vero ejus Gabriel Mayladt eam Besekio vendidit. Ab hoc devenit ad Stephanum Bathoreum Transylvaniae Principem ac postea Regem Poloniae, qui eam donavit fratri suo Balthasaro Bathoreo; hoc decollato ad fiscum redacta.

Nikolaus Olak scribit, *l.c.* scribit(!): Arx s. Terra Fogaras velut parvus Ducatus est. Subjecti eidem sunt et Barones Valachici, qui arcis praesidium tenent observantque et Principem.

David Hermann in *Annalibus Politicis*: Gabriel Bethlen Princeps Transylvaniae Testamento terram Fogaras legavit Uxori Catharinae Brandenburgicae. Haec iterum eam duobus filiis Rakoczii vigore testamenti donavit una cum arce Munkáts, quam vero Rakoczius vivente adhuc Catharina occupavit. Postquam Franciscus Rakoczius ob rebellionem proscriptus esset a Leopoldo Imperatore, Terra Fogaras iterum Fisco adscripta est⁵⁸.

Ortelius in *Hist. sua Germanica*, P.I, p. 286 tradit: quod A. 1601 Transylvaniae Status Terram Fogaras Csakio dono dedissent.

2) *De Háromszeg*⁵⁹: Hanc Hunni A.C. 337 occuparunt et postquam commilitones sui iterum in Scythiam redirent, isti permanserunt, qui postea in Regem Hungariae devenere potestatem. Supra pluribus id relatum *Articulo I. Consulatur interim Bonfinius, Thuroczius*, aliique *rerum Hungar. Scriptores*. Praesertim supra laudatus Jesuita Kuniz, *Siculia sua Dacia*.

ARTICULUS XI

Circa finem Seculi XII(!) R.R. P.P. Ordinis S. Francisci apostolicam missionem in Moldavia inchoarunt, quis vero Principatus istius, status istius quoque regimen ibi fuerit explicandum./

ILLUSTRATIO

Thuroczius, c. XLV, p. 107 scribit: Cumani i.e. Moldavi convertuntur per Minoritas. Caeterum status ac regimen sub finem seculi XII ex *Articuli I Illustratione* patet. Tunc temporis enim Graecos Imperatores inter ac Reges Hungariae maxime simultates ac atrociam orta sunt bella propter regiones Valach., Mold. et Bulgariam, quas uterque ambiebat, hoc enim tempore defecerant Valachi a Graecis Imperatoribus, quae de causa, teste Niceta Choniata, Isaaci Angelus Blachicam susceperat expeditionem. Ob inconstantiam itaque dum saepissime dominos mutarent Valachi mox Hungaris, mox Graecis se subjicientes dominis a Niceta hoc elogium nacti p. 43, nempe Blachos a furiosis et demo-

⁵⁸ Filstich verweist hier auf die *Annales* des David Herrmann mit Fortsetzungen von Lukas Graffius, vgl. Beilage IV, Anm. 44.

⁵⁹ Filstich verzeichnet hier eine der zahlreichen mittelalterlichen Varianten des hunnischen Herkunftsmythos der Szekler, über deren wahren Ursprung aber bis heute noch keine *communis opinio* erzielt werden konnte.

niacis incitatos esse, quod deflexissent a Graecis et pacem ab Isaacio / Angelo imperatore respuissent, videatur et Cluverus, p. 548.

ARTICULUS XII

Reperiuntur aliqua in Moldavia loca quae Episcopis fuerunt tributaria, sed quam diu latet.

ILLUSTRATIO

Clarissimus Hanner in *Historia sua Ecclesiastica*, quam Schmeizel in *dissertatione sua Epistolica*, c. I, p. 15 citat, ex Manuscriptis antiquissimis demonstrat (!) floruisse in Moldavia Episcopatum Milkoviensem usque ad A. 1345, quo Tartari Milkoviam funditus delevisent. Videatur et Chartuitius⁶⁰, Thuroczius, P. I, c. 29, Bonfinius, Dec. II, L.I, p. 118, Myraeus in *notitia Episcoporum*⁶¹, Lib. IV, cap. 18.

Post Albensem prima erat basilica Ecclesiae, quae Stephano I. R. H. ad perfectionem veniebat Milkoviensis, cui etiam Episcopalis praerogativa concedebatur. Reliquiae Ecclesiae his / duabus Episcopatibus subiciebantur. Huc factum est, ut tota Transylvania antiquitus duos Episcopos haberet, Albensem et Milkoviensem, quorum ille Archiepiscopum Colocensem, hic Strigoniensem in Hungaria adgnosceret Metropolitanum. Destructa per Tartaros Milkovia, Cibinium translatus est titulus Episcopalis et dignitas, videatur Davidis Hermannii *Jurisprud. Eccles. Saxonie in Trannia*⁶², ubi mentio fit Episcopi Cibiniensis suffranei (!) Strigoniensis.

A. 1545 die 22 Martii in Synodo Mediensi capitula duo Albensis et Milkoviensis in unum corpus coaluerunt, deque modo contribuendi inter se transegerunt. Florente adhuc episcopatu Milkoviensi in Moldavia, Canonicos ejusdem fuisse Diaconos Ecclesiae Cathedralis in Brasobia s. Corona aliqui affirmant.

Caeterum loca in specie Episcopatui Milkoviensi / tributaria nullibi reperire potui, ideo tacentibus aliis et mihi est tacendum.

ARTICULUS XIII

Imperante Carolo M. Christianam amplexi sunt Religionem Valachi, sed per quem id factum ignoratur.

⁶⁰ Carthuitius (Hartwich), *De sancto Stephano rege (= Vita minor)*.

⁶¹ Aubertus Miraes, *Bibliotheca ecclesiastica sive nomenclatores VII veteres, I—II*, Antverpiae, 1639, 1649.

⁶² David Herrmann, *Jurisprudentia Ecclesiastica seu Fundamenta Jurisdictionis Ecclesiasticae Saxonum in Transylvania* (1665), Abschriften in Braşov und Sibiu.

ILLUSTRATIO

A.C. 812 Carolus M. Pannoniam utramqve et ex opposito in altera Danubii ripa Daciam sibi subjecit, confr. Cluverus, *l.c.*, p. 441, item M. Szentiván Jesuita in *Descript. Transyl.*, Dec. II, P.I, p. 158 sqq., Thuanus, Tom. IV, L.V, p. 324. Sequentia Vinkelman in *Caesareologia*⁶³, p. 62 refert: Carolus Ecclesias passim in Schola constituit plurimas, Christianam religionem longe lateqve disseminavit. Conversi sunt a Carolo M. in Germania Saxones, in Dania Dani, in Slavonia Slavi, qvi per Poloniam, Bohemiam, Moraviam et Illyriam diffusi erant, in Dacia Daci et procul dubio et Valachi, postea Bulgari, qvi tandem una cum Valachis / successu temporis emendationem acceperunt a Graecis. Hinc ratio dari potest, cur praedatae gentes posteriores Graecam amplexae sint religionem graecasqve litteras ament ac venerentur, qvia nempe post Carolum M. Graecis paruerunt Imperatoribus. Moscovitae s. Russae Ducis Voldamari studio similiter non Latinam sed Graecam potius Ecclesiam, qvorum populorum Imperator Basilii Sororem A.C. 990 in matrimonium duxerat, sequebantur hujusqve ecclesiae ritu Deum venerabantur. Conferatur Zonaras, T. III, *Hist.*, qvi scribit: Bulgari et Russi secundum ceremonias Graecas intati (!) sunt, illi quidem ut a peste et fame liberarentur, hi vero cum codicem biblicum ab igne illaesum conspicerent. Caeterum notandum ex Mürellii *Syntam. Hist. eccles.*, p. 244 qvod Constantinopolis Patriarchatus / ab illo tempore, qvo Constantinopolis nova Roma dici cepit, complexus sit quinque Dioeceses, in singulis vero plures Provincias, nempe 1) Asianam, 2) Ponticam, 3) Thracicam, 4) Macedonicam et 5) Dacicam, ubi complexa fuit Dacia Mediterranea, Ripensis, Mysia altera i.e. Valachia et praevalitana Provincia. NB. Hinc patet cur Moldaviae et Valachiae Episcopi sub Patriarcha Constantinopolitano inspectione sint.

ARTICULUS XIV

Princeps Moldaviae Legatum suum in concilio Florentino habuit, ast particularis Historia ignoratur.

ILLUSTRATIO

A. 1438 Fuerunt Florentiae in Concilio Graecorum, Ruthenorum et Armenorum, qvi sub Poloniae regno sunt, legati ii cum Romana religione coram consenserunt, sed domum venientes Legati, Ruthenorum praesertim, a suis/non auditi in eis qvae Papae concesserant, vid. F u n c i i,

⁶³ Johann Just Winckelmann, *Caesareslogia sive quartae monarchiae descriptio a Julio Caesare... ad imperium usque Leopoldi, Lipsiae, 1728.*

Chronol. ⁶⁵, item *annales Polonorum* ⁶⁴, item Nicephorus Gregoras, p. 97, Laonicus Chalcond., p. 96, *Carionis Chronicon*, p. 666.

In Christoph. Matthiae Pfaffii *Institutionibus Hist. Eccles. Seculo XV* ⁶⁶, c. III, p. 730 sequentia de concilio Florentino sigularia (!) reperiuntur: Concilium ferrariense siue Florentinum, Ferrariae scilicet tantisper ceptum nempe 6 octobris A. 1438 sessionibus XVI habitis Florentiae continuatum et absolutum ab A. 1439 die 26 Februar. ubi IX Sessiones secutae sunt, ut ita tota Synodus sessionibus XXV absolveretur. Eugenius IV papa hoc concilium ob pestem Ferrariae grassantem Florentiam convocavit, eo fine ut cum Graecis unio iniretur. Aderat Eugenius IV papa, aderat Johannes Paleologus Imperator Constantinopolitanus cum Episcopis haud paucis Graecis, ipso etiam patriarcha Constantinopolitano Josepho et aliorum / Patriarcharum ac Episcoporum vicariis, quos Labbeus in actis hujus concilii exhibet, Tom. XII ⁶⁷, p. 1—29, item Richerius in *Historia conciliorum Generalium* ⁶⁸, L. IV, P. I, c. I.

De quatuor articulis disputatum fuit:

- 1) De processione Spiritus Sancti.
- 2) De pane Azymo in Sacramento altaris.
- 3) De purgatorio.

4) De primatu pontificis s. Pappae Romani, atque in Latinorum castra item fuit, quoad primum, quoad secundum utriusque ecclesiae relicta sit libertas, quoad duo postrema itidem Romanensium sententia a Graecis tantisper adoptata fuit et quidem saltem ab Imperatore Graeco Synodo consultata et ab auctoritate imperatoris sui tacente disputatum fuit etiam de accessoriis articulis e.g.: De consecratione Eucharistiae unum per preces aut verba Eucharistiae fieri debeat, ubi tandem a Graecis conclusum, utraque conjungenda esse.

In Synodo denique Constantinopolitana A. 1450 / Concilium et unio Florentina cum Latinis et Graecis penitus rejecta et damnata fuit. Acta hujus concilii Graece et latine edidit et Leo Allatius ⁶⁹, Graecus ad Pontificiam religionem discedens (!). Marcus Eugenius ⁷⁰ Archiepiscopus Ephesus scripsit multa contra Latinos et unionem Florentinam. Item Johann (!) Scholarius ⁷¹ scripsit *Syntagma* adversus Synodum Florentinam et Sylvester Syropulus *Historiam*

⁶⁴ Johann Funck, *Chronologia*, Noribergae, 1545 mit vielen Neuaufgaben.

⁶⁵ Wahrscheinlich Jan Długosz, *Historiae Polonicae libri XIII*, I—II, Lipsiae, 1711/12.

⁶⁶ Christoph Mathaus Pfaff, *Institutiones historiae ecclesiasticae cum diss. de liturgiis*, Tubingae, 1721.

⁶⁷ Ph. Labbé, G. Cossart S. J., *Sacrosancta concilia*, I—XVII, Paris, 1671/72 wiederholt Venedig 23 Bde, 1728—1733.

⁶⁸ Edmond Richer, *Historia conciliorum generalium*, Parisiis, 1603.

⁶⁹ Leo Allatius, *De Ecclesiae occidentalis et orientalis perpetua consensione*, Colonia, 1648; zweite Auflage: Rom, 1655.

⁷⁰ Die meisten gedruckten Schriften des Markos Eugenikos bei J. P. Migne, PG., 160 und 161, wo auch die früheren Drucke angeführt werden.

⁷¹ Gennadios (Georgios) Scholarios in J. P. Migne, PG., 160 mit Angaben über die älteren Ausgaben.

Synodi florentinae ⁷² edidit, Ambrosius Camaldulensis *Hodopaenion et unionis florentinae formulam* conscripsit ⁷³.

J. Muraelius in *Syntagmate Hist. Eccles.*, Lib. III, Sect. I, p. 190 sequentia refert: Concilium rogatu Imperatoris Constantinopolitani Johannis Paleologi auxilia adversus socerum Joh. Cantacuzenum impetraturi, ad unionem Graecae et Latinae Ecclesiae / Ferrariae inchoatum et Florentiae anno subsequenti finitum est. Interfuit ipse Joh. Palaeologus Imperator cum Patriarcha suo Josepho et aliis Episcopis Graecis; Ferrariae habitae sunt XVI, Florentiae IX, in universum XXV Sessiones. Graeci cum Venetias appulissent, intelligentes concilium Basiliense dissentire ab Eugenio Pontifice, qui tum Bononiae substitit etsi invitabantur a patribus Bassiliensibus, Eugenii tamen Pontificis auctoritatem praetulerunt, atque Ferrariam et inde Florentiam profecti sunt et saepius cum Doctoribus Latinis congressi, quaestionem de Spiritu sancto ejusque processione a Filio, imprimis in dimicationem vocarunt, arguentes *non licuisse Romanae Ecclesiae illud Filioque Symbolo apostolico addere*. Cumque Doctores Latini provocarent ad auctoritatem patrum Graecorum Anastasii, Cyrilli, Dydimi, Chrisostomi et imprimis Basili, an codices *sine menda legerentur* diu quaesitum est, omnes vero ferme in una quaestione de processu Spiritus S. a Patre filioque sessiones insumtae sunt. Respondens ex parte Graecorum erat Marcus Archiepiscopus Ephesinus. Opponens a partibus Latinorum fuit magister Johannes de monte nigro. NB. Josephus Patriarcha Constantinopolitanus extremum diem Ferrariae obiit et cum animam ageret jamjam moriturus epistola quadam Latinorum doctrinam confirmasse dicitur. Ast Graeci Episcopi domum revertentes fraudem in hac epistola invenerunt.

Caeterum de Principis Moldaviae ad Concilium hocce Legato expedito, nihil quicquam reperire potui. In auctoribus a Pfaffio citatis forte aliquid erit quod nos informare posset, ast ad manus non sunt, nec hic loci reperiuntur, ideo ad huc silendum donec meliorem de hac re acceperimus informationem. FINIS!
(Staatsarchiv Braşov, Sammlung Schwarze Kirche, IV F 123, unpaginierte Abschrift, Mitte des 18. Jahrhunderts)

⁷² Syropulus Sylvester, *Vera historia unionis non verae*, ed. R. Creighton, La Haye, 1660.

⁷³ Ambrosius Traversari Camaldulensis (Fra Ambrogio), *Hodoeporticon*, ed. Bartholini, Florentiae, 1680; seine *Epistolarum libri XX* in E. Martène und U. Durand, *Veterum scriptorum et monumentorum historiarum, dogmaticorum, moralium amplissima collectio*, III, Parisiis, 1724, S. 6–728.

PHANAR, PHANARIOTES, PHANARIOTISME *

ANDREI PIPPIDI

Comment écarter de nos travaux le sujet des Phanariotes, qui, accablés à tout propos des jugements les plus sévères ou, moins souvent, flattés outre mesure, n'ont pas cessé d'être un problème délicat? Il y a à gager cependant que les points de vue échangés seraient moins divergents à condition de s'entendre auparavant sur les sens et la portée du nom « Phanariote ». La question de terminologie que nous voudrions soulever retenait déjà l'attention de M. le professeur Berza en 1970, lorsqu'il rappelait aux participants au colloque de Salonique le devoir de cerner de plus près le contenu social, politique, intellectuel et moral de cette formule.

Or, il nous semble que, tel qu'il est employé à présent, le mot a plusieurs sens :

1) il désigne un membre de l'élite très mélangée qui habitait le Phanar avant 1821, la seule « aristocratie » qu'ait connue la société grecque post-byzantine;

2) par réduction, il se rapporte aux princes de Moldavie et de Valachie issus de ce milieu;

3) par extension, il est arrivé à définir, pour le XVIII^e siècle et le premier quart du siècle suivant, tout membre de la classe dirigeante des pays sud-est européens dont l'origine ou l'éducation étaient grecques.

Gardons-nous bien de croire que la chose existe seulement depuis qu'elle a reçu un nom. Car celui-ci, quoique d'usage assez courant dans la langue grecque de l'époque, ne se répand à l'étranger qu'à la fin de cette période, avec Zallony¹. Le *Nouveau Dictionnaire de l'Académie Française* (1718) ignore encore les mots « Phanariote » et « Vaivode », étant bientôt corrigé sur ce dernier point mais non sur le premier². Les sources roumaines préfèrent constamment le terme « Grec constan-

* Communication présentée au III^e Congrès International d'Études du Sud-Est Européen, Bucarest, 4-10 septembre 1974.

¹ M. Ph. Zallony, *Essai sur les Phanariotes*, Marseille, 1824. A la seconde édition de l'ouvrage il n'y a que le titre de changé : *Traité sur les princes de la Valachie et de la Moldavie* (1828).

² *L'Europe Savante*, VIII, 1, La Haye, mars 1719, p. 51 : « Vaivode, s.m. C'est ainsi que l'on appelle les princes de Valachie, de Moldavie et de Transilvanie ».

tinopolitain »³, que les voyageurs occidentaux remplacent par « Grec du Fanal »⁴.

Ceci nous amène aux origines de la dénomination et du dénommé, qui se rattachent au quartier de Constantinople où le Patriarcat œcuménique vint s'installer en 1586. Lorsqu'il s'y rendit, Jérémie II fut suivi par des descendants de la plupart des grandes familles byzantines (Cantacuzène, Rhallis, Mouzalon, Gabras, Paléologue, Karatzas). Les titres honorifiques de grand logothète, grand ecclésiarque, grand chartophylax et une foule d'autres dignités de l'Empire défunt récompensaient le dévouement des plus riches d'entre eux envers l'Eglise perpétuellement endettée⁵.

Avant que le Patriarcat n'ait quitté la Pammakaristos, ceux des archontes qui n'habitaient pas la province avaient trouvé un abri dans le faubourg de Péra, confiné au Bosphore. Là, auprès des ambassades, sur la place même de l'ancienne colonie génoise, les drogman étaient en train de former une catégorie socioprofessionnelle distincte, en même temps qu'un milieu culturel à part. On y rencontre presque uniquement des Italiens catholiques, originaires de Dalmatie ou de l'Archipel. Ils ont contribué à établir, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, un circuit reliant Venise et Constantinople à la Moldavie et à la Valachie, principautés tributaires envers la Porte et néanmoins autonomes. En nombre croissant, ces Levantins allant faire carrière aux cours de Jassy et de Bucarest abandonnent leur condition bourgeoise pour former rapidement une noblesse de robe⁶.

Depuis quelque temps, on s'est aperçu que, loin de débiter brusquement en 1711, 1714 ou 1716, l'époque de l'histoire roumaine qui a emprunté son nom aux Phanariotes s'ouvre beaucoup plus tôt. Telles sont les similitudes entre le XVIII^e siècle et la période antérieure, celle de l'influence levantine, qui commence aux environs de 1575⁷, qu'on a suggéré, à ce même colloque de Salonique que j'évoquais tout à l'heure, le terme de « préphanariotisme », afin de souligner la continuité entre ces deux moments historiques⁸. Nous remarquerons toutefois que, si l'on veut bien appeler les Phanariotes par un nom ayant trait à leur endroit d'origine, leurs prédécesseurs ont droit à être qualifiés de « Péro-

³ Voir par exemple *Cronicari munteni*, éd. M. Gregorian, București, I, 1961 pp. 144, 150, 191 (« les méchants Grecs constantinopolitains »). Par ailleurs, Métrophane Gregoras, en déplorant lam ort de Ralaki Eupragiotes, met en relief justement sa qualité de « Κωνσταντινουπολίτης χριστιανός » (D. Russo, *Studii istorice greco-române*, II, București, 1939, p. 434).

⁴ Ainsi, Charles Pertusier, *La Valachie, la Moldavie et de l'influence politique des Grecs du Fanal*, Paris, 1822. Voir aussi, du même auteur, officier d'artillerie attaché à l'ambassade de France, *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore*, I—III, Paris, 1815.

⁵ A ce sujet, le mieux est de consulter toujours N. Iorga, *Les grandes familles byzantines et l'idée byzantine en Roumanie*, « Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine », XVIII, 1931, pp. 3—23, et du même *Byzance après Byzance*, Bucuresti, 1971 (surtout, les pp. 84—129). Cf. Sir Steven Runciman, *The Great Church in Captivity*, Cambridge, 1970.

⁶ Qu'il nous soit permis de renvoyer le lecteur à notre article *Quelques drogman de Constantinople au XVII^e siècle*, RĚSEE, X, 1972, pp. 227—255.

⁷ Voir *Hurmuzaki*, IV, 2, Bucuresti, 1884, p. 95. Dans un rapport du baile vénitien Giovanni Correr (5 septembre 1576), il est dit de 40 boyards « che quelli non erano veramente Vallachi, ma gente che habita da novo nel paese ».

⁸ Voir Eugen Stănescu *Préphanariotes et Phanariotes dans la vision de la société roumaine des XVII^e—XVIII^e siècles*, dans les *Actes du symposium gréco-roumain sur « l'Epoque des Phanariotes »* Thessalonique, 1974, pp. 347—358.

tes ». A ce milieu appartenrent presque tous les princes de Moldavie et de Valachie de la première moitié du XVII^e siècle et ils y recrutèrent leurs plus proches conseillers. Faute de pouvoir suivre ici leurs vicissitudes, disons qu'ils furent rejoints et remplacés par les Phanariotes qui eux-mêmes ne représentent que la seconde vague de l'immigration politique et commerciale grecque au nord du Danube, après l'avant-garde des Epirotes et des insulaires⁹.

En 1601, les instructions du roi de Pologne adressées à un de ses envoyés portent l'indication que le trône de Valachie doit revenir, selon la coutume d'élection, « à un indigène, à quelqu'un de la religion grecque, *mais non de souche grecque* », ce qui témoigne déjà d'une situation nouvelle¹⁰. En 1629, un rapport de l'internonce Sébastien Lustrier von Liebenstein assure que le trône des deux principautés est à la disposition de trois familles du Phanar : Skarlatos (les futurs Mavrocordato), Dukas et Kavakès¹¹. Désormais, le nombre des Grecs appelés à la cour des princes roumains augmente jusqu'à inquiéter l'ambition des boyards indigènes. Des placets dénoncent les abus des Cantacuzène, accusés d'avoir comme ancêtres « de véritables Turcs », des chartes princières bannissent les Grecs de Valachie et elles sont renouvelées après leur retour pendant les règnes suivants (1631, 1666)¹².

Tant que le danger d'invasion existe — à plus forte raison s'il est permanent — les fonctions militaires sont placées au sommet de la hiérarchie. Tel fut le cas de la société roumaine des XIV^e — XVI^e siècles. L'idéal chevaleresque propre à la classe féodale disparaît rapidement après la perte de l'indépendance des deux Etats¹³. Il s'ensuit un changement de la conception que la noblesse entretient d'elle-même. La qualité de boyard s'acquiert par l'installation aux offices anoblissants. Théoriquement, elle ne se perd jamais, étant transmissible aux descendants, même s'ils n'occupent pas de charge semblable. Un grand penseur politique du XVIII^e siècle, Constantin Cantacuzène, fier de son illustre lignage byzantin mais affectant d'être parfaitement assimilé, parle ouvertement de l'origine des Basarab, l'ancienne dynastie vala-

⁹ Outre la communication de M. Ion Ionașcu, publiée dans le même volume que la précédente, pp. 217—228, voir N. Stoicescu, *Dicționar al marilor dregători din Țara Românească și Moldova*, București, 1971.

¹⁰ Ihe Corfuss, *Correspondență inedită asupra relațiilor între Mihai Viteazul și Polonia*, « Codrul Cosminului », IX, 1935, p. 61.

¹¹ G. Hofmann, S. J., *Patriarchen von Konstantinopel, Kleine Quellenbeiträge zur Unionsgeschichte*, « Orientalia christiana », XXXII, 1933, p. 33.

¹² Les chrysobulles de 1631 et 1669 furent édités pour la première fois par N. Bălăcescu, in « Magazin istoric pentru Dacia », I, pp. 122—125, 131—134. Voir, *ibidem*, I, pp. 398—411, le dossier de réhabilitation du vieux Constantin Cantacuzène, dont la mort, en 1663, avait été causée par les intrigues du « parti phanariote » dirigé par son propre neveu. Le pamphlet de 1689—1690 contre les Cantacuzène (Hurmuzaki, V, 1, p. 263) doit avoir pour auteur le chroniqueur valaque Radu Popescu.

¹³ Nous avons étudié ailleurs cette étape de la pensée sociale et politique roumaine. Voir notre livre *Contribuții la studiul legilor războiului în Evul Mediu*, București, 1974, ainsi qu'une étude dont nous espérons la parution proche : *Tradiția politică bizantină în țările române* (sec. XVI—XVIII).

que à laquelle il était d'ailleurs apparenté¹⁴. D'autre part, Cornelio Magni, décrivant son séjour à Constantinople en 1673, signale les prétentions aristocratiques d'une couche sociale avec laquelle il était entré en contact grâce à sa fréquentation de l'ambassade française : « *Cercano poi li detti Peroti apparentarsi fra essi, ovvero co' principali Greci del Fanale... conserrandosi in pretensione di nobiltà di sangue* »¹⁵. Sous le choc de l'affrontement avec ces étrangers, les boyards roumains prennent soudain conscience du fait que leur classe représente une noblesse héréditaire, moralement supérieure à la noblesse de fonction qui tendait à s'y substituer insidieusement.

Examinée sous un angle différent, la classe des boyards apparaît indissolublement liée à cette unité organique, pourtant déchirée par maintes contradictions internes, qu'est l'ancienne société roumaine. N'oublions pas que le seigneur du village était attaché par un lien de parenté fictif ou, parfois, réel à la communauté paysanne — cette communauté paysanne que les études du professeur H. H. Stahl nous ont révélée tantôt comme acteur, tantôt comme témoin du grand drame du servage. Ce processus social qui eut lieu dans les pays roumains à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle avait déjà atteint son point culminant avant l'entrée en scène des Phanariotes et même les réformes de Constantin Mavrocordato n'ont fait que continuer la politique agraire des princes de la fin du XVII^e siècle, en hâtant l'agonie du féodalisme patriarcal¹⁶.

À l'intérieur de la société roumaine du XVII^e siècle, les Phanariotes gravissent d'un coup les échelons de la hiérarchie, tandis que dans le monde grec leur montée fut d'abord plus pénible pour s'accélérer vers le dernier quart du siècle. À plusieurs reprises, on a parlé d'eux comme d'une *caste*¹⁷. Il nous semble que leurs caractéristiques s'opposent formellement à une telle définition. La qualité de Phanariote reste inséparable du service public et, dans une moindre mesure, des hautes fonctions ecclésiastiques. Quand, après 1700, diriger une Eglise appauvrie et humiliée sera devenu un fardeau plus qu'un honneur, on ne rencontre presque plus à l'intérieur du haut clergé orthodoxe les Cantacuzène, les Paléologue, les Argyropoulos, les Rhalis ou les Notaras qui y avaient exercé une grande influence aux époques précédentes. Il serait donc difficile de ranger parmi les Phanariotes les prélats grecs qui possèdent encore au début du XIX^e siècle la majorité des diocèses balkaniques. En se confondant avec les « serviteurs de l'Etat », les Phanariotes se présentent

¹⁴ *Cronicari munteni*, I, p. 53. Le même (*ibid.*, p. 41), tout en proclamant son mépris pour les Grecs déchus de leur ancienne splendeur, fait exception toutefois pour « certains qui ont rendu service à ce pays » (la Valachie).

¹⁵ Cornelio Magni, *Quanto di piu curioso e vago ha potuto racorre... nel primo biennio de esso consumato in viaggi e dimore per la Turchia*, Venezia, 1682, pp. 67—68.

¹⁶ H. H. Stahl, *Les anciennes communautés villageoises roumaines — asservissement et pénétration capitaliste*, București — Paris, 1969; cf. Florin Constantiniu, *Relațiile agrare din Țara Românească în secolul al XVIII-lea*, București, 1972.

¹⁷ C. Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, 1969, p. 19. Cf. Vlad Georgescu, *Ideile politice și iluminismul în principatele române, 1750—1831*, București, 1972, pp. 88—94, et. idem, *The Romanian Boyars in the 18-th Century. Their Political Ideology*, « East European Quarterly », VII, 1, pp. 31—40.

comme une classe politique, une classe hétérogène par définition, puisqu'elle ne connaît ni les distinctions d'origine ethnique ni celles d'origine sociale. Le fait qu'elle ait continué à s'alimenter des forces vives de deux nations explique sa longue stabilité au pouvoir. Pour une période où les offices anoblissants ne sont plus que des titres de noblesse, pouvant être obtenus à prix d'argent, les étranges mémoires de Constantin Sion, hobereau moldave farouchement xénophobe qui, à l'occasion, ne craignait pas de forger lui même les preuves de l'ancienneté de sa famille, fournissent l'image d'une ruée à l'assaut des places, où chacun, Grec ou Roumain, s'efforçait d'entrer dans la classe des Phanariotes¹⁸.

Nous arrivons ainsi à la réaction antiphanariote. Elle part de deux niveaux différents, situés aux extrémités de la hiérarchie sociale. Il y a d'abord l'opposition des grands boyards. La plupart des démarches qu'ils entreprennent auprès des gouvernements russe ou autrichien laissent entrevoir leur attachement aux privilèges abolis par Constantin Mavrocordato. Ces mémoires et projets de réforme, qu'on vient de rassembler en deux beaux volumes, ne laissent que tardivement percer l'esprit des Lumières, tandis qu'ils ne proposent le plus souvent que des perfectionnements techniques de l'administration. Ils s'appuient sur l'autorité historique de Cantemir et, sauf les derniers, conçoivent l'amélioration désirée comme un retour à un « siècle d'or », le XVII^e¹⁹.

L'hostilité envers le régime phanariote se traduit aussi par des critiques de plus en plus audacieuses dont les auteurs sont des porte-parole de la petite bourgeoisie commerciale ou artisanale, des lettrés d'origine modeste. Si c'est la concurrence des Grecs promus aux pouvoirs et aux fortunes qui pousse les boyards à conspirer, dans les discours de Zilot, de Ioan Dobrescu ou de Naum Rîmniceanu éclate le mécontentement des masses populaires écrasées d'impôts. L'un de ces humbles chroniqueurs s'effraye de voir à Bucarest un théâtre, « temple des dieux helléniques »²⁰, un autre estime Voltaire un « suppôt du diable »²¹. Ceci pour dire que si la philosophie des Lumières ne fut pas toujours défendue par les Phanariotes, elle n'était pas non plus du côté de leurs plus ardents adversaires.

Chez ceux-ci, les deux tendances auxquelles nous avons fait allusion s'accordent pour vanter le style de vie patriarcal et les vertus morales des Roumains avant que ce soit exercée sur eux l'influence corruptrice des Phanariotes. Ceux-là se targuant à leur tour d'avoir « civilisé » les Principautés, on assiste presque à une querelle familière aux sociologues de notre temps, une dispute où les « bons sauvages » ont la part

¹⁸ Paharnicul Costandin Sion, *Arhondologia Moldovei. Amintiri și note contemporane. Boierii moldoveni*, p.p. Rodica Rotaru, Mircea Angheliescu, Ștefan S. Gorovei, București, 1973. Une liasse de documents controvérés concernant la famille Sion a été publiée par Gh. Ghibănescu, in *Uricariul*, XVII, pp. 366—380 (entre autres, le récit d'une révolte antiphanariote en Moldavie en 1742, fabriqué de toutes pièces).

¹⁹ Vlad Georgescu, *Mémoires et projets de réforme dans les Principautés roumaines, 1769—1830*, București, 1970; idem, *Mémoires et projets de réforme dans les Principautés roumaines, 1831—1848, avec un supplément pour les années 1769—1830*, București, 1972.

²⁰ *Cronica meșteșugarului Ioan Dobrescu (1802—1830)*, éd. I. Corfuz, in *Studii și articole de istorie*, XIII, 1966, pp. 346, 373.

²¹ G. Căhnescu, *Studii și cercetări de istorie literară*, București, 1966, p. 27.

belle²². D'ailleurs, des boyards sensibles aux exemples de la Révolution s'intitulent « les représentants de la nation valaque »²³ : le courant aristocratique et celui populaire vont se joindre dans l'idéologie des « patriotes », pendant la troisième et la quatrième décennie du XIX^e siècle.

Cependant, un tel « patriote », Grégoire Ghika, qui fut un disciple de Metternich sur le trône de Valachie entre 1822 et 1828, déclarait, le lendemain de son avènement : « ces deux nations, la valaque et la grecque, se sont si intimement amalgamées pendant le gouvernement précédent qu'on ne pourra jamais tracer une ligne de démarcation entre elles »²⁴. De son temps, en Valachie, les familles grecques formaient un peu plus de 10 % de la classe des boyards, tandis qu'en Moldavie elles n'atteignaient même pas 4 %²⁵. Il est intéressant de noter que dans ce chiffre entrent surtout des noms obscurs relégués aux emplois inférieurs de l'administration. On donne constamment priorité aux Roumains pour les principales dignités de l'Etat²⁶. Certes, vers la fin du XVIII^e siècle, les penseurs politiques roumains éprouvent le sentiment d'une déchéance de leur patrie que « des princes de théâtre »²⁷, aussi méprisés par leur maître que par leurs sujets, ont réduite à l'état de « province turque »²⁸. Mais en a-t-il toujours été ainsi ? Ioan Neculce, dont la chronique est un des meilleurs témoignages que nous ayons pour la première moitié du XVIII^e siècle, ne saisit aucune solution de continuité entre le règne de Démètre Cantemir et celui de Nicolas Mavrocordato²⁹.

Aussi, la première conclusion de ces pages, pour paradoxale qu'elle paraisse à première vue, est que les Phanariotes n'ont jamais existé,

²² Voir, par exemple, les allégations de Jacovaky Rizo-Néroulos, *Histoire moderne de la Grèce depuis la chute de l'Empire d'Orient*, Genève, 1828, p. 229. Par contre, voir la plaidoirie antiphanariote de Zilot, p.p. B. Hasdeu, in « Columna lui Traian », 1883, pp. 358—363, ou *ibid.*, pp. 349—350, une méditation poétique sur le thème connu de « fortuna labilis », toute à l'éloge des « Daco-Romains ». Cf. aussi Manolachi Drăghici, *Istoria Moldovei pe timp de 500 ani pină în zilele noastre*, II, Jassy, 1857, pp. 61, 85, etc.

²³ R. Rosetti, *Arhiva senatorilor din Chişinău, I*, « Analele Academiei Române, Memoriile secţiunii istorice », tomul XXXI, 1909, pp. 14—15. A ce document daté de 1802, il faut ajouter les actes de l'enquête menée en 1804 à Jassy autour d'un libelle anonyme, qu'on disait inspiré par « la rébellion des Français » (Th. Codrescu, *Uricarul*, III, 1853, pp. 57—64).

²⁴ Vlad Georgescu, *Din corespondenţa diplomatică a Ţării Româneşti*, Bucureşti, 1962, p. 117.

²⁵ Idem, *Idelle politice şi iluminismul în Principatele române*, p. 20. Ces chiffres, avancés sur la foi de I. C. Filitti, *Arhondologia Munteniei la 1822—1828*, « Revista istorică », XIV, 1928, pp. 138—154, ont encore besoin d'être vérifiés. Cf. Gh. Ghibănescu, *Surete şi izvoade*, X, pp. 263, 283, et I. Corfus, *Adăogiri la arhondologia Moldovei în anii 1827—1829* « Revista istorică română », XVI, 1946, pp. 360—363. Voir encore, à la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest, un tableau de recensement des boyards moldaves en 1830 (Archives N. Docan, XII, Varia, 4).

²⁶ Voir ci-dessus, à l'appui de N. Iorga, *Au fost Moldova şi Ţara Românească provincii supuse fanarioşilor?*, AAR, m.s.l., s. III, t. XVIII (1936—37), pp. 347—366.

²⁷ C'est le mot de Sir James Porter, *Observations sur la religion, le pays, le gouvernement et les mœurs des Turcs*, Lyon, 1769, p. 147.

²⁸ N. Iorga, *Viaţa unui mitropolit de altădată: Filaret al II-lea*, « Convorbiri literare », 1901, pp. 1126—1131. Il s'agit d'un mémoire de 1791, attribué à J. Văcărescu ou à Jean Cantacuzène.

²⁹ Ion Neculce, *Letopiseful Ţării Moldovei*, éd. Iorgu Iordan, Bucureşti, 1955.

sinon comme une vue de l'esprit. La théorie de la responsabilité des Grecs pour tous les maux soufferts par les Roumains, élaborée au XVII^e siècle, a gagné du terrain au cours du siècle suivant jusqu'à arriver aux exagérations du XIX^e. C'est un procédé typique de diversion auquel les boyards — fussent-ils même de souche grecque, comme les Cantacuzène —, ont eu recours pour esquiver les grandes colères populaires³⁰.

Il n'en est pas moins vrai que la société roumaine a connu de profondes mutations comme conséquence de l'évolution de ses rapports avec l'Empire ottoman. Ces éléments nouveaux sont : *le prince nommé par la Porte* (peu importe son origine), ensuite *une bureaucratie* qui favorise les tendances contraires de précision (dans la comptabilité) et d'abstraction (en ce qui concerne l'idée de l'Etat, la théorie du gouvernement, etc.). Ainsi donc, le phanariotisme politique ne sera ni le jeune idéal national grec de Coray, ni le cosmopolitisme modérément conservateur de Capodistria, ni, non plus, le rêve de Byzance restaurée (voir à cet égard les paroles du Phanariote Manuel Giani-Rosetti rapportées par le baron de Tott)³¹. S'il ne se constitue en corps de doctrine que vers 1720, avec les écrits de Nicolas Mavrocordato³², l'ordre politique phanariote, essai d'instaurer la concorde sociale sous l'égide du sultan au profit des plus adroits intermédiaires entre le gouvernement ottoman et les pays roumains, fonctionne depuis 1659. La date probable que nous avançons est celle d'une révolte conjointe de la Valachie et de la Moldavie. Une fois étouffée cette tentative de regagner leur indépendance, les deux provinces seront soumises à des princes importés de la capitale de l'Empire, sauf quelques cas où sont choisis de vieux boyards qui s'adapteront avec bonhomie au rôle de présidents de l'ordre nobiliaire³³. Cette noblesse réclame déjà ses anciennes libertés en 1673³⁴. La nouvelle couche sociale des fonctionnaires d'Etat est en voie de constitution au moins une vingtaine d'années avant le début de l'époque phanariote, tel qu'il est fixé

³⁰ Telle est la conclusion d'une analyse très poussée des textes historiques : Eugen Stănescu, *Cronicari munteni*, I, pp. XXXIX—LXXXVIII.

³¹ « Je me plaisais à lui entendre dire fréquemment que de l'ancien Empire des Grecs sa nation ne conservait que l'orgueil et le fanatisme qui avait causé sa ruine » (*Mémoires du baron de Tott*, I, Amsterdam, 1784, pp. 76—77). Quant à Capodistria, l'ouvrage de Zallony était un de ses livres de chevet (Eleni Koukkou, 'Ο άνέκδοτος κατάλογος τών ύπαρχόντων τού κυβερνήτου 'Ιωάννου Καποδίστρια, in *Δελτίον τής Ιστορικής και έθνολογικής 'Ηταιρίας τής 'Ηλλάδος*, XV, 1961, p. 78).

³² Il s'agit autant des conseils adressés à son fils, Constantin (*Hurmuzaki*, XIII), à l'instar des exhortations de Louis XIV au Dauphin, que d'autres écrits étudiés ici même par M. Jacques Bouchard (voir pp. 197—207). Cf. C. Th. Dimaras, *ouvr. cité*, pp. 19—25; idem, *Περί Φαναριωτών*, in 'Αρχαίον Θράκις, 158, 1969, pp. 117—140.

³³ La monographie d'Al. Ciorănescu, *Domnia lui Mihnea III (Mikail Radu)* București, 1936, reste indispensable pour les événements de 1659. Nous faisons allusion aux règnes d'Eustratius Dabiija en Moldavie (1661—1665) et d'Antoine de Popești en Valachie (1669—1672). Qu'on remarque le fait qu'ils sont presque exactement contemporains, tandis qu'à Constantinople Panayotis Nikousios remplit la charge nouvellement créée de grand drogman de la Porte.

³⁴ Une pièce dont on n'a pas suffisamment perçu l'importance, c'est le projet de traité entre le roi de Pologne et les princes de Moldavie et de Valachie, publié par B. P. Hasden, in « Arhiva istorică a României », I, 1, 1865, p. 26, et par I. Hudiță, *Recueil de documents concernant l'histoire des pays roumains tirés des archives de France*, Jassy, 1929, pp. 195—196. A comparer avec le traité conclu l'année suivante avec le tzar (*Исторические связи народов СССР и Румынии*, III Moscou, 1970, pp. 25—28).

par la tradition³⁵. Quant à sa fin, elle se place en 1831, au moment de la promulgation du Règlement Organique. Le régime, dans ses premières années, a fait l'expérience de transformations intérieures très dynamiques, mais par la suite il s'est enlisé dans la passivité et l'auto-conservation.

La culture phanariote a suivi, jusqu'à un certain point, un trajet parallèle. Ce qu'on est convenu d'appeler « le phanarotisme » fut un système d'idées politiques et de valeurs morales, mais aussi une vision du monde, un style psychologique. En effet, le troisième trait distinctif que nous croyons pouvoir fixer serait *l'élargissement des horizons intellectuels*. Ce phénomène se manifeste avec force dans la seconde moitié du XVII^e siècle, avec l'éclosion de personnalités telles que Panayotis Nikonios, Nicolas Milescu, Chrysanthe Notaras, Constantin Cantacuzène, Alexandre Mavrocordato et Cantemir lui-même. Ce ne sont pas uniquement des savants, mais des hommes politiques et des « philosophes », les produits d'une effervescence spirituelle sans précédent qui est la conséquence d'une découverte tardive de la culture occidentale, dans ses centres italiens, français ou anglais, ou de ses échos à Constantinople³⁶. Il est normal que l'aspect le plus saillant de la culture roumaine du XVIII^e siècle soit l'enseignement, la transmission des connaissances *utiles*. Les sciences naturelles y disputent la première place aux lettres « antiques »³⁷. L'apparition des télescopes pourrait signifier qu'on cède encore à la tentation de l'astrologie, si forte pour les esprits prémodernes, mais que serait l'intérêt pour la médecine ou la physique, sinon la preuve d'un acheminement vers un renouveau des rapports de l'homme avec la Nature ?³⁸

Comme tout modèle culturel, limité au début à une couche sociale assez mince, celui-ci acquiert, en descendant à des niveaux de plus en plus bas, une force de communication surprenante. Vulgarisation qui correspond à la relative « démocratisation » des pouvoirs, provoquée par la vénalité des offices³⁹. Ceci contribue à expliquer le caractère bien plus

³⁵ Ces « parvenus » ont un nom en roumain (*ciocoi*), mot qu'on retrouve à propos des agents fiscaux sous la plume de Constantin Brancovan, prince de Valachie, en 1693 (Th. Codrescu, *Uricarul*, IX, 1887, pp. 153–154).

³⁶ Faute de pouvoir placer ici la très riche bibliographie du sujet, nous signalerons d'abord la synthèse hardie de Virgil Cândea, *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle*, RESEE, VIII, 1970, pp. 181–230, 623–668, ensuite les articles de P. P. Panaitescu, *Nicolae spathar Milescu (1636–1708)*, *Mélanges de l'École roumaine en France*, 1925, 1, pp. 33–180, et Ion Matei, *Le maître de langue turque de Dimitrie Cantemir: Es'ad Efendi*, RESEE, X, 1972, pp. 281–288, ainsi que notre essai sur Cantemir et le monde savant de son temps, dans la revue « *Viața românească* », 9, 1973, pp. 83–97.

³⁷ Ariadna Camariano-Cioran, *Academia domnești din București și Iași*, București, 1971, pp. 110–193. Voir aussi le bel éloge de l'enseignement dans des chrysobulles de 1785 et 1793 (*Uricarul*, II, 1852, pp. 53, 261–267; cf. *ibid.*, III, pp. 12–22).

³⁸ Nicolas Mavrocordato demande un télescope (*Hurmuzaki*, XIV, p. 506), l'astrologie étant encore pratiquée au sérail du sultan en 1764 (Louis Bonneville de Marsangy, *Le chevalier de Vergennes, son ambassade à Constantinople*, II, Paris, 1894, pp. 89–90). Constantin Cantacuzène était également intéressé par la cartographie, la cosmographie et la médecine. Cantemir déclinant l'opération d'une hernie précède Constantin Caradja qui raconte une opération du cancer qu'il a soufferte lui-même. Enfin, en 1790, Constantin Ilypsilanti et Alexandre Mano prendront part à une expérience avec une « machine électrique » (*Hurmuzaki*, XIII, p. 485).

³⁹ Sur ce problème voir les notes de lecture de Pierre Goubert dans la revue « *Annales* », VIII, 1953, 2, pp. 210–214, et particulièrement les données fournies par I. Ionașcu, *Concluzii greșite în istoriografia burgheză despre domnia lui Nicolae Mavrogheni* « *Studii* », XV, 1962, pp. 69–108.

simple, plus assimilable qu'il n'a été dit, de la culture des Phanariotes, telle que la reflètent les manuels « scientifiques » du temps ou ces bréviaires civiques et mondains que sont les « livres de sagesse »⁴⁰. C'est la partie vivante de cette culture, juxtaposée à des manifestations typiques pour une élite : pensez aux morceaux de rhétorique à la Bossuet qui sont de mise en des circonstances solennelles de la vie de cour, pensez aussi à la lecture de Fénelon, de Rousseau ou même de l'Encyclopédie, œuvres qui exercitèrent une influence comparable, mettons, à celle de Malraux sur les intellectuels roumains d'entre-les-deux-guerres, sans jamais réveiller des échos plus profonds. Au lieu de rehausser l'intérêt des bibliothèques, qui contenaient les « philosophes » français à côté de livres libertins, on devrait plutôt rechercher l'influence des gazettes occidentales répandues dans les pays roumains⁴¹.

On arrive ainsi à constater que la culture véhiculée par les Phanariotes, sans avoir gardé l'éclat de son premier épanouissement, a rempli une fonction essentielle, celle de préparer une classe moyenne pour l'accession au pouvoir : ce sera la même bourgeoisie qui, après avoir suivi les cours des Académies princières de Bucarest et de Jassy, fera la découverte des valeurs nationales et subviendra avec enthousiasme à la publication de l'œuvre historique de Șincai⁴².

Devant cet enchaînement inépuisable et toujours étonnant des causes et des effets, bien des interprétations restent possibles. Pour juger celle que nous avons essayé de défendre, il serait sage d'écouter Pascal quand il dit : « A la fin de chaque vérité, il faut ajouter qu'on se souvient de la vérité opposée ».

⁴⁰ Al. Dușu, *Les livres de sagesse dans la culture roumaine*, Bucarest, 1971.

⁴¹ Nous marquons au passage ce qu'on dépensait pour les gazettes (N. Iorga, *Studii și documente cu privire la istoria românilor*, VI, 2, București, 1904, et VIII, București, 1906). Voir encore idem, *Un boier oltean la Karlsbad în 1796—1797*, AAR, m.s.i., s. II, t. XXIX, 1906, pp. 215—230. Dès 1737 il y avait des abonnements réguliers aux gazettes italiennes et françaises (J. Gouillard, *Constantin III Brancovan et l'Autriche d'après des documents inédits*, dans « Académie Roumaine. Bulletin de la Section historique », XXIV, 1, 1943, p. 69.

⁴² G. Potra et V. Curticăpeanu, *Istoricul tipăririi și difuzării Cronicii lui G. Șincai*, « Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie », Cluj, XVI, 1973, pp. 77—136.

LES SAINT-SIMONIENS EN GRÈCE ET EN TURQUIE *

MARCEL EMERIT

(Paris)

On sait que le saint-simonisme est à l'origine du socialisme parce qu'il voulait travailler en faveur de « la classe la plus nombreuse et la plus pauvre » et créer un Etat qui serait l'organisateur du travail et de la production. Le paradis qu'il croyait pouvoir réaliser par l'augmentation générale des ressources ne s'édifierait pas par l'action de la classe ouvrière, mais par un système économique imposé par une puissance supérieure. En cela il est à l'opposé de la doctrine marxiste. L'organisation de la production par des méthodes nouvelles issues du cerveau de polytechniciens ou de banquiers est, il est vrai, très perfectionnée, et les jeunes gens romantiques qui l'ont prônée étaient très pressés d'en entreprendre la réalisation. Pour cela ils croyaient indispensable de s'adresser à un sultan, à un tzar, à un pacha tout puissant comme Mehemet Ali ou au jeune roi d'un pays neuf. Ce despote éclairé, il était normal de le chercher en Orient. Mais surtout les saint-simoniens de l'école mystique du Père Enfantin croyaient pouvoir régénérer le monde par le mariage de l'Orient et de l'Occident, le premier apportant en dot le sens social, la noblesse de caractère et l'esprit religieux, le second sa formation scientifique et technique. La Méditerranée serait le « lit nuptial ». L'établissement de grandes voies modernes de communication favoriserait cette union. C'est pourquoi l'effort principal fut effectué en Egypte en vue de la création de chemins de fer et du percement de l'isthme de Suez¹.

Quant au pays neuf où un jeune despote pouvait appliquer la Doctrine, il en existait un sur les bords de la Méditerranée. La Grèce venait de conquérir son indépendance et s'était choisie un jeune roi bavarois. Pourquoi ne pas tenter chez elle une expérience ?

* Communication présentée au III^{ème} Congrès International d'Études du Sud-Est Européen, Bucarest, 4-10 septembre 1974.

¹ Les principaux ouvrages sur les saint-simoniens sont ceux de Georges Weill, *L'école saint-simonienne*, Paris, 1896, in-16, Sébastien Charléty, *Histoire du saint-simonisme*, 2^e éd., Paris, 1931, Henri d'Allemagne, *Les saint-simoniens*, Paris, 1930, in-4^o et Prosper Enfantin et les grandes entreprises du XIX^e siècle, Paris, 1935, in-4^o. Sur leurs entreprises orientales : Marcel Emerit, *Les saint-simoniens en Algérie*, Paris, 1941, enfin Fakkar (Rouchdi), *Sociologie, socialisme et internationalisme prémarxistes*, Neuchâtel, 1968. Sur l'Egypte, voir Fakkar, *L'influence de Saint-Simon et de ses disciples en Egypte*, in *Economies et sociétés*, de Perroux et Schuhl, tome V (industrie et crise de civilisation), p. 171 à 201.

Sur la Bulgarie, voir dans ce dernier recueil, tome V, Ljuben B. Berov, *La pénétration des idées de Saint-Simon en Bulgarie*, pages 141 à 149, Sur la Serbie : *ibid.*, t. IV, pages 1965 à 1982, *Appréciations portées sur l'œuvre saint-simonienne dans la littérature économique et sociale yougoslave*. Sur la Roumanie : *ibid.*, p. 1935, *Le saint-simonisme et le fourierisme en Roumanie*, par George Zane ; et Marcel Emerit, *Les saint-simoniens en Roumanie*. « Revue roumaine d'histoire », t. VIII (3), 1969, pages 723 à 728.

LES SAINT-SIMONIENS EN GRÈCE

La petite Grèce issue du traité d'Andrinople était le résultat d'une longue guerre qui avait ruiné le pays. On soupçonnait à peine ses richesses minières; l'industrie des petites cités n'avait pas dépassé le stade de l'artisanat; le sol des petites plaines avait été dévasté par les soldats et comportait de nombreuses propriétés abandonnées par leurs habitants. Que pouvaient tenter les apôtres de l'industrie et des moyens modernes de communication et d'exploitation agricole dans une nature aussi ingrate?

Pendant ils disposaient d'un atout dont ils ne tardèrent pas à se servir. Dans le pays d'origine du jeune roi Othon, de la Régence qui exerçait ses fonctions en attendant sa majorité et des administrateurs que celle-ci essayait d'introduire, il existait une famille de banquiers juifs, très considérés par la Cour de Munich et jouissant de relations étendues en Europe centrale et occidentale. C'était les d'Eichthal. Ces banquiers connaissaient la doctrine saint-simonienne² et l'un des fils de leur branche parisienne, Gustave d'Eichthal, avait été l'un des fondateurs de la Doctrine, l'un des membres de la communauté réunie par le Père Enfantin dans sa maison de Ménilmontant, et, depuis que le Père, accusé d'association illégale, était enfermé à la prison de Sainte Pélagie, l'un des apôtres les plus pressés de tenter dans un pays neuf l'application de ses principes³.

En 1834, la famille des banquiers d'Eichthal se répartit ainsi: Arnold est établi à Augsbourg, Simon à Munich, Auguste à Trieste, Louis à Paris. Ce dernier a deux fils: Adolphe, qui est nommé consul de Grèce à Paris, et Gustave, qui est nommé conseiller au Ministère de l'Intérieur à Nauplie, capitale provisoire du royaume hellénique, et qui, à peine arrivé à ce poste, fait nommer son cousin, le baron Guillaume d'Eichthal, attaché à la légation grecque de Constantinople.

Les d'Eichthal de Bavière ont probablement apprécié la doctrine saint-simonienne qui veut faire des banquiers les soutiens de l'industrie au lieu de se confiner dans les opérations d'arbitrage et de prêts aux États. Les Allemands connaissent la nouvelle école non par les apôtres venus de France, qui ont été aussitôt chassés par la police⁴, mais par les chefs de la « Jeune Allemagne » Louis Borne et Henri Heine, que la Révolution de Juillet a attirés à Paris. Le Journal d'Augsbourg, qui avait d'abord présenté les saint-simoniens comme des brigands et des voleurs de portefeuilles, a publié en 1832 un article d'Henri Heine qui vante leurs mérites, et Laube a adopté leurs théories dans sa brochure *La jeune Europe*⁵.

Mais nul n'est plus pénétré de la Doctrine que Gustave d'Eichthal, qui a revêtu l'habit bleu, blanc et rouge et vécu quelques mois au couvent

² Bibliothèque de l'Arsenal à Paris, fonds Enfantin (que j'indiquerai dans la suite par ARS), Ms N° 13759

³ Sur son œuvre en Grèce, voir: G. d'Eichthal, *La langue grecque*, préface de Queux de Saint Hilaire, Paris, 1887.

⁴ V. notre communication au Congrès des Sociétés savantes de Nantes (1972) sur *Les saint-simoniens à Strasbourg*.

⁵ Christos Axelos, *Les saint-simoniens en Allemagne*, dans le recueil de Perroux et Schuhl cité plus haut, p. 401 sq.

de Ménilmontant, où les apôtres ont mis au point leur système. En lisant les livres sur la Grèce, il a admis que ce pays était bien préparé à accueillir les principes du Père Enfantin. « La communauté d'Ambelakia, en Thessalie, ... à l'époque de la Révolution française offrit le premier exemple d'une association industrielle accordant des droits égaux aux capitalistes et aux travailleurs, tous participant aux bénéfices »⁶. Il note aussi le système de la navigation « à la part » des îles de Spezzia et d'Hydra, qui ont ressuscité de nos jours l'esprit d'entreprise commerciale, la richesse et le courage militaire des républiques du moyen-âge⁷. La Grèce a une organisation municipale, de petits ports qui s'administrent eux-mêmes et dont on peut faire une fédération. Là peut naître une société industrielle, grâce à l'heureux caractère des Grecs, à leur moralité et à leur grande intelligence⁸. Enfin la Grèce, pays maritime, établira la liaison entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Effort démesuré, dira-t-on ? Non, car la petite Grèce deviendra la grande : la Thessalie et le Pinde sont prêts à s'insurger, et la Turquie, si elle comprend bien ses intérêts, accordera bientôt à ses provinces chrétiennes une autonomie qui leur permettra plus tard de se souder à la Grèce indépendante⁹.

L'homme qui est qualifié pour faire la Grèce moderne c'est Coletti, esprit ouvert, qui a passé sa jeunesse dans les écoles d'Italie, combattu pour l'indépendance, qui est l'énergique défenseur des institutions de son pays et qui s'intéresse aux questions économiques¹⁰. Effectivement, dès son arrivée en Grèce, Gustave d'Eichthal devient l'homme de Coletti, qui protégera de son mieux les saint-simoniens.

Voici donc Gustave d'Eichthal installé, par ordonnance royale du 9/21 mai 1834 comme membre du bureau d'économie publique établi près le Ministre de l'Intérieur, à Nauplie. La tâche la plus urgente est de favoriser une colonisation intérieure pour mettre en valeur les terres restées incultes à cause de la guerre et de l'émigration des habitants. Il ne manque pas d'anciens combattants dispersés dans les îles, qui pourront recevoir de l'Etat des concessions de terres. D'Eichthal dresse un projet pour vendre les biens nationaux à tempérament à des colons¹¹. Il craint cependant que les demandes ne soient pas assez nombreuses et il est d'avis de faire appel aussi à des cultivateurs venus de l'étranger. Pour se renseigner il écrit à Stuart Mill, qui lui suggère d'écrire un article dans la revue radicale fondée par sir William Molesworth, article où serait exposé l'état présent de la Grèce. « Le même article pourrait servir à vos vues de colonisation en publiant les facilités et les avantages que le Gouvernement grec offre aux colons, et en montrant l'avenir très favorable que l'état du pays offre aux entreprises de ce genre ».¹²

⁶ G. D. E., *Les deux mondes*, ouvrage qui devait servir d'introduction au livre de Urquhart : *La Turquie et ses ressources*, Paris, 1836, p. 113.

⁷ *Ibid.* p. 114 sq.

⁸ *Ibid.* p. 128.

⁹ *Ibid.* p. 145 sq.

¹⁰ *Ibid.* p. 142 sq.

¹¹ Ministère des Affaires Etrangères de Paris, Mémoires et documents, Grèce, tome 18, f° 292 sq.

¹² J. Stuart Mill, *Correspondance inédite avec Gustave d'Eichthal*, traduite par Eugène d'Eichthal, Paris, 1898, p. 164 sq.

Hélas la mission de l'économiste saint-simonien fut courte. Il fut bientôt victime des intrigues qui déchiraient le régime de la Régence et par les obstacles que rencontraient Coletti même de la part des Puissances étrangères, parce que les terres domaniales étaient le gage des emprunts conclus à l'étranger par le Gouvernement grec.

Et puis d'autres saint-simoniens étaient venus, qui ne faisaient pas preuve de beaucoup de prudence. Depuis que le Père avait rendu la liberté à ses disciples, ceux-ci s'étaient dispersés. L'Orient les attirait. Et pourquoi pas la Grèce, puisqu'un ancien de Ménilmontant y exerce d'importantes fonctions ? C'est ainsi que trois d'entre eux, Jourdan, Toussaint-Dulaury et Bertrand, réunis à Toulon, décident de partir pour Naples¹³, puis réussissent à gagner Nauplie. D'Eichthal les héberge, eux et leurs épouses, et leur procure du travail. Le jeune Bertrand, ancien chef de l'église saint-simonienne de Metz, cultive des pommes de terre ; Dulaury donne des leçons de français, et Jourdan est attaché à la rédaction du journal de Coletti, « Le Sauveur ». Jourdan, qui ne sait pas le grec, est surtout chargé de mettre en bon français les articles de Scouffo¹⁴. Toché (dont nous parlerons plus loin) va les rejoindre en septembre 1834¹⁵, mais, n'ayant pas trouvé d'emploi à sa convenance, préfère tenter sa chance à Constantinople.

Ces apôtres ne sont pas prudents. Ils réunissent chez eux des Grecs et leur prêchent la Doctrine. Le Gouvernement en prend ombrage. Ce saint-simonisme lui paraît être une société secrète qui conspire contre l'ordre établi. La Régence demande à Coletti de l'informer de leurs menées. Coletti les défend de son mieux, sans convaincre les Autorités. Le 1er octobre 1834 une décision est prise : « Attendu que la tendance de cette secte des saint-simoniens ne s'accorde nullement avec les principes du droit et de la légalité d'après lesquels notre amour paternel veut régir nos fidèles sujets, jamais la permission d'exercer leurs pratiques ne devra être accordée à ces sectaires, et il faut avoir l'œil sur eux... »¹⁶ D'Eichthal lui-même est inquiet. Il demande un congé de trois mois pour se perfectionner dans la langue grecque, congé qui sera renouvelé jusqu'au 8 février 1835, date à laquelle il démissionne pour raisons de santé. Jourdan lui-aussi rentre en France. Il a reconnu plus tard que ses compagnons et lui n'avaient pas eu « l'intelligence et le sentiment de la délicate position » de leur bonne providence qu'était Gustave d'Eichthal.¹⁷

Seul le « petit Bertrand » sut tirer son épingle du jeu. Quand le Gouvernement se transporta à Athènes, il réussit à entrer au Ministère des Affaires Etrangères et fut chargé de diriger le Journal officiel. En 1843 Jourdan le rencontre à Paris où il est en mission. « Le roi paraît avoir en lui beaucoup de confiance. Il parle le grec et l'écrit mieux peut être que le français. Il entend parfaitement les affaires du pays et est en relations avec tous les hommes qui le dirigent. Il est veuf et père d'une petite fille de 5 ans... Elle est dorlotée et soignée par tout ce que le corps diploma-

¹³ Toché a Lambert (avril 1834), ARS 7788. Maurice Agulhon, dans son livre : *Une ville ouvrière au temps du socialisme utopique* (Toulon de 1815 à 1851) (Paris, La Haye, 1970), p. 219, a voulu établir que Jourdan n'était pas encore saint-simonien quand il débarqua en Grèce. La correspondance de Toché prouve le contraire.

¹⁴ *La langue grecque* (ouv. cité), p. 34.

¹⁵ ARS. 7788, Toché à Lamy, Syra, 3 octobre 1834 et 17739, f°195.

¹⁶ *La langue grecque*, o.c., p. 32.

¹⁷ ARS. 13740, f°119, Jourdan à Urbain, Alger, 17 mai 1838.

tique et l'aristocratie grecque compte de jolies femmes ; Madame Othon l'aime beaucoup et mademoiselle Euphrosine Bertrand se carre dans les carrosses de la cour ni plus ni moins que si elle était née sur les marches d'un trône... »¹⁸.

Et, l'année suivante, la Grèce étant en révolution, Bertrand se fait le défenseur de la politique de Colettis. « Il me propose d'être son Cooper ou son Homère, écrit Jourdan (devenu journaliste réputé), attendu qu'il espère, l'un de ces jours, être un Achille ou un flibustier. Il médite je ne sais quel coup de Jarnac sur des provinces gréco-ottomanes. Mais silence sur ce point ! »¹⁹.

Nous ne savons rien de plus sur l'action du saint-simonien messin. Ce qui reste du passage de Gustave d'Eichthal en Grèce, c'est le livre intitulé *Les deux mondes*, que celui-ci écrivit en 1836, après une fièvre cérébrale qui faillit le conduire au tombeau. Il montre ce qu'il faudrait faire pour rendre la Grèce prospère, applaudit à l'action de Colettis, et laisse déjà percer l'idée qu'il soutiendra ensuite jusqu'à sa mort : pour permettre une meilleure communication entre les peuples, faire de la langue grecque la seconde langue de chacun d'entre eux, la langue universelle des civilisés.

Les saint-simoniens n'ont pu exercer une influence dans cette petite Grèce où les industries étaient rudimentaires et où seul le commerce maritime pouvait procurer à la population des ressources appréciables. Cependant ils ont contribué à faire connaître le nouveau royaume en Occident. A cet égard l'œuvre du marin-reporter Lucien Davesiès De Pontès mérite d'être rappelée. Cet Orléanais, pris par la passion des voyages, était entré à l'école navale d'Angoulême et en était sorti aspirant de marine. En 1826 son bateau fréquenta Malte et les côtes égyptiennes, puis l'Archipel où il prêta appui aux Grecs insurgés²⁰. Le jeune officier allait souvent à terre, voulait tout voir, notait, dessinait, envoyait des articles au « Journal des Débats ». Il devint bon helléniste et fréquenta beaucoup de patriotes grecs à qui il inspirait confiance par sa belle figure et sa parole sérieuse et affable. A Smyrne il rencontra des apôtres saint-simoniens et s'éprit de leurs idées à tel point qu'il donna sa démission d'officier de marine pour se consacrer à leur propagande. A Paris son frère le présenta à Augustin Thierry qui lui conseilla d'écrire ses impressions de voyage et le recommanda aux directeurs des principales revues. Ses articles, élégamment écrits, renseignent ses concitoyens sur les mœurs des Egyptiens, des Levantins et des Grecs et sont par moment l'écho des théories soutenues par ses frères en Saint-Simon. Il voudrait qu'on se hâte de creuser le canal de Suez, avec l'aide des hommes dont le programme est « Amélioration physique et morale du globe par l'industrie »²¹. Il vante « l'ambitieuse philanthropie de ces hommes étranges qui, précurseurs sans doute d'un siècle

¹⁸ ARS. 13 740, Jourdan à Urbain, Paris, 3 juin 1843 ; f°214.

¹⁹ *Ibid.*, f° 217, Paris, 22 février 1844.

²⁰ Desnoyers, *Notice biographique sur Davesiès de Pontès* (officier de marine, sous-préfet et littérateur français), *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles lettres et arts d'Orléans*, 1891, t. XXX, p. 199 à 216.

²¹ Lucien Davesiès de Pontès, *Etudes sur l'Orient*, Paris, 1864, précédés par une notice biographique par le bibliophile Jacob (Paul Lacroix), page 208.

moins égoïste que le nôtre, se sont voués à la réalisation de toutes les idées fécondes. Déjà leurs regards se portent sur l'isthme de Panama où l'un d'eux vient d'être envoyé en reconnaissance». ²² « L'Europe et l'Asie, l'Orient et l'Occident seront un jour unis par des liens indissolubles, et le peuple grec est appelé à remplir un rôle sacré dans ces divines fiançailles... » ²³

LES SAINT-SIMONIENS EN TURQUIE

C'est un mythe qui a amené les saint-simoniens à s'intéresser à la Turquie. Quand le Père Enfantin fut condamné pour avoir constitué une association de plus de vingt personnes et fut obligé de purger une peine d'un an de prison à Sainte Pélagie, le plus ardent de ses disciples, l'ancien professeur Emile Barrault apprit, par révélation divine, que le règne du nouveau Messie ne pourrait commencer sur la terre que si l'on découvrait La Mère, qui devait former avec le Père Enfantin le couple sacerdotal. La Mère devait être une juive et Barrault crut pouvoir la trouver à Constantinople, lieu prédestiné de rencontre entre l'Orient et l'Occident.

En conséquence, avec les adeptes les plus fervents de la religion saint-simonienne, formant le groupe des *Compagnons de la Femme*, Barrault décida de se rendre dans la capitale de l'Empire ottoman. Là ils devaient saluer toutes les femmes qu'ils rencontreraient sur leur passage, et Dieu leur désignerait la Mère.

Le 26 janvier 1833, le Père leur envoie l'ordre de partir. Barrault s'embarque à Marseille avec ses onze disciples, en costume rouge et blanc, sur le bateau La Clorinde, dont le second est Garibaldi, à qui on enseignera en cours de route la Doctrine. Pendant quatre jours les Compagnons se promènent dans Constantinople, saluant les femmes, chantant des cantiques, prêchant jusque devant le sérail du Grand Seigneur. ²⁴

Le Gouvernement turc est inquiet, surtout lorsque, le 19 avril, les saint-simoniens vont se ranger sur le passage du sultan qui se rend à la mosquée. Les étranges voyageurs prépareraient-ils un attentat ? La foule gronde. Par prudence la police s'empare des apôtres et les enferme « pour les préserver de tout accident », et le grand vizir fait savoir à l'ambassadeur de France que, à son grand regret, il est obligé d'expulser ces visiteurs inquiétants. On les transporte à Smyrne, où ils commencent à se diviser. L'un d'eux, le médecin Rigaud, accuse Barrault de tyrannie ; d'ailleurs Dieu lui a appris, à lui, que la Mère se trouve dans l'Inde. Il quitte le groupe et revient en France. Barrault, inquiet, se rend à Alexandrie, revient à Smyrne, retourne en Egypte, semant en route plusieurs de ses disciples, fait le projet de se diriger vers l'Inde ou l'Australie ; mais le Père le renvoie à Constantinople.

Le mysticisme religieux est-il le seul moteur de Barrault ? De son bref séjour dans la capitale de l'Empire ottoman il a tiré des exposés très

²² *Ibid.* p. 209.

²³ *Ibid.* p. 122 Il existait un autre saint-simonien en Grèce : le docteur Aussenac, chirurgien militaire à Modon, en Morée, Bibliothèque Nationale, Ms. 24.613 ; f° 508.

²⁴ Ses rapports au Père sont à l'ARS. Ms 7614. Je ne décrirai pas, après tant d'autres, leurs pérégrinations dans les îles et sur les côtes d'Asie Mineure et de Syrie.

pénétrants sur la Turquie en pleine décadence ²⁵. Ce grand orateur savait observer et n'était pas étranger à la vie pratique, pas plus que le Père Enfantin futur créateur de chemins de fer. Pour réaliser plus vite le socialisme des producteurs, dont il avait tracé les grandes lignes, le Père avait sans doute pensé à trouver un despote éclairé qui, après en avoir reconnu la valeur, saurait l'imposer à son peuple. Le sultan Mahmoud aurait pu être ce despote ; mais Mehemet Ali s'est montré plus ouvert aux idées nouvelles et a accueilli avec plaisir les ingénieurs saint-simoniens conduits par le Père en Egypte. Un autre monarque aurait pu accepter ce rôle, c'est Nicolas I^{er}, le « tzar de fer » ; et c'est pourquoi Barrault s'est dirigé vers Odessa, où la police l'a empêché de débarquer. Revenu à Constantinople, l'apôtre observera le peuple turc et profitera de vingt mois passés au Levant pour devenir en France un journaliste spécialisé dans les questions orientales. Son livre *Occident et Orient*, publié en 1835, expose les problèmes politiques dans l'Empire ottoman et continue de prêcher l'union de ces deux parties de l'humanité, mais surtout pour l'exécution de grands travaux. « Ce que l'Europe doit aujourd'hui à l'Orient, c'est de lui apporter la science, l'industrie et l'art. Ce n'est pas seulement un don qu'elle fera, c'est une dette qu'elle paiera comme elle doit payer, avec munificence » ²⁶.

C'est aussi l'opinion de son compagnon, l'ingénieur Prax, qui vécut à Constantinople en donnant des leçons de mathématiques dans un collège et consacrait son traitement à l'hébergement du petit groupe — Prax l'explorateur, le premier Français qui soit entré à La Mecque ²⁷ !

Après eux était venu s'installer le ménage Rogé, pour des raisons toutes personnelles. Le musicien Rogé, lui aussi ancien Compagnon de la Femme, avait tenté sa chance en Egypte, mais n'y avait pas trouvé les ressources nécessaires pour y vivre décemment. Et puis le Père Enfantin était un homme très beau, qui exerçait sur les femmes un attrait irrésistible. Madame Rogé était un petit papillon qui s'était brûlé les ailes au contact de cette flamme. Le musicien était soupçonneux et préféra mettre une grande distance entre sa femme et le messie. Il vogua vers Constantinople, où il vécut quelque temps en donnant des leçons de piano, puis il alla chercher fortune beaucoup plus loin, à Saint Petersburg. ²⁸

En 1835 un saint-simonien d'Egypte s'installe à Candie, dans l'île de Crète, alors administrée par un pacha de Mehemet Ali. C'est le docteur Charpin, qui vivait misérablement avec sa femme au barrage du Nil ²⁹. Le Père Enfantin l'a recommandé au consul de France à Candie. Il craignait d'être tenu à l'écart parce qu'il n'était pas marié officiellement et parce que son fils n'était pas baptisé ; cependant il fut bien reçu par les

²⁵ Publiés d'abord sous forme d'articles dans le « Temps » du 29 mai et 11 juin 1834, puis réunis dans son livre : *Occident et Orient*, Paris, 1835, 418 pages in-8°.

²⁶ Page 126.

²⁷ Sur ce curieux explorateur, qui termina sa carrière comme consul à Haïti, voir notre article : *Le premier français qui ait vu La Mecque*, « Revue de la Méditerranée », N° 16, 1946, pages 684 à 698.

²⁸ Ses intéressants mémoires ont été publiés sans nom d'auteur sous le titre *Mémoires d'un piano*, Paris, 1876. Absent à la Bibliothèque Nationale, j'en ai trouvé un exemplaire à la Bibliothèque de l'Institut de France.

²⁹ Archives du Ministère des Affaires Etrangères, La Canée 1834—1840.

deux médecins français qui exerçaient déjà dans l'île³⁰ et les clients ne manquèrent pas. Mais ce bon saint-simonien avait des idées plus hautes : régénérer l'île par une industrie. En 1840 il tenta d'y fonder une fabrique de sucie de betterave³¹. Sans succès semble-t-il, car, en 1855, nous le retrouvons en France, où il sert de secrétaire à Enfantin pour les questions intéressant le canal de Suez. Un modeste emploi de secrétaire lui procura ensuite quelques ressources, mais il ne put sortir de la pauvreté.³²

Certes, l'odyssée des Compagnons de la Femme dans les îles de la mer Egée, en Syrie (où ils furent reçus par lady Stanhope) ou à Jérusalem n'a guère laissé de traces. Mais nous soupçonnons toujours, sous la frénésie des mythes, des vues très pratiques. S'ils ont vécu en partie des subsides du grand négociant lyonnais Arlès-Dufour, providence du saint-simonisme, on est amené à penser que leur enquête n'était pas sans intérêt pour les industriels de la vallée du Rhône. L'approvisionnement des usines en soie grège devenait de plus en plus difficile et le Moyen-Orient pouvait devenir un fournisseur intéressant. L'un des saint-simoniens de Turquie et d'Égypte, Jules Sonnerat, qui a 30 ans, a étudié la question et envoyé des rapports à Arlès : les cocons achetés à Beyrouth coûteraient 21 à 22 sous et 26 à 27 sous à Lyon, où, en 1836, ils se sont vendus 2,75 à 3 francs. Il tente donc d'organiser ce commerce, avec l'aide de son coréligionnaire Reboul, qui a fait le commerce des girafes au Soudan Égyptien et n'en a pas tiré grand profit. Ils firent des achats importants pendant l'été de 1837 et leurs cocons furent filés l'année suivante à Saint Vallier. Le commerce continua, mais avec un médiocre succès. Sonnerat entrera aux services maritimes, mais les grandes maisons de commerce ne surent pas utiliser ses capacités et quand il mourra, en 1857, le Père sera obligé de venir en aide à sa famille³³.

Après l'époque héroïque, les saint-simoniens n'ont pas renoncé à exercer une influence dans un empire où gisaient, pensaient-ils, bien des richesses inexploitées. Ils ont posé quelques jalons. Un journal en langue française, le « Moniteur ottoman », était publié dans la capitale. En 1836 son directeur, Blagne, en congé en France, se fit remplacer par un ancien fidèle de l'école saint-simonienne de la rue Monsigny, Emmanuel³⁴. A Paris ce jeune homme s'était adonné avec ardeur à la littérature, à l'étude du droit et à l'histoire des sciences. Il se fera connaître plus tard par des ouvrages d'astronomie et par une virulente campagne contre l'illustre Le Verrier³⁵. A Constantinople il prit comme collaborateur l'un des compagnons du Père Enfantin en Égypte, Toché³⁶, jeune Nantais qui avait dépensé une partie de sa fortune pour la propagande saint-

³⁰ ARS. 7626, Au Père, La Canée 21 avril 1836.

³¹ ARS. 7790. Verollot au Père, Alexandrie, 4 juillet 1840.

³² ARS. 7703. Nombreuses lettres adressées par lui au Père Enfantin.

³³ ARS. 7783, sa correspondance avec le Père et avec Ollivier et Lambert, voir particulièrement ses lettres de 1837 à Reboul, f° 52 et 53.

³⁴ ARS. 7730, Granal à Lambert, Alexandrie, 25 mai 1836.

³⁵ ARS. 7723, lettres à Lambert, août 1851, 1^e août 1852, 12 sept. 1854 et ses livres *Astronomie nouvelle ou erreurs des astronomes*, Paris, 1851, in-18 ; *Conférences astronomiques*, Paris, 1860, in-18 ; *La camarilla scientifique*, Paris, 1865, in-18.

Revenu en France, Emmanuel avait gagné sa vie en rédigeant, avec Jourdan, les Mémoires de Barère.

³⁶ ARS. 17739, Barrault à Urbain, Paris, 5 juin 1837.

simonienne, et qui devait plus tard s'établir dans l'île Maurice où résidait son frère ³⁷.

Ainsi, pendant plusieurs années, le *Moniteur Ottoman* fut dirigé par des saint-simoniens. Il serait intéressant de savoir si l'on trouve dans ses articles des traces de leur doctrine.

Après le départ de ces journalistes il ne reste plus à Constantinople qu'un adepte du mouvement : c'est un banquier, Henri Glavany, homme distingué, mais modeste, trop absorbé par son métier pour pouvoir faire œuvre de propagande³⁸.

De France arrive bientôt un personnage plus ardent, Auguste Chauvin-Beillard. C'est un avocat à la Cour royale de Paris, ancien légitimiste qui, en 1831, a vivement attaqué Louis-Philippe et ses ministres dans une brochure : *Situation du gouvernement*. En invoquant les principes de Benjamin Constant, son maître et ami, et de la liberté de la presse, Chauvin-Beillard s'est bien défendu et la Cour d'assises de la Seine l'a acquitté ³⁹. Il s'est fait ensuite saint-simonien ⁴⁰. Il a pris contact avec l'Islam en exerçant quelque temps les fonctions de « commissaire de législation » à Alger. Vers 1841 il a l'idée de venir s'établir à Constantinople pour y étudier l'Empire ottoman et la possibilité de la réformer. Il a lu les livres de Barrault et de Gustave d'Eichthal, qu'il admire, mais il estime qu'il faut étudier le peuple turc de plus près si l'on veut trouver la bonne méthode pour le régénérer. Il s'est donc installé dans une maison modeste et, pendant trois ans, il a vécu dans un milieu purement turc. Il a appris la langue du pays, fréquenté les gens du peuple et s'est pris d'amour pour cette nation si mal décrite par les voyageurs. Selon lui, les Turcs sont des gens honnêtes et raisonnables, bien plus estimables que les Grecs. L'Empire ottoman ne manque pas de ressources, mais d'une bonne organisation et d'hommes versés dans la pratique industrielle. Ce n'est pas une théocratie, et l'Occident peut fort bien s'entendre avec ses dirigeants pour y effectuer une œuvre de régénération. Telles sont les idées qui sont développées dans le tome I^{er} d'un livre qu'il publia en 1845 : *De l'Empire ottoman, de ses nations et de sa dynastie*⁴¹; mais il semble que le second volume n'ait jamais paru, et nous perdons ensuite la trace de l'avocat.

Ses conceptions étaient partagées par un autre saint-simonien, le docteur Verrollot.

Verrollot, né à Troyes en 1809 dans une famille de négociants, avait été élève chirurgien militaire au Val de Grâce en 1830; mais l'année suivante il avait quitté l'école pour se consacrer à la propagande saint-simonienne. Ayant repris ses études en 1832, il devient aide-major à l'hôpital militaire de Bordeaux. En 1836, après avoir été reçu docteur par la Faculté de médecine de Montpellier, il s'engagea comme médecin au ser-

³⁷ Sur Toché on trouve des renseignements dans la thèse de Guy Frambourg : *Le docteur Guépin*, Nantes, 1964, p. 93—94. La partie la plus intéressante de sa correspondance est à la Bibliothèque nationale Ms Fr.N.A. 24.611, f^o 258—262. Cf. aussi ARS. 17.741, D'Eichthal à Urbain, Paris, 25 avril 1838. Nous n'avons pu encore retrouver son Mémoire sur Madagascar.

³⁸ Chauvin-Beillard, *De l'Empire ottoman, de ses nations et de sa dynastie (1841—1845)*, Paris, 1845, p. XIII.

³⁹ Explications de M. Chauvin-Beillard devant la cour d'assises de la Seine à l'audience du 26 mars 1831, chez Dentu sd.

⁴⁰ ARS. 7613, Chauvin-Beillard au Père, A9 août 1846.

⁴¹ Ouv. cité. Le tome II ne figure pas au catalogue de la Bibliothèque Nationale.

vice des paquebots-postes de la Méditerranée⁴². Il fallait bien gagner sa vie ! « Je ne me doutais guère, écrivait-il au Père Enfantin, que j'étais destiné à courir les mères... et, si j'ai été dans l'attente de la Mère, ce n'était pas de celle que je vois en ce moment »⁴³. Hélas, en effet ce navigateur a le mal de mer. Il voudrait bien trouver une place sur la terre ferme, se procurer les livres qui lui plaisent, avoir une femme à aimer⁴⁴. Il est en relations avec beaucoup de saint-simoniens et il voudrait bien que Lambert, l'ingénieur de Mehemet Ali, lui procure un poste de médecin en Egypte. Mais en 1840 il est difficile de trouver un emploi dans ce pays. Comme il aime l'Orient, les pays chauds et la race noire, il espère un moment se rendre au Darfour, où le sultan a besoin d'un médecin européen. Le projet n'aboutit pas⁴⁵.

Enfin il réussit à obtenir le poste de médecin-chef de l'hôpital français de Constantinople, où il exercera ses fonctions de 1840 à 1860⁴⁶. Du saint-simonisme il lui reste la confiance à l'égard de l'homéopathie, qui fut la doctrine médicale adoptée par l'Ecole. C'est par l'homéopathie qu'il espère guérir la peste⁴⁷ ! Il se passionne aussi pour l'anthropologie, fait des études sur le choléra, des travaux de statistique et de météorologie. Comme médecin il crée des dispensaires et ne ménage pas ses forces. En religion il est resté le saint-simonien attaché à la doctrine d'Enfantin, nuancée par le culte de l'humanité qui l'apparente un peu à Pierre Leroux. Sa principale passion c'est l'étude des races humaines. Et s'il est une race à laquelle il attribue les plus grandes qualités, c'est à la race turque. Qu'on ne lui parle pas des chrétiens d'Orient ! Il les juge sournois et corrompus. La France, selon lui, n'est pas juste à l'égard de la Turquie, où l'on trouve de beaux types humains qui peuvent engendrer une civilisation nouvelle.

Verollot a-t-il fait rayonner autour de lui le saint-simonisme pendant les vingt années qu'il passa à Constantinople ? C'est bien possible, mais à ce sujet nous manquons de témoignages.

En tout cas l'idée d'une régénération de l'Empire ottoman par la banque et l'industrie n'attendait que des circonstances favorables pour germer. Sous Napoléon III, les entreprises saint-simoniennes drainent des capitaux considérables et pratiquent une politique d'expansion en Europe centrale et orientale. Les frères Pereire, avec leur Crédit mobilier, grosse banque d'affaires, génératrice d'industries variées et surtout de chemins de fer, ne manquent pas d'observer la situation en Turquie, où le Gouvernement, toujours à court d'argent, n'a pas les moyens de développer la vie économique. Les banques n'y sont encore que des bureaux de change. La Banque de Constantinople et l'Ottoman Bank n'ont pour but que de contrôler le cours des monnaies. Isaac, Emile et Eugène Pereire s'unirent à des membres de la Haute banque (Hottinguer, Fould, Mallet...) pour créer un grand établissement financier qui allait fusionner avec les fondateurs anglais de l'Ottoman Bank et devenir l'organisme financier

⁴² Société météorologique de France : *Notice sur la vie et les travaux de M. le docteur Verollot*, par A. Viquesnel, s.l.n.d.

⁴³ ARS. 7630. Verollot à Enfantin, Marseille, 10 mars 1840, f 238.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ ARS. 7790, Verollot à Lambert, Alexandrie, 4,23 juillet 1840, f 109, 110, 114.

⁴⁶ *Ibid.* f 115. et biographie citée.

⁴⁷ *Ibid.* f 110.

privilegié de l'Empire ottoman, avec mission de placer les emprunts et de s'occuper aussi bien d'affaires industrielles que d'arbitrage. Ce fut la Banque ottomane, créée par firman du 4 février 1863. La première assemblée générale des actionnaires, en 1864, indique que « la banque aura pour devoir d'entreprendre et d'augmenter toutes les opérations tendant à développer les richesses et la prospérité nationales ». Une disposition additionnelle aux statuts autorise la banque à prendre des actions, à s'intéresser aux entreprises industrielles de l'Empire ottoman⁴⁸. Des filiales avaient pour objet de développer la vie économique dans différentes branches : en 1864 la Société générale de l'Empire ottoman, en 1866 la Banque agricole, en 1868 le Crédit général ottoman. Les fondateurs désiraient avant tout construire des chemins de fer, mais la détresse financière du Gouvernement était telle qu'il fallut beaucoup attendre pour se lancer dans des entreprises industrielles. C'est la garantie kilométrique de 1888 qui permettra de construire un réseau ferroviaire ; mais n'oublions pas qu'il faisait déjà partie des projets de Michel Chevalier quand il lança, en 1831, l'idée du chemin de fer de Bagdad.

Ainsi le saint-simonisme a laissé quelques traces même dans les pays du Sud-Est européen, encore sous-développés à l'époque des grands projets de cette école économique. Mais les idées qui ont germé ne sont pas celles de Saint Simon sur « l'amélioration de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre », mais celles des banquiers et des techniciens qui engendraient en Occident un capitalisme envahissant qui est à l'opposé du socialisme.

⁴⁸ Adrien Biliotti, *La banque impériale ottomane*, th. droit, Paris, 1909 (61), p. 23, 319.

OST- UND SÜDOSTEUROPA IN DER ABENDLÄNDISCHEN KARTOGRAPHIE DES SPÄTMITTELALTERS*

A. -D. v. den BRINCKEN
(Köln)

Im Gegensatz zu den antiken und arabischen Kartographen gingen die abendländischen Zeichner bei der Wiedergabe der Erde deduktiv vor. Sie stellten die Welt als Ganzes vornehmlich aufgrund biblischer Aussagen dar und verstanden sie als Kreisfläche, die geostet abgebildet wurde. Nie diente die Karte vor dem 13. Jahrhundert der Praxis; niemand wäre darauf verfallen, das Land stückweise zu vermessen und naturgetreu für Verwaltungs-, Post-, Reise- oder Kriegszwecke zu kopieren. Zudem kannte man vor 1250 keine Detail-, sondern nur Weltkarten¹. Auf ihnen hatte Ost- und Südosteuropa auf der linken Seite seinen symbolischen Platz; mehr hat man auf diesen der Bibelexegese zugehörigen *imagines mundi* auch nie angestrebt.

1. OST- UND SÜDOSTEUROPA IN DER VORSTELLUNG DES FRÜHEN UND HOHEN MITTELALTERS

Das verbreitetste Grundschema einer Weltkarte im frühen und hohen Mittelalter war die sogenannte Noachidenkarte. Noe teilte die Welt nach der Sintflut unter seine drei Söhne auf. Nach damaliger Vorstellung erhielten diese die drei bereits aus der griechischen Naturphilosophie bekannten, in der Bibel freilich noch nicht benannten Erdteile, nämlich Sem Asien, Cham Afrika und Japhet Europa². Bereits der Kirchenvater Augustinus gab das Größenverhältnis dieser Erdteile untereinander mit 2 : 1 : 1 an³, d.h. die obere Hälfte des geosteten Erdkreises nahm Asien ein, in die untere teilten sich Europa und Afrika, so daß Europa das linke untere Viertel erhielt. Man dachte sich die Erdteile voneinander durch ein T der Gewässer getrennt; deshalb spricht man auch von der T-Karte. Dabei bildete das Mittelmeer zwischen Europa und Afrika den Schaft des T, der Nil zwischen Asien und Afrika den rechten Teil des T-Balkens,

* Mitteilung beim III. Internationalen Kongreß für Süd-Ost Europäische Studien, Bukarest, 4. - 10. September 1974.

¹ Zu diesem Fragenkomplex vgl. Anna-Dorothee v. den Brincken, „... *Ut describeretur universus orbis*“ - Zur *Universalkartographie des Mittelalters*, in: „Miscellanea Mediaevalia“. Veröffentlichungen des Thomas-Instituts der Universität zu Köln 7 (1970) S. 249 ff.

² Vgl. Joachim G. Leithäuser, *Mappae Mundi* (Berlin 1958) S. 27 und 61 f.

³ *De civitate Dei* 16, 17.

der Don, das Asowsche und das Schwarze Meer sowie die Ägäis den linken Balkenteil zwischen Europa und Asien.

Das Weltbild der Antike war mediterran bestimmt und wurde vom Mittelalter übernommen⁴. Man stand gewissermaßen auf dem Felsen von Gibraltar und schaute von dort nach Osten. Von Europas Norden⁵ und Osten hatte man noch kaum Kunde; Rußland wurde als Hyrkanien (*Ircania*) oder Skythien (*Scitia*) eingezeichnet und war sehr zusammengeklängt wiedergegeben, da man außer dem Don und dem Kaukasus nichts an Flüssen, Gebirgen oder gar Siedlungen kannte und wegen des *horror vacui* weiße Flecken auf der Landkarte zu vermeiden trachtete.

Eindrucksvoll zeigt das die Karte des Beatus von Liébana, zwischen 776 und 786 in Spanien zu einem Apokalypsenkommentar entstanden und nur in Abschriften erhalten, deren älteste die sogenannte Fassung von S. Séver von 1045 repräsentiert⁶. Auf dieser Karte ist das Mittelmeer ein sehr breiter T-Schaft; Europa ist auf Kosten von Asien und Afrika über das ihm zustehende Viertel des hier zu einem Oval variierten Kreises vergrößert. Ägäis, Hellespont, Marmara- und Schwarzes Meer nehmen viel Platz ein, und das letztere ist in unmittelbarer Nähe des nördlichen Weltenozeans gedacht. Es hat drei unbenannte Zuflüsse von einem Gebirge am Nordmeer her, wohl Wolga, Don und Dnjepr. Auf der Balkanhalbinsel liest man von rechts nach links — d.h. von Süden nach Norden — Achaia, Epirus, Makedonien, Dalmatien Illyrikum, Thrakien, Mosien. Die Donau mündet mit sieben Armen in das Schwarze Meer, wie man das bei den Geographen jener Zeit allenthalben finden konnte. Dann folgt im Norden Alanien und als nördlichstes Land Dakien, *Dacia*, mit dem Zusatz *hic capud Europae*, d.i. „hier beginnt Europa, Anfang Europas“, nämlich vom Nordmeer her gesehen ebenso wie von Asien, denn die Legende darüber lautet *hic fines Asiae*, d.i. „hier endet Asien“. An Balkanländern wird noch Norikum, Pannonien, Sarmatika genannt, nördlich davon die Wandalen, Sachsen und Friesland. Rußland erscheint natürlich noch nicht, der asiatische Teil heißt hier *Albania*, östlich vom Kaspischen Meer liegt *Ircania*, Skythien (*Scicia*) grenzt gar im äußersten Osten an das Paradies. Diese verzernte Abbildung gibt die ganz typische Vorstellung wieder, die der Westen im frühen und hohen Mittelalter vom Osten Europas hatte. Auch die berühmten überformatigen Weltkarten des 13. Jahrhunderts wie die von Ebstorf und Hereford bilden da keine Ausnahme.

Das merkwürdige Ineinanderfallen von Nord- und Osteuropa erklärt es auch, wie die Bezeichnung *Dacia*, in der Antike und auch noch bei Beatus von Liébana Dakien, nicht nur für das Land am Schwarzen Meer, sondern auch für Dänemark gebräuchlich wurde; um 1015 suchte zudem

⁴ Vgl. hierzu grundlegend Konrad Miller, *Mappae mundi 1 — 6* (Stuttgart 1895—98); Richard Udden, *Zur Herkunft und Systematik der mittelalterlichen Weltkarten*, in: „Geogr. Zeitschr.“, 37 (1931) S. 321 ff.

⁵ Vgl. dazu Ernest Théodore Hamy, *Les origines de la cartographie de l'Europe Septentrionale*, in: „Etudes historiques et géographiques“ (Paris 1896 nach Erstdruck 1888) S. 1 ff.; Anna-Dorothee v. den Brincken, *Die kartographische Darstellung Nordeuropas durch italienische und mallorquinische Portolanzeichner im 14. und in der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts*, in: „Hansische Geschichtsblätter“ 92 (1974), in Druck.

⁶ Abb. 1 von Ms. BN Paris lat. 8878 fol. 45 ter; vgl. dazu Miller (wie Anm. 4) 1 (1895) mit Farbtafel.

bereits Dudo von Saint-Quentin einen antiken Anknüpfungspunkt für die Dänen in „De moribus et actis primorum Normanniae ducum“⁷ und brachte sie sowohl mit Dakern als auch mit Danaern in Verbindung, um ihnen eine hohe historische Abkunft zu sichern.

Waren von Südosteuropa in der Antike immerhin eine Reihe Länder bekannt und daher auch dem Mittelalter geläufig, so wurde Rußland erstmals 1109 bei dem Mainzer Domherrn Heinrich auf einer Karte genannt.

2. ITALIENISCHE PORTOLANE DES FRUHEN 14. JAHRHUNDERTS

Die Gesichtspunkte exakter Vermessung für praktische Zwecke kamen erst durch die Portolankarte in die abendländische Kartographie. Es handelt sich dabei um für die Seefahrt bestimmte Küstendarstellungen. Voraussetzung für diesen Kartentyp war die Verwendung des Kompasses, der in China schon seit dem 2. Jahrhundert, im Abendland vereinzelt seit dem 11., allgemein seit dem 13. Jahrhundert gebräuchlich war. Diese Karte diente als Schiffswegweiser, sie war übersät mit Kompaßlinien, die die Richtung anzeigten, die man von einem Küstenort zum anderen wählen mußte. Die Portolankarte war seit 1270 gebräuchlich, die ältesten erhaltenen Stücke stammen aus der Zeit um 1300. Sie wurde auf dem Schiff mitgeführt und hatte die Form einer Tierhaut. Auch sie war zunächst wieder rein mediterran bestimmt und zeigte nur die Küsten von Mittelmeer und Schwarzem Meer, nur selten Teile des Atlantik. Immerhin wurde Südosteuropa jetzt wesentlich exakter dargestellt, denn man hatte von der Adria, von Griechenland, der Agäis und dem Schwarzen Meer Vorstellungen, die dem wahren Aussehen schon sehr nahe kamen.

Die erste dieser Karten, die nachweislich auch das Landesinnere berücksichtigte, ist die leider seit dem letzten Krieg verlorene Portolankarte des Genuesen Giovanni da Carignano⁸ von cca. 1310. Sie bringt den Mittelmeerraum naturgetreu, nennt auch landeinwärts Städte-, Gebirgs- und Ländernamen. Vor allem berücksichtigt sie erstmals die Nord- und Ostsee, allerdings total verzerrt in einer riesigen Ost-West-Ausdehnung. War bei der früh- und hochmittelalterlichen Karte das Land auf Kosten des Meeres vermehrt worden, weil die römische Straßenkarte hier Vorbild war, so stehen jetzt die Meere im Vordergrund, drängen aber den außermediterranen Raum und insbesondere das Festland zusammen. Von Venedig bis zur Ostsee ist es nicht weiter als von Venedig bis Rom, während dem Schwarzen Meer sein volles Ausmaß gegeben ist. Dadurch ist Südosteuropa ganz naturgetreu erfaßt, d.h. insbesondere Griechenland, Bulgarien und Thrakien, nicht aber Osteuropa und ebensowenig Asien. Denn das Asowsche Meer, die *Maecotides Paludes*, liegt gleich bei der Ostsee, ebenso das Land von Kumanen und Amazonen sowie Alanen. Rußland stößt westlich von der Krim schon fast an die Ostsee.

⁷ Vgl. Migne *PL* 141 Sp. 619–621.

⁸ Abbildung nach einer Kopie im Staatsarchiv von Florenz; Reproduktionen u.a. bei Leithauser (wie Anm. 2) S. 124; Leo Bagrow – R. A. Skelton, *Meister der Kartographie* (Berlin 1963) S. 359.

Östlich des Schwarzen Meeres wohnen die Elamiter, in der Nähe fließt der Ganges. Der Genuese, von dem wir wissen, daß er sich seine außer-gewöhnlichen Kenntnisse über Afrika von Seeleuten im Hafen seiner Heimatstadt erfragte⁹, interessierte sich offenbar für Osteuropa überhaupt nicht.

Sein nur wenige Jahre später wirkender venetianischer Kollege Pietro Vesconte hingegen hatte ziemlich falsche Vorstellungen vom Aussehen Nordeuropas, wußte dagegen wohl von dem breiten Gürtel Festlandes mit Gebirgszügen nördlich vom Schwarzen und Kaspischen Meer¹⁰. Er zeichnete Karten zu den „*Secreta Fidelium Crucis*“, einer Kreuzzugspropagandaschrift, deren Autor Marino Sanudo bis zur Odermündung gereist war¹¹. Auch hat Pietro immerhin Kenntnis von schismatischen Russen und heidnischen Kareliern. Pietro machte sich nämlich zwar die Technik der Portolankarten zunutze, aber für ihn stehen nicht die Meere im Vordergrund, sondern das Festland und seine Bewohner, insbesondere deren Verwendbarkeit für einen Kreuzzug. Daher hat er wiederum geringeren Wert auf die Küstengestaltung Südosteuropas gelegt. Übrigens arbeiteten der Genuese und der Venetianer unabhängig voneinander.

3. MALLORQUINISCHE PORTOLANE DES 14. UND FRÜHEN 15. JAHRHUNDERTS

Den Mallorquinern — früher meist als katalanische Schule bezeichnet — kommt das Verdienst zu, die Portolankarte in der von Giovanni da Carignano vorgezeichneten Weise bis zum äußersten verfeinert zu haben. Sie nahmen auch die außermediterranen Küsten auf, soweit diese bekannt waren, berücksichtigten ferner das Inland, zeigten auch gern die Herrschaftsemele und Wappen einzelner Territorien. Sie entwickelten dabei die Portolankartographie zu einer wahren Kunst.

Für die Korrektur des Nordeuropa-Bildes haben sie Wesentliches geleistet, insbesondere für die Wiedergabe von Nord- und Ostsee. Durch sie erhielt Jütland eine sehr charakteristische Form mit einer schnurgeraden Westküste sowie eine Ostseeküste, die von der Kieler Bucht zunächst nordöstlich verläuft und dann geradlinig nach Osten abknickt; diese Darstellung blieb über Jahrhunderte vorherrschend, da die Hanse keine Südeuropäer in ihren Gewässern duldeten, ihrerseits aber lange keine Kartographie betrieb. Der Finnische und der Bottnische Meerbusen sind auf diesen Karten noch nicht ausgestaltet. Auf allen katalanischen Karten fließen Elbe wie Rhein direkt und fast geradlinig nach Westen, während die Donau auf gleichem Breitengrad wie der Rhein ohne Knie nach Osten strömt. Köln erscheint daher ungefähr auf derselben Breite wie Costanza,

⁹ Vgl. dazu R. A. Skelton, *An Ethiopian Embassy to Western Europe 1306*, in: O. G. S. Crawford, *Ethiopian Itineraries ca. 1400—1500*. Hakluyt Society ser. II, 109 für 1955 (Cambridge 1958) Appendix III S. 212 ff.

¹⁰ Ms. Oxford Bodleian Tanner 190 fol. 203v/204 r; zu den verschiedenen Versionen dieser Weltkarte vgl. Miller (wie Anm. 4) 3 (1895) S. 132 ff.; sehr ähnliche Abb. ist publiziert hinter der Ausgabe der „*Secreta Fidelium Crucis*“, Bongars, *Gesta Dei per Francos II* (Hanau 1611) hinter S. 288.

¹¹ Vgl. *Secreta Fidelium Crucis* II, IV, 18 ed. Bongars (wie Anm. 10) S. 72.

wie das die Karte des ältesten namentlich bekannten mallorquinischen Zeichners, des Angelino Dulcert von 1339, verdeutlicht¹². So liegt auch Riga nur wenig nördlicher, wohl aber erheblich westlicher als die Krim.

Vom Bild des Angelino weicht der berühmte Katalanische Atlas von 1375 noch etwa die Katalanische Karte von Modena um 1450 ab. Erst auf der ältesten Karte des Abendlandes, die wieder das Wissen des Ptolemaeus anwandte, auf der Karte des Pirrus de Noha vor 1438, nimmt das osteuropäische Festland an Umfang angemessenere Formen an.¹³

4. DIE KARTE DES BRUNETTO LATINI

Aus dem üblichen Rahmen fällt auch hier wieder einmal die Karte, die in der Oxforder Bodleiana als Ms. Douce 319¹⁴ zum Werk des Brunetto Latini überliefert ist, zu der Enzyklopädie „Li livres dou trésor“¹⁵. Dieses Werk ist zwischen 1260 und 1266 im französischen Exil des florentinischen Notars und Lehrers Dantes in französischer Sprache abgefaßt worden, nachdem der Autor zuvor auch als Gesandter am Hofe Alfons des Weisen von Kastilien gewelt hatte. Nur die Handschrift der Bodleiana ist mit einer Karte ausgestattet; sie wird ins erste Jahrzehnt des 14. Jahrhunderts datiert und südwesteuropäischer kontinentaler Provenienz zugewiesen, auch wenn sie bereits Ende des 14. Jahrhunderts in England belegt werden kann.

Zunächst einmal ist sie nicht geostet, aber auch nicht unbedingt nach arabischem Vorbild gesüdet — wie es auf den ersten Blick aussieht, wenn man den Kodex in Leseposition hält —, sondern wohl drehbar zu verstehen wie viele Portolankarten; diese Vermutung wird durch die Richtung der Siedlungssymbole erhärtet.

Das Außerordentliche und im Mittelalter völlig Singuläre an dieser in kräftigen Farben gehaltenen Karte ist nämlich, daß sie stumm ist, d.h. keine Legenden aufweist. Auch ist nirgends dafür Platz vorgesehen, sie war also immer stumm geplant. Sie zeigt sich außerdem von den Portolankarten beeinflusst, weist aber keinerlei Kompaßlinien auf.

Die Siedlungssymbole mit ihren drei Zinnen sind ähnlich auf byzantinischen Karten belegt, die starke Ausbuchtung Ostafrikas läßt an eine arabische Vorlage denken. Die Ägäis ist relativ differenziert gestaltet, was neben Portolankarten auch an antike griechische Einflüsse denken läßt, vielleicht durch die Araber vermittelt.

Bei Brunetto kommt der Rhein wieder von Süden. Die Ostsee ist erstaunlich naturgetreu gestaltet, sogar der Finnische Meerbusen ist angedeutet. An der Donau und nördlich vom Schwarzen Meer finden sich

¹² Abb. 2 von der Karte der Pariser Nationalbibliothek C 988.

¹³ Ms. Vat. Arch. S. Pietro BH. 31 fol. 8v; Reproduktionen u.a. bei Bagrow — Skelton (wie Anm. 8) S. 367 und Leithäuser (wie Anm. 2) S. 145.

¹⁴ Ebda, fol. 8; in Farbe publiziert bei Anna-Dorothee v. den Brincken, *Die Ausbildung konventioneller Zeichen und Farbgebungen in der Universalkartographie des Mittelalters*, in „Archiv f. Dipl.“ 16 (1970) neben S. 328.

¹⁵ Ed. Francis J. Carmody, *Li livres dou trésor de Brunetto Latini*. Univers. of California Publ. in Modern Philol. 22 (1948).

viele Städtesymbole, die sich nicht einfach identifizieren lassen, aber bei dem Zeichner zweifellos mehr als nur ornamentale Funktion haben. Desgleichen weisen Zentral-Asien und Persien sowie Afrika dichte Besiedlung auf. Gerade Zentren des außerchristlichen Kulturbereichs wie Mekka sind offenbar angedeutet, während z.B. Konstantinopel bemerkenswerterweise fehlt. Man mochte daher eine Vorlage vermuten, die zumindest stark arabisch bestimmt war, vielleicht sogar arabische Legenden aufwies, die der Zeichner wegließ, weil er sie nicht verstand. In Spanien könnte Brunetto mit derartigen Werken in Verbindung gekommen sein.¹⁶ Ausgeprägtes Ost- und Südosteuropa-Interesse findet man auf derartigen Karten freilich vor 1453 auch noch nicht.

Die Gestaltung Ost- wie Südosteuropas genügt schon fast modernen Ansprüchen. Im Text seines Werkes findet sich so gut wie nichts im Europa-Kapitel über diese Gegenden ausgesagt. Es handelt sich also nicht um eine neue geographische Erkenntnis, sondern bloß um die Übernahme einer ausgezeichneten bildlichen Darstellung, die vermutlich aus einer nichtlateinischen Handschrift stammt.

ZUSAMMENFASSUNG

Südosteuropa erhält seine kartographisch korrekte Ausgestaltung im Abendland seit der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts unter dem Einfluß der Portolanzeichner, die den Schwarzmeerraum in ihre Mittelmeer-Vermessung einbeziehen. Das Binnenland hingegen im europäischen Osten erscheint verzerrt, bis die ptolemäische Renaissance das mittelalterliche Bild korrigiert. Nur Brunetto Latini macht eine Ausnahme, vielleicht unter arabischem Einfluß. Das Kartenbild des Mittelalters war an sich ungemein zählebig, denn wiederholt — insbesondere in den Schriften des Paulinus Minorita um 1325¹⁷ — wurde gewarnt, eine Zeichnung zu variieren, auch wenn im Begleittext längst fortschrittlichere Einsichten diskutiert wurden.

¹⁶ Vgl. v. den Brincken (wie Anm. 14) S. 325 ff., bes. S. 333 ff.; dieselbe (wie Anm. 5) in Druck, auch mit Farbproduktion.

¹⁷ Prolog zu „De mappa mundi“, ed. v. den Brincken (wie Anm. 1) S. 261.

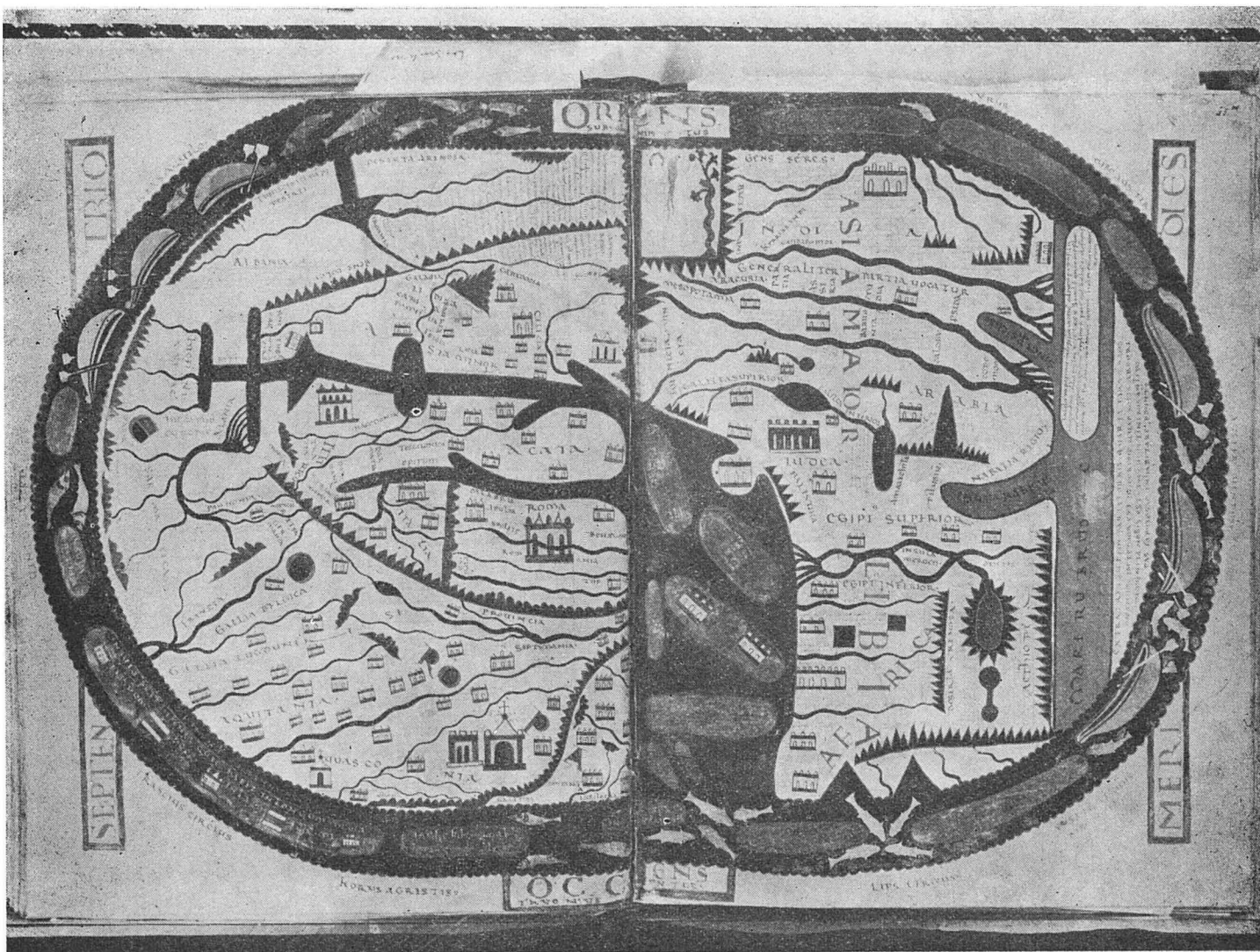


Abb. 1 Karte des Beatus von Liébana, Fassung von S. Séver. Ms. Paris BN lat. 8878 fol. 45.

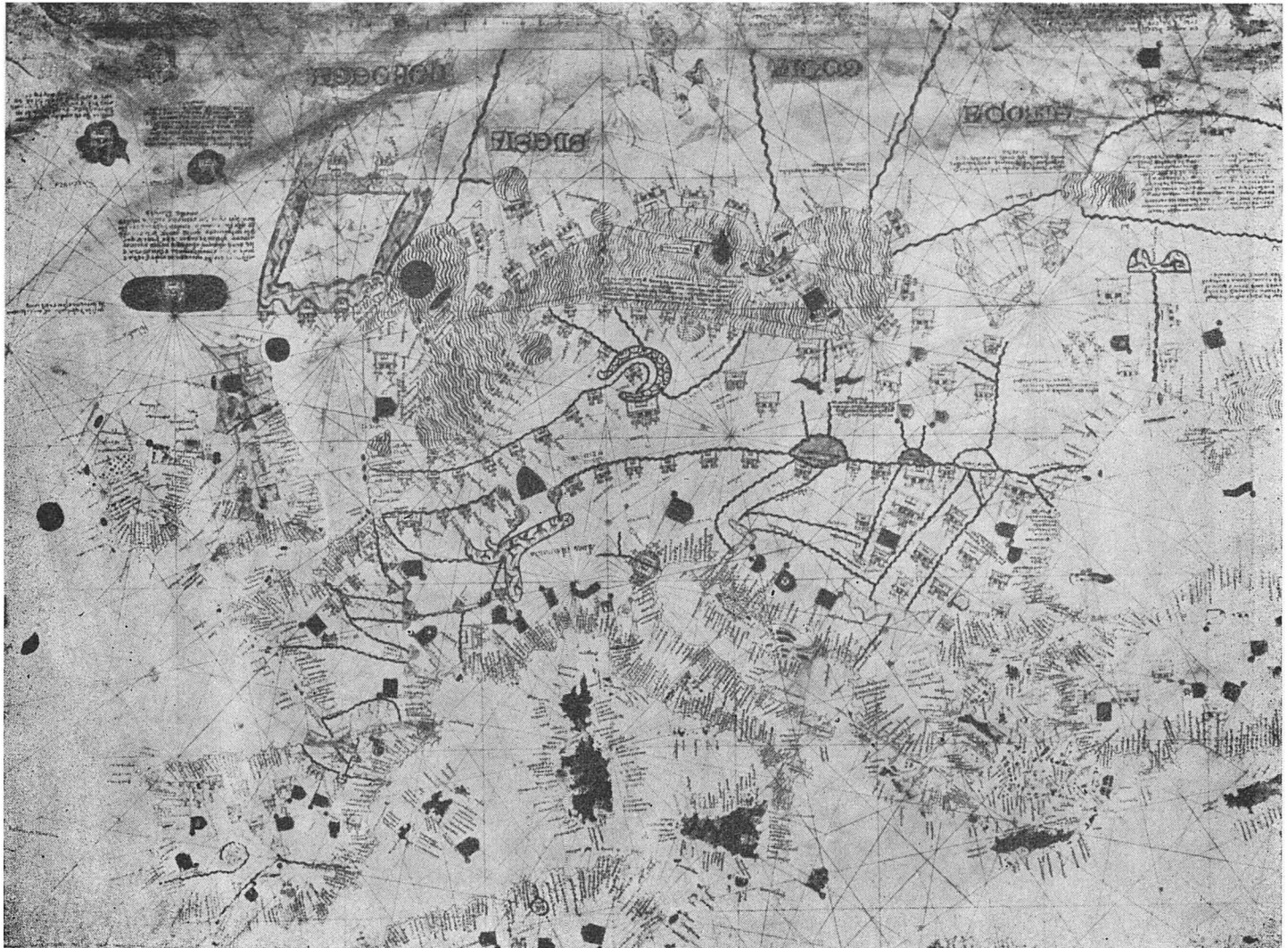


Abb. 2 Portolan des Angelino Dulcert von 1339, BN Paris C 988,
www.dacoromanica.ro

TRAVEL ACCOUNTS AS A HISTORICAL SOURCE FOR NINETEENTH-CENTURY ROMANIA*

PATRICIA HERLIHY
(Harvard)

Many travelers to Romania in the nineteenth century — more than thirty by our count — have left published reports of their experiences and impressions. Their accounts frequently reflect the character and taste of the travelers, the customs of their native lands, and the contemporary style of writing travel journals. But for the history of Romania they also constitute rich sources; although uneven in quality, these accounts often provide both valuable data and perceptive comment on contemporary Romanian society and culture.

To utilize these sources effectively, the historian must, of course, exert great caution. Some travelers not only recorded their own experiences but also borrowed entire passages from the accounts of other travelers, who had visited the country years before. They were often misled by the faulty assumptions, not to say the prejudices, of contemporary learned opinion concerning Romania. Rarely do nineteenth century authors cite all their sources, and the historian must seek to distinguish borrowed, stale data from original and fresh observations. To do this well, the historian must consider all the travel literature bearing on a particular region as part of a single tradition. To regard any single account as an independent witness is to invite gross error. Travel accounts should be utilized together, or not at all.

The following survey is a commentary on some thirty-three accounts written in the nineteenth century by Western travelers to Romania — or Moldavia and Wallachia as the Danubian principalities were known for more than half the century¹. Most of these books, seventeen in num-

* Paper presented at the IIIrd International Congress of South-East European Studies, Bucharest, 4–10 September 1974.

¹ For the full bibliographical citations of the travel accounts considered here, see the Appendix. Short titles will be used in referring to these works in the notes. For additional bibliography on Romanian travel literature, see Henry Baerlein, ed. *The Romanian Scene, Anthology on Romania and Her People by Writers in English*, London, 1945; George R. Ursul, *The Greek Church in the English Travel Literature of the Nineteenth Century*, unpublished Ph. D. dissertation, Harvard University, 1966; and N. Iorga, *Les Voyageurs français dans l'Orient européen*, Paris, 1928. On the utility of travel literature, see Roger W. Pethybridge, "The Merits of Victorian Travel Accounts as Source Materials on Russia", *Jahrbucher für Osteuropas Geschichte*, XX, 1972, p. 10–23. It is, of course, at times difficult to distinguish travel accounts from formal descriptions of Romania. We do not, for example, include among the travel accounts the curious work by W. Derblich, *Land und Leute der Moldau und Walachei*, Prague, 1859.

ber, were written by Englishmen, seven by Frenchmen, three by Italians, four by Americans and two by Germans. The dates of publication are fairly evenly distributed over the century; about half appeared before 1850. More books, six, were published in 1854 than in any other single year. This reflects the lively interest in regions of the Black Sea generated by the Crimean War.

The purposes, the style, and even the physical appearance of these accounts changed during the nineteenth century. The earliest accounts, introducing readers into a virtually unknown land, contained a veritable *potpourri* of travel information, historical data, personal experiences as well as a liberal sprinkling of anecdotes and reminiscences, sometimes having little relevance to the topics at hand. Later accounts are more disciplined. Their authors often took pains to develop an organized presentation of what they had observed or learned, either before, during, or after their trips. Some, in fact, divided their accounts into "history" and "travel remembrances". The physical characteristics of the travel books also evolved. The volumes published at the beginning of the century tended to be bulky; some were handsomely illustrated and clearly expensive books. No doubt they were primarily intended for armchair travelers². Later volumes were smaller, more portable. A few contained specific details typical of modern guide books — that is, they included information concerning boat or train schedules, rates, mileages, favored hotels, and other useful hints³. These were evidently directed at readers who might themselves visit Romania.

Who visited Romania in the nineteenth century? The penetration of west-Europeans into this little known regions bears many resemblances to the simultaneous penetration of Europeans into other, less developed areas of the world. Among the earliest arrivals were those who could place some valued skill at the service of eastern potentates. Thus, already in the late eighteenth century, the Italian numismatist and naturalist Domenico Sestini served as secretary to Alexander Ipsilanti, prince of Wallachia⁴. He remained for more than eleven years in the region, and wrote extensively on what he observed. Sestini was followed by a parade of Europeans, attached to diplomatic, military or commercial missions to eastern governments, particularly after the Napoleonic wars⁵. Several

² Neale, *Travels*, published in 1818, a handsomely illustrated book, was intended for those readers who wished "to traverse the globe while sitting at their own fire-sides" (p. iii).

³ Bellanger, *Le Kéroutza*, and O'Brien, *Journal*, are examples of mixed observations, derivative information, sketchy history and irrelevant anecdotes. The earliest practical guide for travel which also included extensive descriptions of the land, people, and cities was the volume by Claridge, *Guide* (1837). He listed the costs of travel, departure times, and distances. Not until Labbé, *Vivante Roumanie* (1913) do the authors provide comparably precise information. Both Henke, *Rumänien* and De Gubernatis, *Roumanie*, divide their accounts into "history" and "travel remembrances".

⁴ *Viaggio in Valachia*, p. iii and p. 4.

⁵ William Wilkinson was the first British vice-consul (later consul) at Bucharest. His *Account* (1820) is one of the most informative of all our descriptions. Le Cler seems to have been a French adviser to the Romanian military authorities in the 1860's; see his *Moldo-Valachie*, p. 225—42. Rev. R. Walsh was chaplain to Lord Strangford in Constantinople for several years. Adam Neale was a physician attached to the British Embassy at Constantinople. The American James Noyes was a surgeon in the service of the Ottoman army. Maude Parkinson was a teacher of English at Bucharest.

doctors, and one Protestant missionary to the Jews in Moldavia, are counted among the travelers⁶. Professional journalists and writers also became numerous, particularly later in the nineteenth century, when the "Eastern Question" gave Romania a new prominence in the consciousness of the West⁷. By the middle and late nineteenth century, a majority of visitors appear to have been sightseers, drawn to Romania for no other interest than curiosity. The types of travelers who visited Romania and their motivations are themselves important topics of study. This movement forms one chapter in the diplomatic, commercial and cultural expansion of western Europe into other areas of the world — surely a major theme in nineteenth-century history.

The preponderance of books published in English reflects to some degree the fact that the volumes here surveyed are located in American libraries — most of them, in fact, in the Widener Library at Harvard University. But partially too, it shows the English prominence in the general west-European expansion. The Englishmen of the age were enthusiastic travelers and zealous in recounting their adventures. The English interest in commerce and in the diplomacy of the "Eastern Question" further assured a good reception at home for accounts of these exotic and little-known lands⁸.

How did the travelers reach Romania? The earliest visitors, such as Sestini, sailed from Constantinople to Varna, and then continued their journey north⁹. Others made the difficult journey along the Danube valley, now riding barges, now carts, according to the navigability of the river¹⁰. Still, the Danubian Principalities remained outside the network of major commercial routes, and this explains their long-lasting isolation, and the ignorance of west Europeans concerning them.

The inauguration of steamship lines on the Danube by 1834 marks an epoch in Romanian relations with the West. This new, major link between East and West brought many travelers to Moldavia and Wal-

⁶ In addition to the doctors Neale and Noyes, John Mason was also trained in medicine; he worked among the Moldavian Jews.

⁷ O'Brien, in his *Journal*, does not reveal why he was in Romania, but Henke, *Rumänien*, p. 275, says that he was an Irishman employed by an English newspaper. Beatty-Kingston, *Wanderer's Notes*, II, p. 2, states that he was sent from his post in Berlin by the "Daily Telegraph", an English paper, to investigate the complaints of the Jews in Moldavia concerning the new liquor law imposed by the government. Another journalist was Wilham E. Curtis, an American who worked for the Chicago "Record Herald". For interest in the "Eastern Question", see Samuelson, *Roumania*, p. iv-v.

⁸ Many accounts note the prevailing ignorance in western Europe of Romania. Samuelson, *Roumania*, p. iv, cites a former English consul-general in Bucharest who stated that mail addressed to Bucharest was at times delivered to Bokhara, India. At other times, the British authorities sent mail to Bucharest "in the Kingdom of Egypt". Six years later, in 1880, Mary Walker also reports that Romania is one of the most interesting and yet least known countries of Europe. See her *Untrodden Paths*, p. vii. Even in the twentieth century, Derek Patmore *Invitation to Roumania* (London, 1939), p. vii, makes essentially the same comment.

⁹ D. Sestini, *Viaggio da Costantinopoli a Bukaresti, fatto l'anno 1779, con l'aggiunta di diverse lettere... relative a varie produzioni ed osservazioni asiatiche*, Rome, 1794.

¹⁰ Pardoe, *City of the Sultan*, p. 325—28; F. Skene, *Wayfaring Sketches*, p. 273; Pigeory *Pèlerin*, p. vii; Henke, *Rumänien*, p. 250; Carlsle, *Diary*, p. 26; Parkinson, *Twenty Years*, p. 30. By the early twentieth century, a canal had been dug so that some steamers could pass the Iron Gates; see Labbé, *Vivante Roumanie*, p. 16. Yet in 1933, D. J. Hall, *Romanian Furrow* (London, 1939), p. 7, still transferred ships in sailing down the Danube.

lachiea who might otherwise have missed the region¹¹. The first of our group of travelers to take advantage of the Danubian steamships was the British writer Michael J. Quin¹². Wishing to reach Constantinople from Paris, he first intended to take the "ordinary and very fatiguing course overland", through Vienna, Semlin and Belgrade, but then learned that he could go by steamer down the entire course of the Danube river to the Black Sea. The prospect, he reported, was "so novel, so attractive in itself, and so convenient in every respect, [it] was too tempting to be resisted". Formerly, the overland journey from Vienna to Constantinople required three weeks, but Quin learned that it was now possible to go to Constantinople from London in only fourteen days¹³. Soon, he speculated, thanks to the "miracles in the age of steam", the same journey would require only eight days and nights.

Two years later, in 1836, R. T. Claridge similarly marvelled that steamers were traversing the entire length of the Danube river, the Black Sea, the Bosphorus, the Archipelago and the Adriatic. These improvements, he affirmed, "have converted what was hitherto a journey of toil and danger, into one of unmixed pleasure and enjoyment"¹⁴. In 1839 an English cleric sailed from Pressburg to Galatz by steamer in less than six days¹⁵. By 1845, a lady returning to England from Constantinople reported that all but ten miles of the Danube river could be navigated by steamer¹⁶.

The development of steam travel on the Danube river had two important effects. Both the speed of the trip and the number of travelers moving between western Europe and the East were greatly increased. And the new route brought Romania into close contact with a major artery of international traffic. In 1840, for example, Edouard Thouvenel, later to be France's minister of foreign affairs, took the steamer from Vienna to Constantinople; his routing also brought him into, and allowed him to observe, Romania¹⁷.

While the novelty, relative speed, and spectacular scenery of the Danubian voyage pleased nearly all the passengers, many complained bitterly about the personal discomforts they endured during the trip. Most complained of the need to change from steamer to barge or other flat-bottomed boat, in order to navigate the dangerous rapids and shallows near the Iron Gates¹⁸. Some preferred to alight and to walk the distance from one steamer to the other, while still others took carts. A few savored the food aboard ship, but at least one traveler found it unpalatable.

¹¹ Carlisle, Claridge, Elliott, Oliphant, Pardoe, Pigeory, Skene, Smyth, and Walsh all had some destination other than Romania, but visited the country because of its proximity to the Danube, upon which they sailed.

¹² For a review of his book, *Steam Voyage*, see the *Edinburgh Review*, LXII (1836), 109–25, in which the reviewer claims that the trip was too rapid for profound observations, but that Quin managed to furnish "particulars both interesting and amusing".

¹³ *Steam Voyage*, p. 1 and p. 163.

¹⁴ *Guide*, p. v.

¹⁵ Elliott, *Travels*, I, p. 96.

¹⁶ F. Skene, *Wayfaring Sketches*, p. 273.

¹⁷ *Hongrie*, p. 1. "Un service régulier de pyroscaphes est établi entre Vienne et Constantinople; j'en profitai pour accomplir le trajet qui sépare ces deux capitales".

¹⁸ See Smyth, *Year*, p. 15–17; Skene, *Frontier Lands*, p. 177 and 196; Henke, *Rumänien*, p. 258–59.

table. Those lucky enough to secure cabins on board slept in reasonable comfort, but the many who slept in the general salon had to jostle fellow passengers and at times scuffle with them for the unreserved space. One astonished traveler saw a German fling an Austrian across the quarters in the battle for *Schlafenraum*¹⁹. Once, even a cleric came to blows with a fellow cleric over the scarce and precious space²⁰.

By the 1860's, railroads were further accelerating the trip to Romania, at least over sections of the lengthy route. One Frenchman commented in 1865 how, by a combination of boat and train travel, he could reach Giurgevo, the port of Bucharest, from Paris in just five days. Only some years earlier, the same trip cost him thirty days²¹. Still, in 1868, when a German traveler set out for Wallachia, there was on direct railroad route from Berlin to Bucharest. He gave in minute detail an account of the eleven difficult days it took him to reach Galatz by train and steamship²². However, only a decade later it was a relatively simple matter to take a train directly from Berlin not only to Bucharest, but also to Jassy and Galatz²³. In 1882 it was possible to go by railway from Vienna to Bucharest in thirty hours²⁴. As access to Romania grew quicker and easier, so also the number of western travelers to the Danubian principalities correspondingly multiplied.

What did these travelers observe in Romania? The most common impression was that of a vast land, difficult to traverse, and, at least at first, rarely visited by Westerners. Late in the nineteenth century, an Englishman noted that Romania was roughly the size of England, but that it supported a population only one-fifth as large²⁵. This dearth of inhabitants was in marked contrast to the situation of land crowding and overpopulation, which came to burden the Romanian countryside by the early twentieth century²⁶.

The land appeared to our travelers rich in wild life. Those who sailed down the Danube river noted the countless birds along its banks: pelicans, cranes, curlews, wild ducks, cormorants, gulls, geese, storks and eagles. Those crossing the open steppes observed hungry wolves, which were seen to attack cattle and were thought to devour even human beings. The abundance of exotic flora and fauna attracted the interest of Domenico Sestini, who prepared an extensive description of what he had observed during his long residence in the region.

This open country seemed to our visitors rich in natural resources. Several observers believed that the Carpathian mountains would prove to be rich in minerals, and they blamed the centuries of political insta-

¹⁹ Oliphant, *Russian Shores*, p. 218-49.

²⁰ Smyth, *Year*, p. 28-30.

²¹ Le Cler, *Moldo-Valachie*, p. 13.

²² Henke, *Rumänien*, p. 235-71.

²³ *Ibid.* p. 235.

²⁴ Samuelson, *Roumania*, p. 15, n. 1.

²⁵ *Ibid.* p. 4.

²⁶ Labbé, *Vivante Roumanie*, p. 53 ff.

bility for the failure to exploit them²⁷. Thick strands of virgin forests extended over the land, both on the plain and in the Carpathian mountains. However, even before 1800 Sestini warned that the wanton cutting of trees threatened to deplete this impressive wealth of forests. The need to satisfy Turkish demands for wood, to pave the streets of Bucharest, to build bridges and provide shipstores, and to supply fuel, resulted in deep inroads into the forest cover. In 1888 the English traveler Mrs. Walker observed that reckless deforestation was resulting in erosion and drought, and she expressed the hope that the government would supervise more closely the exploitation of forest resources²⁸.

The fertility of the Romanian plain, its great potential for cereal cultivation impressed many travelers. In 1820, the British consul Wilkinson reported that grain commonly returned sixteen to one on the seed, and in a good season twenty-five; this fertile land, he claimed, could support a population ten times its present size²⁹. In 1854, O'Brien predicted that Romania would become, if its agriculture could be developed, the "granary of Europe"³⁰. But these same observers also noted the limited extent of the cultivated area. There were vast stretches of land, especially along the courses of the great rivers. According to Wilkinson, only one-sixth of the land was cultivated in 1820³¹. The principal obstacles to agricultural development, according to the travelers, were the unstable political conditions, exploitive administration on the part of the Turks and their appointed administrators, and limited access to foreign markets. (This last factor we shall discuss more at length below.) The land further supported agriculture and an extensive viticulture; Sestini has again left us a detailed description of these activities, and he much lauded the quality of Romanian wine³².

Romanian cities were few, but large and growing. Visitors nearly always described Bucharest in great detail, and many stopped also at Braila and Galatz, especially if they were traveling by steamer. The

²⁷ Sestini, *Viaggio in Valachia*, p. 74—82, describes the mineral riches of the Principalities, saying that they are not exploited out of ignorance and also "per tema dell' avarizia dei Turchi". Moltke, *Briefe*, p. 7, also states that it is very likely that the Carpathians contain both noble and base metals, but that only the establishment of an hereditary principate and the application of much capital could create a successful mining industry. Wilkinson, *Account*, p. 72, claims that the Russians had explored the mineral deposits in 1811, but had kept their discoveries secret. His affirmations are repeated, often in the same language, by Walsh, *Narrative*, p. 200; Thouvenel, *Hongrie*, p. 225; Samuelson, *Roumania*, p. 19; and Parkinson, *Twenty Years*, p. 26. Walker, *Untrodden Paths*, p. vii, says the same thing, but attributes this information to A. Ubicini, *La Question des principautés devant l'Europe* (Paris, 1858), who probably was also borrowing from Wilkinson. This illustrates the exploitation of one early writer, usually without acknowledgement, by numerous later authors.

²⁸ Sestini, *Viaggio in Valachia*, p. 45. In 1835, Moltke, *Briefe*, p. 5, also noted the destruction of forests, and "an Anpflanzen dachte hier natürlich Niemand...". See also Sestini, *Viaggio curioso*, p. 3; Le Cler, *Moldo-Valachie*, p. 209; Walker, *Untrodden Paths*, p. 160 and p. 254. By 1913 some reforestation was taking place, according to Labbé, *Vivante Roumanie*, p. 83.

²⁹ *Account*, p. 85.

³⁰ *Journal*, p. 91.

³¹ *Account*, p. 75. In 1835, Moltke, *Briefe*, p. 5, estimated that "scarcely a fifth" of the arable land was being cultivated.

³² *Viaggio curioso*, p. 33, and *Viaggio in Valachia*, p. 64—65.

Part of his description of wine making, *Viaggio in Valachia*, p. 37—40, is translated verbatim by Neale, *Travels*, p. 167, without acknowledgement.

accounts record a remarkable growth of population in both port cities. Galatz grew from a reported 7000 in 1820 to a bustling 30,000 in 1854³³. Braila supposedly had a population of only 5000 in 1839, but its numbers tripled over the next fifteen years³⁴. The travelers discussed the relative charms and comforts of Braila and Galatz. O'Brien claimed in 1853 that "Galatz looked to great advantage after leaving the dreary town of Ibraila", but in 1877, the German visitor Rudolph Henke completely reversed O'Brien's assessment³⁵. Most travelers agreed with Henke; while Galatz was the larger and the more important port, the town of Braila seemed to them distinctly more attractive.

A careful reading of these accounts can yield a rough count of ships arriving and departing in the ports, the quantity of goods exported, value of the goods, and the growth or decline of commerce from one period to another. However, these figures should, when possible, be compared with official data³⁶. Nearly all our commercial reporters note the importance of Greek firms, which controlled the preponderant volume of the export trade. The cities also contained large Jewish quarters. The Jews played a prominent role in local commerce, money lending, and in the professions³⁷.

Life was often uncomfortable for foreigners in these growing cities. The Danubian mosquito was notorious for its viciousness, and those who stayed in hotels or inns frequently encountered smaller and more annoying insects³⁸. Troublesome packs of dogs annoyed many of them. One visitor to Bucharest remarked that he had to arm himself with a stick against the menacing animals. The streets, most of which were still unpaved, were notoriously dusty during the dry summers, and often clogged with mud and nearly impassable for pedestrians during the wet winters. But in spite of these difficulties, the travelers often remarked on the many beautiful churches and temples, and on the colorful populations of these complex communities.

Before the late construction of the railroads (from 1869), transportation on land in the interior depended on carts and carriages. The travelers discussed these conveyances, and the animals which pulled them, at great length. The British consul Wilkinson described in picturesque

³³ Wilkinson, *Account*, p. 81; Oliphant, *Russian Shores*, p. 246.

³⁴ Elliott, *Travels*, I, 101 and J. Skene, *Frontier Lands*, I, 358.

³⁵ O'Brien, *Journal*, p. 23, and Henke, *Rumanien*, p. 275-77.

³⁶ Official statistics concerning Romania, but for a period later than many of our accounts, may be found in *Notice sur la Roumanie principalement au point de vue de son économie rurale, industrielle et commerciale* (Paris, 1867), and *La Roumanie, 1866-1906* (Bucharest, 1907).

³⁷ Henke, *Rumänien*, p. 315-18. According to Le Cler, *Moldo-Valachie*, p. 205, "la monopole des grains procure aux Grecs d'énorme bénéfices". On the Jews in Moldavia and their status, see also Beatty-Kingston, *Wanderer's Notes*, II, 46 ff.; Mason, *Three Years*, p. 48 ff.; and Curtis, *Black Sea*, p. 374-77.

³⁸ Skene, *Frontier Lands*, I, 203; Skene, *Wayfaring Sketches*, p. 298; O'Brien, *Journal*, p. 18; Thouvenel, *Hongrie*, p. 259. Pardoe, *City of the Sultan*, p. 316, noted "the clouds of mosquitoes that infest the Danube; and which, being of immense size, inflict a sting that is far from contemptible". See also Pigeory, *Pélerins*, p. 3. Smyth, who seldom had anything complimentary to say about Romania, did concede (*Year*, p. 31) that "we experienced none of the plagues of fleas and mosquitoes said to molest travellers in the summer".

detail the wheel-barrow sized cart, the straw which served as a cushion, the absence of springs, the cramped position the unfortunate passenger had to assume, and the wild pace of the skinny horses over rough terrain³⁹. Nearly all travelers depicted the horses which pulled their carts as small and thin, but most conceded that they were swift, or, as Sestini put it, "piccoli ma pieni di fuoco"⁴⁰. Wilkinson believed that the system was efficient enough, but most later travelers considered it to be outmoded in the extreme.

Beginning with Wilkinson, the foreigners noted and deplored the excessive demand, on the part of the urban wealthy, for expensive carriages made in Vienna. Wilkinson himself though the contrast amusing between the highly decorated coaches and the drivers who were "gypsies in rags"⁴¹. Not until the end of the century were the gypsies supplanted by more elegantly attired coachmen, many of whom were Russian schismatics⁴². The taste for Viennese coaches proved enduring. Once, an Englishman inquired why the aristocracy of Bucharest did not import a Viennese coachmaker rather than so many vehicles⁴³. The answer he received was that the very importation of the coach from Vienna by steamer enhanced the prestige of its owner. And the large carriages apparently functioned reasonably well upon the often unpaved, dusty or muddy streets. The sheer number and speed of Romanian coaches impressed the travelers nearly as much as their elegance.

Stable political conditions and access to foreign markets seemed to most travelers the keys to Romanian development, particularly the development of its rich agricultural potential. Some of the visitors were merchants or commercial agents, and were professionally interested in the promotion of trade. Both Sestini and Wilkinson fill their accounts with data on products, markets, and money considered useful for traders, and also the obstacles they confronted⁴⁴. Up to 1829, the Ottoman Porte allowed cereals to be exported from the Danubian Principalities only to the Turks themselves, who paid an artificially low price for the grain and usually resold it at considerable profit⁴⁵. The subsequent, growing Russian influence in the region did not significantly ease restraints on export. In 1850—51, an English merchant, J. Skene, who had lived in the East for twenty years, published a lively, two-volume study of Ro-

³⁹ *Account*, p. 92. His description of the cart is taken up by many later travelers, and, while their experiences might have been much the same as Wilkinson's, they do not give him credit for the colorful language. Samuelson, *Roumania*, p. 11, n. 1, quotes him on the carts.

⁴⁰ *Viaggio in Valachia*, p. 60.

⁴¹ *Account*, p. 91. The observation is again repeated by many later authors but with minor variations. See Walsh, *Narrative*, p. 130; Noyes, *Rumania*, p. 121; J. Skene, *Frontier Lands*, II, 18; Walker, *Untrodden Paths*, p. 10.

⁴² Curtis, *Black Sea*, p. 364; Labbé, *Vivante Roumanie*, p. 26—27.

⁴³ Smyth, *Year*, p. 24.

⁴⁴ Sestini, *Viaggio in Valachia* p. 22—24, and p. 37—96. Wilkinson, *Account*, p. 67—85 states: "The trade of Wallachia and Moldavia, notwithstanding that it labours under a variety of restrictions and partial prohibitions, is one of their most important sources of opulence" (p. 74).

⁴⁵ Sestini, *Viaggio in Valachia*, pp. 87—90; Wilkinson, *Account*, pp. 76—86; Walsh, *Narrative*, p. 171. See also Alexandre J. Stamatin, *Le commerce extérieur de la Roumanie* (Paris, 1914), p. 39—43.

mania, paying particular attention to commercial opportunities⁴⁶. Like many Englishmen, he was particularly sensitive to what he considered to be Russian obstruction of Romanian commercial development. The Russians, he claimed, were anxious to protect their own port of Odessa and the mammoth export of south-Russian cereals then flowing through it. At Russian insistence, he alleged, the Ottoman Porte regarded both Bulgaria and the Danubian Principalities as foreign territories. Duties were imposed on goods crossing directly between these two provinces under Ottoman sovereignty; and the Porte itself imposed additional duties on its own trade with these regions. These numerous tariff barriers thwarted commercial expansion. Skene further claimed that the Russians arranged for discriminatory quarantine regulations to be imposed on ships sailing the Black Sea. Ships cleared at Constantinople bound for Romanian ports had to undergo fourteen days of quarantine, and those bound for Odessa only four. In great detail and with much conviction he described the expenses entailed by these unneeded regulations. Skene and O'Brien also noted the refusal of the Russian authorities to dredge the mouth of the Danube, as they had pledged to do in 1829, in the Treaty of Adrianople⁴⁷.

Some travelers also claimed that the Austrians, who exercised a monopoly over steamship travel on the Danube, also obstructed Romanian commercial development in order to protect their own commercial interests⁴⁸. In sum, physical obstacles (especially the constant silting of the mouths of the Danube), poor roads, delayed construction of railroads, and institutional obstructions combined to slow the growth of Romanian foreign exports. Not until the last quarter of the nineteenth century does Romania's foreign trade enter upon an epoch of vigorous expansion⁴⁹.

Concerning the inhabitants of Romania, their customs and culture, our travelers offer many observations. They point out, for example, contrasts in the conditions of life in the Carpathian mountains and on the extensive plains. Already in the eighteenth century Sestini observed that inhabitants of the mountains were subject to frequent dwarfism and to goiters, which he attributed to the local water⁵⁰. At least three sub-

⁴⁶ *Frontier Lands*, I, 360–76. For Skene's career and that of Felicia Skene, who wrote *Wayfaring Sketches*, see E. D. Tappe, *The Skene Family in South-East Europe*, "Revue des études sud-est européennes", X (1972), p. 581–85.

⁴⁷ Skene, *Frontier Lands*, I, 377–90; O'Brien, *Journal*, p. 6–11; and Oliphant, *Russian Shores*, p. 244.

⁴⁸ Oliphant, *Russian Shores*, p. 245: "So long as the Danube Steam Navigation Company continues to hold the monopoly it at present exercises, so long will an insurmountable obstacle exist to the increasing prosperity of these provinces. . .". As late as 1882 Samuelson, *Roumania*, p. 33–34, accuses Austria of attempting "to dominate the whole course of the river". England also had ambitions in regard to the Danube. See Georges D. Ciorceanu, *Les grands ports de Roumanie* (Paris, 1928), p. 21.

⁴⁹ On dredging and its results, see especially *Des effets produits par l'amélioration de l'embouchure de Soutina sur le commerce d'exportation maritime* (Galatz, 1869). Stamatin, *op. cit.*, p. 70–94, gives statistics for Romanian foreign trade from 1875 to 1905.

⁵⁰ *Viaggio in Valachia*, p. 35. Neale, *Travels*, p. 168, states that people living on the plains were old at 60, but that some mountain people survived to 110 or 120 years. As a doctor, Neale was interested to learn that the inhabitants of the deep and narrow valleys in the mountains were frequently afflicted by goiters. See also Wilkinson, *Account*, p. 167, and Walsh, *Narrative*, p. 119.

sequent travelers also recorded that the people of the uplands suffered frequently from goiters. Wilkinson compared this malady prevalent in the Carpathians to the similar disease which, he stated, was frequently encountered in the Alps of western Europe.

Another malady which struck the population of the lowlands was marsh fever, presumably malaria. Mosquitoes and other pests infested the peasant huts. The earliest visitors in particular noted that the peasants lived in the most abject poverty, but in the midst of abundant resources, which they had no incentive to exploit⁵¹. Famines, at all events, were rare, and the common opinion was, as we have mentioned, that the land could support many more inhabitants than it then possessed.

The travelers describe in colorful detail the social life of the population, especially marriages, engagements, baptisms and funerals. These descriptions are among the most interesting contained in the accounts. The tender age of brides at first marriage, especially among the aristocracy, astonished the foreigners. Many girls were given in marriage at the age of thirteen or fourteen⁵². The usual age of the groom at first marriage is rarely cited, but the impression is that he was considerably older than his bride. An Irish woman, who from 1889 spent many years in Romania as a governess and teacher, has left us a particularly vivid picture of a Romanian marriage. She learned from a young Romanian woman how her own grandmother had been married "in olden times", presumably in the early years of the nineteenth century⁵³. Marriage was arranged for her grandmother when she was only thirteen. She dressed for the wedding, but then changed her mind. To persuade this child bride to go through with the ceremony, the groom got for her "the most beautiful doll in all Bucharest". "To the day of her death", our account continues, "... she never called her husband anything but 'Domnele', i.e. Master. He was considerably older than she, hence, I suppose, her great respect for him".

This and other sources affirm that in the early nineteenth century, at least among the aristocracy, the Romanian girl was very young and the man quite mature at first marriage. Several social repercussions would follow from such a pattern. Many aristocratic girls would find it impossible to attract a husband. If men postponed marriage until their mature years, a certain percentage of these aging males would die before taking a bride, leaving an imbalance between the numbers of young, marriageable girls and older, marriageable men. Our accounts offer confirmation that this situation did indeed obtain. They describe numerous convents filled with noble young women; presumably not all these young women were motivated by piety; some were doubtlessly forced into the

⁵¹ Neale, *Travels*, p. 166; Moltke, *Briefe*, p. 6. The latter states: "Der Wallache hat von seinem Vater gelernt, nie mehr zu bauen, als gerade ausreicht, sein Leben kummerlich zu fristen; ein Mehr wäre nur die Beute seiner Machthaber oder seiner Feinde gewesen".

⁵² Wilkinson, *Account*, p. 144-45. Le Cler, *Moldo-Valachie*, p. 245, states that girls are married at age 13 or 14; he mentions one girl who had been married three times by the age of 22. Lagarde, *Voyage*, p. 360, also states that girls marry so young that by age 15 or 16, some of them ask for divorce on frivolous pretexts. Quin, *Steam Voyage*, p. 174, reports that girls marry at age 13; he is the only traveler to state that men married young - at age 17 or 18. See also Mason, *Three Years*, p. 55.

⁵³ *Twenty Years*, p. 119.

religious life through a dearth of grooms⁵⁴. Those girls who married needed a large dowry. According to an American visitor to Romania in 1854, young men were prone to consider marriage only, when the proffered dowries reached substantial sums⁵⁵. The financial strain upon families with many daughters to marry was thus enormous. Some fathers chose to invest all their expendable wealth in a dowry for one daughter only, so that she at least could marry well. The other daughters were dispatched to convents, as it was considered a disgrace for an unmarried woman to remain at home with her parents.

Along with the early age of first marriage for women and the high dowries, the frequency of divorce also surprised the travelers⁵⁶.

It is interesting to compare this pattern of marriage with contemporary patterns prevailing in western Europe. According to the English demographer J. Hajnal, since probably the eighteenth century, if not before, the western populations have followed a pattern of marriage which Hajnal considers unique in the world⁵⁷. It is marked by two characteristics: advanced age at first marriage for both men and for women; and the presence of significant numbers of men and women in the population who do not marry at all. Evidently Romanian marriages of the early and middle nineteenth century, as described by our travelers, did not yet correspond to this "modern, west-European pattern of marriage". To learn precisely when and why Romanians first began to marry according to this modern, western pattern would make a valuable contribution to social history.

The travelers also sprinkled their accounts with many observations on religion and culture. Both clerics and laymen alike were interested in Romanian religious rites, their churches, monasteries, holy days, fasts and customs — especially those associated with marriage and death⁵⁸. Some discerned in the elaborate funeral practices survivals of Greek or Scythian customs. The Romanians, for example, placed a coin in the hand of the deceased and provided him with bread for his journey to the after-life — practices which reminded the foreign observers of ancient pagan

⁵⁴ Noyes, *Roumania*, p. 117, notes that unmarried aristocratic ladies are sent to convents, where they lead uncloistered lives. J. Skene, *Frontier Lands*, II, 34, heard of a convent with over 1000 nuns, many from the "highest families". According to F. Skene, *Wayfaring Sketches*, p. 223—4, through marriage arrangements a yearly cargo of Wallachian brides was sent to Athens. See also Le Cler, *Moldo-Valachie*, p. 173.

⁵⁵ Noyes, *Roumania*, p. 117; Bellanger, *Le Kéroutza*, I, 340; Wilkinson, *Account*, p. 144—45.

⁵⁶ Wilkinson, *Account*, p. 145; Skene, *Frontier Lands*, I, 339 and II, 23. Skene observes that fortunes generally belong to the women and that "divorce being easy, they keep their husbands in order by threatening to dismiss them, if they misbehave". For other comments on divorce, see Lagarde, *Voyage*, p. 360; Bellanger, *Le Kéroutza*, I, 337—65; Le Cler, *Moldo-Valachie*, p. 9 and p. 160; Beatty-Kingston, *Wanderer's Notes*, II, 8; and Parkinson, *Twenty Years*, p. 172.

⁵⁷ "European Marriage Patterns in Perspective", *Population in History: Essays in Historical Demography*, ed. David Glass and D.E.C. Eversley London, 1965, p. 215—25.

⁵⁸ Wilkinson, Bellanger, Le Cler, Henke, Walker and Noyes are particularly rich in comments on religious and social customs.

rituals⁵⁹. Others saw similarities between Romanian ceremonies of engagement and marriage and those practiced by the ancient Romans⁶⁰. These fanciful attributions may have little interest for the modern anthropologist or the folklorist, but the visitors do at least provide extensive and colorful descriptions of these religious and social rituals.

The travelers assessed the religious spirit of the Romanians in often contradictory ways. To some, the Romanians appeared deeply religious, as shown by their fasts, their holy days, their wealthy churches and crowded monasteries⁶¹. Others chastized Romanians for their alleged attachment to pagan ways and, justly or not, for their indifference to basic Christian precepts⁶². Excessive gambling, luxurious living in the capitals, the taste for Parisian fashions among the women, were frequently cited and deplored. Still, some of the writers who condemned women for their elegant attire could not suppress admiration for the stunning results⁶³. Urban women were lauded for their beauty; peasant women for their industry. In spite of frequent biases, the accounts have left us a sparkling picture of nineteenth-century Romanian social life.

In this brief review of travel accounts, we have been able to examine only a few of the numerous topics which our authors mention. There is hardly a subject relevant to Romanian history which did not attract some comment from some traveler in the nineteenth century. This range and wealth of content are perhaps the chief value of travel accounts for the historian. We reiterate the warning that these accounts should be used with caution, and are best used together. The historian must determine when the traveler speaks as an independent witness, and when he is copying without acknowledgement an earlier author. Travel literature is also subject, perhaps more than other genres, to distortions attributable to prejudice or ignorance. The historian must be alert to all these faults and errors. Still, the reports of travelers provide numerous insights into Romanian history, especially social history, over the nineteenth century. In any comprehensive study of the society of the epoch, they eminently merit consideration.

APPENDIX

ACCOUNTS OF TRAVELERS IN ROMANIA IN THE NINETEENTH CENTURY: A PARTIAL BIBLIOGRAPHY

Beatty-Kingston, A. *A Wanderer's Notes*, 2 vols. London, 1888.

Bellanger, Stanislas. *Le Kéroutza: Voyage en Moldo-Valachie*, 2 vols. Paris, 1846.

A chatty, rather superficial description of life principally in Bucharest by a young French author, written in 1836.

⁵⁹ Neale, *Travels*, p. 172; Noyes, *Rumania*, p. 169–76; Walker, *Untrodden Paths*, p. 27–33. English travelers in the 1930's found some of the same traditions among the Romanian peasants. See Hall, *op. cit.* p. 77 and p. 180; Henry Baerlein, *In Old Romania* (London, 1940), p. 193.

⁶⁰ Noyes, *Roumania*, p. 104 ff.; Le Cler, *Moldo-Valachie*, p. 281 ff.

⁶¹ O'Brien, *Journal*, p. 88.

⁶² Skene, *Frontier Lands*, II, 58–59; Curtis, *Black Sea*, p. 357–63; Walsh, *Narrative*, p. 136; Noyes, *Roumania*, p. 137; Smyth, *Year*, p. 21; and Le Cler, *Moldo-Valachie*, p. 26.

⁶³ Labbé, *Vivante Roumanie*, p. 25; Lagarde, *Voyage*, p. 324; Curtis, *Black Sea*, p. 365; O'Brien, *Journal*, p. 57; Crosse, *Carpathians*, p. 2–3; Noyes, *Roumania*, p. 123; and Le Cler, *Moldo-Valachie*, p. 33.

- Carlisle, Earl of. *Diary in Turkish and Greek Waters*, 2nd ed. London, 1854.
An account of a Danubian voyage with a stop at Galatz.
- Claridge, R. T. *A Guide along the Danube, from Vienna to Constantinople, Smyrna, Athens, the Morea, the Ionian Islands and Venice from the Notes of a Journey Made in the Year 1836*, London, 1837.
A guide particularly designed for travelers on the Danube river.
- Crosse, Andrew F. *Round about the Carpathians*. Edinburgh, 1878.
- Curtis, William E. *Around the Black Sea*. New York, 1911.
By an American journalist; includes a section on Romania.
- De Gubernatis, Angelo. *La Roumanie et les roumains; impressions de voyage et études*, Florence, 1898.
- Elliott, Charles B. *Travels in the Three Great Empires of Austria, Russia and Turkey*, 2 vols. Philadelphia, 1839.
The first volume contains a cleric's account of his visit to Moldavia.
- Henke, Rudolf. *Rumanien, Land und Volk. In geographischer, historischer, statistischer und ethnographischer Beziehung, sowie in Reiseerinnerungen nach dreijährigen eigenen Beobachtungen und mit Benutzung authentischer Quellen unter bevorzugter Berücksichtigung der gegenwärtigen Lage*, Leipzig, 1877.
A detailed description of Romania and an account of the author's visit there in 1868—71.
- Labbé, Paul. *La vivante Roumanie*, Paris, 1913.
A description of Romania by an expert on Russia.
- Lagarde, Comte de. *Voyage de Moscou à Vienne, par Kiow, Odessa, Constantinople, Bucharest et Iermandstadt: ou lettres adressées à Jules Griffith*, Paris, 1824.
Largely derivative in its Romanian materials.
- Le Cler, G. *La Moldo-Valachie: ce qu'elle a été, ce qu'elle est, ce qu'elle pourrait être*, Paris, 1866.
An opinionated but not imperceptive account by a young Frenchman who spent several years in Romania.
- Mason, John. *Three Years in Turkey: The Journal of a Medical Mission to the Jews*, London, 1860.
Includes a lengthy description of life among the Jews in Moldavia.
- Moltke, IICllmuth Graf von. *Briefe über Zustände und Begebenheiten in der Türkei aus den Jahren 1835 bis 1839*, Berlin, 1841.
Some observations on Wallachia by a young army captain later to become the famous marshal.
- Neale, Adam. *Travels through Some Parts of Germany, Poland, Moldavia and Turkey*, London, 1818.
A beautifully illustrated account by a doctor.
- Noyes, James O. *Roumania: The Border Land of the Christian and the Turk, Comprising Adventures of Travel in Eastern Europe and Western Asia*, New York, 1858.
Account by an American doctor in the service of the Ottoman army, largely derivative in its materials but with a few personal observations.
- O'Brien, Patrick. *Journal of a Residence in the Danubian Principalities, in the Autumn and Winter of 1853*, London, 1854.
By a British journalist; rich in political comment and military observations.
- Oliphant, Laurence. *The Russian Shores of the Black Sea in the Autumn of 1852 with a Voyage down the Volga, and a Tour through the Country of the Don Cossacks*, New York, 1854.
- Pardoe, Julia. *The City of the Sultan and Domestic Manners of the Turks with a Steam Voyage up the Danube*, London, 1854.
A description of a journey up the Danube by an American writer of popular history.
- Parkinson, Maude. *Twenty Years in Roumania*, London, 1921.
Unsophisticated but perceptive personal account of an Irish teacher who from 1889 spent twenty years in Romania.
- Pigcory, Félix. *Les pèlerins d'Orient: Lettres artistiques et historiques sur un voyage dans les provinces danubiennes, la Turquie, la Syrie et la Palestine avec mission du gouvernement*, Paris, 1854.
- Quin, Michael J. *A Steam Voyage down the Danube with Sketches of Hungary, Wallachia, Servia, Turkey*, 3rd ed., Paris, 1836.
One of the most widely used of travel accounts.

- Rosny, Léon de. *Les romains d'Orient; l'ethnographie de la Roumanie*, Paris, 1885.
- Samuelson, James. *Roumania, Past and Present*, London, 1882.
An investigation of conditions in Romania by an English barrister.
- Sestini, Domenico. *Viaggio curioso, scientifico, antiquario per la Valachia, Transilvania e Ungheria fino a Vienna*, Florence, 1815.
An early description written by an Italian naturalist and numismatist.
- Idem*, *Viaggio in Valachia e Moldavia con osservazioni storiche, naturali e politiche*, Milan, 1835.
- Skene, Felicia M. F. *Wayfaring Sketches among the Greeks and Turks on the Shores of the Danube*, 2nd ed., London, 1849.
- Skene, J. K. *The Frontier Lands of the Christian and the Turk Comprising Travels in the Regions of the Lower Danube in 1850 and 1851*, 2 vols., 2nd ed., London, 1853.
A lively collection of miscellaneous information; by a British merchant who spent twenty years in eastern Europe.
- Smyth, Warrington W. *A Year with the Turks or Sketches of Travel in the European and Asiatic Dominions of the Sultan*, New York, 1854.
A highly sympathetic treatment of the Turks, but not of the Romanians.
- Thouvenel, Edouard. *La Hongrie et la Valachie: Souvenirs de voyage et notices historiques*, Paris, 1840.
The keen and informed comments of the future minister of foreign affairs under Napoleon III.
- Walker, Mary A. *Untrodden Paths in Roumania*, London, 1888.
A vivid and detailed account of urban and rural life in Romania, with descriptions of eleven monasteries.
- Walsh, R. *Narrative of a Journey from Constantinople to England*, Philadelphia, 1828
- Wilkinson, William. *An Account of the Principalities of Wallachia and Moldavia with Various Political Observations*, London, 1820.
Invaluable mine of information by a long-time British consul in Bucharest.

L'EXPANSION OTTOMANE AUX XIV^e ET XV^e SIÈCLES À TRAVERS QUELQUES OUVRAGES RÉCENTS

« The Turks have constantly been an imperial people » ; cette constatation de l'un des auteurs discutés au cours de notre exposé met en pleine lumière la vocation de fondateurs d'États des Turcs, aussi bien de ceux qui ont bâti des empires dans les steppes euro-asiatiques que de ceux qui, établis sur les territoires d'anciens *Kulturlander*, ont mis les fondements de constructions étatiques autrement durables. Parmi ces derniers, la destinée la plus glorieuse était réservée au conglomérat tribal des Osmans.

Les trois premiers siècles de l'histoire ottomane ont été l'époque de l'expansion territoriale vertigineuse de la nouvelle puissance et celle de l'épanouissement de ses institutions ; c'est ce que l'on convient désormais d'appeler « l'âge classique » de l'histoire ottomane. Les études que nous nous proposons de présenter dans les lignes suivantes sont toutes consacrées à divers aspects de l'expansion ottomane à cette époque. Mais avant d'aborder le sujet même, quelques brèves remarques préliminaires s'imposent.

L'entrée des peuplades turques dans l'espace du Moyen et Proche Orient a été une migration semblable à celle des autres peuples migrants ; de l'avis de l'un des plus réputés spécialistes de l'histoire ottomane, E. von Grunebaum, la victoire des Osmans a été l'un des derniers succès enregistrés par la poussée des nomades dans le monde civilisé. Mais tandis que, en général, les formations étatiques des nomades turcs et mongols ont été fragiles—elles disparaissent à plus brève ou plus longue échéance sans laisser des traces durables—les Osmans, dépassant leur ancien *Unterbau* tribal, ont réussi à créer un État durable. De l'avis unanime des spécialistes, cette évolution particulière est en première place due à la position géographique du beylik d'Osman et nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur cet aspect essentiel. Mais, si les Osmans ont su tirer tout le profit de cette position géopolitique favorable, le fait s'explique aussi par le génie administratif et militaire des premiers sultans et par l'appui donné à la jeune dynastie osmane par les *oulémas* et les communautés d'*ahi*, rouages de première importance du nouvel État. Ces facteurs ont été décisifs, sans doute, mais ils ne suffisent pas à expliquer l'évolution des Osmans, des structures tribales à l'État-empire ; la même vocation impériale, si elle s'était réalisée dans la steppe, les aurait déterminés, de toute probabilité, à conserver comme les autres nomades, leurs structures originaires. Mais les hordes turques qui ont mis les fondements de l'Empire ottoman ont été obligées d'adopter un héritage étranger à leurs traditions et, ce faisant, de s'adapter à une nouvelle réalité : le féodalisme islamique. Comprenant qu'il ne lui était plus possible de maîtriser avec les structures gentiliques traditionnelles le territoire déjà vaste sur lequel s'étendait son pouvoir, le sultan Orkhan a renoué l'organisation militaire du sultanat en ouvrant la voie à sa féodalisation. Les instruments et les structures féodales (le timar et les kapıkullar) et islamiques de l'Empire étaient ainsi virtuellement créés ; la conquête allait donner corps à cette virtualité et faire de la minuscule principauté des Ottomans l'une des grandes réalités de l'histoire universelle.

Quelles ont été les grandes étapes et les directions de l'expansion ottomane ? Quelle a été la place de la flotte ottomane dans l'ensemble des forces armées de l'Empire ottoman ? Quelles ont été les étapes de l'évolution de la puissance navale ottomane et quelles ont été les réactions des cercles dirigeants de l'Empire face à l'option expansion terrestre ou navale ? Quel a été le rôle des grandes routes du commerce international et du pèlerinage dans le choix des directions de l'expansion ? Quel a été, enfin, le poids de la diplomatie dans l'ensemble des facteurs qui ont assuré les grands succès militaires de la Sublime Porte ? Voici quelques-unes des questions auxquelles s'efforcent de répondre les études discutées ci-dessous et auxquelles les bulletins que nous nous proposons de présenter régulièrement à l'avenir et de façon plus systématique sur le même thème, ajouterons sans doute de nombreux autres.

Pour les trois premiers siècles de l'histoire ottomane, les médiévistes ont depuis peu à leur disposition le manuel du professeur Halil İnalcık, *The Ottoman Empire, The Classical*

Age 1300—1600, New York, Washington, 1973, XII + 258 p., que l'on n'hésitera pas à qualifier de classique, malgré la date récente de sa parution; renfermant une immense documentation, recueillie par l'auteur le long d'une vie consacrée à l'étude de l'histoire ottomane et maîtrisée par un exceptionnel esprit de synthèse, le travail de H. Inalcik nous présente les institutions et les rouages de la société ottomane à l'âge classique. L'admirable dissection que nous offre l'auteur nous révèle l'équilibre fonctionnel d'une société en pleine expansion. Il n'y a pas lieu de présenter dans son ensemble un livre qui embrasse tous les aspects de la société ottomane; (voir le compte rendu paru dans cette même revue, n° 3/1974); nous nous contenterons donc de mettre brièvement en évidence les éléments nouveaux de cette synthèse en ce qui concerne la création et l'expansion de l'Empire. Évidemment ce n'est pas dans le récit évènementiel, forcément très limité, que réside la nouveauté de ce livre mais dans la vision d'ensemble, organique, d'une société née de la conquête et dont les institutions fondamentales ont été l'instrument de cette fonction vitale. Ce fut justement cette parfaite correspondance entre la vitalité conquérante et les institutions que se sont donnés les conquérants qui a fait des XIV^e—XVI^e siècles l'époque classique de l'histoire ottomane; par contre, la fin de l'âge des conquêtes coïncide avec le dérèglement de cette harmonie classique; la fin du XVI^e siècle qui a marqué en même temps l'arrêt de l'expansion et la déchéance des anciennes institutions est « the main dividing line in Ottoman history » (p. 4) Cette réalité structurelle essentielle que H. Inalcik est le premier à avoir saisie et mise en pleine lumière constitue la clef de voûte de son livre.

C'est dans le cadre des réalités originaires fondamentales — la guerre sainte et la colonisation — qu'il faut replacer toute l'histoire de l'expansion ottomane; évidemment ces caractéristiques essentielles, loin d'être propres aux Ottomans, étaient communes à tous les beyliks tires d'Asie Mineure. Si les Ottomans en ont été les grands bénéficiaires, si ils ont eu part d'une destinée singulière, le fait s'explique par la position géographique privilégiée qu'ils occupaient en Asie Mineure, position qui a offert à leur vocation conquérante un terrain pratiquement illimité. En s'infiltrant en Europe, les Ottomans ont mis les fondements de leur future grandeur; ce fut au cours de sa confrontation avec les puissances européennes et sur un front de plus en plus large, sous ses premiers sultans, que le petit beylik ottoman qui, à ses origines ne différait en rien des autres principautés turques de l'Asie Mineure, allait progressivement se muer en un Empire. La conquête de Constantinople a donné à la domination ottomane en Europe un caractère irréversible et a conféré aux sultans une légitimité internationale dont Mehmet II a su tirer largement profit. On ne pourra donc que souscrire à l'affirmation de l'auteur selon laquelle « Mehmed the Conqueror was the true founder of the Ottoman Empire. He established an Empire in Europe and Asia with its capital at Istanbul, which was to remain the nucleus of the Ottoman Empire for four centuries. He used the title "Sovereign of the two Lands" — Rumelia and Anatolia — "and of the two Seas" — the Mediterranean and the Black Sea » (p. 29).

Malgré les grandes victoires et conquêtes de Mehmet II, ce n'est qu'à partir de Sélim I^{er} que l'Empire ottoman a cessé d'être « a frontier state » pour devenir un califat islamique. A partir de cette époque, les sultans ne se limitent plus à la fonction de gardiens « des frontières », mais ils revêtent celle, autrement importante, de protecteurs de l'ensemble du monde islamique. A partir de Süleyman I^{er}, l'Empire ottoman devient un facteur majeur et permanent du jeu politique européen, intégration qui a accru encore la complexité du système des relations internationales à l'époque moderne: « up to 1596 there was no question of international politics which did not somehow involve the Ottomans » (p. 35).

Mais vers la fin du siècle un déclin précoce et prolongé guettait l'Empire qui avait excédé ses forces vives; déclin politique — fin de l'ère des grandes conquêtes — tout autant qu'institutionnel, les deux aspects étant, nous venons de le voir, strictement liés l'un à l'autre. De cette stagnation et ensuite regression l'impact de l'Europe, en plein processus de modernisation, a été, de l'avis de H. Inalcik, le principal responsable. Les institutions caractéristiques des États du Proche Orient que l'Empire ottoman avait adoptées — l'auteur s'inscrit en faux contre la thèse de N. Iorga épousée aussi par d'autres historiens qui voyaient dans l'Empire des sultans une « Byzance après Byzance » — se révélèrent incapables de faire face à la confrontation avec les puissances européennes. L'âge classique de l'Empire ottoman était révolu.

Les spécialistes des premiers siècles de l'histoire ottomane auront dorénavant à leur disposition un excellent instrument de travail, grâce aux efforts de pionnier fournis par le regretté Donald Edgar Pitcher dans son ouvrage monumental *A Historical Geography of the Ottoman Empire from the Earliest Times to the End of the Sixteenth Century*, Leiden, E. J. Brill, 1972, X + 171 p. + 36 planches; constatant le grand retard des études cartographiques relatives à l'histoire de l'Empire ottoman (« historians of the Ottomans have so far shown little interest in the usefulness of maps », p. V), l'auteur s'est assumé la tâche ingrate

de combler cette lacune, l'une des plus graves de cette branche de la science historique. Les historiens de l'expansion ottomane n'auront donc plus à envier leurs collègues qui consacrent leurs efforts à la connaissance d'autres empires et civilisations ; ils peuvent même s'enorgueillir de posséder un modèle du genre, instrument dorénavant indispensable à leurs recherches.

Un simple coup d'œil sur la liste des cartes est suffisant pour comprendre et les difficultés de la tâche assumée par D. S. Pitcher et l'importance décisive de son ouvrage pour le développement des études ottomanes. Un premier groupe de cartes (n^{os} 1 à 5) sert d'introduction à l'imposante suite de représentations cartographiques de la puissance ottomane à partir du XIV^e et jusqu'à la fin du XVI^e siècle ; sous le titre *Les Turcs dans l'histoire du monde* ce premier groupage nous offre une image schématique mais d'autant plus saisissante des étapes de l'affirmation historique des Turcs, au sens le plus large du terme. Suivent les cartes consacrées à l'État seldjoukide et aux émirats qui s'en détachèrent après son éroulement du fait de l'invasion mongole et à la situation de l'Asie Mineure et de l'Égée à la veille de la grande expansion ottomane (n^{os} 6—8). Avec la carte représentant les limites atteintes par l'émirat d'Osman et d'Orkhan à partir de 1300 et jusqu'en 1362 (n^o 9) nous entrons dans l'étape ottomane de l'histoire des Turcs. Les conquêtes de Murad I^{er} et de Bayezid^{er} qui en moins d'un demi-siècle ont fait de l'État ottoman l'une des grandes puissances de l'époque font l'objet d'une carte spéciale (n^o 11), à laquelle fait suite une autre, consacrée au reflux de l'État ottoman après la catastrophe d'Ankara et au cours des guerres civiles (n^o 12). Suivent les cartes représentant la reprise de l'Empire entre 1413—1451, cartes générales et cartes complémentaires concernant la Grèce, l'Albanie (n^{os} 13 à 15), les conquêtes de Mehmet II et de son fils Bayezid II (n^o 16), les limites superposées de l'Empire byzantin et de l'Empire de Melnet II (n^o 17), les relations internationales de l'Empire dans la seconde moitié du XV^e siècle (n^o 19), les conquêtes de Sélim I^{er} et de Suleyman le Magnifique (n^{os} 20 à 22), l'Empire de 1566 à 1612 (n^o 23), les divisions administratives de l'Empire (n^{os} 24—25) et, enfin, diverses cartes consacrées aux différentes régions et provinces intégrées à l'Empire ottoman ou se trouvant simplement en rapports de dépendance avec les sultans (Anatolie, Roumélie, Dalmatie, Bosnie, Pays Danubiens, mer Noire et Steppes du Nord, Caucase, Syrie, Mésopotamie, Kourdistan, Liban, Egypte, Arabie, et, enfin, Côtes Barbaresques (n^{os} 26 à 36). Chaque étape de l'évolution territoriale de l'Empire se trouve donc représentée dans son ensemble et dans ses aspects particuliers, régionaux, dans l'atlas de D. E. Pitcher. Le choix même des moments et des étapes de l'histoire ottomane sur lesquels s'est fixé l'auteur témoigne de ses profondes connaissances en la matière. La clarté de l'image, complète et simple à la fois, l'utilisation magistrale des couleurs, la technique exceptionnelle de l'exécution rendent les cartes encore plus suggestives pour les réalités qu'elles expriment.

Un texte très dense, véritable chronologie de l'histoire ottomane, sert d'introduction aux cartes et en facilite l'utilisation. Chaque carte ou chaque groupe de cartes fait l'objet d'une présentation des grandes lignes de l'expansion ottomane, dans ses diverses étapes. Fruit d'un travail laborieux, vu l'état actuel de nos connaissances qui trop souvent s'étaient sur des sources incertaines et souvent uniques, le texte introductif nous offre une excellente vue d'ensemble, en raccourci, de l'expansion ottomane et de la confrontation de la nouvelle puissance avec ses multiples adversaires ; elle est le résultat d'une attentive et compétente confrontation des sources mêmes.

Evidemment, un travail d'une telle envergure ne saurait échapper aux erreurs, dues pour la plus grande part aux pièges tendus par les sources, laconiques et incertaines, surtout pour les deux premiers siècles de l'histoire ottomane. Il n'entre pas dans l'intention de cet exposé sommaire de dresser une liste complète de dates et d'assertions sujettes à caution ou même à rectifier. Nous nous bornerons à suggérer quelques rectifications dont pourront éventuellement tirer profit les éditions ultérieures de l'ouvrage. S'il est vrai que, par exemple après Ankara, l'œuvre d'Orkhan et de Murad I^{er} a fait preuve d'une exceptionnelle solidité et qu'elle ne fut pas entamée par la vague qui avait englouti les conquêtes autrement prématurées et fragiles de Bayezid I^{er} (p. 57), il est sans doute exagéré d'affirmer que le principal résultat de la victoire de Timur Lenk a été d'illustrer l'immense valeur de l'État créé par les deux sultans. Le principal effet de cette confrontation a été celui de donner un coup de frein, pour un temps du moins, à l'expansion ottomane et même de faire reculer, les limites de l'Empire en Asie Mineure surtout, comme il résulte d'ailleurs de l'excellent abrégé historique consacré aux quatre décennies qui se sont écoulées entre Ankara et l'accession au trône de Mehmed II (*The Recovery after Ankara, 1402—1451*). L'histoire du Banat de Sévérin, brièvement esquissée par l'auteur, est à refaire, du moins dans quelques-uns de ses détails ; de même l'accession géographique de cette unité administrative dont les limites ont été très labiles le long de son existence. Ce ne furent pas les chevaliers teutoniques à être investis du Banat de Sévérin en 1247 (p. 72) — ils avaient été chassés de la région des Carpates une vingtaine

d'années plus tôt pour n'y revenir qu'au XV^e siècle — mais bien les chevaliers de l'Ordre de Saint-Jean, dont la présence effective dans le territoire qui leur avait été concédé reste encore à prouver. La « restauration » hongroise dans la même région du temps de Louis d'Anjou n'a été réelle que si l'on n'y comprend plus, comme à l'époque antérieure, tout le territoire s'étendant jusqu'à la rivière de l'Olt.

L'affirmation selon laquelle la première invasion ottomane en Transylvanie aurait été celle de 1432 (p. 73) doit être rectifiée, vu que la présence militaire des Turcs dans cette province est signalée au moins à partir de 1420 (v. à ce propos l'étude récente de G. Gundisch, *Stebenburgen in der Turkenabwehr, 1395—1526*, dans la « Revue roumaine d'histoire », 13, 1974, 3, p. 415—443). Après les études récentes du médiéviste roumain Francisc Pall, la date 1446 pour l'exécution de Vlad Dracul par Jean Hunady (p. 72) doit être déplacée d'une année, c'est-à-dire en 1447. C'est grâce aux travaux du même spécialiste de la croisade au bas Moyen Âge que nous savons aujourd'hui avec certitude que, loin de rejeter l'armistice offert par le sultan, comme l'affirme l'auteur (p. 73) en suivant en ceci la thèse erronée de O. Halecki, le roi Vladislav de Hongrie, avant de la rompre à la veille de la campagne malheureuse qui finit à Varna avait bel et bien accepté de conclure une trêve avec les Ottomans. C'est à une simple assimilation hâtive de deux situations différentes au point de vue chronologique qu'il faut, sans doute, attribuer l'affirmation de l'auteur pour qui les deux Principautés Roumaines ont été également fondées au début du XIV^e siècle... » (p. 93). Si l'affirmation est passablement correcte pour la Valachie, elle ne l'est pas pour la Moldavie dont l'apparition sur la carte politique de l'Europe appartient à la seconde moitié du XIV^e siècle. En 1462, la Valachie n'était pas un « predominant pastoral land » (p. 94), comme le croit l'auteur, mais un pays prédominant agricole. Les Turcs ne se sont pas emparés en 1475 de Cetatea Albă (Akerman) (p. 94), bien qu'une attaque contre l'importante forteresse moldave eut eu lieu en cette année. Vlad l'Empaleur a été réinstallé au trône en 1476 et non pas l'année suivante (*ibidem*). La reconstitution des événements qui ont mené à la conquête de Caffa par les Turcs, en 1475, est légèrement dénaturée dans l'exposé de l'auteur. Mengli Giray, le khan des Tatares de Crimée, ne se trouvait pas en conflit avec des « Tatares résidant à Caffa » (p. 97); ce fut, au contraire, Mengli Giray qui, en conflit avec la faction proottomane de l'aristocratie tatare, s'était vu contraint de chercher refuge auprès des Génois de Caffa. Mais on ne pourra que souscrire au jugement qu'il formule sur la campagne ottomane en Crimée en 1475 qui, à son avis, a été « one of the most important and far-sighted of all the Conqueror's undertakings » (*ibidem*). Quant aux campagnes réitérées de Süleyman le Magnifique en Hongrie, il est peu probable que le but du sultan ait été celui « d'affaiblir » son ancien rival (p. 115), qui avait perdu sa force offensive. Toutes les données disponibles sur la politique hongroise du grand sultan tendent à confirmer le point de vue selon lequel son but réel a été d'empêcher, à n'importe quel prix, la réalisation du rêve des Habsbourgs d'ajouter le pays à leurs possessions, perspective intolérable pour l'Empire ottoman. Il n'y a pas lieu de revenir sur les cartes dont l'exécution est exceptionnelle; notons seulement quelques erreurs de détail ou omissions que le lecteur averti rectifiera sans grande difficulté (par exemple Schassburg et non pas Schossberg, carte XIII; Aydın et non pas Aysır, carte VII; à rectifier sur la carte XIII l'emplacement de Vaskapu qui ne se trouve pas en amont mais en aval de Belgrade; l'État Akkoyunlu mériterait sans doute à figurer sur la carte XVI; s'il est vrai que la Géorgie ou, mieux encore, les principautés géorgiennes n'ont pas été en situation de confrontation permanente avec l'Empire ottoman au XV^e siècle, carte XIX, il ne faut quand même pas perdre de vue que les princes géorgiens ont participé aux coalitions antiottomanes dirigées par Uzun-Hasan).

C'est une perspective complètement nouvelle qui s'offre à l'investigation de l'histoire politique de l'Empire ottoman au tournant du XV^e siècle et jusqu'à la campagne de Süleyman le Magnifique en Hongrie, (1526), grâce à l'étude riche en suggestions et conclusions de premier ordre que l'historien américain Andrew C. Hess, *The Evolution of the Ottoman Seaborne Empire in the Age of the Oceanic Discoveries, 1453—1525*, « American Historical Review », 75, 1970, 7, p. 1892—1919, a consacrée à l'expansion de la puissance navale ottomane. En effet, en se fixant comme objectif l'analyse de la confrontation de deux thalassocraties — celle du Portugal en quête des produits orientaux et celle de l'Empire ottoman, qui avait assumé le contrôle de quelques-unes parmi les plus importantes routes du commerce oriental — l'auteur a été amené à réfléchir sur une série de questions fondamentales pour l'histoire ottomane et que les historiens ont jusqu'à présent négligées.

C'est d'abord une histoire en raccourci des débuts de la puissance navale turque que nous présente l'auteur, en guise d'introduction à son sujet; efforts de constitution d'une flotte de la part des Seïdjuks et des émirats qui ont succédé au sultanat de Roum, résistance de la part de Byzance et surtout de Venise — bien plus efficace celle-ci — à cette affirma-

tion navale qui commençait à devenir menaçante en Egée au XIV^e siècle, nécessité vitale pour les Ottomans de se doter d'une flotte afin de pouvoir assurer la stabilité et l'unité de leur État chevauché sur deux continents, impossibilité de conquérir Constantinople sans le concours d'une force navale suffisante pour tenir en respect Gênes et Venise — ce qui explique la conquête si tardive de Byzance par les Turcs — précarité du système offensif et défensif de l'État ottoman, tant que sa principale ligne de communication intérieure, celle qui reliait l'Asie et l'Europe pouvait être interceptée par ses adversaires — les événements de 1444 se chargèrent de mettre en évidence le danger mortel inhérent à cette situation —, importance décisive de l'occupation de Constantinople du point de vue de l'évolution de la puissance navale ottomane; voici les éléments essentiels de cette préhistoire de l'affirmation maritime des Ottomans.

A cet égard les règnes de Mehmet II et de Bayazid II ont été décisifs. Bien servi par ses sujets chrétiens orthodoxes que sa politique confessionnelle tolérante lui a permis d'utiliser en masse et qui ont mis à sa disposition des cadres expérimentés et manifestant un grand intérêt à la cartographie, qui a connu un grand essor à sa Cour, le Conquérant de Constantinople a été aussi le fondateur de la véritable puissance navale ottomane. L'essor rapide de la puissance navale ottomane du temps de Mehmet II, la décision du Conquérant de déloger les Vénitiens de leurs possessions en Egée et de desserrer l'étreinte que Venise exerçait sur les possessions continentales des Ottomans à partir de leurs positions insulaires, rendaient le choc inévitable. La longue guerre turco-vénitienne (1463—1479) a été l'étape décisive du duel historique des deux puissances. La supériorité navale ottomane s'était manifesté avec éclat au cours de cette guerre par la conquête de Negrepont, clé du système colonial vénitien en Egée. Les limites de l'affirmation navale ottomane à cette époque en Méditerranée orientale ont été fixées par les échecs subis à Rhodes et à Otrante.

Continuant la politique de son père, Bayazid II s'efforça de démanteler ce que Venise gardait encore de ses positions insulaires (guerre turco-vénitienne 1499—1503). Dorénavant Venise a été obligée à se résigner à la suprématie navale de l'Empire ottoman en Méditerranée orientale. C'est encore sous Bayazid II que l'appel massif aux corsaires, véritables ghazis de la mer, a imprimé une nouvelle tournure à la guerre navale.

Libre de la menace vénitienne, le sultan engage une nouvelle politique en Asie qui, d'étape en étape, allait porter la puissance ottomane jusqu'à l'océan Indien. Ce furent les Mamelouks d'Égypte qui, dénués d'une véritable flotte et, partant, incapables de faire face par leurs propres moyens à la pression des Portugais, de plus en plus agressifs non seulement dans l'océan Indien (1509, victoire d'Alméida à Diu), mais aussi bien en mer Rouge (1513) où ils firent leur apparition à plusieurs reprises, invoquèrent le concours ottoman. Face à la menace qui leur venait de la part des Portugais — qui interceptaient maintenant la route océanique du commerce oriental — les Mamelouks firent taire les appréhensions plus que justifiées que leur inspiraient les Ottomans. Matériaux pour les constructions navales, armement et surtout cadres spécialisés furent envoyés par les Turcs à l'Égypte des Mamelouks. Dans ses rapports, Albuquerque fait état du concours fourni par *os Rumes* aux Mamelouks, surtout après la grande victoire remportée sur les Safavides en 1514. Mais bientôt l'Empire ottoman allait assumer directement la « protection » du monde islamique face à la menace portugaise. Salman Reis, l'un des inspirateurs de la politique navale ottomane, implante la domination ottomane jusqu'au sud de l'Arabie; l'épreuve de force entre les flottes portugaises et ottomanes à Jedda en 1517 n'a pas éliminé la puissance navale des Turcs de la mer Rouge, comme semble l'avoir espéré le commandement portugais. L'annexion de l'Égypte par le sultan Selim I^{er} semblait rendre inévitable une âpre confrontation, de longue durée, entre les deux puissances. Pour parer au nouveau danger que leur flotte n'avait pas été en mesure d'éliminer et pour barrer la route des Indes aux Ottomans, les Portugais s'allent à la Perse d'Ismail Shah, à l'Éthiopie et aux puissances de l'Inde du Sud. Du côté turc, la conquête de Rhodos (1522) devait faciliter les communications maritimes avec l'Égypte et la mer Rouge. C'est à ce point de l'évolution que les facteurs de décision de l'Empire se virent obligés de faire leur choix entre la poursuite de l'expansion navale dans le Sud et la reprise de l'offensive en Europe, en direction de la Hongrie. Les forces traditionnelles inspirées par l'ancien esprit de conquête territoriale ont finalement eu le dessus, la vocation continentale des ghazis s'avérant plus forte que la vocation navale de date plus récente. Dans le Sud, l'Empire se contenta d'opérations navales mineures tandis que se préparait le grand coup en direction de la Hongrie. Ce faisant, l'Empire ottoman renonçait à l'intention de chasser les Portugais de l'Océan Indien qu'il semble avoir épousée un instant, à l'instigation de son état major naval. Une nouvelle « frontière » s'établissait ainsi séparant l'empire maritime des Portugais, fait de points d'appui pour les liaisons navales, et l'empire fondamentalement continental des Ottomans, dont le domaine naval n'allait plus dépasser la Méditerranée orientale, la mer Noire et la mer Rouge.

L'expansion ottomane au XVI^e siècle, à l'époque donc qui a été en même temps celle du maximum de dynamisme conquérant et des premiers indices de la future contraction, a récemment fait l'objet d'un important ouvrage destiné à occuper une place de premier ordre dans les études consacrées à notre sujet. À vrai dire l'ouvrage de l'osmaniste américain K. M. Kortepeter, *Ottoman Imperialism during the Reformation: Europe and the Caucasus*, London, New York, 1973, XX + 278 p. ne s'intéresse qu'à deux des grandes directions de l'expansion ottomane au XVI^e siècle, et le sous-titre du livre le fait clairement entendre aux lecteurs. Au centre de la recherche de Kortepeter se trouve l'évolution des rapports de la Porte ottomane avec les Tatares de Crimée et la fonction revêtue par ces derniers dans la stratégie politique et militaire de l'Empire ottoman. Grâce à ce livre nous sommes en mesure d'entrevoir et, mieux encore, de comprendre dans ses lignes d'ensemble et dans ses détails la portée des événements qui, au cours du dernier quart du XV^e siècle, avaient réduit le Khanat de Crimée à la situation de puissance vassale par rapport aux nouveaux maîtres des Détroits.

C'est sur un tableau d'ensemble de la situation politique en Europe orientale et au Caucase, du point de vue de Constantinople turque et des alignements politiques (« the patterns of alignment ») qui avaient résulté de l'implantation durable de la puissance ottomane dans cette vaste région, que s'ouvre le livre de Kortepeter. L'importance décisive de l'emprise ottomane sur la mer Noire et du contrôle de son « rameau » continental, le Danube, et partant la possibilité de s'assurer l'exploitation économique des régions riveraines sont d'emblée mises en évidence par l'auteur : « To gain some idea of the rich revenues of the Black Sea region is to go a long way toward explaining the power and tenacity of an Empire which until the end of the eighteenth century was able to keep the European powers out of its Balkan and Anatholian heartlands » (p. 3)¹. Faire cette constatation signifie en même temps expliquer l'acharnement qu'ont mis les sultans à conserver à la mer Noire la situation de chasse réserve de l'Empire et de s'assurer le contrôle de la ligne du Danube, dont l'importance vitale du point de vue stratégique et économique avait été jadis relevée par Fr. Babinger.

L'une après l'autre les puissances pontiques ont dû se soumettre à la volonté des maîtres des Détroits et établir avec eux des rapports de dépendance, rapports qui ont été sensiblement différents d'un cas à l'autre. Outre les territoires directement incorporés — ceux du littoral du Nord de l'Asie Mineure, ceux du Sud du Danube et de la Hongrie centrale — il y avait les pays tributaires et vassaux au Nord du fleuve et sur le littoral nordique de la mer Noire — la Valachie, la Moldavie, le Khanat de Crimée et, plus tard seulement, la Transylvanie — enfin, les points d'appui militaires avancés, situés dans les Principautés Roumaines, en Crimée et à l'embouchure du Don, dont la fonction primordiale a été d'assurer la fidélité de ces vassaux trop enclins à s'émanciper de sous la tutèle de la Porte. L'importance du point de vue économique, politique et militaire de chacun des territoires faisant partie de ce vaste ensemble tombé sous la coupe de la puissance ottomane est brièvement discutée dans le cadre du premier chapitre qui n'appelle que quelques rectifications mineures. S'il est vrai, par exemple, que la Moldavie est devenue tributaire de l'Empire ottoman à partir du règne de Mehmet II, la Valachie par contre (p. 2) l'était depuis bien plus longtemps, probablement dès la fin du XIV^e siècle; la longue guerre turco-vénitienne, dont l'importance n'est plus à démontrer, n'a pas touché à sa fin en 1475 (p. 3), mais quatre années plus tard, en 1479; enfin, il est peu recommandable de jeter dans une même corbeille Génois et Vénitiens, quant au régime que leur ont réservé les sultans en mer Noire et d'affirmer qu'au XVI^e siècle « the Black Sea was progressively closed to the Genoese and the Venetians » (p. 6), vu que si la présence des Vénitiens dans la bassin pontique a été tant bien que mal tolérée au XVI^e siècle encore, les Génois par contre n'ont pas bénéficié d'une tolérance similaire; jusqu'à la preuve du contraire il faudra donc continuer à admettre que le commerce génois en mer Noire a cessé pour l'essentiel dès le lendemain de la chute de Caffa et des autres avant-postes pontiques de Gênes et qu'il n'a pas survécu jusqu'au XVI^e siècle.

Le contrôle exercé par les sultans sur le Khanat de Crimée leur a permis d'ériger une barrière solide entre leur propre sphère d'influence dans la steppe du Kiptchak et celle de la puissance en ascension du Grand-duché de Moscou et d'utiliser à ses fins militaires la redoutable « force de frappe » qu'était encore au XVI^e siècle la cavalerie légère des Tatares et qui allait faire la preuve de sa valeur aux cours des campagnes ottomanes au Caucase et en Hongrie. Quant aux Tatares, leur alliance avec l'Empire ottoman leur a permis d'échapper pendant plus de deux siècles, face à la pression de Moscou, au sort qui avait été réservé aux

¹ Mentionnons que K. M. Kortepeter est aussi l'auteur d'une étude spéciale consacrée à l'économie de la mer Noire au XVI^e siècle dans le cadre de l'Empire ottoman : *Ottoman Imperial Policy and the Economy of the Black Sea Region in the Sixteenth Century*, dans le « Journal of the American Oriental Society », 86, 1966, p. 86—113.

Khanats de Kazan et d'Astrakhan. Evidemment, comme toute alliance, celle qui lia les Turcs aux Tatares ne pouvait être dénuée de tensions, voire même d'affrontements, et c'est l'un des mérites de l'auteur d'avoir mis en lumière les uns et les autres tout au long de son livre qui est essentiellement consacré aux relations entre les deux puissances. L'existence d'une forte tendance hostile à la suzeraineté ottomane, dans les rangs de l'aristocratie tatare et les tentatives, couronnées de succès, des khans Mehmet Giray I^{er} (1514—1523) et Sahib-Giray I^{er} (1523—1551) d'affaiblir la mainmise ottomane sur leur État n'ont pas réussi à annuler la réalité dominante de ces relations, qui a été celle de la coopération. En effet, la menace que représentaient les Cosaques pour les Tatares et les Turcs également et surtout les rapides progrès de la menaçante puissance du Grand-duché de Moscou, sur le Bas Volga et vers la Mer Caspienne au cours des années 1550—1560, ne pouvaient qu'affermir les liens entre Constantinople et la Crimée. La vaine tentative commune d'enrayer les progrès de Moscou dans le bassin inférieur de la Volga et vers le Caucase fut marquée par l'expédition d'Astrakhan (1569) — à laquelle était lié le projet d'ouvrir un canal entre la Volga et le Don et, ce faisant, de faire dériver vers la mer Noire cette importante route du commerce oriental.

Du fait de l'avance russe en direction du Sud, le contrôle politique du Caucase commençait à revêtir une nouvelle dimension dans la politique extérieure de la Porte, vers la fin du XVI^e siècle. C'est aussi la raison pour laquelle l'ancien antagonisme turco-persan, qui héritait d'ailleurs des antagonismes antérieurs de Rome et de Byzance avec les puissances dominantes en Iran, allait dorénavant se fixer de préférence dans la région du Caucase, où la Perse safavide et Moscou se tendaient les mains dans un double but politique et commercial. Ce fut donc pour conjurer ce danger et pour écraser dans l'œuf la tentative d'établir une liaison commerciale directe entre la Perse et Moscou—ligne qui par les soins des marchands anglais aurait dû se prolonger jusqu'en Occident — que l'Empire ottoman, profitant d'ailleurs de la crise politique dans laquelle la Perse avait été plongée par la mort du grand chah Tahmasp I^{er} (1524 — 1576), se lança dans une politique de conquêtes en Caucase. Cette explication est confirmée par l'institution d'une flotte ottomane dans la mer Caspienne au lendemain des campagnes victorieuses dans le Caucase. Outre cet objectif primordial et non sans relation avec lui, la Porte se proposait encore d'établir un contact direct et permanent avec l'Asie centrale, afin d'être à même d'épauler les Uzbeques, ennemis de la Perse, et pour s'assurer d'une importante route commerciale et de pèlerinage dont l'importance avait été accrue par suite du contrôle de l'océan Indien par la flotte portugaise. Non négligeable pour la genèse du conflit a été l'antagonisme confessionnel ; l'auteur met en évidence la nécessité dans laquelle se trouvait l'Empire ottoman d'éliminer l'influence grandissante du shiisme, qui ralliait en Asie Mineure les adversaires de la domination ottomane constitués en une véritable « cinquième colonne » des Safavides.

Après s'être assurée du côté européen par les traités conclus avec Venise (1575), avec la Pologne et les Habsbourg (1577), la Porte ottomane a commencé les hostilités contre la Perse (1578). La campagne ottomane en Transcaucasie en 1578, ses grands succès et les revers limités qu'elle y subit, l'annexion à l'Empire d'importants territoires et la constitution de quatre nouveaux gouvernements (Shirvan, Kartli, Gurdjistan et Sukhum), les énormes sources de revenus que la Porte s'assura grâce à ses conquêtes, font l'objet d'un excellent exposé. Comme la Perse ne pouvait pas se résigner à ce large transfert de territoires et de richesses réalisé à ses dépens, la guerre allait se prolonger longtemps encore. C'est au cours de cette guerre que le rôle essentiel des Tatares de Crimée dans la stratégie orientale de la Porte s'est révélé dans toute son ampleur. En effet, — et c'est l'un des grands mérites du chapitre consacré à la guerre turco-persane — sans l'appui du Khanat de Crimée les gains réalisés par la Porte dans le Caucase auraient été vite perdus par suite de la contre-offensive persane. Ce ne fut que l'arrivée et l'intervention dans la lutte de la cavalerie tatare qui a sauvé au Shirvan le corps expéditionnaire ottoman, talonné de près par les troupes safavides en pleine contre-offensive, après le retrait du gros des forces turques (oct. 1578). Cette fonction militaire essentielle des Tatares pour la domination ottomane au Shirvan allait se confirmer au cours de l'année suivante (1579), lorsque le khan, Mehmed Giray, nommé commandant suprême pour le Daghestan par la Porte, se met en personne à la tête de ses troupes et finit par chasser l'armée persane du Shirvan ; de même, le retrait du khan à l'arrivée de l'automne a une fois encore mis en danger la situation des Turcs dans cette province essentielle pour les intérêts de l'Empire en Asie. Le retrait du khan après une nouvelle victoire, la situation délicate qu'il créait pour les Turcs, le refus direct ou indirect que Mehmed Giray opposa dorénavant aux nouvelles sollicitations de la Porte, la tension qui s'ensuivit dans les relations turco-tatares font l'objet d'une analyse serrée dans le cadre de ce chapitre qui s'intitule *The Crimean Tatars and the Persian War*. Mentionnons encore l'analyse, dans le même chapitre de la situation intérieure de la Perse safavide, du rapport des forces entre les deux

puissances rivales, de l'infériorité du point de vue politique et militaire de l'État safavide qui a finalement cédé le terrain face à la puissance ottomane. Après la grande bataille de Meş'ale Şāvāši (11 mai 1583), la Porte consolide sa situation, les princes géorgiens font acte de soumission et la domination ottomane au Daghestan, au Shirvan et en Géorgie s'affermir ; la conquête d'Erevan ouvre la voie à l'assaut de l'Azerbaïdjan. Nouveaux grands succès au cours de l'année 1585, lorsque les Ottomans se sont emparés de Tabriz ; dorénavant l'objectif primordial de l'offensive ottomane était atteint, la mer Caspienne se trouvant en parti, du moins sous contrôle turc, le danger d'une collusion entre la Moscovie et la Perse était de ce fait, évité. Le rapport des forces dans la région du Caucase s'était complètement changé et la Perse ne put faire mieux que de s'y résigner en concluant la paix avec la Porte en 1590. Les gains de la Porte étaient considérables, mais l'effort matériel auquel la guerre avait soumis l'Empire avait été si grand que l'équilibre économique en fut à jamais compromis.

L'auteur a sans doute raison de souligner les conséquences négatives de la guerre avec la Perse pour l'économie de l'Empire ottoman ; encore faut-il remarquer que d'autres spécialistes de l'histoire ottomane ont attribué l'épuisement des ressources de l'Empire aux guerres presque ininterrompues de Suleyman I^{er}. En même temps, il ne faut pas perdre de vue que d'autres facteurs ont contribué au moins en égale mesure avec la longue guerre contre la Perse pour bouleverser l'économie de l'Empire ; mentionnons entre les plus importants, l'impact de la crise monétaire européenne sur l'équilibre économique de l'État ottoman et la crise des institutions traditionnelles dont l'ampleur à cette époque a été mise en lumière par H. İnalcık.

L'étape finale de la guerre et l'évolution parallèle des événements en Crimée, où les Tatars entrèrent à plusieurs reprises en conflit avec la Porte ottomane, font l'objet du cinquième chapitre intitulé *The Tatar Revolt and the End of the Persian War*.

Le chapitre suivant nous introduit dans le monde de la steppe russe (*Gazi Giray and his Relations with the Steppe Powers, 1588—1594*) ; pour le Khanat de Crimée le contrôle de la steppe — donc les rapports avec Moscou et l'Union polono-lituanienne — continue à être le souci principal, mais sa dépendance de Constantinople l'entraîne de plus en plus dans les actions militaires ottomanes, au Caucase et en Europe.

Incapable de faire face seul à la pression de Moscou et conscient de cette incapacité, le Khanat de Crimée s'est résigné à la condition d'État vassal de la Porte, malgré les fortes tendances vers l'indépendance qui se manifestaient dans les rangs de l'aristocratie tatare, tendances qui de temps en temps prenaient le dessus. Après l'attitude plus indépendante d'un Mehmet Giray ou de Devlet Giray, Islam Giray (1584—1588), confronté par la pression de plus en plus forte des Cosaques, accepte un contrôle ottoman très strict, manifesté entre autres par la présence d'une garnison turque à Bahcesaray et par la préséance accordée au sultan de Constantinople par rapport au khan dans les prières du Vendredi. Cette tendance allait s'accroître encore sous Ghazi Giray successeur d'Islam Giray. Pendant son règne, les incursions des Cosaques s'intensifiaient pour culminer en 1589 avec une grande action dirigée contre la place-forte ottomane de Bender. Face à cette menace et vue l'attitude plus que douteuse de la Pologne qui s'efforçait d'obtenir des concessions de la part des Ottomans et de s'assurer le contrôle des Principautés Danubiennes, afin de redevenir une puissance pontique (projet de Jan Zamoisky) la Porte a réagi avec la plus grande fermeté. Malgré sa gravité, la crise qui s'ensuivit dans les rapports polono-turcs — sur ordre de la Porte les Tatars ont envahi la Podolie, tandis que les Turcs eux mêmes prenaient leurs mesures militaires — n'a pas abouti à la guerre. Ayant conclu la paix avec la Perse, la Porte ottomane se trouvait en position de force et la Pologne dut renoncer à sa tentative de modifier en sa faveur le statu-quo territorial et politique, dans la région de la mer Noire et du Bas-Danube (traité du 15 mai 1590).

Avec les deux derniers chapitres (*Social and Historical Unrest in Eastern Europe and the First Years of the Hungarian War, 1593—1596* ; *The Final Stages of the Long War and the Bocskay Revolt, 1597—1600*) la scène change ; c'est l'Europe centrale qui occupe maintenant la première place dans l'exposé de l'auteur. Les premières campagnes hongroises de Suleyman — surtout celle de 1526 avec tout ce qu'elle a de déconcertant pour les historiens — figurent en bonne place dans le premier de ces chapitres et nous croyons que l'auteur a bien saisi l'essentiel de la politique hongroise du sultan : « Even at this late date, it is clear that the Sultan would have been content to permit a neutral Hungarian Kingdom to exist on his borders if only the Papacy and the Habsburgs had foregone the temptation to place a Habsburg on the Hungarian throne but the Habsburgs were impatient in the sixteenth century : thus they were forced to learn some harsh political lessons from the Ottomans » (p. 124). Le rôle de la Réforme, et de son impact en Europe centrale sur l'évolution de la situation internationale fait lui aussi l'objet d'observations judicieuses. C'est à juste titre que Kortepeter souligne l'importance de ce facteur et de la réaction catholique patronnée par les Habsbourg

pour expliquer les succès ottomans en Hongrie et en Transylvanie. La politique de bascule de cette dernière principauté entre les deux grandes puissances qui se disputaient son contrôle est elle aussi mise en évidence, comme d'ailleurs le refus catégorique de la Porte d'accepter la domination des Habsbourg en Transylvanie — refus explicitement formulé par le sultan — se trouve aux origines de la campagne de Suleyman à Sziget (1566), où il trouva sa mort. Mais l'identité de mobile entre cette campagne et les expéditions antérieures en Hongrie — celles de 1526, 1529, 1538 — suivies par l'instauration de l'administration ottomane dans ce pays et par la campagne de 1566 — qui ont été toutes la manifestation directe du refus de la Porte d'accepter le contrôle exercé par les Habsbourg sur la plaine hongroise et sur la Transylvanie, a échappé à l'auteur. Encore plus éloigné de la réalité historique se trouve son exposé lorsqu'il touche à l'attitude de la Pologne par rapport à l'Empire ottoman; car, assimiler l'attitude de ce pays à celle de la Hongrie et de l'Albanie (« The three main centers of Christian resistance in Eastern Europe — Albania, Poland, and finally the Kingdom of Hungary — came to realize the futility of resisting Muslim arms and were forced to make accommodations favorable to the Turks » p. 123), signifie altérer sensiblement la perspective historique réelle, vu qu'au XV^e siècle (pour le XVI^e siècle l'auteur le constate lui-même, p. 180), la tendance vers le compromis et le respect réciproque des intérêts mutuels a prévalu dans les relations polono-ottomanes, et que les confrontations militaires n'ont été qu'exceptionnelles.

Le lecteur non averti ne saisira sans doute pas ce que veut dire l'auteur lorsqu'il affirme que les Vlaques de Transylvanie se sont mis au service des Roumains, des Turcs et des Tatares (p. 128—129), vu que Vlaques et Roumains, du moins dans l'espace nord-danubien, ont de tout temps été l'une et la même chose (tout aussi vague et dénuée de sens est la formule « the Vlach speaking peoples », p. 173).

La longue guerre qui a opposé les Habsbourg à l'Empire ottoman (1593—1606), et au cours de laquelle les Principautés Roumaines ont eu un rôle de premier plan, est présentée dans ses grandes lignes par l'auteur: préludes de la guerre, rôle de la diplomatie pontificale dans sa préparation, évolution de la situation militaire et politique; l'étroite interdépendance au cours de la guerre de la Valachie, la Transylvanie et la Moldavie, interdépendance qui se trouve à l'origine de la grande action militaire et politique de Michel le Brave en 1599—1600, la conscience qu'avaient les Turcs que seule l'élimination de la Transylvanie de la coalition anti-ottomane pouvait ramener les deux autres principautés sous sa dépendance, les conséquences décisives pour l'issue de la guerre de la révolte de la noblesse hongroise de Transylvanie contre les Habsbourg et de son entente avec la Porte sont correctement saisies au cours de cette partie finale du livre. On remarquera quand même que Varazdin et Oradea, en hongrois Nagy Váradi, sont deux localités différentes et non pas une seule, comme l'affirme l'auteur à plusieurs reprises p. 161, 167; de même, s'il est vrai que la noblesse hongroise était hostile à la lutte antiottomane et s'est ralliée autour de Bocskay pour changer le cours de la politique transylvaine, il ne faut tout de même pas identifier cette couche sociale, très influente sans doute, avec « les habitants de la Transylvanie » (p. 162), réalité bien plus vaste.

Évidemment, ces derniers chapitres, comme les autres d'ailleurs, réservent une place importante à l'action des Tatares au cours de la longue guerre qui a opposé les Ottomans aux Habsbourg.

Notre discussion est loin d'avoir épuisé les aspects de l'histoire ottomane et tatare analysés par l'auteur; rappelons encore une fois que pour tous ceux qui s'intéressent à la politique étrangère de la Porte ottomane au XVI^e siècle et surtout à ses rapports avec le Khanat de Crimée, le livre de Kortepeter sera dorénavant un ouvrage de référence obligatoire.

Șerban Papacostea et Virgil Ciociltan

LE III^e CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDES DU SUD-EST EUROPÉEN

Bucarest—septembre 1974

A Bucarest se sont déroulés, du 4 au 10 septembre 1974, les travaux du III^e Congrès international d'études du Sud-est européen, organisé sous l'égide de l'Association internationale d'Études sud-est européennes de l'UNESCO, avec la contribution directe de l'Institut d'Études sud-est européennes, le bâtiment de ce dernier abritant aussi le siège du Comité roumain d'organisation (Président : M. Berza ; Secrétaire général : Virgil Căndea ; Vice-Secrétaire général : Vlad Georgescu). Cette manifestation scientifique constitue un nouvel et important apport de la culture roumaine au renforcement de l'esprit d'entente réciproque et de collaboration créatrice dans des domaines d'activité aussi nombreux que vastes. Les applaudissements des participants ont marqué leur adhésion enthousiaste aux principes susceptibles de consolider la collaboration entre les États et, en même temps, la vie scientifique internationale ; ces principes ont été affirmés dans le message adressé par le Président Nicolae Ceaușescu aux participants au III^e Congrès international d'Études sud-est européennes, dont les travaux se sont déroulés sous son haut patronage.

Le programme compact et complexe du Congrès devait comprendre l'histoire multilatérale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, d'une zone ayant joué, assez souvent, un rôle décisif pour la destinée de notre continent et des régions voisines de l'Orient. La cinquantaine de rapports et corapports, les 600 communications environ et les nombreuses interventions ont engagé les 1.000 participants dans un ample dialogue scientifique afin de fixer les études sud-est européennes sur des bases de plus en plus clairement définies. On a constaté une attitude plus réceptive à l'égard du nouveau et de l'actualité en trois directions principales : 1. Il est incontestable qu'une zone d'une telle importance du point de vue de l'espace géographique et de la place occupée dans l'histoire, ne peut être étudiée de manière efficace, dans son ensemble, que par la confrontation du particulier avec le général, d'où il ressort le besoin d'une vision comparatiste. Ainsi, de nombreuses contributions ont cherché à établir une image historique plus consistante en dépassant les réalités strictement locales qui n'étaient pas toujours significatives. 2. Une image historique de ce genre doit être globale. L'histoire réelle, évoquant la vie des gens dans toute sa complexité, se situe au-delà du fait divers ou singulier ; elle doit intégrer, par l'effet d'une connaissance approfondie, les structures social-économiques, les institutions juridiques-politiques, les monuments d'art et de littérature, les établissements d'enseignement et de culture, les témoignages de la langue parlée par un peuple entier. Une construction scientifique de ce genre ne peut être réalisée que par une coopération pluri- et inter-disciplinaire des spécialistes. 3. On constate en même temps un intérêt croissant pour les réalités de la vie contemporaine, du point de vue historique, linguistique, culturel, ethnographique, sociologique, non seulement pour l'intervalle des deux guerres mondiales, mais aussi pour la période la plus récente jusqu'à nos jours. Cette tendance, destinée à contribuer au déchiffrement — causal et prospectif — des phénomènes contemporains est particulièrement constructive. Pour cette raison, les débats qui ont eu lieu dans le cadre du congrès ont mis en relief l'intensification du processus de modernisation, caractérisé par une large ouverture à tout ce qui est nouveau, du point de vue théorique et méthodologique.

En tenant compte de l'ancienne tradition de la recherche scientifique et du caractère des significations, on a consacré une place importante aux thèmes concernant l'histoire de l'espace sud-est européen, depuis l'origine jusqu'à présent.

La discussion des problèmes complexes concernant les « Rapports entre la Méditerranée et les Balkans durant les époques pré- et proto-historiques » a souligné encore une fois, par la richesse et la nouveauté des matériaux présentés, le fait que même dans les temps historiques les plus reculés la zone sud-est européenne était ouverte au monde extérieur, facilitant le développement même des rapports eurasiatiques et eurafriens (Rapporteurs : Milutin Garașnin, Franco Prendi, Georgi Georgiev, Vladimir Dumitrescu). D'amples débats ont été suscités par

le thème intitulé « Genèse des peuples balkaniques et la formation de leurs Etats », concernant la situation propre à chaque peuple de cette zone, ainsi que par l'existence de circonstances similaires ayant contribué à la constitution d'une physionomie ethnique et d'Etat caractéristique des régions carpatodanubiennes et balkaniques. De ce point de vue, plusieurs contributions ont insisté sur des facteurs décisifs, comme : la survivance de l'hellénisme, la persistance de la romanité orientale, la slavisation partielle (Rapporteurs : V. Tapkova-Zaimova, Marie Nystazopoulou-Pélekidis, St. Pascu et Şt. Ştefănescu). « Les relations culturelles du sud-est européen avec le monde méditerranéen et pontique » ont déterminé des discussions relatives au puissant militantisme culturel des peuples du sud-est européen en vue d'empêcher leur isolation et de maintenir un contact permanent avec les grands courants de l'esprit européen. De nombreuses références ont été faites au sujet de la protection et de la stimulation culturelle apportées par les Principautés Roumaines aux peuples habitant au sud du Danube qui se trouvaient directement sous l'oppression de la domination étrangère (Rapporteurs : Agostino Pertusi, Bihiku Koco, Ivan Dujcev, Virgil Cădea, G. G. Litavrin).

Au sujet du thème intitulé « Traits communs du développement économique et social des peuples balkaniques et du sud-est européen au cours de l'époque ottomane » (Rapporteurs : N. Todorov, Hahl Inalcik), les travaux ont mis en relief la capacité de ces peuples d'assurer — dans les conditions pénibles de la domination des sultans — le maintien d'un cadre de vie économique et sociale essentiel pour la renaissance nationale ultérieure. Etroitement liés, les thèmes « Les Balkans dans le cadre des relations entre l'Empire ottoman et les puissances européennes au cours des XV^e—XVIII^e siècles » et « Les Etats balkaniques et sud-est européens dans le cadre des relations internationales /fin des XVIII^e—XX^e siècles/ » (Rapporteur : George Castellani) ont été l'objet d'éclaircissements intéressants concernant l'attitude — souvent différenciée et contradictoire — des puissances européennes à l'égard des peuples de cette région qui luttaient pour obtenir l'indépendance et la consolidation de leurs Etats. Le mode même de formuler le thème « Mouvements sociaux et nationaux dans les pays du sud-est de l'Europe : traits communs et caractères spécifiques » (Rapporteurs : R. G. Plaschka — Arnold Suppan — Horst Haselsteiner, Stef. Pollo, N. Todorov, Ap. Daskalakis, Dim. Djordjevic, Vasilc Maciu) indique un ample programme de recherche comparative et pluridisciplinaire. En présentant les différents aspects de ce problème, on a souligné le fait que, dans nombre de cas, la révolte des masses populaires était dirigée contre le double joug social et national, représenté par les mêmes oppresseurs, d'où résulte le caractère complexe de ces mouvements. Les discussions engagées à ce sujet ont mis en évidence, surtout pour notre époque ou celle d'un proche passé, un paysage sud-est européen complexe et divers qui sollicite une étude scientifique réciproque mieux élaborée et plus approfondie.

Les différents aspects du « Développement de la pensée sociale et politique chez les peuples du sud-est de l'Europe à l'époque moderne et contemporaine » (Rapporteurs : N. P. Lalaj, Radovan Samardzic, Vlad Georgescu et Damian Hurezeanu) ont été évoqués par les spécialistes qui, dans le cadre des discussions, ont souligné les rapports entre le général et le particulier dans l'évolution idéologique de ces peuples, souvent confrontés par des problèmes similaires mais qui ont su formuler des solutions diverses. Un vif intérêt ont suscité aussi les discussions sur une série de thèmes rapprochés du point de vue thématique quoique séparés du point de vue historique. notamment : « Le processus d'urbanisation de l'espace balkanique jusqu'à la fin de l'Antiquité » (Rapporteurs : G. Michailov, Selun Islami, Valerian Velkov, Steph. Sinos, Mate Suic, Hadrian Daicoviciu) et « Hypothèque du passé et les impératifs de l'avenir » (rapporteurs : E. I. Druzinna, K. D. Grothusen, Evan Vlachos). Les divers points de vue exprimés ont réussi non seulement à atténuer l'image d'un ruralité immobile, véhiculée par une ample littérature, mais de mettre en lumière les traditions de la vie citadine héritées de l'Antiquité et de l'empire byzantin qui n'ont enregistré qu'une régression relative au cours de la domination ottomane. Enfin, le thème « Caractères et tendances du développement économique, social et institutionnel des Etats balkaniques et Sud-est européens » (Rapporteurs : Hasan Banja, Dim. Gofas, Gh. Zane) a animé les préoccupations axées sur l'histoire récente du rapport entre l'infra- et la super-structure dans les sociétés sud-est européennes.

Le programme du Congrès a accordé une place tout aussi importante — en tant que nombre et caractère des thèmes — aux problèmes concernant la linguistique, la littérature, le folklore, l'ethnographie, l'histoire de l'art et le droit. On a abordé, dans ces domaines aussi, une série de problèmes à caractère fondamental du point de vue théorique, en appliquant une méthodologie moderne, en vue de rénover l'étude de certaines réalités.

En ce qui concerne « Les langues balkaniques. Tendances parallèles et problèmes de structure » (Rapporteurs : N. Andriotis, Mahir Domi, Ivan Duridanov, Alex. Rosetti), les débats se sont caractérisés par une valorisation productive des concepts et des nouvelles techniques de recherche ; on a mis en relief une fois de plus le fait que les langues sud-est européennes peuvent

être groupées en « familles », du point de vue de la genèse, et qu'elles peuvent être considérées également du point de vue régional, leur existence séculaire dans le même espace déterminant un parallélisme et des similitudes. Dans le même esprit soulignant le côté historique du phénomène de la langue, on a discuté les thèmes : « Les langues littéraires des peuples balkaniques et Sud-Est européens dans leur évolution en rapport avec les transformations sociales pendant les XIX^e—XX^e siècles » (Rapporteurs : W. Bahner — O. Buchholz — W. Fiedler — R. Lotzsch, Andr. Kostallari, L. Abdrejcin, C. Th. Dimaras, Rad. Katicic, Alexandru Niculescu) et « Le sud-est européen et la Méditerranée. Interrelations linguistiques » (Rapporteur : Vlad Georgiev).

La même vision a animé les débats au sujet du thème « L'étude comparée des littératures du Sud-Est européen : problèmes et méthodes /XV^e—XX^e siècles/ (Rapporteurs : Zec Dumitrescu-Buşilenga, Alexandru Duţu); en partant du phénomène littéraire, les discussions ont mis en évidence l'insertion des cultures sud-est européennes dans le mouvement spirituel européen, avec une affinité marquée pour les tendances progressistes. Le même mode de poser les problèmes a caractérisé les débats concernant le thème : « Tendances humanistes dans les littératures du sud-est européen au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle » (Rapporteur : Bedr. Tuncel, Zija Xholi, Ek. Koumariou, Snat Smanoglu, Alex. Dima).

Un dialogue intéressant a été déclenché par le problème particulièrement important de la création populaire dans le domaine de la littérature; les contributions ont réussi à rendre l'image d'une zone sud-est européenne de littérature populaire et de folklore animée d'un mouvement continu, qui n'a toutefois pas altéré sa physionomie spécifique, constituée au long des siècles et caractérisée par des thèmes et des expressions de style en même temps communs et particularisés. Ce sont les conclusions des débats autour des thèmes : « Tradition et innovation dans le folklore des peuples du sud-est européen » (Rapporteurs : Albert Lord, Zihni Sako, Petar Dinekov, Dragoslav Antonievic, Adrian Fochi) et « Traits communs et traits particuliers du folklore des peuples balkaniques et sud-est européens — aspects interdisciplinaires » (Rapporteur : Zilni Sako). L'intérêt pour l'époque contemporaine a été clairement mis en relief par le thème : « Les civilisations rurales sud-est européennes au cours de l'époque moderne » (Rapporteurs : Irwin Sanders, Hekman Mara, Siub. Dukov, Stoian Ghencev, Mich. Meraklis, Romulus Vulcânescu) qui ont fait ressortir des informations et des détails particulièrement éloquentes au sujet du sort des collectivités rurales durant la période d'industrialisation et de modernisation radicale des structures social-économiques. Le thème « La civilisation urbaine et son impact sur le mode de vie des peuples balkaniques et sud-est européens » a dirigé l'investigation jusqu'à nos jours, en insistant sur les particularités accompagnant le processus d'urbanisation contemporain dans une zone géographique dont les Etats sont différenciés par des types d'organisation de la société dissemblables, un certain nombre de ces Etats étant depuis longtemps engagés sur la voie de la construction socialiste.

Un important problème a fait l'objet des discussions des participants à la section histoire de l'art; le thème « Tradition et innovation dans l'évolution des arts chez les peuples du sud-est de l'Europe », a suscité des contributions qui, accompagnées par une documentation photographique de valeur, ont souligné une fois de plus le caractère évolutif des arts, découlant de l'analyse des différents modèles et de leur réception originale. Des commentaires similaires ont été suscités par « Le problème de l'originalité du sud-est européen dans le contexte de l'acceptation du droit romano-byzantin et du droit occidental » (Rapporteur : Val. Al. Georgescu) qui a mis en relief, une fois de plus, le caractère erroné des conceptions exagérant l'importance des « modèles » reçus, en sousestimant la valeur du fonds original qui se perfectionne et s'adapte de cette manière, sans perdre sa propre individualité. Directement lié aux problèmes contemporains, le thème « La contribution du sud-est européen au développement du droit international durant l'époque moderne et contemporaine », a suscité des contributions comparatives au sujet des institutions juridiques et de leur évolution.



Les travaux du III^e Congrès d'études du Sud-Est européen ont abordé une série de problèmes scientifiques particulièrement complexes, qui ont encouragé de nouvelles approches théoriques et méthodologiques, en mesure d'aboutir à l'avenir à une interprétation plus approfondie des problèmes relatifs à un passé plus ou moins éloigné et qui n'ont pas encore reçus une solution convaincante; ce fait a été d'ailleurs souligné, comme une perspective nécessaire, aussi bien dans la Conférence d'ouverture du président du Congrès, le pr M. Berza : « Les études du Sud-Est européen, leur rôle et leur place dans l'ensemble des sciences humaines », que dans les exposés complémentaires concernant la Bulgarie, la Grèce, L'URSS et la R. Fédérale d'Allemagne, présentés par N. Todorov, Marie Nystazopoulou-Pélekidis, V. N. Vinogradov, K. D. Grothusen. C'est dans cette perspective que le Congrès de Bucarest a marqué

un important moment dans l'histoire des études consacrées à une vaste et importante zone de civilisation humaine, en impulsant les recherches qui contribuent à la connaissance réciproque des peuples du Sud-Est européen.

Eugen Stănescu

EXPOSITION DE LIVRES AU III^e CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDES DU SUD-EST EUROPÉEN

A l'occasion du III^e Congrès international d'études du Sud-Est européen (Bucarest, 4–10 septembre 1974), une exposition de livres illustrant les différents domaines de ces études a été ouverte, avec le concours des Comités nationaux d'études sud-est européennes des pays participants et celui de la Bibliothèque Centrale de l'Université de Bucarest, au siège de cette importante réunion scientifique. Des institutions académiques et universitaires et les principales maisons d'éditions des pays représentés au Congrès y ont participé, en envoyant leurs publications. Celles-ci ont été offertes, toutes, en don aux bibliothèques roumaines spécialisées dans les études du Sud-Est européen, en premier lieu à celle de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest. Au nom des chercheurs et des étudiants roumains bénéficiant de cette donation, la « Revue des études sud-est européennes » en remercie les donateurs. N'ayant pas la possibilité de publier un catalogue complet de l'exposition — comprenant plus de 1000 titres — nous donnons ici la liste des publications parues dans les cinq dernières années (1970–1974), reçues par l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest.

Albanie

1. *Alfabeti i Gjuhës Shqipe dhe Kongresi i Manastirit (14–22 nëndor 1908)*. Studime, materiale, dokumente, Tirana, 1972, 451 p., 14 l.
2. Bihiku, Koço, *Probleme letrare*, Tirana, 1973, 328 p., 5,40 l.
3. « Bulletin Shkencor i institutit pedagogjik dyvjeçar të Shkodrës », 1/1964–9/1970.
4. *Çështje të fonetikës dhe të gramatikës së Shqipërisë së sotme*, Tirana, 1972, 338 p., 6 l.
5. DEMIRAJ, Shaban, *Çështje të sistemit emeror të Gjuhës Shqipe*, Tirana, 1972, 296 p., 6,50 l.
6. DEMIRAJ, Shaban, *Morfologjia historike e Gjuhës Shqipe*, I, Tirana, 1973, 184 p., 11 l.
7. *Dialektologjia Shqiptare*, I, Tirana, 1971, 454 p., 12 l.
8. *Drejtpeshkrimi i Gjuhës Shqipe*, Tirana, 1973, 323 p., 7 l.
9. *Fjalor i terminologjisë tekniko-shkencore*, Tirana, 1963–1970, 16 fasc.
10. *Grusht çelik brigadë gjashtë*, Tirana, 1973, 230 p., 13 l.
11. HOXHA, Enver, *Vepra*, Tirana.
12. *Iliria* — I, *Studime dhe materiale arkeologjike*, Tirana, 1971, 356 p., 35 l.; II, *La ville illyrienne*, Tirana, 1972, 466 p., 35 l.
13. Institut d'études marxistes-léninistes près le Comité Central du Parti du Travail d'Albanie, *Histoire du Parti du Travail d'Albanie*, Tirana, 1971, 738 p.
14. Institut i studime marksiste-leniniste, *Dokumenta kryesore të Partisë së përlirisë të Shqipërisë*, Tirana, 1970–1974, 4 vols. 583 p. (I), 679 p. (II), 618 p. (IV), 726 p. (V).
15. Institut i lartë pedagogjik i Shkodrës, *Çështje të folklorit*, Shkoder, 1973, 150 p., 2,50 l.
16. Institut i lartë pedagogjik i Shkodrës, *Bulletin Shkencor*, 1/1971 272 p.; 1 et 2/1972, 322 p. + 354 p.; 1 et 2/1973, 302 p. + 284 p.
17. Institut Pedagogjik Dyvjeçar i Shkodrës, *Kongresi i Manastirit*, Shkodër, 1969, 87 p., 2,50 l.
18. Institut i lartë pedagogjik i Shkodrës, *Për përvetësimin dhezbatimin e normës gjuhësore letrare*, Shkoder, 1972, 110 p., 2 l.
19. *Kenge popullore të luftës N.Ç.L. dhe të periudhës së ndërtimit socialist*, TI, Tirana, 1971, 756 p., 18 l.
20. *Konferenca e dytë e studimeve albanologjike (Tiranë 12–18 janar 1968)*, III, Tirana, 1970, 351 p., 16 l.

21. *Kongresi i drejtshkrimit te gjuhes Shqipe, 20—25 nentor 1972, I—II*, Tirana, 1973, 415 p. (I), 656 p. (II), 7 + 10 l.
22. KOSTALLARI, Androkli, *Gjuga e sotme letrare shqipe dhe disa probleme themelore te obrejtshkrimit te saj*, Tirana, 1973, 186 p., 4 l.
23. *Mendimi politik e Shoqeror i rilindjes kombetare Shqiptare. Pëmbledhje artikujsh nga shtypit I (1879—1908)*, Tirana, 1971, 512 p. 10,50 l.
24. *Monumente të arkitektres ne Shqipëri*, Tirana, 1973, 27 p. + 162 pl.
25. *Norma letrare kombetare dhe kultura e gjuhes, I*, Tirana, 1973, 380 p., 11 l.
26. SHKODRA, Zija, *Esnafet Shqiptare (shek. XV—XX)*, Tirana, 1973, 390 p. 14 l.
27. *Shqiperia arkeologjike*, Tirana, 1971, 139 photos + 11 p.
28. SHUTERIOI, Dh. S., *Nepër shekujt letrare. Studime*, Tirana, 1973, 431 p., 8 l.
29. *Studia Albanica, 1970—1973*, 4 vols., 236 p., 212 p., 258 p., 204 p.
30. « Studime filologjike », VII, 2 et 3, 1970, 203 p. + 239 p., 5 + 5 l. VIII, 1, 1971, 180 p., 5 l., IX, 1 et 3, 1972, 191 p. + 172 p., 5 + 5 l., X, 2, 3 et 4, 1973, 256 p., 220 p. 220 p., 5 × 3 l., XI, 1, 1974, 236 p., 5 l.
31. « Studime historike », VII, 1—4, 1970, 232 + 212 + 208 + 231 p., 20 l., VIII, 1—4, 1971, 288 + 208 + 175 + 239 p., 20 l., IX, 1—4, 1972, 223 + 240 + 149 + 264 p., 20 l., X, 1—4, 1973, 219 + 217 + 251 + 232 p., 20 l., XI, 1, 1973, 228 p., 5 l.
32. *Studime mbi leksikon dhe mbi fromimin e fjaleve ne gjuhen Shqipe, I—II*, Tirana, 1972, 496 p., 14 l (I), 400 p., 14 l. (II).
33. TOÇI, Vemamin, *Nderhyrja e kapitalit te huaj ne Shqiperi dhe gendrimi i qarqeve demokratike (1921—1925)*, Tirana, 1974, 199 p. + XVIII p. (rësumë en français), 11 l.

Autriche

34. ABLETTINGER, Alfred, *Ernest von Koerber und das Verfassungsproblem im Jahre 1900* H. Bohlaus Nachf., Wien-Köln-Graz, 1973, 244 p., 54 DM.
35. APPELT, Heinrich, *Schlesisches Urkundenbuch*, herausgegeben von der Historischen Kommission für Schlesien, bearbeitet von H. Appelt, 3 vols., H. Bohlaus Nachf., Graz-Wien-Köln, 1963—1971, XII + 424 p. + XL pl., 194 DM.
36. BIHL, Wolfdieter, *Österreich-Ungarn und die Friedensschlüsse von Brest-Litovsk*, H. Bohlaus Nachf., Wien-Köln-Graz, 1960, 192 p.
37. BREU, J. (éd.), *Atlas der Donauländer*, Deuticke Verlag, Wien,
38. FORAMITTI, Hans, *Kulturguterschutz, Empfehlungen zur praktischen Durchführung I—III*, H. Bohlaus Nachf., Wien-Köln-Graz, 1970, 330 + 312 + 311 p. + 56 p. Gesamtregister, 125 DM.
39. *Gerard van Swieten und seine Zeit*. Internationales Symposium veranstaltet von der Universität Wien im Institut für Geschichte der Medizin, 8.—10. Mai 1972, hggben. von Erna LESKY und Adam WANDRUSZKA, H. Bohlaus Nachf., Wien-Köln-Graz, 1973, 194 p., 54 DM.
40. HARRINGTON-MULLER, Diethild, *Der Fortschrittsklub im Abgeordnetenhaus des österreichischen Reichsrat 1873—1910*, H. Bohlaus Nachf., Wien-Köln-Graz, 1972, 195 p., 60 DM.
41. HEINDL, Waltraud, *Graf Buol-Schauenstein in St Petersburg, und London (1848—1852)*, Zur Genesis des Antagonismus zwischen Österreich und Rußland, H. Bohlaus Nachf., Wien-Köln-Graz, 1970, 155 p., 27 DM
42. Österreichisches Ost- und Südosteuropa-Institut, *Dokumentation der Gesetze und Verordnungen Osteuropas*, 5 vols., 1970—1972.
43. Österreichisches Ost- und Südosteuropa-Institut, *Presseschau. « Ostwirtschaft »*, 12, 1974, Heft 1—6.
44. PLASCHKA, Richard Georg und Karlheinz MACK, (éd) *Die Auslösung des Habsburgerreiches*, Verlag für Geschichte und Politik, Wien, 1970, 556 p.
45. SCHUSTER, Peter, *Henry Wickham Stud und die Habsburgmonarchie*, H. Bohlaus Nachf., Wien-Köln-Graz, 1970, 208 p., 34 DM.
46. SLAPNICKE, Helmut, *Österreichisches Recht außerhalb Österreichs* Verlag für Geschichte und Politik, Wien, 1973, 106 p. + 6 cartes.
47. TEUTSCHMANN, Johanna, *Petar Hektorović (1487—1572) und sein „Ribarstvo prigorvanje“*, H. Bohlaus Nachf., Wien-Köln-Graz, 1971, 168 p., 34 DM.
48. *Wiener Slawistisches Jahrbuch*, 19. Bd., 1973, 151 p., 46 DM.
49. ZAGIBA, Franz, *Das Geistesleben der Slawen im frühen Mittelalter*. Die Anfänge des slawischen Schrifttums auf dem Gebiete des östlichen Mitteleuropas vom 8. bis 10. Jhd., H. Bohlaus Nachf., Wien-Köln-Graz, 1971, 218 p., 56 DM.

Belgique

50. BDINSKI ZBORNIK. *An Old Slavonic Menologium of Women Saints* (Ghent University Library Ms. 408, A.D. 1360). Edited and adnotated by J. K. SCHARPÉ and F. VYNCKE. With an Introduction by E. VOOR-DECKERS, « De Tempel », Tempethof 37, Bruges, 1973, 246 p.

Bulgarie

51. *Actes du premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*, Sofia, 26 août-1 septembre 1966, Sofia, Ed. Acad., 1967-1971, 7 vols. I, Manifestations officielles, 1967, 203 p., 2,10 l.; II, Archéologie, histoire de l'antiquité, arts, 1969, 1137 p., 11,32 l.; III, Histoire, V^e-XV^e ss., XV^e-XVII^e ss., 1969, 875 p., 8,49 l.; IV, Histoire XVIII^e-XIX^e ss., 1969, 889 p., 8,74 l.; V, Histoire, II^e moitié du XIX^e-XX^e ss., 1970, 687 p., 6,75 l.; VI, Linguistique, 1968, 895 p., 8,80 l.; VII, Littérature, ethnographie, folklore, 1971, 939 p., 9,20 l.
52. *Aprilskoto vastanie v Bolgarskija väzroždenski periodičen pečat (Bibliografija)*, Sofia, 1973, Narodna bibhoteka Kiril i Metodij, 242 p., 2,33 l.
53. *Arapovski manastir*, Izd. nauka i izk, Sofia, 1973, 2,20 l.
54. *The Architectural Heritage of Bulgaria*, Technika, Sofia, 1972, 10 l. (le même ouvrage en bulgare a figuré aussi dans l'exposition).
55. ARNAUDOV, Michel, *Studi värhu Bälgarskite odredi i legendi, I-II*, Ed. Acad, Sofia, 1971-1972, 351 p. + 464 p., 3,80 + 4,77 l.
56. ARNAUDOV, Michel, *Ljuben Karavelov. Život, delo, epoha. 1834-1879*, Izd. Nauka i izk., Sofia, 1972, 876 p., 8 71 l.
57. *V pamet na akademik Mihaila Dimitrov*, Ed. Acad, Sofia, 1974, 773 p., 7,73 l.
58. *Bälgarski proučvanija XX vek*, Ed. Acad., Sofia, 1972, 301 p., 2,87 l., (« Studia Balcanica », 6).
59. *Bälgarski kulturni i literaturni vrozki*, Ed. Acad, Sofia, 1974, 261 p., 2,50 l. (« Studia Balcanica », 8)
60. BEGUNOV, Ju. K., *Kozma presviter v slavjanskijh literaturah*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 660 p., 10 l.
61. *Bibliographie d'études balkaniques*, Sofia, 1966-1972, 7 vols.
62. BOJADŽIEV, T., *Govorät na s. Säcanli Gjumjurdžinsko*, Ed. Acad., Sofia, 1972, 239 p., 2,00 l.
63. BOŽKOV, A., *Miniatjuri ot Madrianskija räkopis na John Skilitža*, Ed. Acad., Sofia, 1972, 260 p. + 170 ill. en couleurs, 10 l.
64. BOŽKOV, A., *Bälgarskata istoričeska žiwopis, I*, Ed. Acad., Sofia, 1972, 270 p., 17 l.
65. *Bulgarian Historical Review*, 1 et 2, 1974, 226 p. et 142 p., 2,35 et 2,35 l.
66. *Bälgarski priči ili posloviti i harakterni dumi (säbrani ot Pelko P. Slavejkov)*, Ed. Bälgarski Pisatel, Sofia, 1972, 570 p., 3,46 l.
67. *Bälgarska dialektologija. Proučvanija i materiali*, V, Sofia, 1970, 257 p., 2,66 l.
68. *Bälgarsko-germanski otnošenija i vrozki (Isledovanija i materiali)* Ed. Acad., Sofia, 1972, 642 p., 6,32 l.
69. ČIANGOVA, Iordanka, *Srednovekovnoto selište nad trakijjski ja grad Sevtopolis, XI-XIV vek*, Ed. Acad, Sofia, 1972, 149 p., 1,88 l.
70. ČIČIKOVA M., *Sevtopolis*, Bägarski Hudožnik, Sofia, 1970, 131 p. 3 l.
71. *Čiprovci 1688-1968* (Materiali ot nančnata sesija po slučaj 280 godišninata na Kiprovkoto vostanie), Ed. Acad., Sofia, 1971, 283 p., 3,04 l.
72. DAMIANOV, S., *Frenskoto ikonomičesko pronikvanie v Bälgarija (ot osvoboždenieto do pärvata svetovna vojna, 1878-1914)*, Ed. Acad., Sofia, 1971, 263 p., 2,81 l.
73. DEMINA, Ev. I., *Tihonravovskij Damaskin. Bolgarskij pamjatnik XVII veka* (Isledovanie i tekst), Ed. Acad., Sofia, 1971, 382 p., 12,50 l.
74. *Deveti septembri i Balkanite*, Ed. Acad., Sofia, 1974, 279 p., 3,12 l.
75. DIMITROV, Ilčio, *Knjazät, konstitutzijata i naroda*, Izd. na otečestvenija front, Sofia, 1972, 219 p., 1,62 l.
76. DIMITROV, Stranimir, *Västaniето ot 1850 godina v Bälgarija*, Ed. Acad., Sofia, 1972, 237 p., 2,50 l.
77. DIMITROV, Zahari, *Stenopisni ornamenti ot arhitekturni pametnici v porečijata na Struma, Mesta i Marica*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 113 p., 6 l.
78. DINEKOV, P., *Bälgarski folklor, I*, Bälgarski pisatel, Sofia, 1972 2^e édition, 587 p., 3 l.

79. DOBREV, I., *Glagoličeskijat tekst na Boianskijat palimpsest, starobălgarski pametnik ot kraja na XI vek*, Ed. Acad., Sofia, 1972, 125 p., 1,76 l.
80. DRAGOVA, Nad., *Kniga za Paisij*, Bălgarski Pisatel, Sofia, 1972, 170 p., 1,08 l.
81. DREMSIZOVA-NELČINOVA, Cv., *Antični terekoti ot Bălgarija*, Bălgarski Hudožnik, Sofia, 1971, 123 p., 6 l.
82. *Edinodejstvieto na Bălgarskija narod s drugute balkanski narodi v antifašistkata borba, 1940 — 1945. Dokumenti i material*, Ed. Acad., Sofia, 1974, 342 p., 3,67 l.
83. *L'éthnogenèse des peuples balkaniques*. Symposium international sur l'éthnogenèse des peuples balkaniques, Plovdiv, 23—28 avril 1969, Ed. Acad., Sofia, 1971, 333 p., 3,77 l. (« Studia Balcanica », 5)
84. *Études historiques*, Sofia, 1970—1973 (V, à l'occasion du XIII^e Congrès international des sciences historiques, Moscou, août 1970, 688 p., 8,50 l.; VI, à l'occasion du VII^e Congrès international des études slaves, Varsovie, 1973, 389 p., 4,09 l.)
85. *Formirovanie i razvitie na socialističeskata kultura v Bălgarija*, (en collaboration avec l'Académie des Sciences de l'URSS), Ed. Acad., Sofia, 1971, 323 p., 3,48 l.
86. FOL, AL., *Demografska i socialna struktura na drevna Trakija*, Ed. Nauka i izk., Sofia, 1970, 183 p., 2,76 l.
87. FOL, AL., *Piolitičeska istorija na trakite kraja na vtoroto hiljado-letie do kraja na peti vek predi novata era*, Ed. Nauka i izk., Sofia, 1972, 215 p., 2,15 l.
88. GANEV, T. N., *Bălgarsko-rumynski naučni i kulturni vrăzki, 1869—1944*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 351 p., 3,61 l.
89. *Georgi Dimitrov i obednjaneneto na revolucionite i demokratičnite sili za mur, demokracija i socializăm* (Meždunarodna konferencija po slučaj 90 godišninata ot roždenieto na Georgi Dimitrov, 13—17 juni 1972 g., Sofija), Partizdat, Sofia, 1973, 627 p., 3,27 l.
90. *Georgi Dimitrov 1882—1972. Jublieen sbornik*, Ed. Acad., Sofia, 1972, 335 p., 3,65 l.
91. *Georgi Kastriota Skenderbeg, 1467—1968*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 111 p., 0,93 l. (« Balkan », 2).
92. GEORGIEV, E., *Bălgarskata literatura v obštoslavjanskoto i obštoevropejsko literaturno razvitie*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1973, 376 p., 3,03 l.
93. GEORGIEV, L., *Vyprosi na bălgarskata arheografija*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 380 p., 2,83 l.
94. GEORGIEV, Vl., *Etruskische Sprachwissenschaft*, I. Teil: Altetruskische Inschriften, Ed. Acad., Sofia, 1970, 57 p., 0,80 l.; II. Teil, Sofia, 1971, 141 p., 1,38 l.
95. GEORGIEV, Vl., ZAIMOV, I., *Bălgarski etimologičen rečnik*, I, A—Z Ed. Acad., Sofia, 1971, 680 p., 4,58 l.
96. GEORGIEVICI, V., *Vlijanieto na V. I. Lenin i na oktombriiskata revolucija v Jugoslavija, 1914—1919*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 298 p., 2,28 l.
97. GONČEVA, P., *Socialni problemi na turskoto selo*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1970, 300 p., 1 l.
98. HADŽINIKOLOV, Ves., *Georgi Dimitrov i sovelskata obštestvenost 1934—1945*, Ed. Acad., Sofia, 1972, 357 p., 3,86 l.
99. HINKOVA, H., *Europaische Reiseberichte aus dem 15. und 16. Jahrhundert als Quellen für die historische Geographie Bulgariens*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 155 p., 2,80 l.
100. *L'histoire bulgare dans les ouvrages des savants européens*, Ed. Acad., Sofia, 1969, 439 p., 5 l.
101. HRISTOV, Hr., *Paisij Hilandarski. Negovoto vreme, žiznen păt i delo*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1972, 381 p., 2,80 l.
102. HRISTOV, Hr., *Bălgarskite obštini prez vāzraždāneno*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 250 p., 2,68 l.
103. IRIBADŽAKOV, N., *Klio pred sāda na buržoaznata filosofija*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 814 p., 3,15 l.
104. *Istorija na Bălgarskata Komunističeska Partija*, Ed. du Parti Communiste Bulgare, Sofia, 1973, 347 p., 1,06 l.
105. *Istorija na mladežkoto revolucionno dviženie v Bălgarija*, « Narodna Mladež », Sofia, 1972, 614 p., 1,62 l.
106. IBANČEV, Sv., *Problemi na aspektual nostta v slavjanskite ezici*, Ed. Acad., Sofia, 1971, 262 p., 2,06 l.
107. IVANOV, I., *Bogomilski knigi i legendi*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 399 p., 2,26 l.
108. IVANOVA-MIRČEVA, Dora, *Ioan Ekzarh Bălgarskih slova*, I, Ed. Acad., Sofia, 1971, 200 p., 41 pl., 4,22 l.
109. *Izvestija na bălgarskoto istoričesko družestvo*, XXVIII, Ed. Acad., Sofia, 1972, 583 p., 5,69 l.
110. KAMBUROVA-RADKOVA, Rumiana, *Rilskijat manastir prez vāzraždāneno*, Nauka i izkustva, Sofia, 1972, 218 p., 1,56 l.

111. *Kamenna plastika*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 527 p., 14 l.
112. KARAKOSTOV, St., *Bългарiskijat възroždenski teatăr na osvoboditelnata borba*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1973, 764 p., 6,88 l.
113. KODOV, Hr., *Opis na slavjanskite rãkopisi v bibliotekata na Bãlgarskata Akademiya na naukite*, Ed. Acad., Sofia, 1969, 297 p., 5,24 l.
114. KONEV, I., *Beletristãt Karavelov*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 162 p., 1,35 l.
115. KONEV, I., *Nie sred drugite i ti sred nas. Blakanistiãni studii*, Nauka i izkustva, Sofia, 1972, 322 p., 2,28 l.
116. KNOBEEV, V. D., *Bãlgarskoto nacionalno osvoboditelno dvizenie. Ideologija, programa, razvite*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1972.
117. *Konstantin Kiril filosof. Jubileen sbornik po sluãaj 1100-godišninata ot smãrta mu*, Ed. Acad., Sofia, 1969, 450 p., 4,79 l.
118. *Kresnensko razloškoto vãstanie 1878* (Dokladi ot nauãnata sesija i tãrželstvenoto ãestvuvanie na 90-godišninata ot Kresnensko razloškoto vãstanie v Bãlgoevgrad, dokumenti i drugi literatura), Ed. Acad., Sofia, 1970, 183 p., 2 l.
119. KRSTOVA, G. et PRIMOVSKI, At., *Rodopsko narodno izkustvo*, Ed. Bãlgarski Hudožnik, s.a., 198 p., 8 l.
120. KUEV, Knio, M., *Azbuãnata molitva v slavjanskite literaturi*, Ed. Acad., Sofia, 1974, 361 p., 6 l.
121. LAMBREV, K., *Balkanski paraleli. Misli e zapiski na diplomata*, Partizdat, Sofia, 1973, 230 p., 1,25 l.
122. LEKOV, I., *Osobenosti na sintaktiãniya tip na slavjanskite ezici*, Ed. Acad., Sofia, 1972, 101 p., 0,70 l.
123. *Leninskata koncepcija za literaturata i izkustvo*, Ed. Acad., Sofia, 1971, 289 p., 2,50 l.
124. MASLINKOV, L., *Softijska vezda*, Ed. Bãlgarski Hudožnik, Sofia, 1973, 197 p., 10 l.
125. MAVRODINOVA, L., *Stenopisite na cãrkvata sããetirideset mãcenti vãv Veliko Tãrnovo*, Ed. Bãlgarski Hudožnik, Sofia, 1974, 119 p., 2 l.
126. *Metodologiãski i istoriografiãski problemi na istoriãeskata nauka*, I, Ed. Acad., Sofia, 1973, 265 p., 2,84 l.
127. MIHAILOV, G., *Grããkite nadpisi namereni v Bãlgariya*, I, Ed. Acad., Sofia, 1970, 495 p., 256 pl., 9,85 l.
128. MILKOVA, F. G., *Pozemlenata sobstvenost v Bãlgarskite zemli prez XIX vek*, Nauka i izkustva, Sofia, 1970, 259 p., 1,89 l.
129. Ministerstvo na vãnsnite raboti na N.R.B., *Vãnsna politika na Narodna Republika Bãlgariya*, I, 1944—1962, Sofia, 1970, 658 p. 2,65 l.; II, 1963—1969, Sofia, 1971, 601 p., 2,46 l.
130. MUTAFÇIEV, P., *Izbrani proizvedeniya*, I—II, Sofia, Ed. Nauka i izkustva, 1973, 682 p., 750 p., 3,52 l + 3,90 l.
131. NESTOROV, Hr., *Revolucionoto rabotniãsko dvizenie v naj-novo vreme*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1973, 383 p., 1,74 l.
132. NIKOLOV, P., *Vãzraždanie na Bãlgarskija narod. Cãrkveno-nacionalni borbi i posiliženiya*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1971, 403 p., 2,37 l.
133. OBRETE NOV, Al. et collaborateurs, *Revolucija i izkustvo*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 333 p., 3,70 l.
134. *Obzor — na arhivnite fondove kolekcii i ediniãni postãpleniya sãhranavani v Bãlgarski istoriãski arhiv*, III (ot fond N° 87 do 117), Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1970, 225 p., 0,91 l.
135. *Opis turski dokumenti za cãrkveno-nacionalnata borba na Bãlgarskija narod i za hristiãnskite cãrkva v osmanskata imperiya XV—XX vek*, Bibliothèque Nationale Cìril i Metodij, Sofia, 1971, 94 p. + 5 cartes, 0,88 l.
136. *Osvoboždenieto na Bãlgariya, 1878—1968. Dokladi on jubileinata nauãna sesija v Softija*, Ed. Acad. Sofia, 1970, 177 p., 1,95 l.
137. *Osvoboždenieto na Bãlgariya* (sbornik ot statia i dokumenti), Sofia, 1970, 294 p., 1,67 l.
138. PANDURSKI, V., BOSILKOV, Sv., *Kiril i Metodij v Rim*, Ed. Bãlgarski Hudožnik, Sofia, 1970, 116 p. + 36 ill., 21 pl., 6 l.
139. PAPA ZOVA, E., *Bogomilski nadgrobnii pametnici v Bosna i Hercegovina*, Ed. Bãlgarski Hudožnik, Sofia, 1971, 115 p., 6 l.
140. *Partijnost, narodnost, hunanizãm*, Ed. Acad., Sofia, 1969, 319 p. 3,48 l.
141. *Pãrvi kongres na Bãlgarskoto istoriãsko druželstvo, 27—30 januari 1970 godina*, I, II, Ed. Acad., Sofia, 1972, 703 p., 6,90 l. (I), 632 p., 6,23 l. (II).
142. PETROV, P. Hr., *Po sledite na nasiliето*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1972, 481 p., 5,09 l.

143. *Politika na velikite sili na Balkanite v navečerieto na vtorota svetovna vojna*, Ed. Acad., Sofia, 1971, 277 p., 2,79 l. (« Studia Balcanica », 4).
144. PRAŠKOV, L., *Hrelovata kula, istorija, arhitektura, živopis*, Ed. Bălgarski hudožnik, Sofia, 1973, 150 p., 8 l.
145. *Problemi na bălgarskija folklor*, Ed. Acad., Sofia, 1972, 427 p., 4,33 l.
146. *Proučvanija po slučaj II Kongres po balkanistika*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 357 p., 3,45 l. (« Studia Balcanica », 2).
147. *Les grandes puissances et les Balkans à la veille et au début de la deuxième guerre mondiale, 1937—1941*. Conférence internationale Sofia, 21—26 avril 1971, Ed. Acad., Sofia, 1973, 430 p., 4,08 l. (« Studia Balcanica », 7).
148. RADUNCEVA, A., *Doistoričeskoe izkustvo v Bolgarii (pjatoe-vtoroe tysjačetele do n.e.)*, Sofia.
149. *Recherches de géographie historique*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 243 p., 2,8 l. (« Studia Balcanica », 1).
150. *Rodopski sbornik*, III, Ed. Acad., Sofia, 1972, 337 p., 3,62 l.
151. RUSEV, P. et G. DACEV, E. SARAFOVA, *Tărnovska knižovna škola, 1371—1971*, Ed. Acad., Sofia, 1974, 549 p., 5,63 l.
152. SAROVA, K., *Ljuben Karavelov i bălgarskoto osvoboditelno dvizenie 1860—1867*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1970, 434 p., 3,19 l.
153. SILTBERGER, H., *Potepis*. Prevod: M. KISELINČEVA, Sofia, 1971, 162 p., 0,85 l.
154. *Slavističen sbornik po slučaj VII Meždunaroden kongres na slavistite vav Varšava*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 303 p., 3,29 l.
155. *Slavjanite i sredizemnomorskijat svjat VI—XI vek*. Meždunaroden kongres po slavjanska arheologija, Sofija, 23—29 april 1970, Ed. Acad., Sofia, 1973, 377 p., 3,18 l.
156. *Slavjanska filologija*, Sofia, 1973 (XII, Ezikoznanie, 237 p., 2,67 l.; XIII, Literaturoznanie, 343 p., 3,72 l.; XIV, Istoriija i folklor, 169 p., 2,04 l.).
157. SMOHOVSKA-PETROVA, V., *Mihail Čajkovski Sadžk Paša i bălgarskoto vžraždanie*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 215 p., 1,68 l.
158. *Socialno-ekonomičesko razvitie na grada XV—XIX v.*, Ed. Acad., Sofia, 1974, 221 p., 2,50 l.
159. *Thracia*, I, Primus congressus studiorum thraciorum, Ed. Acad., Sofia, 1972, 347 p., 3,77 l.
160. TODOROV, N., V. TRAIKOV, *Bălgari učastnici v borbite za osvoboždenieto na Grăcija, 1821—1828*, Sofia, 1971, 1019 p., 10,05 l.
161. TODOROV, N., V. TRAIKOV (réd.), *Sto i pet deset godin ot grăckoto vžstanie, 1821—1828*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 124 p., 1 l. (« Balkani », 3).
162. TODOROV, N., *Balkanskiyat grad XV—XIX vek, socialno-ekonomičesko i demografsko razvitie*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1972, 503 p., 4,72 l.
163. TRAIKOV, V. N., *Georgi S. Rakovski, 1821—1867, Biografni očerk*, Ed. Bălgarski Pisatel, Sofia, 1971, 162 p., 0,86 l.
164. TRAIKOV, V. N., *Rakovski i Balkanskite narodi*, Ed. Nauka i izkustva Sofia, 1971, 503 p., 3,51 l.
165. *Carevgrad Tărnov, dvorecăt na bălgarite prez vtorata bălgarska dăržava*, I, *Istoriija na proučvanijata, arhitektura, nadpisi, moneti, plastove predi izgrăždanelo na dvoreca*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 355 p., 5,35 l.
166. CONČEVA, Mara, *Hudožeslvenoto nasledstvo na trakijskite zemli*, Nauka i izkustva, Sofia, 1971, 289 p., 245 ill., 6,36 l.
167. CVETKOVA, B., *Proučvanija na gradskoto stopanstvo prez XV—XVI vek*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1972, 255 p., 2,66 l.
168. VAKLINOV, S., *Arheologija, obšt kurs*, I, Praistorija i antičnost, Sofia, 1973, 370 p., 3,88 l.
169. VELEVA, D., Fr. VYLOV, A. HRISTOV, *Dokumenti za bălgarskoto vžraždanie ot arhiva na Stefan I. Verkovič, 1860—1893*, Ed. Acad., Sofia, 1969, 659 p., 6,51 l.
170. *La ville balkanique, XV^e—XIX^e ss.*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 199 p., 2,50 l. (« Studia Balcanica », 3).
171. ZAHARIEV, V., *Stanislav Dospevski, vžroždenski živopisec, 1823—1877*, Ed. Bălgarski Hudožnik, Sofia, 1971, 219 p., 8 l.
172. ZAIMOV, I., *Bălgarski geografski imena s -j'*, Ed. Acad., Sofia, 1973, 193 p. + 8 cartes, 3,82 l.
173. ZAIMOV, I., *Bitolski nadpis na Ivan Vladislav samodăržec Bălgarski starobălgarski pametnik ot 1015—1016 godina*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 160 p. + 11 pl., 2,16 l.
174. ZAREV, P., *Panorama na bălgarskata literatura*, IV, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1973, 615 p., 4,54 l.

175. ZAREV, P., *Izbrani proizvedenija*, II, Ed. Bălgarski Pisatel, Sofia, 1972, 630 p., 3,01 l.
 176. ŽEČEV, N., *Breila i bălgarskoto kulturno nacionalno vāzraždanie*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 238 p., 1,85 l.
 177. ŽIVKOV, T., *Bălgarski antifāšistki pesenen folklor*, Ed. Acad., Sofia, 1970, 393 p., 2,27 l.
 178. ŽIVKOVA, Lj., *Anglo-turskite otnošenija 1933—1939*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1971, 219 p., 1,91 l.
 179. ZIVKOVA, Lj., *Kazanlāškata grobnica*, Ed. Nauka i izkustva, Sofia, 1974, 128 p.
 180. ZLATARSKI, V., *Izbrani proizvedenija*, I, Ed. Acad., Sofia, 1970, 573 p., 3,07 l.
 181. ZONEV, Kiril, *Die Wandmalereien in der Kirche von Bojana*, Ed. Bălgarski Hudožnik, Sofia, s.a., 48 p.

Danemark

182. RIIS, P. J., *Sukas*, I. The North-East Sanctuary and the First Setting of Greeks in Syria and Palestina, Munksgaard, Copenhagen, 1970, 179 p., 100 G.
 183. PLOUG, G., *Sukas*, II. The Aegean, Corinthian and Eastern Greek Pottery and Terracottas, Munksgaard, Copenhagen, 1973, 124 p. + XX pl., 100 G.
 184. RIIS, P. J., *Sukas*, III, The Neolithic Periods, (en collaboration avec Thrane, H.), Munksgaard, Copenhagen, 1974, 88 p., III pl., 60 G.
 185. EMRICH, G., *Antike Metaphern und Vergleiche im lyrischen Werk des* (Kostis Palamas, Hakkert, Amsterdam, 1974, 280 p.

Etats Unis

186. AUGEROT, J. E. and Fl. POPESCU, *Modern Romania (Limba Romānā)*, Univ. of Washington Press, 1971, XIII + 329 p.
 187. BARTON, Alan H., B. DENITCH, Charles KADUSHIN (éd.), *Opinion-making, Elite in Yugoslavia*, Praeger Special Studies Series, New York, Washington—London, 1973, XXII + 346 p.
 188. BAYERLE, Gustav, *Ottoman Diplomacy in Hungary: Letters from the Pashas of Buda, 1590—1593*, "Uralic and Altaic", vol. 101, Research Center for the Language Sciences, Indiana University, 1972, 204 p.
 189. DICKS, T. R., *Greeks: How They Live and Work*, Praeger Publishers, 1971, New York, Washington, 175 p.
 190. DIMITRIJEVIĆ, Dinitrije and George MACESICH, *Money and Finance in Contemporary Yugoslavia*, Praeger Special Studies, 1973, XVIII + 262 p.
 191. FISCHER-GALATI, Stephen (éd.), *Man, State and Society in East European History*, Praeger Publishers, New York, Washington, London, 1970, XV + 343 p.
 192. FISCHER-GALATI, Stephen, *Ottoman Imperialism and German Protestantism, 1521—1555*, Octagon Books, New York, 1972, XII + 140 p.
 193. GRZYBOWSKI, Kazimierz, *The Socialist Commonwealth of Nations, Organizations and Institutions*, Yale University Press, New Haven and London, 1973, XVIII + 300 p.
 194. HOFFMAN, George W., *Regional Development Strategy in Southeast Europe: A Comparative Analysis of Albania, Bulgaria, Greece, Romania and Yugoslavia*, Praeger Publishers, New York — Washington — London, 1972, XX + 323 p.
 195. HOHFELDER, Robert L., *Ancient Greek Coins from the Collection of Burton Y. Berry*. A Catalogue, Indiana University Press, 1972.
 196. JELAVICH, Barbara, *The Ottoman Empire, the Great Powers and the Straits Question: 1870—1887*, Indiana University Press, 1973, XI + 209 p.
 197. KRETSCHMAR, Robert S., Robin FOOR, *The Potential for Joint Ventures in Eastern Europe*, Praeger Special Studies Series, Praeger Publisher, New York — Washington — London, 1972, XXVI + 155 p.
 198. MATLEY, Ian M., *Romania: a Profile*, Praeger Publishers, New York, Washington, London, 1970, XII + 292 p.
 199. LUKIĆ, Sveta, *Contemporary Yugoslav Literature. A Sociopolitical Approach*, University of Illinois Press, Urbana, Chicago, London, 1972, XVI + 280 p.
 200. Mc. NALL, Scott G., *The Great Peasant*, The Arnold and Caroline Rose Monograph Series of the American Sociological Association, April 1974, VII + 112 p.
 201. MILENKOVITCH, Deborah D., *Plan and Market in Yugoslav Economic Thought*, Yale University Press, New Haven and London, 1971, X + 323 p.
 202. PAWLOWITCH, Stephen K., *Yugoslavia*, Nations of the Modern World Series, Praeger Publishers, New York, Washington, 1971.

203. ROTH, Ernest, *Tale of three Cities: Vienna, Budapest, Prague*, Charles Scribner's Sons, New York, 1972, XI + 178 p.
204. SACKS, Stephen R., *Entry of New Competitors in Yugoslav Market Socialism*, Research Series Number 19, Institute of International Studies, University of California, Berkeley, 1973, X + 141 p.
205. TRASK, Roger R., *United States' Response to Turkish Nationalism and Reform, 1914–1939*, University of Minnesota Press, 1971, 280 p.
206. WEBER, Frank G., *Eagles on the Crescent: Germany, Austria and the Diplomacy of the Turkish Alliance, 1914–1918*, Cornell Univ. Press, Ithaca and London, 1970, X + 284 p.
207. WEISBAND, Edward, *Turkish Foreign Policy, 1943–1945: Small State Diplomacy and Great Power Politics*, Princeton University Press, 1973.
208. WINNER, Irene, *A Slovenian Village: Žerovnica*, Brown University Press, Providence, 1971, XIV + 267 p.

Finlande¹

209. COPELAND, William R., *The Uneasy Alliance. Collaboration between the Finnish Opposition and the Russian Underground, 1899–1904*, Helsinki, 1973, 224 p. (AASF, B, 179).
210. DONSKOV, Andrew, *The Changing Image of the Peasant in Nineteenth Century Russian Drama*, Helsinki, 1972, 203 p. (AASF, B, 177).
211. MAULA, Erkkä, *Studies in Plato's Theory of Forms in the Timaeus*, Helsinki, 1970, 31 p. (AASF, B, 169₁).
212. PAANANEN, Unto, *Sallust's Politico-Social Terminology. Its Use and Biographical Significance*, Helsinki, 1972, 127 p. (AASF, B, 175).
213. PIILONEN, Juhani, *Hippolytus Romanus, Epiphanius Cypriensis and Anastasius Sinaita. A study of the "Diamerismos tes ges"*, Helsinki, 1974, 41 p. (AASF, B, 181).
214. SALONEN, Armas, *Die Fischerei im alten Mesopotamien nach sumerisch akkadischen Quellen*, Helsinki, 1970, 314 p. (AASF, B, 166).
215. SALONEN, Armas, *Die Ziegeleien im alten Mesopotamien*, Helsinki, 1972, 206 p. + 51 Tafeln (AASF, B, 171).
216. SALONEN, Armas, *Vogel und Vogelfang im Alten Mesopotamien*, Helsinki, 1973, 374 p., 95 pl. (AASF, B, 180).

France²

217. ASTURIAS, Miguel Angel, *Roumanie d'aujourd'hui*. Traduit de l'espagnol par Claude Bourguignon, Albin Michel, Paris, 1969, 254 p.
218. *Chansonnier des preux albanais*. Traduction par l'Institut de Folklore de Tirana, Maisonneuve et Larose, Paris, 1967, 144 p., 28 F.
219. GEORGEAKIS, G. et L. PINEAU, *Le Folklore de Lesbos*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1968, 396 p., 45 F.
220. LEQUIN, Yves, MAILLARD, Jacques, *L'Europe occidentale au XX^e siècle*. Masson et Cie., Paris, 119 p., 13 F.
221. MIRAMBEL, André, *Introduction au Grec moderne*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1963, 320 p., 40 F.
222. « Revue de l'Est » Economie, planification et organisation. Etudes comparatives Est-Ouest, CNRS, Paris, tome 4 / 1, 2, 3, 1973, 212 p. 279 p., 220 p.
223. *Studia Islamica*, XXXVIII, 1973, Maisonneuve et Larose, Paris, 1973, 157 p., 22 F.
224. VIDALENC, Jean, *L'Europe danubienne et balkanique 1867–1970*, Masson et Cie., Paris, 1973, 197 p., 42 F.

Grande-Bretagne

225. CHARANIS, Peter, *Social, Economic and Political Life in the Byzantine Empire*, Variorum Reprints, London, 1973, 456 p., £ 12.
226. CLOGG, Richard, *The Struggle for Greek Independence. Essays to Mark the 150th Anniversary of the Greek War of Independence*, edited by R. Clogg, McMillan, London, 1973, 259 p., 5,95 £.

¹ AASF, B = Annales Academiae Scientiarum Fennicae.

² Pour les livres édités chez Mouton, v. *Pays-Bas*. Vu le nombre très réduit de publications envoyées par les Maisons d'éditions françaises nous nous sommes permis d'inscrire dans notre liste même les publications parues avant 1970.

227. CLOSE, Elizabeth, *The Development of Modern Rumanian. Linguistic Theory and Practice in Muntenia 1821—1838*, Oxford University Press, 1974, XXII + 316 p.
228. *Contrasts in Emerging Societies. Readings in the Social and Economic History of South-Eastern Europe in the Nineteenth Century*. Selected and translated by G. F. CUSHING, E. D. TAPE, V. de S. PINTO, Phyllis AUTY, and edited by Doreen WARRINER, University of London, The Athlone Press, 1965, XX + 402 p., 4 £.
229. DAKIN, Douglas, *The Unification of Greece, 1770—1923*, Ernest Benn Ltd., London, [1972], XVI + 344 p., 3,75 £.
230. DAKIN, Douglas, *The Greek Struggle for Independence, 1821—1833*, B. T. Batsford Ltd., London, 1973, VII + 344 p., 5 £.
231. DELAVILLE LE ROULX, J., *Les Hospitaliers à Rhodes jusqu'à la mort de Philibert de Naillac (1310—1421)*, Variorum Reprints, London, 1974, 472 p., 18 £.
232. NICOL, Donald, M., *The Last Centuries of Byzantium, 1261—1453*, Rupert Hart-Davis, London, [1972], XII + 482 p. + 1 table généalogique, 4,95 £.
233. PINTO, Vivian, *Bulgarian Prose and Verse. A Selection with an Introduction* by Vivian Pinto, University of London, The Athlone Press, 1957, XLI + 213 p., 1,25 £.
234. LLEWELLYN SMITH, Michael, *Ionian Vision. Greece in Asia Minor 1919—1922*, Allen Lane, [1973], XIV + 401 p., 6 £.
235. SOLOVJEV, A., V. A. MOŠIN (éd.), *Grčke povelje Srpskih vladara. Diplomata Graeca regum et imperatorum Serviae*, Variorum Reprints, London, 1974, 696 p., 18 £.
236. TAPPE, Eric D., *Ion Luta Caragiale*, Twayne Publishers Inc., New-York, VIII + 117 p. ("Twaine's World Authors Series. A Survey of the World's Literature").
237. TRENDALL, A. D., *The Red-Figured Vases of Lucania Campania and Sicily*, University of London, Institute of Classical Studies, Bulletin Supplement No. 31, 1973, 294 p. + XLIV.
238. TURNOCK, David, M. A. Ph. D., *An Economic Geography of Romania*, London, C. Bell & Sons, Ltd., 1974, XIV + 319 p.
239. WOODHOUSE, C. M., Capodistria, *The Founder of Greek Independence*, London, Oxford University Press, 1973, XIV + 544 p., 10 £.
240. ZAKYTHINOS, Dionysios, *Byzance : Etat-Société-Économie*, Variorum Reprints, London, 1973, 440 p., 12 £.

Grèce³

241. ANDRIOTIS, N. P., *La loi de prophylaxie dans le vocalisme néogrec*, Thessalonique, 1974, 63 p.
242. 'Αφιέρωμα εἰς τὰ 150 χρόνια ἀπὸ τῆς 'Επαναστάσεως τοῦ 1821, Thessalonique, 1971, 240 p., 120 Dr.
243. ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΗ ΕΦΗΜΕΡΙΣ, περιοδικὸν τῆς ἐν 'Αθήναις 'Αρχαιολογικῆς 'Εταιρείας, 1969—1972, Athènes, 4 vols.
244. ATSALOS, V., *La terminologie du livre-manuscrit à l'époque byzantine, I. Termes désignant le livre-manuscrit et l'écriture*, Thessalonique, 1971, 290 p., 150 Dr.
245. BYZANTINA, ἐπιστημονικὸν ὄργανον Κέντρου βυζαντινῶν ἐρευνῶν φιλοσοφικῆς σχολῆς 'Αριστοτελείου Πανεπιστημίου, Thessalonique, 2—5, 1970—1973.
246. BELIA, E., 'Η ἐκπαίδευσις εἰς τὴν Λακωνίαν καὶ τὴν Μεσσηνίαν κατὰ τὴν Καποδιστριακὴν περίοδον (1828—1832), Athènes, 1970, 191 p.
247. CHOUMANIDIS, L. TH. 'Ιστορία οἰκονομικῶν θεωριῶν, Athènes, 1973, 539 p.
248. Comité national hellénique de l'AIÉSEE. *Quatre ans de bibliographie historique en Grèce (1970—1973) avec un supplément pour les années 1965—1969*. Offert à l'occasion du troisième Congrès international d'études du Sud-Est européen, Athènes, 1974, VIII + 151 p.
249. COUTELLE, L., *Le Greghesco*, Thessalonique, 1971, 140 p., 80 Dr.
250. *Cyrrilomethodianum*, Thessalonique, I, 1971, VII + 227 p., 200 Dr., II, 1972—1973, VII + 215 p., 200 Dr.
251. DAR, S. R., Τὰ ἐλληνιστικὰ στοιχεῖα στὴν ἀρχιτεκτονικὴ τῶν Ταξίλων, Thessalonique, 1973, 175 p. + XIV pl., 200 Dr.
252. DIMITRIADIS, V., 'Η Κεντρικὴ καὶ Δυτικὴ Μακεδονία κατὰ τὸν 'Εβλιγὰ Τσελεμπή, Thessalonique, 1973, 350 Dr.
253. *Domenikos Theotokopoulos — El Greco*, National Bank of Greece, Athènes, 19a., 28 planches, texte de K. Spetsieri-Beschi.

³ Pour les publications de l'Institut grec de Venise, v. *Italie*.

254. Τὸ ἔργον τῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἐπιτροπῆς κατὰ τὸ . . . , 1969 (1970) et 1970 (1971), à 150 Dr. ; 1971 (1972), 1972 (1973) et 1973 (1974) à 190 Dr.
255. Ἑλληνικά, Thessalonique, 24, 1—2, 1971, 554 p., 200 Dr. ; 25,1—2, 1972, 518 p., 200 Dr. ; 26,1, 1973, 190 p., 100 Dr.
256. GLAVINAS, AP. ATH., Ἡ ἐπὶ Ἀλεξίου Κομνηνοῦ (1081—1118) περὶ ἱερῶν σκευῶν, κειμήλιων καὶ ἀγίων εἰκόνων ἔρις (1081—1095), Thessalonique, 1972, 217 p.
257. *Greek Handicraft*, National Bank of Greece, Athènes, 1969, 335 p., 1 carte.
258. *The Greek Merchant Marine (1453—1850)*, National Bank of Greece, Athènes, 1972/, 505 p. + 1 carte.
259. ΙΑΚΟΒΙΔΗΣ, SP., Περὰ τῆ, τὸ νεκροταφεῖον. I. Οἱ τάφοι καὶ τὰ εὐρήματα, ια' + 473 p., 155 pl., II. Γενικαὶ παρατηρήσεις, ιβ' + 485 p., 161 ill. ; III. Πίνακες, 38 p. + 190 pl., Athènes, 1969—1970, 1.625 Dr.
260. KALINDERIS, M. A., Ὁ βαρῶνος Κωνσταντῖνος Δ. Βέλιος, 1772—1838. Ἡ ζωὴ καὶ ἡ ὑπὲρ τοῦ ἔθνους προσφορά του, Thessalonique, 1973, 70 Dr.
261. ΚΑΛΟΚΥΡΙΣ, Κ. D., Πρόελευσις τῶν βυζαντινῶν μνημείων τοῦ γεωγραφικοῦ χώρου τῆς Μακεδονίας τῆς Σερβίας καὶ τῆς Βουλγαρίας, Thessalonique, 1970, 51 p. + 40 pl., 100 Dr.
262. ΚΑΡΑΓΙΟΡΓΑΣ, TH., "Γοργεὶη κεφαλὴ". Καταγωγὴ καὶ νόημα τῆς γοργονικῆς μορφῆς ἐν τῇ λατρείᾳ καὶ τῇ τέχνῃ τῶν ἀρχαϊκῶν χρόνων, 158 p. + 23 pl., Athènes, 1970 Dr.
263. ΚΑΡΠΟΖΙΛΟΣ, AP. D., *The Ecclesiastical Controversy between the Kingdom of Nicaea and the Principality of Epirus (1217—1233)*, Thessalonique, 1973, 108 p. + 1 carte.
264. ΚΟΝΣΤΑΝΤΙΝΟΠΟΥΛΟΣ, GR., Ὁ Ροδιακὸς κόσμος, I. Λίνδος, Athènes, 1972. 82 p., 60 Dr.
265. ΚΡΙΑΡΑΣ, E., Λεξικὸν τῆς μεσαιωνικῆς ἑλληνικῆς δημώδους γραμματείας (1100—1669), III, Thessalonique, 1973, μς' + 430 p.
266. ΚΡΙΚΟΝΙΣ, Η., Συναγωγὴ πατέρων εἰς τὸ κατὰ Λουκᾶν Εὐαγγέλιον ὑπὸ Νικήτη Ἡρακλείας (κατὰ τὸν κώδικα Ἰβήρων 371), Thessalonique, 1973, 530 p.
267. ΛΑΟΥΡΔΑΣ, V., Ἡ προσωπικότης τοῦ Μεγάλου Ἀλεξάνδρου κατὰ τὸν Ἀρριανόν, Thessalonique, 1971, 30 p., 15 Dr.
268. LEON, George B., *Greece and the Great Powers, 1914—1917*, Thessalonique, 1974, XVI + 521 p.
269. ΜΑΚΕΔΟΝΙΚΑ, Thessalonique, 1970, η' + 351p., 1971, ζ' + 511 p., 1972, 586 p., à 200 Dr.
270. ΜΑΜΑΛΑΚΙΣ, I. P., Τὸ Ἅγιον Ὄρος διὰ μέσου τῶν αἰώνων, Thessalonique, 1971, λβ' + 686 p. + 24 pl., 250 Dr.
271. ΜΑΡΙΝΑΤΟΣ, Sp., *Excavations at Thera*, Athènes, 1968—1972 (I, 1968, 59 p., 125 Dr., II, 1969, 54 p., 41 pl., 140 Dr., III, 1970, 68 p., 70 pl., 125 Dr., IV, 54 p. + 126 pl., 190 Dr., V, 1972, 47 p., 104 pl., 190 Dr., VI, 1974, 60 p., 112 pl. et VI, *Thera — colour Plates and Plans*, 11 pl. + 7 plans, 1974)
272. ΜΑΥΡΟΠΟΥΛΟΥ-ΤΣΙΟΥΜΙ, Chrys., Οἱ τοιχογραφίαι τοῦ 13-ου αἰώνα στὴν Κουμπελιδίκη τῆς Καστοριᾶς, Thessalonique, 1973, 133 p. + 75 pl.
273. ΜΥΛΟΝΑΣ, G., Ὁ ταφικὸς κύκλος Β τῶν Μυκηνῶν, I., 442 p., 1973 II. 249 pl., 1972, Athènes.
274. *Neolithic Greece*, by D. R. Teocharis et collaborateurs, National Bank of Greece, Athènes, 1973, 357 p.
275. ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ, St. I., Ἐκπαιδευτικὴ καὶ κοινωνικὴ δραστηριότητα τοῦ Ἑλληνισμοῦ τῆς Μακεδονίας, κατὰ τὸν τελευταῖο αἰώνα τῆς τουρκοκρατίας, Thessalonique, 1970, 290 p., 120 Dr.
276. ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ, Stelios A., Agapi H. KARAKATSANI, *Liberated Greece and the Morea Scientific Expedition. The Peylier Album in the Stephen Vagliano Collection*, National Bank of Greece, Athènes, 1971, 107 p.
277. ΠΑΠΑΔΡΙΑΝΟΣ, I. A., Ἐνας μεγάλος Κοζάνιτης ἀπόδημος: Εὐφρόνιος Ραφαήλ Παπαγιαννοῦσης-Πόποβιτς, Thessalonique, 1973, 37 p.
278. ΠΑΡΑΚΟΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ, ΔΙΑΜΑΝΤΟΥΡΟΥ, D., *Pella*, I, ις' + 257 p., Athènes, 1971, 250 Dr.
279. ΠΑΣΑΔΑΙΟΣ, A., Ὁ κεραμοπλαστικὸς διάκοσμος τῶν βυζαντινῶν κτηρίων τῆς Κωνσταντινουπόλεως, Athènes, 1973, 250 Dr.
280. ΠΕΛΕΚΑΝΙΔΗΣ, St., Καλλιέργης ὅλης Θεσσαλίας ἀριστος ζωγράφος, Athènes, 1973, + 175 p. + 83 pl.
281. ΠΙΕΡΙΔΟΥ, A., Ὁ πρωτογεωμετρικὸς ρύθμος ἐν Κύπρῳ, Athènes, 300 Dr.
282. Πνευματικοὶ ἄνδρες τῆς Μακεδονίας κατὰ τὴν τουρκοκρατίαν (διαλέξεις ὑπὸ τῶν κ.κ. Πολ. Ἐνεπεκίδη, Ἰω. Ἀναστασίου, Ἰω. Παπαδριανοῦ, Τάσου Γριτσοπούλου), Thessalonique, 1972, 184 p., 100 Dr.

283. POLITIS, Linos, en collaboration avec M. I. MANOUSAKAS, Συμπληρωματικοί κατάλογοι χειρογράφων Ἁγίου Ὁρους, Thessalonique, 1973, +309 p., 31 pl., 250 Dr.
284. ΠΡΑΚΤΙΚΑ τῆς ἐν Ἀθῆναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, τοῦ ἔτους 1969, 1970, 1971
285. RIGAS, G. A., Σκιαθίου λαϊκὸς πολιτισμὸς, IV, Thessalonique, 1970, 478 p., 200 Dr.
286. SAPOUNA-SAKELLARAKI, E., Μινωικὸν ζῶμα, Athènes, 1971, κγ' + 259 p., 250Dr.
287. SIEGSMUND, Lothar, *Griechisch-Makedonische Impressionen*, Thessalonique, 1968, 124 p. + 16 pl. + 1 carte, 75 Dr.
288. SPYROPOULOS, Th., Ὑστερομυκηναϊκοὶ ἐλλαδικοὶ θησαυροί, Athènes, 1972, ιε' + 233 p., 37 pl., 250 Dr.
289. STAURIDOU-ZAPHRAGA, A., Ἡ συνάντηση Συμεῶν καὶ Νικολάου Μυστικοῦ (Αὐγουστος 913) στὰ πλαίσια τοῦ βυζαντινοβουλγαρικοῦ ἀνταγωνισμοῦ, Thessalonique, 1972, 130 p.
290. STIKAS, E., Τὸ οἰκοδομικὸν Χρονικὸν τῆς Μονῆς Ὁσίου Λουκᾶ Φωκίδος, Athènes, 1970, 11 + 299 p., 144 pl.
291. SYMEONIDIS, Ch. P., Οἱ Τσάκωνες καὶ ἡ Τσακωνιά, Thessalonique, 1972, 187 p.
292. TARNANIDES, I., Τὰ προβλήματα τῆς μητροπόλεως Καρλοβικίων κατὰ τὸν ἸΗ' αἰώνα καὶ ὁ Jovan Rajić (1726—1801), Thessalonique, 1972, 200 p.
293. TSAMIS, D., Ἡ πρωτολογία τοῦ Μεγάλου Βασιλείου, Thessalonique, 1970, 169 p.
294. TSAMIS, D., Δαβίδ Δισυπάτου Λόγος κατὰ Βαρλαάμ καὶ Ἀκινδύνου πρὸς Νικόλαον Καβάσιλαν, Thessalonique, 1973, 113 p. + 16 pl.
295. TSIRPANLIS, Z., Οἱ Μακεδόνες σπουδαστές τοῦ Ἑλληνικοῦ Κολλεγίου Ῥώμης καὶ ἡ δράση τους στὴν Ἑλλάδα καὶ στὴν Ἰταλία (16ος αἰ.- 1650), Thessalonique, 1971, 299 p., 11 ill., 2 cartes, 150 Dr.
296. TZAVELLA-EVJEN, Ch., Τὰ περρωτὰ ὄντα τῆς προϊστορικῆς ἐποχῆς τοῦ Αἰγαίου, Athènes, 1970, 132 p., 40 pl., 140 Dr.
297. VAYAKAKOS, D. V., Σχεδιάσμα περὶ τῶν τοπωνυμικῶν καὶ ἀνθρωπωνυμικῶν σπουδῶν ἐν Ἑλλάδι 1833—1962 Athènes, p. 300—424, 145—369 tirage à part de la revue ATHENA, 66, 1962 et 67, 1963/64.
298. VAYAKAKOS, D. V., *Le grec moderne, les dialectes néo-helléniques et le dictionnaire historique de la langue grecque de l'Académie d'Athènes*, avec une bibliographie de 2.630 titres, Athènes, 1970.
299. VAKALOPOULOS, Ap., Τὰ κάστρα τοῦ Πλαταμώνα καὶ τῆς Ὠριάς τῶν Τεμπῶν καὶ ὁ τεκές τοῦ Χασάν Μπαμπᾶ, Thessalonique, 1972, 126 p., 100 Dr.
300. VAKALOPOULOS, K. Ap., Τρία ἀνέκδοτα ἱστορικὰ δοκίμια τοῦ φιλικοῦ Γεωργίου Λασσάνη, Thessalonique, 1973, 150 Dr.
301. VASDRAVELLIS, I., *Piracy on the Macedonian Coast during the Rule of the Turks*, Thessalonique, 1970, 53 p., 20 Dr.
302. VASDRAVELLIS, I., Ἄρματολοι καὶ κλέφτες εἰς τὴν Μακεδονίαν, Thessalonique, 1970, 188 p., 80 Dr.
303. VASDRAVELIS, I., Ὁ φιλικὸς καὶ ἀγωνιστῆς Γιάννης Φαρμάκης. Ἡ ἥρωικὴ ἀμυνα στὴ Μολδαβία, Thessalonique, 1972, 62 p., 60 Dr.
304. VASDRAVELIS, I., Ἡ πολιτικὴ τῶν Μεγάλων Δυνάμεων καὶ ἡ ναυμαχία τοῦ Ναυαρίνου, Thessalonique, 1973, 31 p., 30 Dr.
305. XYDIS, St., Ψυχολογικοὶ παράγοντες εἰς τὴν προπαρασκευὴν τοῦ Εἰκοσιένα. Νεο-ελληνικὸς πρωτοεθνικισμὸς καὶ ἐθνικισμὸς. Thessalonique, 1972, 44 p., 30 Dr.
306. ZAVIRAS, G., Νέα Ἑλλάς ἢ Ἑλληνικὸν Θεατρον. Ἐπιμέλεια, εἰσαγωγή, εὔρετ-ήριον ὑπὸ Τάσου Ἀθ. Γριτσπούλου, Athènes, 1972, 48 + ο' + 610 p.
307. ZOES, A., Προβλήματα χρονολογίας τῆς μινωικῆς κεραμικῆς, Γουρνες. Τυλισοσ. Μαρία, Athènes, 1969, ζ' + 99 p., 47 pl., 150 Dr.

Hongrie

308. GÁLDI, Ladislav, *Contribution à l'histoire de la versification roumaine. La prosodie de Lucian Blaga*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1972, 205 p.
309. HAZAI, G., *Das Osmanisch-Türkische im XVII. Jhd. Untersuchungen an den Transkriptionstexten von Jakob Nagy de Harsány*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973, 498 p.
310. KAKUK, Suzanne, *Recherches sur l'histoire de la langue osmanite des XVI^e et XVII^e siècles. Les éléments osmanlis de la langue hongroise*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973, 660 p.

311. LEVASICS, Elemér, SURANYI, Magda, *Szerbhorvát-Magyar Kéziszótár*. A Szótár Kéziratát átnézte Dr. PALICH, Emil, Második, változatlan kiadás, Terra, Budapest, 1971, XLVIII + 848 p.
312. *A Magyar és a Román Történet-tudomány Negyedvezéres Fejlődése*. A Magyar — Román Történeti Vegyes Bizottság Ulésének Anyaga, Budapest, 1971, Június 1—5, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1974, 109 p.
313. PALEFI Endre, *George Cosbuc elele es kolleszete*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973, 440 p., 47 f.
314. PALICH, Emil, *Magyar-Szerbhorvát Kéziszótár*, Második Kiadás, Terra, Budapest, 1972. XXVIII + 944 p.
315. PALOTAS, Emil, *A Balkan-Kérdés az Osztrák-Magyar és az orosz diplomáciában a XIX század végén*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1972.
316. PENAVIN, Olga, *A ozerémségi Magyar Szigetek nyelve*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1972, 157 p.
317. *Studia Turcica* edidit L. Ligeti, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1971, 498 p.
318. SZADECKY-KARDOS, E. et E. PÉCSI-DONATH, *Bulletin of the IXth Congress of the Carpatho-Balkan Geological Association*, IV, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973, 523 p.
319. *Szomszédtság és közösség. Délszláv-Magyar Irodalmi kapcsolatok*. Tanulmányok, szerkesztette Vujcsics D. SZTOJAN, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1972, 550 p. + 24 pl. i
320. TROCSÁNYI, Zsolt, *Teleki Mihály* (Erdély és a kurucmozgalom 1690 — ig), Akadémiai Kiadó, Budapest, 1972, 333 p.
321. TROCSÁNYI, Zsolt, *Erdélyi kormányhatóság Levéltárak*, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1973, 783 p.

Italie⁴

322. BRANCA, Vittore (éd.), *Rappresentazione artistica e rappresentazione scientifica nel „Secolo dei lumi”*, Sansoni, Florence, 1970, 549 p. („Civiltà europea e civiltà veneziana, 6”), 10.000 l.
323. BRANCA, Vittore (éd.), *Venezia e Ungheria nel Rinascimento. Atti del Congresso* (Venezia, 11—14 giugno 1970), Olschki, Florence, 1973 („Civiltà Veneziana, Studi, 28”).
324. BRANCA, Vittore, *Italia, Venezia e Polonia tra illuminismo e romanticismo*, Olschki, Florence, 1973, 414 p. („Civiltà Veneziana, Studi, 29”).
325. CORTELAZZO, Manlio (éd.), *Mediterraneo e Oceano Indiano*. Atti del sesto Colloquio Internazionale di Storia Marittima tenuto a Venezia dal 20 al 29 settembre 1962, Olschki, Florence, 1970, X + 418 p. („Civiltà Veneziana, Studi, 23”).
326. DA CANAL, Martin, *Les estories de Venise. Cronaca veneziana in lingua francese dalle origini al 1275*. A cura di Alberto LIMENTANI, Olschki, Florence, 1973, CCCXXX + 440 p. („Civiltà Veneziana, Fonti e testi, XII, Serie terza, 3”), 20.000 l.
327. DOCUMENTI DI ARCHITETTURA ARMENA, Collana diretta da Agopik ed Armen MANOUKIAN (par la Faculté d'architecture de Milan en collaboration avec l'Académie des sciences de la R.S.S. Arménie), Editions ARES, Milan, 1968 — (1. *Haghbat* par St. MNATSAKANIAN, 1970, 47 p.; 2. *Khatchkar* par L. AZARIAN, 1970, 63 p.; 3. *Sanahun* par O. Kh. GHALPAKTCHIAN, 1970, 47 p.; 4. *S. Thadej'Vank* par W. KLEISS, 1971, 67 p.; 5. *Amberd* par N. M. TOKARSKIJ, 1972, 55 p.; 6. *G(h)eghard* par A. SAHINIAN, 1973, 73 p.).
328. DUJČEV, Ivan, *Medioevo Bizantino-Slavo*, III. *Altri Saggi di storia politica e letteraria*, Edizioni di storia e letteratura, Rome, 1973, XVI + 722 p.
329. DVORNIK, Francis, *Gli Slavi. Storia e civiltà dalle origini al secolo XIII*, edizione italiana riveduta ed aggiornata a cura di Milan S. Duriča, Liviana Editrice, Padova, 1974, XX + 397 p., 7 000 l.
330. FOLLIERI, Enrica (a cura di), *Giovani Mauropode, metropoli di Eucaita, Otto canonici paracletici a N. S. Gesù Cristo*, Edizioni di Storia e letteratura, Rome, 1967, 200 p.
331. *Il Mondo Slavo*, Saggi e contributi slavistici a cura dell'Istituto di Filologia Slava della Università degli studi di Padova, Liviana Editrice, Padova, 1969 — (1, 1969, 4.000 l., 2, 1970, 5.000 l., 3, 1971, 5.000 l., 4, 1972, 5.500 l., 5, 1973, 6.500 l.).

⁴ Les publications éditées chez Sansoni et Olschki par la *Fondazione Cini* ont été envoyées et offertes à l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest par cette importante institution culturelle.

332. LOENERTZ, Raymond-Joseph O. P., *Byzantina et Franco-Graeca*. Articles parus de 1935 à 1966, réédités avec la collaboration de Peter SCHREINER, Edizioni di Storia e letteratura, Rome, 1970, XXIX + 632 p., 12.000 l.
333. *Nolizzario di San Giorgio*, 44, marzo, 1974, Venise, 52 p.
334. PERTUSI, Agostino, *Venezia e il Levante fino al secolo XV*, I, 1—2, *Storia-Diritto-Economia*, Olschki, Florence, 1973, XXII + 929 p. („Civiltà Veneziana, Studi, 27”).
335. *Saggi e Memorie di storia dell'arte*, Olschki, Florence, 7, 1970, 182 p.; 8, 1972, 278 p.
336. ROSSO-MAZZINGHI, Stefano, *L'uomo e il suo ambiente*, Sansoni, Florence, 1973, 544 p. („Quaderni di San Giorgio, 34”), 10.000 l.
337. *Studi Veneziani*, XIV, 1972, VIII + 422. p.
338. TAMBORRA, Angelo, *L'Europa centro-orientale nei secoli XIX—XX (1800—1920)*, I—II, Casa Editrice Dr. Francesco Vallardi, Milan, 1973, XXI + XVI + 818 p. („Storia Universale diretta da E. PONTIERI, VII, 3—4”).
339. TATAKES, V. N., *Gerasimos Vlachos o Kris (1605/7—1685)*, Venise, 1973, 164 p. + 3 pl., 5.000 l (= 200 Dr.) (en grec).
340. *Testimonianze a San Giorgio*, Venise, 1971, 85 p.
341. *Thesaurismata*, 10, 1973, Venise, 1973, 417 p. (publication de l'Institut grec pour les études byzantines et postbyzantines), 7.000 l. (= 300 Dr.).
342. *Venti anni di attività della Fondazione Giorgio Cini, Venezia 1951—1971*. Venise, 1971, 165 p. + XLV.

Liban

343. *L'Art islamique dans tes collections privées libanaises*. Exposition organisée par le musée Nicolas Sursock du 31 mai au 15 juillet 1974 sous le haut patronage de son Excellence Monsieur Suleiman Frangié, Président de la République Libanaise, Beyrouth, 1974.

Pays-Bas

344. BALARD, M., *Gènes et l'Outre Mer, I. Actes de Caffa du notaire Lamberto di Sambuceto 1289—1290*, Mouton, La Haye-Paris, 1973, 420 p. (« Document et Recherches », 12).
345. BAYERLE, Gustav, *Ottoman Tributes in Hungary*, Mouton, La Haye—Paris, 1973, 228 p.
346. HAZAI, G., *Das Osmanisch-Türkische im XVII. Jhd. Untersuchungen an den Transkriptionsteilen von Jakob Nagy de Harsány*, Mouton, La Haye — Paris, 1973, 498 p.
347. HOUSENHOLDER, Fred W. and Gregory NAGY, *Greek. A Survey of Recent Work*, Mouton, The Hague — Paris, 1972, 105 p.
348. ILIESCU, Maria, *La frioutan à partir des dialectes parlés en Roumanie*, Mouton, La Haye — Paris, 1972, 293 p.
349. JACOBY, D., *La féodalité en Grèce médiévale. Les « Assises de Romanie », sources, application et diffusion*, Mouton, Paris — La Haye, 1971, 358 p.
350. JUILLAND, Alphonse-Edwards, *The Rumanian Verb System*, Mouton, La Haye — Paris, 1971, 220 p.
351. MESKILL, Robert H., *A Transformational Analysis of Turkish Syntax*, Mouton, La Haye—Paris, 1970, 80 p.
352. NASH, Rose, *Turkish Intonation. An Instrumental Study*, Mouton, La Haye — Paris, 1973, 190 p.
353. NEWTON, Brian, *Cypriot Greek. Its Phonology and Inflections*, Mouton, La Haye — Paris, 1972, 186 p. + 19 pl.
354. RATHBUN, Carole, *The Village in the Turkish Novel and Short Story, 1920 to 1955*, Mouton, La Haye — Paris, 1972, 192 p.
355. ROSETTI, Ai., *Brève histoire de la langue roumaine des origines à nos jours*, Mouton La Haye — Paris, 1973, 212 p.
356. SALA, Marius, *Phonétique et phonologie du judéo-espagnol de Bucarest*, Mouton, La Haye — Paris, 1971, 224 p.
357. SEAMAN, P. D., *Modern Greek and American English in Contact*, Mouton, La Haye — Paris, 1972, 312 p.
358. SEBÜKTEKIN, Hikmet, *Turkish-English Contrastive Analysis*, Mouton, La Haye — Paris, 1971, 126 p.
359. SOTIROPOULOS, Dimitri, *Noun Morphology of Modern Demotic Greek*, Mouton, La Haye—Paris, 1972, 136 p.

360. THIRIET, Freddy, *Délibérations des assemblées vénitiennes concernant la Roumanie*, I—II, Mouton, La Haye — Paris, 1966—1971, 329 p., 336 p. (« Documents et Recherches », VIII, XI).
361. VASILIU, Emanuel and Sanda GOLOPENȚIA-ERETESCU, *The Transformational Syntax of Romanian*, Mouton, La Haye — Paris, 1972, 198 p.
362. XYDIS, Stephen G., *Cyprus reluctant Republic*, Mouton La Haye — Paris, 1973, 553 p.

Pologne

363. CZAJKA, Henryka, *Bohatera epika ludowa slowian potudniowych* (Struktura trsęci), Ed. Acad., Wrocław, 1973, 220 p., 28 zl.
364. DABEK-WIRGOWA, Teresa, *Penczo Slawejkow tradycjonaltzm i nowatorstwo*, Ed. Acad., Wrocław, 1973, 176 p., 30 zl.
365. DABROWSKI, Jan, *Powiazania ziem polskich z terenami wschodnimi w epoche brazu*, Ed. Acad., Wrocław, 1972, 320 p. + 6 pl., 70 zl.
366. *The Dictatorial Regimes in East Central Europe 1918—1939*. The Conference Held at the Institute of History, Polish Academy of Sciences, December 2—3, 1971, Ed. Acad., Wrocław, 1973, 236 p., 50 zl. (en polonais).
367. GOGOLEWSKI, Stanislaw, *Polska gwara trójjezycznej wsi Kaczyki w Rumunii*, Ed. Acad., Wrocław, 1972, 152 p., 30 zl.
368. *Irredenta niemiecka w Europie środkowej i południowo-wschodniej przed II Wojna światowa*, red. Henryka BATOWSKIEGO, Katowice — Krakow, 1971, 283 p., 64 zl.
369. JURKOWSKI, Marian, *Ukraińska terminologia hydrograficzna*, Ed. Acad. Wrocław, 1971, 240 p., 42 zl.
370. KOSEKA, Violetta, *Bułgarskie słownictwo meteorologiczne na the ogólnosłowiańskim*, Ed. Acad., Wrocław, 1972, 136 p. + 30 cartes, 32 zl.
371. KUBINSKA, Jadwiga, *Inscriptions grecques chrétiennes*, IV, Varsovie, 1974, 193 p.
372. MARUSZCZAK, Henryk, *Bulgaria*, Varsovie, 1971, 368 p. + 1 carte, 66 zl.
373. MARYANSKI, Andrzej, *Rumunia*, Varsovie, 1973, 231 p. + 1 carte + 48 zl.
374. ORZECZOWSKA, Hanna, *Podwajanie dopełnień w historii bułgarskiego języka literackiego*, Varsovie, 1973, 144 p., 34 zl.
375. *Poetyka i stylistyka słowiańska*, red. Stefania SKWARCZYŃSKA, Ed. Acad., Wrocław, 1973, 308 p., 70 zl.
376. RUTKOWSKI, Bogdan, *Cult Places in the Aegean World*, Ed. Acad., Wrocław, 1972, 346 p., 85 zl. ("Bibliotheca Antiqua", X).
377. *Slavia occidentalis*, 31, 1974, Varsovie — Poznan, 245 p., 63 zl.
378. STIEBER, Zdzislaw, *Świat językowy Słowian*, Varsovie, 1974, 500 p. 98 zl.
379. *Stosunki literackie polsko-bułgarskie*, *Studia*, red. Jerzego SLIZINSKIEGO, Ed. Acad., Wrocław, 1971, 206 p., 40 zl.
380. *Studia geomorphologica carpatho-balkanica*, VII, Varsovie — Cracovie, 1973, 183 p., 38 zl.; VI, Cracovie, 1972, 230 p., 47 zl.
381. SZYMANSKI, Wojciech, *Słowiańszczyzna wschodnia*, Ed. Acad., Wrocław, 254 p., 4 pl. cartes, 35 zl.
382. WEINSBERG, Adam, *Przymyki przestrzenne w języku polskim, niemieckim i rumuńskim*, Ed. Acad., Wrocław, 1973, 122 p., 26 zl.

République Démocratique Allemande

383. BAHNER, Werner, *Die lexikalischen Besonderheiten des Fruhromanischen in Sudosteuropa*, Akad. Verlag, Berlin, 1970, 124 p.
384. *Bildwörterbuch Deutsch und Rumänisch mit 194 Text und Bildtafeln*, VEB Verlag Enzyklopadie, Leipzig, 530 p.
385. DOPMANN, Hans-Dieter, *Das alte Bulgarien*. Ein kulturgeschichtlicher Abriß bis zum Ende der Turkenherrschaft im Jahre 1878, Koehler und Amelang, Leipzig, 235 p. + 1 carte + 105 pl. 16,80 DM.
386. ENDERLE, Ursula, *Land der Vielfalt, Jugoslawien*, VEB, Leipzig, 1972, 240 p.
387. FEUSTEL, Rudolf, *Technik der Steinzeit*, H. Bohlaus, Weimar, 1973, 263 p.
388. GLASNECK, Johannes, *Kemal Atatürk und die moderne Türkei*, mit 22 Abbildungen und 4 Karten, VEB Deutscher Verlag der Wissenschaften, Berlin, 1971, 334 p.

389. *Griff nach Sudosteuroopa*, Berlin, 1973, 288 p.
390. HASS, Gerhart u. Wolfgang SCHUMANN, *Anatomie der Aggression. Neue Dokumente zu den Kriegszielen des faschistischen deutschen Imperialismus im zweiten Weltkrieg*, VEB Deutscher Verlag der Wissenschaften, Berlin, 1972, 239 p.
391. KALBE, E., *Antifaschistischer Widerstand und volksdemokratische Revolution in Sudosteuroopa*, Berlin, 1974, 272 p.
392. MARKOV, Walter, Werner BAHNER, Johannes IRMSCHER, *Nicolae Iorga (1871—1940). Historiker, Literaturhistoriker, Byzantinist*, Akad. Verlag, Berlin, 1972, 22 p.
393. NICKEL, Heinrich L., *Kirchen, Burgen, Miniaturen. Armenien und Georgia während des Mittelalters*, Berlin, 1974, 180 p.
394. PELZER, Helmuth, Alfred PSZKOWIAK, *Aus drei Küssen geboren Bulgarien*, Leipzig, 1974, 264 p.
395. SILTER, Erwin, *Sprachfuhrer Deutsch-Rumanisch*, VEB Verlag Enzykl. Leipzig, 1971, 269 p., 5,50 DM.
396. SZENT-NANYI, Béla, *Der ungarische Sprachbau. Eine kurze Darstellung mit Erläuterungen für die Praxis*, VEB Verlag Enzyklopadie, Leipzig, 1974, 157 p., 13,50 DM.
397. TOMPA, József, *Kleine ungarische Grammatik*, VEB Verlag Enzyklopadie, Leipzig, 1972, 247 p., 15,50 DM.
398. UJANOWSKI, R. A., *Der Sozialismus und die befreiten Länder*, VEB Deutscher Verlag der Wissenschaften, Berlin, 1973, 452 p.
399. WEISSLING, Heinrich, *Sprachfuhrer Deutsch-Ungarisch*, VEB Verlag Enzyklopadie, Leipzig, 1973, 232 p., 5,50 DM.
400. WERNER, Ernst, *Ketzer und Weltverbesserer. Zwei Beiträge zur Geschichte Sudosteuroopas im 13. und 15. Jahrhundert*, Akad. Verlag, Berlin, 1974, 57 p.

République Fédérale d'Allemagne

401. *Alle Reisebilder aus dem Lande der Siebenburger Sachsen*, Meschendorfer, München, 1971, 89 p.
402. *Aus der Geisteswelt der Slawen. Dankesgabe an Erwin Koschnieder überreicht vom Seminar für Slawische Philologie der Universität München*, Kubon & Sagner, München, XI + 327 p.
403. BACH, Uwe, *Die Fachterminologie der mazedonischen Schmiede und Hufschmiede*, Osteuropa-Institut, 1970, 211 p.
404. BAK, Janos M., *Königum und Stände in Ungarn im 14.—16. Jahrhundert*, Franz Steiner Verlag, Wiesbaden, 1973.
405. BAUDISCH, G., *Das patriarchale Dorf im Erzählwerk von Janko M. Veselinović*, Sagner, München, 1969, 222 p. („Slawistische Beiträge“, 43).
406. BAUR, R. S., *Miroslav Krleža zum 80. Geburtstag*. Sudosteuroopa-Gesellschaft, München, 1973, 113 p.
407. BECK, Hans-Georg, *Studien zur Frühgeschichte Konstantinopels*, München, 1973, VIII + 238 p. („Miscell. Byzantina Monacensia“, 14).
408. BELTING, Hans, *Das illuminierte Buch der spatbyzantinischen Gesellschaft*, Carl Winter, Universitätsverlag, Heidelberg, 1970, 110 p. + XXXVI pl.
409. BERNATH, Mathias (éd.), *Biographisches Lexikon zur Geschichte Sudosteuroopas*, Oldenbourg, München, I, 1 Ab-Au, 1972, 112 p., 21 DM; I, 2/3, Au-Cr, 1973, 224 p., 42,00 DM. („Sudosteuroopasche Arbeiten“, 75—76).
410. BLOHM, Kurt Wilhelm, *Städte und Stätten der Türkei*, DuMont Schauberg, Köln, 1971, 228 p.
411. BOG, I. (éd.), *Der Außenhandel Ostmitteleuropas 1450—1650. Die ostmitteleuropäischen Volkswirtschaften in ihren Beziehungen zu Mitteleuropa*, Bohlau, Köln, 1971.
412. BOGYAY, Thomas von, *Grundzüge der Geschichte Ungarns*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1973, 202 p., 3 cartes.
413. BÖHLIG, Gertrud (éd.), *Ioannis Cameniatae de expugnatione Thessalonicae*, de Gruyter, 1973, XXXIII + 98 p.
414. BON, Antoine, *Byzanz*. Übertragung ins Deutsche Dr. Lotte Stratil-Sauer, Nagel Verlag, München, 1972, 226 p. avec 90 photos-couleurs et 51 photos-blanc-noir (Coll. „Archaeologia Mundi“).
415. BOSCHKOV, Atanas, *Die Bulgarische Malerei*, Verlag A. Bongers, Recklinghausen, 1970, 382 p.
416. BOSCHKOV, Atanas, *Die Bulgarische Volkskunst*, Verlag A. Bongers, Recklinghausen, 1972, 384 p.

417. BRADLER-ROTTMANN, Elisabeth, *Die Reformen Kaiser Josephs II.*, Goppingen, 1973, 183 p. + 4 p.
418. BUDDE, Ludwig, *Antike Mosaiken in Kilikien. I—II*, Verlag A. Bongers 1970—1972, (I. Frühchristliche Mosaiken in Misis Mopsuaestia, 233 p. II. Die heidnischen Mosaiken, 234 p.).
419. DACOROMANIA. Jahrbuch für ostliche Latinität, hrsg. v. Paul MIRON, Karl Alber Verlag, Freiburg, I, 1973, 283 p.
420. DIPPE, G., *August Senoas historische Romane*, O. Sagner, 1972, 177 p. („Slawistische Beiträge“, 58).
421. ESCHKER, W., *Untersuchungen zur Improvisation und Tradierung der Sevdalinka an Hand der sprachlichen Figuren*, O. Sagner, München, 1971, 275 p. („Slawistische Beiträge“, 53).
422. *Die Europäische Wirtschaftsgemeinschaft und der Handel mit Südosteuropa*, München, 1971, 34 p., 12 DM („Südosteuropa-Studien“, 15).
423. FEL, E., T. HOFER, *Bauerliche Denkweise in Wirtschaft und Haushalt. Eine ethnographische Untersuchung über das ungarische Dorf Atány*, Verlag Otto Schwartz, Göttingen, 1972, XVIII + 551 p. + 139 Photos.
424. FISCHER WELTGESCHICHTE, 13, *Byzanz*, hrsg. v. Franz Georg MAIER, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt, 1973, 444 p.
425. FLOSOS, Constantin, *Universale Neumenkunde, I—III*, Barenreiter Verlag, Kassel, 1970, 391 + 287 + 376 p. + 127 facs.
426. GAVRIN, M., *Kroatische Übersetzungen und Nachdichtungen deutscher Gedichte zur Zeit des Illyrismus*, O. Sagner, München, 1973, 226 p.
427. GERNDT, Helga (éd.), *Dona Ethnologica*, Oldenbourg, München, 1973, 391 p. („Südosteuropäische Arbeiten“, 71 = Mélanges Kretzenbach), 60 DM.
428. *Glossar zur frühmittelalterlichen Geschichte im östlichen Europa. Serie A., Lfg. 1, Lateinische Namen bis 908. Einleitung, Abkürzungen und Siegelverzeichnis*, Fr. Steiner Verlag, Wiesbaden, 1973, LXIV p.
429. GOGOLAK, Ludwig von, *Beiträge zur Geschichte des slowakischen Volkes, I—III*, Oldenbourg, München, 1963—1972, 265 + 280 + 193 p.
430. GÖLLNER, Carl, *Die Siebenbürgische Militärgrenze*, Oldenbourg, München, 1974, 264 p.
431. GÖRLICH, Ernst Joseph, *Grundzüge der Geschichte der Habsburger-Monarchie und Österreichs*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1970, 358 p.
432. GRAHOR, O., *France in the Work and Ideas of Antun Gustav Matoš*, O. Sagner, München, 1973, 247 p. („Slawistische Beiträge“, 63).
433. GROTHUSEN, Klaus-Detlev (éd.), *Ethnogenese und Staatsbildung in Südosteuropa. Beiträge des Südosteuropa-Arbeitskreises der Deutschen Forschungsgemeinschaft zum III. Internationalen Südosteuropa-Kongreß der Association Internationale d'Etudes du Sud-Est Européen*, Bukarest, 4.—10. Sept. 1974, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1974, 320 p.
434. HARTL, Hans, *Nationalitätenprobleme im heutigen Südosteuropa*, Oldenbourg, München, 1973, 160 p. („Untersuchungen zur Gegenwartskunde Südosteuropas“, 7), 20 DM.
435. HELBIG, Herbert und Lorenz WEINRICH, *Urkunden und erzählende Quellen zur deutschen Ostsiedlung im Mittelalter, II*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1970, 632 p.
436. HUBER, Manfred, *Grundzüge zur Geschichte Rumäniens*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1973, XIV + 198 p., 4 cartes.
437. HUNDT, Th., *Bartoks Satztechnik in den Klavierwerken*, Bosse-Verlag, Regensburg, 1971, 278 p.
438. JAHRBÜCHER FÜR GESCHICHTE OSTEUROPAS, 21, 1973, Fr. Steiner Verlag, Wiesbaden, 640 p.
439. KLÄUBE, Manfred, *Das sächsische Minderheitensiedlungsgebiet in Südsiebenburgen*, Meschendorfer, München, 1971, 136 p.
440. LANGE, Reinhold, *Imperium zwischen Morgen und Abend. Die Geschichte von Byzanz in Dokumenten*, Verlag A. Bongers, Recklinghausen, 1972, 385 p.
441. LESKY, Erna (éd.), *Die Aufklärung in Ost- und Südosteuropa*, Bohlau, Köln, 1972.
442. LETZ, Franz, *Siebenbürgisch-sächsische Kirchenburgen*, Meschendorfer, München, 1973, 66 Zeichnungen mit baugeschichtlichen Erläuterungen.
443. LETZ, Franz, *Siebenbürgisch-sächsische Städte*, Meschendorfer, München, 1972, 30 Zeichnungen mit baugeschichtlichen Erläuterungen, 12 Stadtplanen und 1 Kartasskizze.
444. LYDAKIS, Stelios, *Geschichte der griechischen Malerei des 19. Jahrhunderts*, Prestel, München, 1972, 379 p. + 110 reproductions.

445. MAAS, Paul, *Kleine Schriften*, hrsg. von Wolfgang BUCHWALD, C. H. Beck, München, 1973, XII + 705 p.
446. DIE MÄRCHEN DER WELTLITERATUR, Eugen Diederichs Verlag, Düsseldorf/Köln,
 — Bulgarische Volksmärchen, hrsg. v. Kyrill HARALAMPIEFF, 1971, 296 p.
 — Mazedonische Volksmärchen, hrsg. v. W. ESCHKEN, 1972, 280 p.
 — Rumanische Volksmärchen, hrsg. v. Felix KARLINGER und Ovidiu Btrlea, 1969, 312 p.
447. MATERIALIEN ZU EINER SLAWISTISCHEN BIBLIOGRAPHIE, 1963—1973. Arbeiten der in Österreich, der Schweiz und der Bundesrepublik Deutschland tätigen Slawisten, hrsg. Eleonore KAISER und Alfons HÖCHEL, Sagner, München, 1973, VII + 243 p.
448. MEIER, Jens und Johann HAWLOWITSCH (éd.), *Die Außenwirtschaft Südosteuropas*, Wissenschaft und Politik, Köln, 1970, 181 p.
449. MELAS, Evi (éd.), *Alle Kirchen und Klöster Griechenlands*, DuMont Schauberg, Köln, 1972, 320 p.
450. MELAS, Evi (éd.), *Griechische Inseln*, DuMont Schauberg, Köln, 1973, 280 p.
451. MELAS, Evi (éd.), *Tempel und Stätten der Götter Griechenlands*, DuMont Schauberg, 1970, 225 p.
452. *Millenium Ecclesiae Pragensis, 973—1973*, Regensburg, 1973, 44 p.
453. MITTEILUNGEN DER SUDOSTEUROPA-GESELLSCHAFT, München, 10—14, 1, 1970, 1974, 12 fasc.
454. MÜLLER-LANDAU, C., *Studien zum Stil der Sava-Vita Teodosijes*. Ein Beitrag zur Erforschung der altserbischen Hagiographie, Sagner, München, 1972, 183 p.
455. *Nikephoros Gregoras, Rhomäische Geschichte, Historia Rhomaïke*, übersetzt und erläutert von Jan Louis van DIETEN, Erster Teil (Kapitel I—VII), Anton Hiersemann, Stuttgart, 1973. VIII + 339 p. 110 DM.
456. NISSEN, Claus, *Die zoologische Buchillustration, ihre Bibliographie und Geschichte*, Lieferung 9, Band II: Geschichte, p. 1—172 mit Taf. I—VIII, A. Hiersemann, Stuttgart, 1971, 36 DM.
457. NOVOTNA, Maria, *Die Äxte und Beile in der Slowakei*, C. H. Beck, München, 1970, 112 p. + 56 pl.
458. OLSHAUSEN, Klaus, *Zwischenspiel auf dem Balkan*, Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, 1973, 375 p. + 3 cartes.
459. OVADIAH, Asher, *Corpus of the Byzantine Churches in the Holy Land* P. Haustcin Verlag, Bonn, 1970, 223 p.
460. PERNACK, H. J., *Probleme der wirtschaftlichen Entwicklung Albaniens*, Untersuchung des ökonomischen und sozial-ökonomischen Wandlungsprozesses von 1912/13 bis in die Gegenwart, München, 1972, 197 p.
461. PODSKALSKY Gerhard, *Byzantinische Reicheschatologie*, W. Fink Verlag, München, 1972, XII + 114 p.
462. PRINZING, G., *Die Bedeutung Bulgariens und Serbiens in den Jahren 1204—1219 in Zusammenhang mit der Entstehung und Entwicklung der byzantinischen Teilstaaten*, München, 1972, XVI + 203 p. („Misc. Byz. Monacensia“, 12).
463. PROKOP, *Werke*. Griechisch-Deutsch, ed. Otto VEH, III, Perserkriege, Heimeran Verlag, München, 1970, 586 p., 48 DM.
464. REICHERT, G., *Das Scheitern der Kleinen Entente*. Internationale Beziehungen im Donauraum von 1933 bis 1938, Fides Verlagsgesellschaft, München, 1971, 186 p.
465. REISSMÜLLER Johann Georg, *Jugoslawien. Vielvölkerstaat zwischen Ost und West*, E. Diederichs Verlag, Düsseldorf - Köln, 1971, 240 p.
466. REUSCHE, Ehrhard, *Polychromes Sichtmauerwerk byzantinischer und von Byzanz beeinflusster Bauten Südosteuropas*, 1971, 235 p.
467. RITSOS, Jannis, *Mit dem Maßstab der Freiheit*, Damokles Verlag, 1971 (Ausgewählt und aus dem Neugriechischen übertragen von Isidora Rosenthal-Kamarinea), 192 p.
468. RUNCIMAN, Steven, *Das Patriarchat von Konstantinopel*, Beck, 1970, X + 490 p.
469. SCHACHMEIER, Fritz, *Geistesgeschichte der Perikleischen Zeit*, Kohlhammer, Stuttgart, 1971, 216 p.
470. SCHILBACH, E., *Byzantinische metrologische Quellen*, Brücken Verlag, Düsseldorf, 1970. XXIV + 204 p.

472. SCHWARZ, E. (éd.) *Acta Conciliorum Oecumenicorum*, IV, 1, Concilium universale Constantinopolitanum sub Iustiniano habito, I. Concilii actiones VIII. Appendices Graece-indices, edidit J. STRAUB, de Gruyter, Berlin, 1971, XXXVIII + 286 p.
473. *Serta Slavica*, in memoriam Alisii Schmaus, Trofenik, München, 1971, LVII + 764 p.
474. SEVERIN, H. G., *Zur Porträtplastik des 5. Jahrhunderts n. Chr.*, München, 1972, X + 201 p. („Misc. Byz. Mon.“ 13).
475. SHERRARD, Philip, *Byzanz. Kaisertum zwischen Europa und Asien*, Rowohlt Verlag, Hamburg, 1972, Bz 188 p.
476. SCHIVKOVA, Ljudmila, *Das Grabmal von Kasanlak*, A. Bongers, Recklinghausen, 1973, 128 p., 37 pl. couleurs.
477. STÖLTING, W., *Beiträge zur Geschichte des Artikels im Bulgarischen*, O. Sagner, München, 1970, VII + 296 p. („Slawistische Beiträge“, 44).
478. „*Sudost-Forschungen*“, XXXI, 1972; XXXII, 1973, XXX, 1971.
479. „*Sudosteuropan-Bibliographie*“, hrsg. vom Sudost-Institut, Red. + Fr. Valjavec, Gertrud Krallert-Sattler, I: 1945–1950; II: 1951–1955; III: 1956–1960 IV: 1961–1965, 8 vols.
480. SUNDHAUSEN, Holm, *Der Einfluß der Herderischen Ideen auf die Nationsbildung bei den Völkern der Habsburger Monarchie*, Oldenbourg, München, 1973, 191 p.
481. *Symposium des Wissenschaftlichen Beirates der Sudosteuropan-Gesellschaft am 25./26. Juni 1971 in München*, München, 1972, 194 p., DM 20 („Sudosteuropan-Studien“, 19).
482. TALEV, I., *Some Problems of the Second South Slavic Influence in Russia*, O. Sagner, 1973, XIV + 430 p. („Slawistische Beiträge“, 67).
483. TINNEFELD, F. H., *Kategorien der Kaiserkritik in der byzantinischen Historiographie von Prokop bis Niketas Choniates*, W. Fink Verlag, München, 1971, 205 p.
484. TORNOW, Siegfried, *Die Herkunft der kroatischen Völkern im südlichen Burgenland*, Otto Harrassowitz, Wiesbaden, 1971, XXI + 274 p.
485. TOTH, Adalbert, *Parteien und Reichstagswahlen in Ungarn 1848–1892*, Oldenbourg, München, 1973, 383 p. („Sudosteuropäische Arbeiten“, 70).
486. VRETTAKOS, Nikephoros, *Jenseits der Furcht. Gedichte*, Jugend und Volk, München, 1973, 111, p.
487. VULPE, Alex., *Äxte und Beile in Rumänien*, Beck, München, 1970, 118 p., 89 pl.
488. WESSEL, Klaus (éd.), *Kunst und Geschichte in Sudosteuropan*, A. Bongers, 1973, 188 p., 150 reprod.
489. WITTSTOCK, Oskar, *Johannes Honterus der Seeburger Humanist und Reformator. Der Mann, das Werk, die Zeit*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1970 339 p.
490. ZAMBONI, Giovanni, *Mussolinis Expansionspolitik auf dem Balkan*, Buske-Verlag, Hamburg, 1970, VI + 514 p.
491. „*Zeitschrift für Balkanologie*“, Trofenik, München, VII, 1–2, 1969/70, VIII, 1–2, 1971/72, IX, 1–2, 1973, X, 1 et X, 2, 1974, 5 vols.
492. ZOTSCHIEW, Theodor, *Der Außenhandel als Faktor des wirtschaftlichen Wachstums der sozialistischen Staaten Sudosteuropas*, München, 1971, 30 p., 8 DM („Sudosteuropan-Studien“, 16).
493. ZOTSCHIEW, Theodor, *Strukturwandel in Wirtschaft und Gesellschaft Sudosteuropas*. Eine sozial-ökonomische und statistische Analyse anläßlich des 20jährigen Bestehens der Sudosteuropan-Gesellschaft München, 1972, 132 p., 20 DM („Sudosteuropan-Studien“, 20).
494. *Zukunftsperspektiven der Donauschiffahrt nach 1980*, München, 1973, 68 p. („Sudosteuropan-Studien“, 21), 12 DM.
495. *Deutsch-Rumanisches Colloquium junger Historiker, Kunsthistoriker und Zeitgeschichtler*, 1. Teil: Juni 1972 in der BR Deutschland, 2. Teil: Dezember 1973 in der SR Rumänien, München, 1974, 150 p. („Sudosteuropan-Studien“, 22).

Turquie

496. AKINCI, Gunduz, *Türk-Fransız Kultur İlişkileri (1071–1859) – başlangıç dönemi* – Ankara, 1973, 92 p., 10 l.
497. AKSOY, Omer Asim, *Atasozleri ve Deymber Sozluđu*, 1. *Atasozleri Sozluđu*, Ankara, 1971, 392 p., 25 l.
498. *Ataturk Üniversitesi Yayınları (1959–1973)*, Erzurum, 1973, 75 p.
499. BALL, Muhan, *Erciş’li Emrah ile Selvi Han Hikâyesi, Varianlıların Tesbiti ve Halk Hikâyeciliđi Bakımından onemi*, Byylan Matbaase, Ankara, 1973, 302 p., 38 l.
500. BAŞAR, Zeki, *Erzurum’da Tıbbi ve Mıstık Folklor araştırmaları*, Ankara, 1972, 271 p.

501. BAŞAR, Zeki, *İçtimai Adellerimiz-Inanç larınız ve Erzurum İlindeki Ziyaret Yerleriniz*, Sevinç Matbaasan, Ankara, 1972, 226 p.
502. BAŞAR, Zeki, *Tarihte — Tıp Tarihinde Yemin*, Sevinç Matbaası, Ankara, 1973, 134 p., 10 l.
503. BAŞAR, Zeki, *Erzurum'da Eski Mezarlıklar ve Resimli Mezar Tasları*, Sevinç Matbaası, Ankara, 1973, 146 p., 20 l.
504. BAŞAR, Zeki, *Erzurum İlinde Sıfali Sinlar — Yerleri, Genel Durumları, Nitelikleri*, Sevinç Matbaası, Ankara, 1973, 189 p., 24 l.
505. BILGEGİL, Kaya, *Ziyâ Paşa üzerinde bir Araştırma*, Erzurum, 1970, 569 p., 32 l.
506. ÇAYCI, Abdurrahman, *Bujuk Sahra'da Türk-Fransız Rekabeti (1858—1911)*, Erzurum, 1970, 247 p., 20 l.
507. *Cumhuriyetin 50. Yıldönümünde. Atatürk Üniversitesi Yayınları (1959—1973)*, Erzurum, 1973, 75 p.
508. *Divanı Lûgat-it-Türk Dizini*, Ankara, 1972, 168 p., 20 l.
509. GÖKALP, Cevdet, *Çin Kayanaklarına göre Şih-Wei Kabileleri (Proto-Mongollar üzerinde bir etud devemesi)*, Sevinç, Matbaası, Ankara, 1973, 118 pp, 8 l.
510. GÖKALP, Cevdet, *Gokturk Devletinin Kuruluşundan Cingiz'in Zahuruna Kadar Altaylarda ve İç Moğolstanda Kabileler*, Sevinç Matbaası, Ankara, 1973, 154 p., 10 l.
511. GÖKBİLGİN, Özalp, *1532—1577 Yillere arasında Kırım Hanlığı'nın Siyasî Daramu*, Sevinç Matbaası, Ankara, 1973, 101 p., 10 l.
512. GÖKBİLGİN, Özalp, *Tarih-i Sahib Giray Han (Histoire de Sahib Giray, khan de Crimée de 1532 à 1551)*, édition critique, traduction, notes et glossaire, Baylan Matbaası, Ankara, 1973, 313 p., 40 l.
513. TARKAN, Tevrik, *Orta ve Aşağı Çoruk Havzası Beseri ve İktisadî Coğrafya bakımından bir Bölge Araştırması*, Sevinç Matbaası, Ankara, 1973, 168 p., 13 l.
514. İPEKTEN, Haluk, *Fuzulî-Hayati, Edebi Kişiliği, Eserleri ve Bazı Surlerinin Açıklamaları*, Sevinç Matbaası, Ankara, 1973, 163 p. 20 l.
515. İPEKTEN, Haluk, *Na'ül-ı Kadim Hayati ve Edebi Kişiliği*, Sevinç Matbaası, Ankara, 1973, 167 p., 10 l.
516. İPEKTEN, Haluk, *İsmett Divânî — Edisyon Kritik*, Ankara, 1974, 119 p., 15 l.
517. KAPLAN, Mehmed et coll., *Koroğlu Destanı*, Sevinç Matbaası, Ankara, 1973, VIII + 616 p., 78 l.
518. KARAHAN, Abdulkadir, *Nefî Divanından Seçmeler Millî Eğitim Basımevi*, İstanbul, 1972, 207 p., 7,50 l.
519. ÖNEY, Gonul, *Ankara'da Türk Devri Dinî ve Sosyal Yapıları*, Ankara, 1971, 393 p. + pl., 83 l.
520. ORAL, Zeki, *Turgut Oğulları, Eserleri — Vakfiyeleri*, 33 p. + 21 pl.
521. ORHONLU, Cengiz, *Osmanlı İmparatorluğu'nun Güney Siyaseti. Habes Eyaleti*, İstanbul, 1974, 315 p., 59 l.
522. OKAY, Orhan, *Abdülhak Hâamî'din Romantizmi*, Erzurum, 1971, 58 p., 4 l.
523. *Tarama Sözlüğü*, VI, U—Z, Ankara, 1972, LXXII p., 3879—4814, 50 l.
524. TARKAN, Tevrik, *Rize-Hopa Yoresi Coğrafi Etudu*, Erzurum, 1973, 80 p., 10 l.
525. TOLASA, Harun, *Almed Paşa'nın Şur Dünyası*, Ankara, 1973, XV + 602 p., 78 l.
526. *Türkçe Sözlük*, Bilgi Basımevi, Ankara, 1974, 893 p., 70 l.
527. *Türkiye'de Halk Ağzından Derleme Sözlüğü*, VI. G., Türk Tarih Kurumu Basımevi, Ankara, 1972, p. 1881—2244, 35 l.
528. *Türkiye'de Vakıf Abideler ve Eski Eserler*, Ankara, 1972, 716 p., 75 l.
529. *Vakıflar Bülteni*, I, İstanbul, 1970, 146 p., 45 l.
530. *Vakıflar Dergisi*, 1 ; 3—10, 1938—1971, 9 vols. 367, 50 l.

Union Soviétique

531. *Balkanskoe jazykoznanie*, Nauka, Moscou, 1973, 332 p., 1,70 r.
532. *Balkanskije issledovanija. Meždunarodnye otnošenija na Balkanah*, Nauka, Moscou, 1974, 331 p., 1,61 r.
533. *Balkanskij istoričeskij sbornik*, Kişinev, I, 1968, 299 p., 1,33 r. III, 1973, 382 p., 1,87 r. ; IV, 1974, 310 p., 1,89 r.
534. BERNOV, Ju. V., G. A. CERNEJKO, *Narodnaja Respublika Bolgarija*, Politizdat, Moscou, 1974, 128 p., 18 kop.
535. BUNINA, I. K., *Istorija glagolnyh vremen v bolgarskom jazyke. Vremena indikativa*, Nauka, Moscou, 1970, 300 p., 1,38 r.

536. ČEŠKO, E. V., *Istoriya bolgarskogo sklonenija*, Nauka, Moscou, 1970, 320 p., 1,80 r.
537. COSTIN, Miron, *Letopiseșul Țării Moldovei de la Aaron-vodă Incoace. Studiu introductiv de E. RUSEEV*, „Cartea moldovenească”, Kișinev, 1972, 321 p., 0,87 r.
538. CRĂSESCU, Victor, *Opere*. Studiu introductiv de G. LEVAT, „Cartea moldovenească”, Kișinev, 1974, 464 p., 1,04 r.
539. *De la cronografie la literatura modernă. Studiu istorico-literare*. Ed. Știința, Kișinev, 1974, 308 p., 2,08 r.
540. DIMITRIEV, P. G., *Narodonaselenie Moldavit. Po materialam perezisej 1772—1773, 1774 i 1803 gg.*, Kișinev, 1973, 155 p., 0,97 r.
541. *Eteristskoe dvizenie v Rossii*, Nauka, Moscou, 1970, 372 p., 1,72 r.
542. *Formirovanie marksistskoj literaturnoj kritiki v zarubežnyh slavjanskijh stranah*, Nauka, Moscou, 1972, 352 p., 1,66 r.
543. FREJDZON, V. I., *Borba horvatskogo naroda za nacionalnuju svobodu, pod'em osvoboditel'nogo dvizenija v 1859—1873 gg. Istoriya, ideologija, političeskie partii*, Nauka, Moscou, 1970, 266 p., 1,42 r.
544. *Gagauzsko-russko-moldavskij slovar'*, Ed. Encyclopédie Soviétique, Moscou, 1973, 664 p., 1,14 r.
545. *Germskaja vostočnaja politika v novoe i novejšee vremja. Problemy istorii i istoriografii*, Nauka, Moscou, 1974, 279 p., 1,44 r.
546. GROSUL, V. Ja., *Rossijskie revoljucionery v jugo-vostočnoj Evrope*, Ed. Știința, Kișinev, 1973, 539 p., 3,26 r.
547. ILINSKAJA, S. B., *Poezija soprotivlenija v poslevoennoj Grecii*, Nauka, Moscou, 1974, 197 p., 0,64 r.
548. *Internacionalisty. Trudjaščiesja zarubežnyh stran — učastniki borby za vlast' sovetov na juge i vostoce respublikii*, Nauka, Moscou, 1971, 288 p., 1,44 r.
549. *Issledovanija po istorii slavjanskijh i balkanskijh narodov. Epoha srednevekovja. Kievskaja Rus' i ee slavjanskije sosedi*, Nauka, Moscou, 1972, 290 p., 1,63 r.
550. *Issledovanija po serbo-horvatskomu jazyku*, Nauka, Moscou, 1972, 395 p., 1,89 r.
551. *Issledovanija po slavjano-germskim otnošenijam*, Nauka, Moscou, 1971, 372 p., 1,69 r.
552. *Istoriya, kultura, etnografija i folklor slavjanskijh narodov*, VII. meždunarodnyj s'ezd slavistov, Varšava, avgust 1973 g., Doklady soverskoj delegacii, Nauka, Moscou, 1973, 496 p., 2,23 r.
553. *Istoričeskie svjazi narodov SSSR i Rumynii v XV — načale XVIII v.*, Dokumenty i materialy v treh tomah, Nauka, Moscou, 1965—1970 (I, 1965, 363 p., 1,50 r.; III, 1970, 415 p., 1,72 r.)
554. ISTRATI, E. N., *Demokratičeskoe dvizenie za mir na rumynskom fronte v 1917 godu*, Nauka, Moscou, 148 p., 0,75 r.
555. JAZYKOVA, A. A., *Malaja Antanta v evropejskoj politike, 1918—1925*, Nauka, Moscou, 1974, 331 p., 1,64 r.
556. *Jugo-vostočnaja Evropa v epohu feodalizma*, Ed. Știința, Kișinev, 1973, 199 p., 0,88 r.
557. *Jugo-vostočnaja Evropa v srednie veka, I*, Știința, Kișinev, 376 p., 1,49 r.
558. KARASAEV, V. G., *Serbskij demokrat Živojin Žuevič. Publīčstičeskaja dejatel'nost v Rossii v 60-h godah XIX v.*, Nauka, Moscou, 1974, 334 p., 1,77 r.
559. KIRJAKIDIS, G. D., *Graždanskaja vojna v Grecii 1946—1949*, Nauka, Moscou, 1972, 1,38 r.
560. KIROVA, K. E., *Italjanskaja ekspansija v vostočnom sredizemnomor'e (v načale XX v.)*, Nauka, Moscou, 1973, 302 p., 1,92 r.
561. KOLKER, B. M., I. E. LEVIT, *Vnešn'aja politika Rumynii i rumyno-soverskie otnošenija (senjabr 1939— ijun' 1941)*, Nauka, Moscou, 1971, 199 p., 0,84 r.
562. KONDRATEVA, V. N., *Russkie diplomatičeskie dokumenty ob agrarnykh otnošenijah v Bosnii i Gercegovine (60—70 -e gody XIX v.)*, Nauka, Moscou, 1971, 239 p., 1 r.
563. KOPANSKIJ, Ja. M. etc., *Listaja letopis' družby*, „Cartea moldovenească”, Kișinev, 1970, 176 p., 0,51 r.
564. KOPANSKIJ, Ja. M., I. E. LEVIT, *Soversko-rumynskie otnošenija, 1929—1934 gg.*, Nauka, Moscou, 187 p., 0,85 r.

565. KRAVCOV, N. I., *Problemy slavjanskogo fol'klora*, Nauka, Moscou, 1972, 360 p., 1,63 r.
566. *Kultura i obščestvo v epohu stanovlenija naci* (Centralnaja i jugo-vostočnaja Evropa v konce XVIII — 70-h godah XIX v.), Nauka, Moscou, 1974, 211 p., 0,93 r.
567. LEBEDEV, N. I. (éd.), *Istorija Rumynii*, 1918—1970, Nauka, Moscou, 1971, 742 p., 3,12 r.
568. V. I. Lenin i obrazovanie kommunističeskikh partij v stranah central'noj i jugo-vostočnoj Evropy, Nauka, Moscou, 1973, 472 p., 2,20 r.
569. LITAVRIN, G. G., *Kak žili vizantijcy*, Nauka, Moscou, 1974, 192 p. 0,60 r.
570. LIVŠIČ, M. Ja., *Dekor v narodnoj arhitekture Moldavii*, Ed. Știința, Moscou, 1971, 91 p., 1 r.
571. MARKOV, D. F., *Genesis socialističeskogo realizma iz opyta južnoslavjanskih i zapadnoslavjanskih literatur*, Nauka, Moscou, 1970, 358 p., 1,16 r.
572. MAŽILU, A. D., *Razvitie istoriko-filosofovskoj nauki v Socialističeskoj Respublike Rumynii (1944—1969)*, Ed. Știința, Kišinev, 1973, 158 p., 0,73 r.
573. *Mežslavjanskije kulturnije svjazi*, Nauka, Moscou, 1971, 239 p., 1,33 r.
574. MOSANU, A. K., *Rabočee i socialističeskoe dvizenie v Rumynii (1907—1914 gg.)*, Ed. Știința, Kišinev, 1974, 363 p., 2,63 r.
575. MUNTJAN, M. A., *Bor'ba Sovetskogo Sojuza za priem v OON Bolgarii, Vengru i Rumynii*, Ed. Știința, Kišinev, 1972, 191 p., 1,31 r.
576. NIKITIN, S. A., *Očerki po istorii južnyh slavjan i rusko-balkanskih svjazej v 50—70—e gody XIX v.*, Nauka, Moscou, 1970, 328 p., 1,51 r.
577. NOVIČEV, A. D., *Istorija Turcii*, III, *Novoe vremja*, II (1839—1853) Ed. de l'Université de Leningrad, 1973, 205 p., 1,12 r.
578. POLUBKO, K. A., *Očerki istorii bolgarno-rossijskih revoljucionnyh svjazej (60—70-e godov XIX v.)*, Ed. Știința, Kišinev, 1972, 311 p., 2,03 r.
579. POKIVAILOVA, T. A., *Socialističeskoe preobrazovanie sel'skogo hozjajstva v Rumynii, 1949—1962*, Nauka, Moscou, 1974. 240 p., 0,79 r.
580. PONO AREVA, N. N., *Sovremennaja bolgarskaja dramaturgija*, Nauka, Moscou, 1974, 175 p., 0,54 r.
581. POTAPOV, V. I., *Socialističeskaja Respublika Rumynija*, Moscou, 1974, 95 p., 0,15 r.
582. *Problemy istorii severnogo-pričernomor'ja v antičnuju epohu*, Moscou, 304 p., 1,3 r.
583. *Problemy razvutija sel'skogo hozjajstva socialističeskikh stran Evropy*, Nauka, Moscou, 1973, 200 p., 0,74 r.
584. ROŽNOVSKAJA, M. G., *Sintaxis prilagatel'nogo v bolgarskom jazyke*, Nauka, Moscou, 1970, 248 p., 0,76 r.
585. SENKEVIČ, I. T., *Rossija i kritskoe vosstanie 1866—1869 gg.*, Nauka, Moscou, 1970, 212 p., 0,87 r.
586. *Simpozium po grammatičeskoj tipologii sovremennyh balkanskih jazykov (15—16 janvarja 1974 g.)*. *Predvaritel'nye materialy*, Nauka, Moscou, 1974, 72 p., 0,40 r.
587. *Ekonomičeskij mehanizm socialističeskoj integracii, očerk teorii*, Ekonomika, Moscou, 1973, 199 p., 1,34 r.
588. *Slavjane i Rossija*, K 70-letiju so dnja rojdenija S. A. Nikitina, Nauka, Moscou, 1972, 308 p., 1,53 r.
589. *Slavjanskij i balkanskij folklor*, Nauka, Moscou, 1971, 252 p., 1,11 r.
590. *Slavjanskoe jazykoznanie*. VII Meždunarodnyj s'ezd slavistov, Varšava, avgust 1973 g. *Doklady sovetsoj delegacii*, Nauka, Moscou, 1973, 520 p., 2,44 r.
591. *Sovety i rasskazy Kekavmena*, ed. G. G. Litavrin, Nauka, Moscou, 1972, 742 p., 3,04 r.
592. SOVETOV, P. V., *Issledovanija po istorii feodalizma v Moldavii*, I, Ed. Știința, Kišinev. 1972, 510 p., 2,79 r.
593. *Socialističeskaja Respublika Rumynija*, Nauka, Moscou, 1974, 192 p., 0,61 r.
594. *Soveršennost'ovanie upravlenija ekonomikoj stran SEV*. Na primere: NGB, VNR, GDR, PNR, SRR, CSSR, Nauka, Moscou, 1974, 335 p., 1,09 r.
595. STREPETOVA, M. P., *Sotrudničestvo stran SEV s razvivajuščimisja gosudarstvami (obrazovanie i podgotovka kadrov)*, Nauka, Moscou, 1973, 111 p., 0,36 r.
596. *Sravnitel'noe izučenie slavjanskih literatur*, Materialy konferencii 18—20 maja 1971 g., Nauka, Moscou, 1973, 511 p., 1,90 r.
597. *Strukturno-tipologičeskije issledovanija v oblasti grammatiki slavjanskih jazykov*, Nauka, Moscou, 1973, 262 p., 1,10 r.

598. ULUNJAN, A. A., *Bolgarskij narod i russko-tureckaja vojna, 1877—1878 gg.*, Nauka, Moscou, 1971, 205 p., 0,82 r.
599. VINOGRADOV, V. N. (red.), *Istorija Rumynii, 1848—1917*, Nauka, Moscou, 1971, 668 p., 2,91 r.
600. *Vnešneekonomičeskie svjazi socialističeskij stran*, Nauka, Moscou, 1974, 326 p., 1,03 r.
601. *Voprosy ekonomičeskoj istorii Moldavii. Epohi feodalizma i kapitalizma*, Ed. Stința, Kišinev, 1972, 277 p., 1,38 r.
602. *Vostočnye istočniki po istorii narodov jugo-vostočnoj i centralnoj Evropy*, pod redakcij A. S. TVERITINOVOJ, III, Nauka, Moscou, 1974, 310 p., 3 r.
603. *Zarubežnye slavjanskije literatury, XX vek*, Nauka, Moscou, 1970, 435 p., 1,85 r.

Yugoslavie

604. ANALI Historijskog Instituta Dubrovniku, Dubrovnik, 1970, ab. XII, 389 p.
605. *Antička Bronza u Jugoslaviji, 1844—1969*, Beograd, Narodni Muzej, 159 p., 344 photos.
606. BLAGOJEVIĆ, Miloš, *Zemloradna u orednovokovnoj Srbiji*, Belgrade, 1973, 463 p.
607. BLAGOJEVIĆ, Obren, *Piva*, Belgrade, 1971, XI + 776 p. + 122 photos + 1 carte.
608. BREZOSKI, Velimir, *Osloboditelna vojna vo Makedonija vo 1943 na teritorijata na SR Makedonija*, Skopje, 1971, 415 p.
609. ♦ *Bulletin i printrepe shkencore te fakultetit filozofik te Prishtinës*, VII, 1970; VIII, 1971; IX, 1972; X, 1973, Prištine.
610. CEPENKOV, Marko K., *Makedonski narodni umotvordi*, vo deset knjigi, Ed. Makedonska Kniga, Skopje, 1972, 10 vols.
611. *Četvorto zasedanie na međunarodnata komisija za slovenska onomastika. Govori i referati*, Skopje—Ohrid, 17.IX—23.IX.1970, Skopje 1971, 232 p.
612. *Chulendarski zbornik*, red. G. Ostrogorsky, Belgrade, I—II, 1966—1971, 197 + 201 p.
613. DAMJANOVIĆ, Pero, *Tito pred temama istorije*, Belgrade, 1972, 393 p.
614. DEROKO, Aleksandar, *Srednovkovni grad Skoplje*. Dans le même volume: DERKO, Al. et Slobodan NENADOVIĆ, *Konaci manastira Hilandara*, Belgrade, 1971, 40 p., 61 photos.
615. DINIĆ-KNEŽEVIĆ, Dušanka, *Položaj žena u Dubrovniku u XIII i XIV veku*, Belgrade, 1974, XVIII + 223 p.
616. DRAŠKIĆ, Miroslav, *Narodne nošnje severo-Zapadne Bosne*, II, Zenica, 1972, 153 p. + 16 cartes.
617. PERJANČIĆ, Božidar, *Tesalija u XIII i XIV veku*, Belgrade, 1974, XIV + 305 p. + 1 carte.
618. FILIPOVIĆ, Milenko S., *Takovec etnološka posmatranja*, Belgrade, 1972, 274 p.
619. GARAŠANIN, Milutin, *Praistorija na SR Srbije*, Belgrade, I—II, 1973, XI + 700 p.
620. GARAŠANIN, M., V. SANEV, D. SIMOSKA, B. KITANOVSKI, *Predistoriki kulturi vo Makedonija*, Stip, 1971, 88 p. + 26 pl.
621. *Gjurmime albanologjike*. Folklor dhe Etnologji, I, Priština, 1971, 314 p.; Seria e shkencave filologjike I — 1971, Priština, 1972, 225 p.; Seria e shkencave historike, I, 1971, Priština, 1972, 358 p.
622. Glasnik, Skopje, XV—XVII, 1971—1973, 9 vols. + *Bibliographie des récits de voyages sur la Péninsule Balkanique durant la domination turques*, dans les volumes supplémentaires XV, 1—3, 3 vols.
623. GLASNIK Zemaljskog Muzeja Bosne i Hercegovine u Sarajevu. Arheologija, nova serija, XXV, 1970, 217 p.; XXVI, 1971, 360 p.; XXVII/XXVIII, 1972/73, 397 p.
624. GLASNIK etnografskog Instituta, Belgrade, XIX—XX, 1970—1971, XI + 301 p.; XXI, 1972, 206 p.
625. GLICORIJEVIĆ Branislav, *Demokratska stranka i politički odnosi u Kraljevani Srba Hrvata i Slovenaca*, Belgrade, 1970, 620 p.
626. *Govorite formi i slovenskite literaturni jazici*. Materiali od vtoroto zasedanie na međunarodnata komisija za slovenskite literaturni jazici, Skopje, 1973, 184 p.
627. *1000 godini od vostaniето na Komitopolite i sozdavaneto na Samoilovata država*, Skopje, 1971, 306 p.
628. *Ilinden 1903*, Skopje, 1970, 665 p.
629. *Iliri i Dačani*, Narodni Muzej, Belgrade, 1971, 215 p. + 22 pl.
630. *Istorija na Makedonskiot narod*, red. M. APOSTOLSKI, D ZOGRAFSKI, Al. STOJANOVSKI, Gl. TODOROVSKI, Ed. Prosvetno Delo, Skopje, 1972, 417 p.

631. ISTORIJSKI ČASOPIS, XIX, 1972, 386 p.; XX, 1973, 460 p., Belgrade.
632. *Istorija XX veka*, Zbornik Radova, Belgrade, 1970—1972 (XIX, 419 p. XII, 444 p.).
633. ISTORIJSKI ZAPISI, Titograd, XXVIII—XXX, 1971—1972, 5 vols.
634. IVIĆ, Aleksa, *Spiski Bečkih Arhiva o prvom srpskom ustanku*, I—II, Belgrade, 1971—1973, 550 p. (I), 269 p. (II).
635. *Izvori za istoriju radničkog pokreta i revolucije u Crnoj Gori (1918—1945)*, I, (1918—1929), Titograd, 1971, 636 p.
636. JANKOVIĆ, Dragoslav, *Srbija i Jugoslovensko pitanje 1914—1915. g.* Belgrade, 1973, 574 p.
637. KALEŠI, Hasan, *Najstariji Vakufski Dokumenti i Jugoslaviji na Arapskom jeziku*, Piština, 1972, 356 p.
638. KOLARIĆ, Mirograd, *Borbe Andrejević Kun*, Belgrade, 1971, 139 p.
639. KONESKI, Blaže, *Jazikot na makedonskata poezija*, Skopje, 1971, 109 p.
640. KOSTIĆ, Veselin, *Kulturne veze uz meću Jugoslovenskih zemalja i engleske do 1700 godine*, Belgrade, 1972, 565 p.
641. KOVAČEVIĆ, Branko, *Omladina Jugoslavije u 1941 godini*, Belgrade, 1973, 424 p.
642. KOVIJANIĆ, Risto, *Pomeni Crnogorskih plemena u Kotorskim spomenicima (XIV—XVI vijek)*, II, Titograd, 1974, 253 p.
643. KRESTIĆ, V. et N. PETROVIĆ, *Protokol kneza Miloša Obrenovica, 1824—1825*, Belgrade, 1973, 690 p.
644. LUKAČ, Dušan, *Radnički pokret u Jugoslaviji i nacionalno pitanje 1918—1941*, Belgrade, 1972, 421 p.
645. MAKEDONSKI FOLKLOR, Skopje, 3—12, 1969—1973.
646. MATES, Leo, *Nonalignment Theory and Current Policy*, Belgrade, 1972, 543 p.
647. MAKSIMOVIĆ, Ljubomir, *Vizantijska provincijska uprava u doba Paleologa*, Belgrade, 1972, XX + 199 p.
648. MATKOVSKI, Al., *Dietot-Krvninata vo Makedonija i na Balkanskiot Poluostrov za vreme na turskoto vladanje*, Skopje, 1973, 127 p.
649. MATKOVSKI, Al., *Grbovite na Makedonija*, Skopje, 1970, 220 p.
650. MATKOVSKI, Al., *Turski izvori za ajdulstvoto i aramistvoto vo Makedonija (1700—1725)*, Skopje, 1973, 264 p.
651. MIHAILOVIĆ, Costa, *Regionalni razvoj socialističkih zemova*, Belgrade, 1972.
652. MILIĆ, Damca, *Strani kapital u rudarstvu Srbije do 1918*, Belgrade, 1970, 579 p.
653. VELIČKOVIĆ, Milivoje, *Rimska sitna bronzana plastika u Narodnom Muzeju*, Belgrade, 1972, 205 p. + 162 photos.
654. MLADENOVIĆ, Živomir et Vladan NEDIĆ, *Srpske narodne pjesme iz neobjavljenih rukopisa Vuka Stef. Karadžića*, I—II, Belgrade, 1973—1974, CCLXXIX + 488 + 314 p.
655. MORAČA, Pero, *Jugoslaviya 1941*, Belgrade, 1971, VIII + 784 p.
656. NEDELJKOVIĆ, Dušan, *Njogoš filozof oslobodilačkog humanisma*, Belgrade, 1973, II + 324 p.
657. NIKOLIĆ-STOJANČEVIĆ, Vidosava, *Vranjsko Pomoravlje Ethnološka ispitivanja*, Belgrade, 1974, 616 p., 11 pl.
658. NOVAK, Grga, *Miletačka uputstva i izvještaji, svezak VI od 1588 do 1620 godine*, Zagreb, 1970, 345 p.; *svezak VII od 1621 do 1671 godine*, Zagreb, 1972, 352 p.
659. *Običajno pravo i samouprave na Balkanu i u susjednim zemljama*, Zbornik radova sa međunarodnog naučnog skupa održanog 1 i 2 novembra 1971 god u Beogradu, Belgrade 1974, XVII + 512 p.
660. Olivera MLADENOVIĆ, *Kolo u južnih slovena*, Belgrade, 1973, 192 p. + 32 pl.
661. ORGANDŽEVA, Cvetanka, *Osvrt vrz izučavanjata na nastanuvanjeto i razvitokot na južnoslovenskata epika do 1920 godina*, „Makedonska Kniga”, Skopje, 1972, 119 p.
662. PAJTONDŽIEV, Gančo, *Makedonski narodni ora od Mateševsko, Delčevsko, Kočansko, Svetinikolsko, Stipsko, Radoviško, Strumičko i Valandovsko*, Skopje, 1973, 355 p.
663. PAVKOVIĆ, Nikola F., *Pravo preče Kupovine u običajnom pravu Srba i Hrvata*, Belgrade, 1972, 226 p.
664. PEJOVIĆ, B. D., *Politika Crne u Zastajju i Grnjem Polimlju 1878—1912*, Titograd, 1973, 200 p.
665. PEJKOVIĆ, B. D., *Razvitak prosvjete i kulturi u Crnoj Gori, 1852—1916*, Cetinje, 1971, 403 p.
666. POPOV, Čedomir, *Francuska i Srbija 1871—1878*, Belgrade, 1974, 447 p.
667. *Priloži*, Skopje, I, 1, 2, 1970; II, 1, 2, 1971; VI, 1, 1973.
668. *Priloži za istoriju socializma*, 7, 1970; 8, 1971; 9, 1974, Belgrade.

669. PROTIĆ, Zarko D. etc., *Socijalistički i radnički pokret i Komunistička Partija Jugoslavije 1867—1941. Bibliografija posebnih izdanja (1945—1969)*, Belgrade, 1972, VIII + 790 p.
670. *Rabotničkoto dvizhenie na Makedonija do 1929 god. Materiali od naučnata sreda održana vo Titov Veles na 8,9 i 10 maja 1969 g . . .*, Skopje, 1971, 276 p.
671. RADOVANOVIĆ, Miljana, *Vuk Karadžić etnograf i folklorist*, Belgrade, 1973, 208 p.
672. RADOVI, Arhiva Jugoslavenske Akademije Znanosti i Umjetnosti, II, Zagreb, 1973, 221 p.
673. RADOVI Instituta Jugoslavenske Akademije Znanosti i Umjetnosti, u Zadru, XIX, Zadar, 1972, 528 p
674. RAD Jugoslavenske Akademije Znanosti i Umjetnosti, 360, Zagreb, 1971, 201 p.; 365, Zagreb, 1972, 757 p.
675. RISTOVSKI, Dr. Blaže, *Djordžija M. Pulevski i negovite kniki „Samovila Makedonska“ i „Makedonska pesnarka“*, Skopje, 1973, 81 p.
676. RISTOVSKI, Dr. Blaže, *Makedonski narodnosloboditelni pesni*, Skopje, 1974, 90 p
677. ŠAHOVIĆ, Milan, *Principles of International Law Concerning Friendly Relations and Cooperation*, Belgrade, 1972, 450 p.
678. *Simpozium 1100-godišnina od smrti na Kiril Solunski*, 23—25 maj 1969, Skopje-Štip, I—II, Skopje, 1970, 293 + 430 p.
679. *Spomenica posvećena slogodišnjici rođenja Tihomira Čorčevića*, Belgrade, 1971, 65 p.
680. STANOJEVIĆ, Gligor, *Jugoslavenske zemlje u Mletačko — turskim ratovima XVI—XVIII vijeka*, Belgrade, 1970, 496 p.
681. STOJANOVIĆ, Miđrag V., *Dostiej i antika*, Belgrade, 1971, 254 p.
682. STOJANOVIĆ, Aleksander, *Dervendžizstvo vo Makedonija*, Skopje, 1974, 362 p., 1 carte.
683. STOJANOVIĆ, Mile, *Partizanske odredi i narodnosloboditelna vojska na Makedonija vo osloboditelna vojna i revolucijata 1941—1944*, Skopje, 1972, 321 p.
684. *Ustanak u Jugoslaviji 1941 godine i Evropa*, Belgrade, 1973, X + 583 p.
685. UVALIĆ, Radivoj, *Nerazvijena područja u razvijenim zapadnim zemljama — uporedna studija*, Belgrade, 1972, 244 p.
686. VANKU, Milan, *Mala Antanta, 1920—1938*, Titovo Užce, 1969, 398 p.
687. VASIĆ, Restko, *Kulturne grupe starijeg gvozdenog doba u Jugoslaviji*, Belgrade, 1973, 178 p.
688. VINAVER, Vuk, *Jugoslavija i Madjarska 1918—1933*, Belgrade, 1971, 574 p.
689. VINAVER, Vuk, *Pregled istorije novca u Jugoslavenskim zemljama (XVI—XVIII vek)*, Belgrade, 1970, 383 p.
690. VRAŽINOVIĆ, Tanas, *Goce Dolčev vo spomenom na narodot*, Skopje, 1973, 57 p.
691. VUJOVIĆ, D. D., *Crna Gora i Francuska, 1860—1914*, Cetinje, 1971, 515 p.
692. VUCOVIĆ, Dušan, *Drvena industrija u Crnoj Gori*, Titograd, 139 p.
693. VUKOVIĆ, Dušan, *Šamarstvo i lovstvo u Crnoj Gori u drugoj polovini XIX i početkom XX vijeka*, Titograd, 1972, 255 p.
694. *Zbornik istorije knjevnosti*, Belgrade, 8, 1974, 289 p.
695. *Zbornik Narodnog Muzeja*, VI, 1970, 367 p.; VII, 1973, 367 p., Belgrade.
696. ZBORNIK RADOVA Etnografskog Instituta, Belgrade, 5—6, 1971, 1973.
697. ZEČEVIĆ, Momčilo, *Slovenska ljudska stranka i Jugoslovensko ujedinjenje 1917—1921*, Belgrade, 1973, 516 p.
698. ZOTOVIĆ, Ljubica, *Mitrazam na tlu Jugoslavije*, Belgrade, 1973, 159 p., 24 photos, 1 carte⁵.

Nicolae-Șerban Tanașoca et Radu Lăzărescu

⁵ Nous remercions nos collègues Lidia Démeny, Eugenia Ioan, Cornelia Moraru, Elena Scărlătoiu, Elena Șupiuș, C. Iordan-Sîma, Ion Matei, A. Papapanu et l'étudiant Iva Jurj qui ont eu l'obligeance de nous aider soit à inventorier, soit à traduire les titres des ouvrages exposés, N.Ș.T. et R.L.

G. MIHĂILĂ, *Dicționar al limbii române vechi (sfârșitul sec. X — începutul sec. XVI)* Dictionnaire de la langue roumaine ancienne (fin du X^e siècle — commencement du XVI^e siècle), Editura Enciclopedică Română, București, 1974, 348 p.

Le plus ancien des documents de la langue roumaine est la lettre de Neacșu de Cimpulung de 29—30 juin 1521. Après cette date, les manuscrits, les ouvrages imprimés et les autres documents écrits sont assez nombreux pour permettre à un O. Densusianu et à un Al. Rosetti de rédiger, chacun de son côté, une monographie très poussée de la langue roumaine du XVI^e siècle. Par conséquent on peut affirmer qu'en général la langue roumaine de cette époque est relativement bien connue. Pour les XIV^e et XV^e siècles, on dispose de documents en slavons écrits par des Roumains: il s'y glisse quantité de phonétismes, de formes, de phénomènes syntactiques et de mots roumains, qui contribuent à la reconstitution partielle de la structure et du vocabulaire du roumain parlé à cette époque. L'enquête est susceptible de remonter encore plus loin dans le temps, ce que l'auteur du présent ouvrage a essayé avec succès, se servant des documents latins ou slaves écrits aux X^e—XIII^e siècles dans le territoire de la Roumanie actuelle. Les résultats les plus concluants sont ceux obtenus dans le domaine de la lexicologie, c'est pourquoi ils sont présentés suivant un ordre alphabétique, revêtant la forme d'un dictionnaire commenté, précédés d'une introduction méthodologique. Une bibliographie détaillée, la systématisation des faits, ainsi que la reproduction textuelle des sources d'une certaine importance complètent heureusement cet ouvrage. Ce dictionnaire se révèle tout aussi utile aux linguistes qu'aux historiens; en effet, ces derniers pourront s'en servir pour préciser l'ancienneté de certains termes livresques ou usuels, pour étudier l'éclosion autant que la direction des courants culturels, pour suivre le développement des échanges commerciaux.

Chaque mot enregistré par le dictionnaire s'accompagne de son étymon; l'auteur reproduit et localise les contextes les plus anciens où ce mot trouve emploi. Malheureusement, l'étude étymologique de la langue roumaine a encore des difficultés à surmonter, des lacunes à combler quant à l'origine de bon nombre de mots. La raison de cet état des choses réside dans la position géographique du peuple roumain, qui lui fit subir au cours de son histoire des influences variées. Or, beaucoup des langues avec lesquelles il est entré en contact ont disparu ensuite sans laisser des traces écrites, telles, par exemple, les langues parlées par les peuples migrateurs venus de l'Orient. Même le latin parlé en Dacie et dans les provinces du voisinage est encore insuffisamment connu, situation qui se reflète dans les études étymologiques. C'est pourquoi il nous semble utile de compléter avec quelques données supplémentaires certaines affirmations de l'auteur.

La forme *bovus* = *bos* se trouvant attestée peut être délivrée de l'astérisque: *summus bovus*, LEX ALEMANN. 2, 80, 1 (*Mon. Germ. Hist.*, Leges III, 73, 3), *bobum* = *bovem*, MULOM. CHIRON. 74 (IV^e siècle). Le dérivé *brumarus* apparaît chez Isidore de Séville (*Orig.* V, 35, 6) au commencement du VII^e siècle. Le mot roumain *căpățînă* vient du latin *capitula* attesté dans *Testamentum porcelli* (éd. F. Bucheler, Berlin, 1882, p. 244; *Thes. ling. Lat.* III, 348, 55—57) Le phonétisme *curtis* est fréquent dans les inscriptions de l'ensemble de l'Empire romain et on le trouve dans les *Getica* (§ 179) de Iordanes, originaires de la Mésie inférieure, ainsi que dans la version latine de Dioscoride (X, 421, 22). L'explication du mot *amnar* comme provenant de *a* + *mină* + le suff. *-aru* gagnera un support plus solide par la mention de *ignarius* (*ignarius* ou *ignarius* « élément pour allumer le feu », pluriel *ignaria* « matière inflammable », attesté chez HIERONYM. *Tract. in psalm* 1, p. 143, 9, l'an 405; MARCELL., *Med.* 33, 25, l'an 410; SORAN. 75, VI^e siècle. Le phonétisme *martur* = *martyr* se trouve attesté dans toutes les provinces de l'Empire d'un certaine importance. *marturt*, CIL, IX, 4320, Italie; *martures*, ILCV 1844, Afrique; CIL, III, 14188, Asie; *martores*, CIL, III, 14897, Dalmatie; *marturibus*, CIL, XII, 2195, Gaule; il est également employé, dans divers textes et inscriptions, dans le sens de « témoin », qui est celui que la langue roumaine lui a conservé (cf. *Thes. ling. lat. s.v.*). Le mot *nastula* « fibula quae restringit pallium circa collum » apparaît dans LEX ALAMANN.

3, 4 (*Mon. Germ. Hist.*, Leges III, 38, 25), au VII^e siècle. Il a dû probablement circuler dans les provinces danubiennes par l'intermédiaire des militaires; aussi l'étymologie latine est-elle plus vraisemblable que celle italienne quand il s'agit du mot roumain *nasture* « bouton ». A la base du mot roumain *neguțător* sont les formes propres aux cas obliques du latin *negociator*, attesté dans les inscriptions de Dacie (CIL, III, 7761), Dalmatie (CIL, III, 2191, 5800) et Panonic (« *Archeologiai Ertesito* », XXIX, 1909, p. 239). La forme roumaine *strimțură* vient de *structura* (J. F. NIERMEYER, *Mediae latinitatis lexicon minus*, Leiden, 1954—1964, p. 995), sous l'influence des thèmes du présent de *stringere*. Le mot *fișină* descend du latin *titina* (THEOD. PRISC., p. 546 ed. Rosc; SORAN. I, 131, IV^e—VI^e siècles). *Vallucella* est signalé dans les documents latins d'Italie vers les années 944—957, v. « *Archivum Latinitatis Medii Aevi* », XXXIV, 1964, p. 60.

On pourra remonter un peu plus loin dans le passé grâce à ce dictionnaire et y saisir les traces de certains phénomènes, de certaines tendances de la langue roumaine. Par exemple, la persistance du *-l* final: *Albul* « le Blanc » (a. 1415), *Amarul* « l'Amer, la Souffrance » (a. 1430), *Barbul banul* « Barbu (anthroponyme masc.) le Ban (dignitaire) » (a. 1511), *Bărbosul* « le Barbu » (a. 1424), *Boul* « le Bœuf » (a. 1470), *Belcescul* « patronymique atticulé comme un nom commun » (a. 1414), *Chucearul* « l'Intendant » (a. 1490), *Furul* « le Voleur » (a. 1448), *Giuratul* « le Juré dans le sens de promis à... » (a. 1469), *Girbovul* « le Cassé, le Bossu » (a. 1440), *Glodul* « la Boue » (a. 1499), *Grasul* « le Gras » (a. 1487), *holteiu* « le célibataire » (a. 1487), *Lupul* « le Loup » (a. 1490), *Negrul* « le Noir » (a. 1502), etc. Ceci n'empêche que les mêmes documents comportent aussi des formes ayant perdu le *-l* final: *gramaticu* « scribe » (a. 1490), *Piscu* « Pic » (a. 1468), *Șerbu* « Serf » (a. 1471).

Parallèle à la forme *a lu* qui vient de *ad illo*, il y a aussi la forme *lui*, continuant le latin vulgaire *illui*: *izvorului* « gén. de source » (a. 1519), *Purcariului* « gén. de Porcier » (a. 1515). Les textes en vieux-slave conservaient les terminaisons du pluriel en *-le*, *-lor* ou *-uri*: *Crucile* « les Croix » (a. 1504), *Flămânzilor* « des Affamés » (a. 1448), *Glodure* « Fanges » (a. 1494), *Izvoarele* « les Sources » (a. 1486). On peut également reconstituer grâce aux documents les formes anciennes de *oricît* « autant que », *oricum* « n'importe comment », *oriunde* « n'importe où » et *oricine* « n'importe qui », à savoir: *oarecît* (a. 1404), *oarecum* (a. 1418), *oareunde* (a. 1443), *oarecine* (a. 1446).

Comme l'influence hongroise est plus marquée aux XII^e—XV^e siècles en ce qui concerne la langue roumaine, c'est-à-dire à une époque sur laquelle les sources écrites sont encore rares rendant l'étude systématique de ce phénomène très difficile, le présent dictionnaire s'avère une fois de plus fort utile. En effet, il précise pour certains termes le moment où ils furent attestés dans la langue roumaine: *birău* « maire à la campagne » (a. 1495), *chelciug* = *chelșug* « dépense » (a. 1432), *chezăș* « garant » (a. 1495), *dîjmă* « dime » (a. 1428), *dîmb* « éminence du terrain moins importante qu'une colline » (a. 1517), *guler* « col » (a. 1509), *ham* « harnais » (a. 1512), *hotar* « frontière » (a. 1473), *iliș* « dime du blé » (a. 1464), *megieș* « voisin » (a. 1446), *merție* « boiseau, redevance » (a. 1500), *nădrag* « chausses » (a. 1508), *ocnă* « saline » (a. 1502), *oraș* « ville » (a. 1424), *pircălab* « chef de la garnison d'une cité » (a. 1438), *pirgar* « conseiller de la cité » (a. 1413), *șoim* « faucon » (a. 1467), *uliu* « épervier » (a. 1448), *vamă* « douane » (a. 1418), *vameș* « douanier » (a. 1418). Il résulte de cette liste que l'influence hongroise sur la langue roumaine s'est surtout exercée dans le domaine de l'administration publique et des échanges commerciaux.

Egalement utile serait la précision des débuts chronologiques de l'influence turque. S'il est vrai que l'arrivée sur place ou dans le proche voisinage des armées ottomanes devait contribuer grandement à l'imposer, il n'en reste pas moins que cette influence s'était manifestée auparavant aussi, véhiculée par le commerce: *astariu* « sorte de drap épais destiné aux doublures » (a. 1508), *bogașiu* « futaine » (a. 1508), *buzdugan* « masse d'armes » (a. 1446), *cadie* > *cadu* « cadî » (a. 1509), *caftan* « cafetan » (a. 1509), *cofterie* « étoffe précieuse » (a. 1509), *dulamă* « sorte de houppelande » (a. 1508), *hamalic* « débardage » (a. 1508), *fol* « tapis paysan » (a. 1509).

En ce qui concerne l'influence grecque, il est absolument nécessaire d'en distinguer les deux phases: l'une du médio-grec jusqu'au commencement du XVI^e siècle, l'autre néo-grecque à partir du XVI^e siècle jusqu'à nos jours. Il nous semblerait commettre une incongruité que de mentionner comme d'origine néo-grecque des mots dans le genre de *chinavariu* « cinabre » (a. 1508), *fanariu* « réverbère » (a. 1508), *livadă* « verger » (a. 1498), *părăsi* « abandonner » (a. 1495), *piroștie* « chevrette » (a. 1508). La terminologie d'origine grecque byzantine a pu parvenir en territoire roumain par le truchement des Slaves méridionaux, mais aussi sans qu'il soit besoin d'un intermédiaire. Malheureusement, il est impossible de préciser pour chaque mot quelle voie il a suivi pour pénétrer dans la langue roumaine; aussi, nous faudra-t-il nous borner à une remarque d'ordre général.

Le terme de *ban*, avec le sens de titre d'un haut dignitaire, avait connu aux XII^e—XIV^e siècles une vaste aire de diffusion comprise entre l'Adriatique, la Baltique et les

Carpates, par conséquent, il a pu être adopté par le roumain en venant du sud-ouest aussi et non seulement comme une influence venue de l'ouest. En tant que nom désignant une pièce de monnaie, il est attesté en Valachie en 1413, ce qui révèle un âge appréciable du mot qui désigne la monnaie divisionnaire roumaine actuelle.

Le mot roumain *cămară* « resserre à provisions » ne vient pas du latin, car son accent ne tombe pas comme dans cette dernière langue sur la troisième syllabe en comptant à rebours, comme c'est encore le cas de ses dérivés dans les autres langues romanes (it. *cámara*, fr. *chambre*, esp. pg. *cámara*) et en allemand (*Kammer*). Par contre, le terme grec *καμάρα* « chambre voûtée » couvrait un vaste espace aux II^e–VI^e siècles de n.è. Une inscription mise au jour en Thrace (« *Archäologisch-Epigraphische Mitteilungen* », XIX, 1896, p. 236 *εἰς τὴν καμάραν ἢ εἰς τὸν ναόν*) l'utilise avec le sens de *ναός* c'est-à-dire de « chambre ou pièce du temple ». Très tôt les Slaves du Sud adoptèrent le mot, sous la forme *komora*, le passant ensuite aux Roumains (*comoară* « trésor »), chez lesquels il est devenu un terme populaire. Mais, parallèlement à cette forme populaire, la variante érudite du terme devait connaître elle aussi une large diffusion : *kamara* en bulgare et serbo-croate, *kamare* en albanais, *cămară* en roumain. Dans les documents de chancellerie slavo-roumains, le terme *kamara* prenait le sens de « trésor public, trésorerie, monnaie » et on l'y trouve attesté dès l'an 1431. En revanche, le nom roumain *Frineu* (attesté pour la première fois en 1468) ne saurait provenir du byzantin *Φράγγος* (qui se prononçait *Frángos*). Il faut donc lui reconnaître une origine encore plus ancienne, s'étant développé à partir du latin *Francus* et suivant les lois phonétiques propres aux éléments latins du roumain. Ainsi que le montrent les sources byzantines, le nom des Francs était courant aux V^e–VII^e siècles dans l'Empire d'Orient. Mais les noms des mois, en roumain, sont d'origine grecque byzantine, étant adoptés par l'intermédiaire du sud-slave : le latin *Maius* (cf. l'italien *maggio*) n'aurait pu donner le roumain *mai*.

Le nom *petec* « pièce (pour le rapiéçage d'un habit, d'un linge) » — expliqué par le latin *pittacium* — devrait être plutôt rapporté à l'albanais *petk* ou *petke* « habit, vêtement ».

Si le roumain *za*, pl. *zale* « côte de mailles » est dérivé du latin *zaba*, le mot *zavă* du dialecte aroumain provient du byzantin *ζάβα*.

Comme on le voit, les quelques exemples que nous venons de discuter sont éloquentes. Ils témoignent de l'intérêt de ce dictionnaire comportant des matériaux précieux pour tous ceux qui s'adonnent à l'étude des langues du Sud-Est européen, l'ouvrage se révélant donc digne d'être pris en considération.

H. Mihăescu

NIKOLAOS ANDRIOTIS, *Lexikon der Archaismen in neugriechischen Dialekten*. Wien, 1974, 705 p. (Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Schriften der Balkankommission. Linguistische Abteilung, XXII)

Au long de toute une vie, l'auteur a réuni, puisant dans maintes sources de toutes sortes, les archaïsmes conservés jusqu'à nos jours par les dialectes grecs, afin de démontrer l'évolution incessante de cette langue au cours de plusieurs millénaires. Les principaux dialectes étudiés sont : 1 — le dialecte pontique, parlé jadis en Asie Mineure par une population transférée en Grèce après la première guerre ; il garde surtout des restes du dialecte ionien antique ; 2 — le dialecte cappadocien, également parlé en Asie mineure et subissant l'influence de la langue turque ; 3 — le dialecte tsakonien, du littoral sud-oriental de Péloponnèse, où il y a des traces du dialecte dorien antique ; 4 — le dialecte grec de l'Italie méridionale, en usage de nos jours dans quelques villages d'Apulie et de Calabre, avec des vestiges du dorien antique. A cette liste s'ajoutent encore les parlers de la Grèce proprement dite, fondés sur la langue antique commune (*κοινή*), qui n'ont conservé qu'un nombre réduit d'archaïsmes. Il s'ensuit que, comme il fallait d'ailleurs s'y attendre, les archaïsmes ont persisté notamment dans les régions périphériques, dotées d'un esprit plus conservateur. C'est là qu'on trouve à l'heure actuelle encore quantité de mots, formes et phonétismes hérités de l'Antiquité ou de l'époque byzantine. Le nombre des sources et des études mises à profit par l'auteur est vraiment impressionnant. Son ouvrage se révèle très riche en faits susceptibles, sans aucun doute, de promouvoir la connaissance approfondie de la langue grecque.

Pour notre part, nous nous proposons de traiter en ce qui suit un seul aspect du problème, à savoir : la persistance des éléments latins. Leur étude nous permettra d'en dégager aussi quelques conclusions d'intérêt général. Il est connu que la littérature byzantine use de

plus de trois mille mots d'origine latine, dont seulement environ deux cents ont survécu en néo-grec. L'explication de ce nombre plutôt réduit d'éléments latins doit être cherchée dans le caractère érudit de l'influence latine sur le grec. Vu cette situation, les environ deux cents éléments latins qui persistent dans le grec moderne revêtent une importance majeure, car ils éclairent à notre profit les côtés de la culture byzantine qui se sont implantés profondément, prenant fortement racine, devenant populaires et persistant de la sorte jusqu'à l'époque actuelle. Quelques-uns des éléments d'origine latine hérités par la culture byzantine ont été ensuite véhiculés chez d'autres peuples du Sud-Est européen, couvrant un espace très vaste. Une statistique établie par l'auteur du présent compte rendu partant du *Lexicon* de M. Andriotis montre que la moitié des éléments latins conservés par les dialectes néogrecs sont des termes militaires, tels : ἀννώνα — *annona*, ἀρκάτος — *arcatus*, βούκινον — *bucinum*, καμάρδα — *camarda*, πάκτον — *paetum*, ρόγα — *roga*, σίγνον — *signum*, φόσσα — *fossa*, φοσσατον — *fosatum*, etc. Une deuxième rubrique, équivalent à environ le quart desdits élément latins, est celle des mots en rapport avec l'activité commerciale : βηλάριον — *valarium*, δηνάριον — *denarium*, κεντηνάριον — *centenarium*, κομμέρκιον — *commercium*, δγκία — *uncia*, etc. Enfin, le dernier quart comporte quelques termes de la flore ou de la faune véhiculés toujours grâce à l'activité marchande, ainsi que certains mots pris aux activités de construction et d'administration. Par conséquent, le service militaire, le commerce et les activités liées à la construction et à l'administration constituèrent les intermédiaires les plus fréquents de la diffusion des termes d'origine latine, qu'ils ont véhiculés dans un vaste espace, les rendant en partie viables jusqu'à nos jours.

Les éléments latins, adoptés par le grec à différentes époques, offrent deux aspects, l'un savant, l'autre populaire. Ceux faisant partie de la seconde catégorie sont les plus récents, présentant quelques traits communs avec les éléments latins des langues romanes. Par exemple, *vitea* (de *vitis*) donna en roumain *viță*, en grec βίτσα et dans le dialecte pontique le dérivé βιτσώνω. Attesté au VII^e siècle dans le traité de stratégie de Maurice (θηκάρια από βέτζας, I, 2, 17), le mot a été diffusé dans la masse du peuple par les militaires. Du mot *epulais* (de *epulum*, ou plutôt du pluriel *epularia*) est né ἀπαλαρία « assiette ronde », présent dans le dialecte pontique sous la forme παλαρέα et véhiculé dans toutes les langues sud-est européennes, y compris le roumain (*pălărie* « chapeau »). Le terme savant κέντουκλον avait pour correspondant la variante populaire κεντούκλον, attestée dans l'ouvrage de stratégie de Léon le Philosophe, ainsi que dans le dialecte pontique. La forme latine *punga* a persisté en Apulie, Péloponnèse et Chypre (πούγγα), dans la langue romaine (*pungă*), dans le dialecte vénitien (*ponga*) et dans la langue sarde (*punga*), autrement dit dans un très grand espace, couvert par la culture byzantine. Il est donc à présumer que ce mot d'origine gothique fut d'abord adopté par le latin et ensuite par le grec, qui allait le véhiculer au moment de la domination byzantine. Toujours à l'époque byzantine eut lieu la spécialisation, avec le sens de « douane, droits de douane », le terme d'origine latine *commercium* = κομμέρκι, qui s'est conservé dans une zone très étendue, depuis l'Asie Mineure jusqu'en Italie de Sud. Par le truchement du grec byzantin, il devait pénétrer aussi dans d'autres langues sud-est européennes. Sur les deux variantes latines *sambucus* et *sabucus*, c'est la seconde qui a joui d'un usage plus répandu, persistant dans le large espace couvert par les langues romanes. Mais il faut accepter aussi l'existence d'une troisième variante, *săbucus*, conservée par le roumain (*soc*), ainsi que par les dialectes grecs d'Italie méridionale (σάβουκο). Par contre, pour la forme supposée *albicilla*, qu'on trouve à la base du terme βιτσίλλα « une espèce de vautour » conservé dans certaines îles grecques, on ne saurait citer d'autres exemples parallèles, exceptant la forme dialectale italienne *arbugello* « figue blanche », dérivée de **albicellus*. Le sens de « tour » du mot τρούλλα = lat. *trulla* est postérieur au V^e siècle, s'étant formé avec le développement de l'architecture chrétienne. Il y a aussi une variante passée dans le bulgare (*turla*) et dans le roumain (*turlă*). Pour ce qui est de l'espace grec, la forme τρούλλη n'a survécu qu'en Chypre, dans le reste de cet espace s'étant imposée la forme τρούλλος ou τρούλος. Le latin *obsequium*, entré dans le grec sous la forme ὀψίκιον attestée chez les auteurs byzantins dès avant le X^e siècle, avec le sens de « compagnie, pompe », devait conduire à la création du verbe ὀψικεύω utilisé par Constantin Porphyrogénète dans le sens de « accompagner, conduire ». Il a persisté dans l'île Karpathos, revêtant la signification particulière d'« accompagner à la tombe, enterrer » — nouveau témoignage du fait que les mots qui ont survécu sont ceux ayant eu un rapport avec la masse du peuple. En revanche, *κουροπαλάτης* « chef du personnel du palais » n'est jamais devenu un terme populaire de large diffusion, se conservant seulement isolé, en Macédoine, comme patronymique. La survivance de *κουράτωρ* en Italie de Sud serait plutôt due à la médiation du latin. Une large diffusion ont connu les termes *Romanus* et *Romania*. Le phénomène serait même digne d'une monographie à part, fondée sur l'étude de toutes les sources écrites. Du fait que le mot *Romanus* a persisté dans la langue roumaine en tant qu'héritage direct du latin, il semble que l'explication à en tirer est toujours celle de la continuité de l'Empire romain d'Orient. Enfin, à notre avis, le terme un-

cinus « bêche », entré dans la langue grecque sous la forme $\delta\gamma\kappa\iota\nu\omicron\varsigma$, a été diffusé au Péloponnèse et dans les îles de l'Égée très tôt, c'est-à-dire environ vers les I^{er}-II^e siècles de n.è. et suivant la voie des eaux, non celle de la terre.

Une étude d'ensemble des éléments latins du grec byzantin et moderne pourra distinguer, sans doute, deux couches: l'une savante, sans cesse concurrencée par les traditions classicisantes et disparue en même temps que l'Empire byzantin; la seconde populaire, couvrant un vaste espace et entrée dans le patrimoine de la langue grecque moderne. Comme on le sait, le latin persista jusqu'au début du VII^e siècle en tant que langue officielle de l'Empire byzantin, utilisé en tout premier lieu par l'armée et par l'administration publique, alors que le grec était la langue d'une culture prestigieuse et tout particulièrement la langue de l'Église orientale. Cette dernière s'est avérée un puissant bastion de l'hellénisme, trouvant appui auprès de quelques grandes personnalités et résistant avec succès à la romanisation. La langue des ouvrages religieux rédigés en Orient prenait pour modèle la littérature grecque antique, restant presque impénétrable par l'influence latine. En revanche, la littérature hagiographique, destinée à la masse du peuple, contient un nombre important d'éléments latins, dont une partie devaient persister jusque dans le grec moderne. Mais, le rôle décisif dans la persistance du latin revient à l'armée. Il suffit de mentionner à cet égard les traités de stratégie des auteurs byzantins des VI^e-XI^e siècles, qui donnent la mesure de la force avec laquelle cette influence latine s'est exercée dans ce domaine; il y a une différence considérable entre leur langue et le langage au style châtié des écrivains érudits. Une bonne partie de la terminologie militaire d'origine latine était encore en vigueur au X^e siècle, dans le cérémonial de la cour impériale de Byzance, l'œuvre de l'empereur Constantin Porphyrogénète en témoigne. Cette terminologie était entrée pour une bonne part dans l'usage populaire. Aussi, l'étude fondamentale de M. Andriotis a-t-elle, entre autres mérites, également celui de nous permettre de mieux saisir la persistance des éléments latins dans la culture byzantine et néo-grecque.

H. Mihăescu

FRANCO VENTURI, *Utopia e riforma nell'illuminismo*, Torino, Giulio Einaudi Editore, 1970, 166 p.

In questo agile volumetto, che segue di poco la sua fondamentale sintesi sul secolo dei lumi in Italia¹, Franco Venturi presenta il testo delle George Macaulay Trevelyan Lectures che nell'aprile del 1969, con „gran piacere, tra quelle biblioteche e le discussioni con gli amici e colleghi” (p. 9), accettò di tenere a Cambridge.

Di questo apprezzatissimo „gran signore dell'illuminismo” riteniamo inutile ogni presentazione; i suoi lavori su Diderot e l'origine dell'*Encyclopédie*, sulla moderna storiografia riguardante la Rivoluzione francese, sui decabristi o sul populismo russo sono assai noti non solo tra gli specialisti, ma anche tra il pubblico colto. Del resto, la stima che il mondo storico internazionale gli portava si manifestò, all'XI^o Congresso Internazionale di Scienze Storiche di Stoccolma, nel fargli carico del rapporto generale su „L'illuminismo nel settecento europeo”².

A quasi dieci anni da quel „rapporto” Venturi, accettando il segno d'onore degli „amici e colleghi” di Cambridge, pone di nuovo al centro della sua esposizione il secolo dei lumi in Europa, quei lumi che da molti sono stati indagati senza la consapevolezza che „una *Aufklärung* che non tocchi lo stato, la terra, il commercio è evidentemente mutila almeno di una delle sue ali”. Tra gli storici dell'illuminismo, constata Venturi, c'è una tendenza che non accenna a mutare ma che bisogna combattere vigorosamente — se si vuol comprendere le *Lumières* in tutto il loro significato e spessore storico, insieme agli insegnamenti che da essi ancora si possono trarre: questa tendenza discute „continuamente del valore sociale delle idee filosofiche, ma trascura l'aspetto forse più importante del movimento illuministico”, cioè „l'azione politica concreta” del *parti philosophique* (p. 10)³.

¹ Franco Venturi: *Settecento riformatore. Da Muratori a Beccaria*, Torino, Giulio Einaudi Editore, 1969, pp. XXIV-772.

² Franco Venturi: *L'illuminismo nel settecento europeo*, in *XI^e Congrès international des sciences historiques, Rapports*, vol. IV, *Histoire moderne*, Göteborg — Stockholm — Uppsala 1960, pp. 106 sgg.

³ Furio Diaz: *Filosofia e politica nel Settecento francese*, Torino, Giulio Einaudi Editore, 1962, pp. 670.

Nella polemica „Introduzione” — ricca di stimolanti indicazioni metodologiche, oltreché di belle pagine sulla fortuna settecentesca dell'oraziano *Sapere aude* —; nella polemica „Introduzione” Venturi riafferma la sua concezione delle *Lumières*, della carica libertaria e liberatrice dell'illuminismo, di quell'illuminismo che nella „radicale volontà (...) di non costruire sistemi filosofici, [nella] totale sfiducia nella loro validità” trovò la propria ragion d'essere (pag. 9).

Questo saggio di Venturi, uno storico che da anni — usiamo le sue stesse parole — „ha cercato di scendere lungo il corso del fiume storico settecentesco” (pag. 12), tende a „toccare alcuni almeno dei nodi centrali della grande età dei lumi, cogliendola nel suo difficile e incocondo equilibrio d'utopia e di riforma” (pag. 9) — e si articola in cinque succosi capitoli, consacrati a: „Re e repubbliche tra Sei e Settecento” (pp. 29—59), „I repubblicani inglesi” (pp. 61—87), „Da Montesquieu alla Rivoluzione” (pp. 89—117), „Il diritto di punire” (pp. 119—143) e „Cronologia e geografia dell'illuminismo” (pp. 145—166).

Il primo capitolo mira a „vedere quanto del pensiero repubblicano [settecentesco] derivi non da Pericle e da Tito Livio, ma dall'esperienza compiuta dalle città italiane, fiamminghe e tedesche, dall'Olanda e dalla Svizzera, dall'Inghilterra e dalla Polonia”. „Infatti — osserva giustamente Venturi — l'eredità repubblicana che il Settecento raccoglie e fa fruttificare ha talvolta una coloritura classica, ma nasce più spesso da un'esperienza diretta e non lontana, da una radice medioevale e rinascimentale che riprende a vivere al di là dell'assolutismo e delle restaurazioni del Cinque e Seicento”. Proseguendo nella sua penetrante esposizione sulla „tradizione repubblicana e [sulla] importanza che essa poté avere nel formare le idee politiche del secolo XVIII”, lo storico italiano afferma che „non a caso la forma antica e classica del pensiero repubblicano fu particolarmente evidente in Francia, durante gli ultimi decenni del secolo, fino a diventare esplosiva durante la rivoluzione. I philosophes, i girondini e i giacobini si rifecero a Camillo e a Bruto proprio perché dietro le spalle dei francesi stava poco o nulla che potesse servir loro di modello e d'ispirazione repubblicana” (pag. 29).

Analizzati i fermenti novatori che agitavano le vetuste — se non arcaiche — repubbliche italiane; delineata la critica alle repubbliche dell'autore dell'*Esprit des lois*, il quale „confermava (...) la sua convinzione che il dibattito tra monarchia e repubblica era stato in realtà deciso in Inghilterra, a metà del Seicento”, Venturi passa ad esaminare il pensiero dei repubblicani inglesi, senza il quale non si potrebbe „intendere il valore della tradizione repubblicana nell'età che andava preparando l'illuminismo” (pag. 59).

Il secondo capitolo, pertanto, costituisce una dettagliata trattazione del repubblicanesimo e del deismo inglesi nel periodo a cavallo tra i secoli XVII e XVIII: „l'idea repubblicana [infatti] aveva continuato, anche in Gran Bretagna, a fermentare molto tempo dopo la restaurazione del 1660 e, ciò che più importa, aveva continuato a crescere e a modificarsi anche quando era stata posta ai margini della vita politica quotidiana” (pag. 62). Pagine assai belle sono così dedicate a John Toland, di tutti i repubblicani inglesi „quello che più si avvicina al tipo del filosofo già illuminista” (pag. 72), ad Anthony Collins, al pensiero — cioè — di coloro che resero cosmopolite, facendole agire „come un fermento potente su tutta l'Europa del nascente illuminismo”, „le idee dei levellers e dei repubblicani classici dell'Inghilterra settecentesca” (pag. 64).

Il terzo capitolo, che fa seguito a questa incursione nell'Inghilterra tra Sei e Settecento (la quale, sia detto per inciso, costituisce anche un „rapido panorama dell'Europa che sta entrando nell'età dei lumi”), proietta il lettore nell'agitata e feconda temperie ideale che caratterizza l'epoca „da Montesquieu alla Rivoluzione”. Anche se „a metà del Settecento — nota Venturi — le antiche repubbliche erano ormai non soltanto messe definitivamente al margine degli stati assolutistici, ma della storia stessa”, „la parola repubblica aveva ancora un'eco profonda nell'animo di molti, come forma di vita, anche se non come forza politica” (pp. 89—90).

Si hanno così le belle pagine — modello di concisione e penetrazione storiografica — in cui lo storico italiano delinea il ruolo della tradizione repubblicana nel pensiero dell'Europa illuministica: „la morale repubblicana esisteva quando le forme statali che l'avevano accompagnata sembravano ormai antiche e cadenti rovine. Sussiste un'amicizia repubblicana, un senso repubblicano del dovere, una fiera repubblicana anche in un mondo ormai mutato, magari al cuore stesso d'uno stato monarchico, a corte, nel più profondo dell'animo di uomini che potevano sembrare completamente integrati nel mondo dell'assolutismo. Ed è proprio sotto l'aspetto etico che questa tradizione repubblicana fa appello agli scrittori dell'illuminismo, a Voltaire, a Diderot, a d'Alembert e, naturalmente, a Rousseau. Sul piano morale, non su quello politico, avviene la sua confluenza con la nuova visione della vita che stava formandosi a Parigi, a metà del Settecento, tra gli uomini che andavano creando l'*Encyclopédie*” (pag. 90).

Dopo aver messo in risalto, ancora una volta, che questa „linfa repubblicana proviene dalla Gran Bretagna”, Venturi analizza (pp. 90—91) le concezioni di Shaftesbury („proba-

bilnente" „lo scrittore che contribuì più d'ogni altro a trasmettere l'etica dei commonwealthmen"), del marchese d'Argenson, di Alexandre Deleyre (un philosophe che evolve dalle *lumières* al giacobinismo), degli illuministi e poi giacobini polacchi — non trascurando, ovviamente, Jean-Jacques Rousseau, cui sono dedicate alcune tra le pagine più interessanti del volume.

Nel quarto capitolo Venturi, pur consapevole dell'„importanza di capire come si sia giunti, a metà del secolo XVIII, a formulare l'idea comunista con un'ampiezza, una sicurezza, una astrazione che prima essa non aveva mai avuto" (pag. 123)⁴, preferisce centrare il suo discorso su „un problema di storia politica delle idee, su un tema che gli consenta di cogliere in tutta la sua complessità la tensione fra l'elemento utopico e quello concretamente — sebben limitatamente — riformatore, che pervase e agì l'intero movimento illuministico: il grande dibattito sulla pena di morte e il „diritto di punire" che, in seno al mondo delle *lumières* ed anche fuori di esso, seguì la pubblicazione (1764) del celebre scritto *Dei Delitti e delle pene*⁵, che assicurò al milanese Cesare Beccaria notorietà e considerazione in tutta l'Europa *eclairée*.

I philosophes, purtroppo, non erano destinati a regnare: fallito il riformismo di Turgot, la Francia si avviava verso la rivoluzione ed il crollo dell'*Ancien Régime* e, parallelamente, la nobile proposta beccariana di abolire la pena di morte (sostituendola col lavoro forzato) perdeva continuamente terreno: „l'utopia era tramontata" (pag. 184).

Il quinto e ultimo capitolo, trattando della „Cronologia e geografia dell'illuminismo", vuole „guardare all'Europa dei lumi nel suo assieme, cercando di coglierne il ritmo e di fissarne i confini" (pag. 145).

Dopo aver opportunamente ricordato che „i molti saggi di storia economica del XVIII secolo forniscono ancora un quadro molto disuguale a seconda delle varie zone e dei diversi paesi dell'Europa di quell'età", Venturi afferma che „non è più possibile (...) evitare la domanda che ogni studioso del XVIII secolo deve ormai porsi, fin dove cioè il trend generale dell'economia francese descrittoci da Labrousse sia valido, pur con tutte le variazioni locali, anche per il resto del continente" (pp. 145—146). La risposta dello storico italiano è che: „Ogni volta che si riguarda la curva che Labrousse ha tracciato del prezzo del grano in Francia, ogni volta che si constata l'aumento della popolazione europea nel Settecento, è impossibile non dirci che è tutta la società e non soltanto il movimento delle idee e della politica ad essere in espansione all'inizio del secolo, ovunque in crisi negli anni '30, trovare il suo apice negli anni '50 e '60, per poi entrare in un periodo di profondo turbamento, nell'ultimo venticinquennio del secolo. E' la curva del Settecento, ed è quella dell'illuminismo" (pag. 146).

Riprendendo ed aggiornando il „rapporto" da lui tenuto a Stoccolma nel 1960⁶, Venturi traccia poi — in questo capitolo conclusivo — un brillante quadro della diffusione e dell'incidenza delle *lumières* nell'Europa settecentesca — dalla Francia alla Polonia, dall'Italia alla Russia⁷, alla Spagna, all'Austria, alla Scozia...

Nella venturiana „geografia" dell'illuminismo, avremmo ben visto un riferimento al Sud-Est europeo — un'area di civiltà che non solo ha *recepto*⁸ le *lumières*, ma le ha pur viste concretamente *operare*, come stanno a dimostrare le riforme introdotte nei Principati danubiani da alcuni dei principi cosiddetti „fanarioti"⁹.

⁴ „La storia del passaggio dall'utopia all'ideale, dal sogno individuale al movimento politico comunista — scrive Venturi — è certo piena d'interesse. L'età dei lumi tutta intera non è comprensibile senza questo elemento, che sembra talvolta marginale ma che è in realtà uno dei risultati più irreversibili, più immobili e duraturi che il secolo XVIII trasmise al XIX (...)” (pag. 122).

⁵ V. l'edizione curata dallo stesso Venturi per i tipi dell'editore Einaudi (Torino, 1965), corredato da una ricca „raccolta di lettere e documenti relativi alla nascita dell'opera e alle sue fortune nell'Europa del Settecento”.

⁶ Cfr. nota 2.

⁷ Cfr. anche il recente saggio introduttivo premesso da Venturi a Aleksandr N. Radicev, *Viaggio da Pietroburgo a Mosca*, a cura di Gighola e Franco Venturi, Bari, De Donato Editore, 1972.

⁸ „... Grèce et Turquie se situent, par rapport aux „lumières”, en position réceptrice”: René Poineau, *L'Europe des lumières. Cosmopolitisme et unité européenne au 18^e siècle*, Paris, Stock, 1966, pag. 154.

⁹ Cfr. la comunicazione *Phanar, phanariotes, phanariotisme*, presentata da Andrei Pippidi al IV Congresso internazionale di studi sud-est europei (Bucarest, 4—10 settembre 1974), pubblicata in questo stesso numero della nostra Rivista.

La storiografia sull'illuminismo nel Sud-Est dell'Europa ha alle spalle una ormai lunga tradizione in cui — accanto alle opere di Al. D. Xenopol, Nicolae Iorga, Fritz Valjavec, David Prodan — spicca il classico Pevoco consacrato, da Dumitru Popovici a *La Littérature roumaine à l'époque des Lumières*¹⁰, rimasto purtroppo sconosciuto o quasi (per le difficili circostanze internazionali in cui fu pubblicato) alla maggior parte degli studiosi della cultura europea del secolo XVIII. In questi ultimi anni, gli studi sull'illuminismo nel Sud-Est europeo hanno compiuto sensibili progressi: accanto all'ottima silloge di C. Th. Dimaras su *La Grèce au temps des Lumières*¹¹, sarebbe doveroso citare — se lo spazio non esercitasse la sua consueta tirannia — i molteplici e valorosi contributi degli storici romeni, jugoslavi, bulgari, albanesi, greci ed anche statunitensi¹².

Come ricordava alcuni anni or sono il prof. Mihai Berza, „Les recherches sur le mouvement des Lumières dans le Sud-Est de l'Europe sont loin d'être arrivées à leurs conclusions ultimes, si toutefois il y a de telles conclusions”¹³. Nel promuovere e stimolare queste ricerche l'AIIESEE — e particolarmente la sua Commissione per la storia delle idee — molto hanno fatto: tuttavia, una sintesi storiografica della diffusione e dell'azione dei lumi nell'area sud-est europea si dimostra sempre più indispensabile al progresso della ricerca. Solo così l'illuminismo sud-est europeo uscirà dal ghetto degli specialisti, e potrà arricchire il quadro generale delle *lumières* nell'Europa del Settecento.

Lauro Grassi
Milano

The Struggle for Greek Independence, edited by Richard Clogg, London, Macmillan Press, 1973. 259 p.

Ce recueil de dix essais dédié au 150^e anniversaire de la lutte pour l'indépendance grecque est dû à l'initiative de Richard Clogg, qui en signe aussi le chapitre introductif. Connaisseur passionné des problèmes de l'hellénisme moderne, R. Clogg s'est associé des collaborateurs qui ont réalisé son but dans les meilleures conditions, car il s'agissait d'analyser les moments essentiels et les notions fondamentales de cette période héroïque de la vie du peuple grec. On ne pouvait mieux faire qu'en confiant à des spécialistes la tâche d'en éclaircir les coins sombres, d'infirmer des préjugés, de rétablir la vérité et même de rendre justice. On était aussi très bien placé pour le faire dans cette Angleterre dont les traditions philhellènes sont si fortes.

Afin de toucher à certains aspects du mouvement grec d'indépendance qui ne sont pas traités par les autres auteurs de ce recueil, Richard Clogg se propose de mettre en lumière le caractère de la société grecque, en examinant surtout les éléments de l'état pré-révolutionnaire. C'est donc une introduction du recueil qu'il nous offre là et, en même temps, un liant, un cadre général, dirions-nous, pour les études suivantes. En insistant davantage sur le statut des Grecs pendant la Turcocratie (*Aspects of the Movement of Greek Independence*), R. Clogg examine les sources de l'autonomie religieuse et du haut degré d'auto-administration dont ils jouissaient, tout en tenant compte des atteintes portées à leur capacité civique et des charges matérielles auxquelles ils étaient soumis. Il explique aussi l'évolution de cette autonomie qui — virtuelle au début — devint possible grâce au processus de déclin de l'Empire ottoman et à la carence de l'autorité centrale. Sur le plan militaire, la dégénérescence du corps des janissaires et l'activité des « armatoles » et des « klephtes » assurèrent déjà un élément important des effectifs grecs de la guerre d'indépendance. Enfin, la montée des Phanariotes est pour beaucoup dans les progrès réalisés par les Grecs sous la domination ottomane. Et puisque

¹⁰ Sibiu, 1945, pp. 516.

¹¹ Genève, Droz, 1969.

¹² Keith Hitchins: *The Rumanian National Movement in Transylvania, 1780—1840*, Harvard University Press, 1969.

¹³ Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen: *Les Lumières et la formation de la conscience nationale chez les peuples du Sud-Est européen. Actes du Colloque international organisé par la Commission de l'AIIESEE pour l'histoire des idées [...]*, Paris, 11—12 avril, 1968, Bucureşti, 1970 p. 16.

parler des Phanariotes signifie aussi les juger, M. Clogg ne manque pas de préciser que la tendance de l'historiographie de leur attribuer le mérite d'avoir miné l'Empire Ottoman dans l'intérêt du peuple grec, ne tient pas debout. Il cite à l'appui le poème satirique populaire *Rossanglogallos*.

D'une importance insigne fut l'essor économique de la « diaspora », qui, sans créer une classe révolutionnaire dans le vrai sens du mot, permit à la bourgeoisie de contribuer à la renaissance nationale, en finançant des écoles et des imprimeries et en diffusant les idées occidentales. Enfin, du point de vue de la politique extérieure, les victoires russes et l'annexion des Îles Ioniennes stimulèrent l'initiative des Grecs et favorisèrent l'activité des agents révolutionnaires. Dans l'absence de chiffres sûrs, l'auteur se montre prudent quant à la pénétration des idées nationalistes de Koray dans les masses du peuple grec, ou sur l'égalité des nationalités dans les projets de Rigas. Pourtant, il ne mésestime pas la portée de ces derniers sur les protagonistes de l'indépendance grecque.

Cette image complète des « tensions » existant dans la société grecque de la période pré-révolutionnaire contribue à une meilleure compréhension des problèmes traités dans ce volume.

Le premier est celui du phanariotisme. L'historiographie n'est pas encore arrivée à nous donner, dans un ouvrage de synthèse, une image claire de ce phénomène tellement complexe et si important pour l'histoire du Sud-Est de l'Europe. Dans la riche littérature qui lui a été consacrée, l'éloge, la disculpation et le blâme remplacent trop souvent l'exposé objectif des faits et l'effort d'interprétation scientifique. On ne peut pas faire un tel reproche à Cyril Mango qui esquisse dans l'*essay* inséré dans ce volume le portrait du phanariote à la veille de 1821. Sans épuiser sans doute le thème, l'auteur en éclaircit quelques points essentiels (*The Phanariots and the Byzantine Tradition*). Les Phanariotes sont une oligarchie, de culture sinon de race grecque, au service de l'Empire ottoman. Le phanariotisme, la symbiose entre cette oligarchie chrétienne et les maîtres turcs, commence avec la hiérarchie ecclésiastique établie par Mehmet II, le lendemain de la conquête de Constantinople. Avec l'ascension des Grecs au dragonat (XVII^e siècle), cette collaboration entre dans une nouvelle étape ; l'âge d'or du phanariotisme commence au début du XVIII^e siècle — dès lors les Phanariotes seront les seuls candidats au trône des Pays Roumains. Le phanariotisme finit avec la révolution grecque de 1821. Au fur et à mesure de leur ascension au pouvoir politique et de l'accroissement de leurs fortunes, les Phanariotes se forgeront un passé byzantin imaginaire. L'ascendance byzantine des Phanariotes est le premier mythe historique que Mango détruit froidement. Des onze familles principales phanariotes de Valachie et de Moldavie pas une seule qui ait des ancêtres connus dans l'ancienne Byzance. D'origine obscure et provinciale, toutes ces familles ont commencé leur ascension sociale aux XVI^e—XVII^e siècles.

Les Phanariotes ne se sont pas affirmés en tant que classe productive ; ils ne doivent pas leurs fortunes au commerce ou à l'industrie, ils ne forment pas une bourgeoisie. Leurs ressources financières, que l'auteur étudie à fond, sont à chercher dans les positions lucratives qu'ils ont obtenues dans le système ottoman, les plus avantageuses étant celles de princes des Pays Roumains. Du point de vue social, les Phanariotes sont donc des facteurs réactionnaires, voire parasites. Le facteur de progrès, la bourgeoisie grecque s'est formée en dehors ou en dépit du système ottoman.

Un des mérites, souvent invoqués par les défenseurs des Phanariotes à leur appui est celui d'avoir soutenu l'Eglise orthodoxe. C. Mango examine de près quelques-unes des formes de ce soutien. Il fut d'ordre politique — les Phanariotes utilisant leur crédit auprès de la Porte en faveur de l'Eglise et d'ordre financier — en aidant les monastères par des donations, etc. On a ici un vaste champ de recherches et d'interprétations surtout. Car même dans leurs rapports avec l'Eglise orthodoxe les Phanariotes ont fait le jeu des Turcs. Encourageant l'orthodoxie ou plutôt l'anti-catholicisme de celle-ci, ils ne faisaient qu'aggraver l'isolement des chrétiens d'Orient, les priver d'un contact plus serré avec l'Occident en expansion économique et culturelle, contact qui s'avéra si utile plus tard. Le premier souci de Mehmet II après la chute de Byzance fut d'ailleurs de couper toute liaison entre catholicisme et orthodoxie, d'encourager de son mieux le séparatisme religieux des chrétiens, s'instituant lui-même protecteur de l'Eglise d'Orient.

Dans les dernières pages de son étude, l'auteur s'occupe de la culture littéraire et scientifique des Phanariotes. Là aussi, il y a pas mal d'illusions à dissiper. A la différence des Grecs des îles, soumis aux influences bénéfiques de l'Occident, les Phanariotes suivent de près les modèles culturels byzantins. De caractère épigonique, la culture phanariote n'a produit rien de remarquable. L'horizon historique et géographique des Phanariotes est décevant. La littérature — en prose ou en vers — d'un rétorisme pire que le byzantin. La philosophie — un mélange de pédantisme et de bassesse dans le domaine de l'éthique. Figés dans leur byzanti-

nisme achiarné, les Phanariotes furent incapables de s'adapter au monde nouveau, bourgeois et libéral. Pendant la lutte des Grecs pour l'indépendance nationale, ils se trouvèrent du mauvais côté, conclut, en simplifiant un peu les choses, Cyril Mango.

S'attaquant à la question-clé des fondements idéologiques (*The Contribution of the Intelligentsia towards the Greek Independence Movement, 1798—1821*), Catherine Koumariou — dont on connaît la prédilection pour ces thèmes — poursuit le rôle des intellectuels grecs dans le développement de la lutte d'indépendance. C'est tout d'abord au mouvement de Rigas que l'auteur s'arrête, car il représente le résultat d'un long processus qui eut lieu dans le monde grec au XVIII^e siècle, sur le plan intellectuel et idéologique. L'apparition de nouvelles forces sociales, à la suite des progrès économiques, préparant la création d'une bourgeoisie grecque, a eu pour conséquence une diversification substantielle de la société grecque et surtout un étonnant essor intellectuel au XVIII^e siècle et au début du XIX^e. L'effort culturel de ces nouvelles forces sociales (écoles, programmes, manuels, imprimeries, librairies, bourses), le rapport entre le livre religieux et le livre laïc qui tend à s'égaliser, la multiplication des thèmes divers (les traductions y prenant une grande part), le rôle décisif de l'influence occidentale pour le développement de la conscience grecque, voilà les principaux aspects envisagés par l'auteur de cette étude. En y ajoutant aussi les voyages dans les deux sens (des Grecs en Occident et des voyageurs étrangers en Grèce), C. Koumariou souligne les nouvelles dimensions qu'ils prennent car, ne se limitant plus à la Grèce classique, mais bien à la Grèce contemporaine, ils donnent naissance au philhellénisme moderne. La contribution des rapports consulaires dans la création de ce climat n'y est pas mésestimée, comme aussi l'écho des événements révolutionnaires de France, que la presse grecque, à ses débuts, ne manque pas de transmettre. Se plaçant au cœur même du climat moral de l'époque, l'auteur prend pour témoin « l'un des ouvrages les plus remarquables du renouveau grec », *l'Ethnikí Nomarkhia* (1806). Il s'en détache la principale fonction qu'on assignait à l'éducation : créer des conditions permettant à l'individu de développer une éthique personnelle, ce qui pour les Grecs menait à la liberté. « La révolution morale », expression utilisée plusieurs fois dans ce texte, rend de façon bien claire ce caractère d'acte politique que prend l'éducation en Grèce. Ce fut le mérite de Koray d'en fixer le programme. L'expression quantitative de la production du livre en montre l'efficacité. Plus de 1300 titres parus en 1800—1820 représentent presque le double des 749 publications de la période précédente. Le souci des intellectuels pour l'héritage ancestral, pour le théâtre, l'enseignement et l'imprimerie, indique la diversité de leurs préoccupations. Une fois ces activités interrompues, lorsque la guerre éclate, c'est de ce côté que les intellectuels dirigèrent leurs efforts, pour aider la Grèce d'obtenir, en même temps que sa liberté, son caractère national aussi.

Pour arriver à la conclusion exprimée dans le titre de son étude (*The Philiki Etairia : A Premature National Coalition*), George D. Frangos commence par une analyse statistique de la composition sociale de la Philiki Etairia. La prédominance des marchands (53,7%) ne le pousse pourtant pas à affirmer le caractère bourgeois et progressiste du mouvement que la Société des amis dirige. La véritable bourgeoisie grecque de l'époque s'est abstenue plutôt d'y prendre part. Les soit-disant marchands inscrits dans l'Hétairie étaient, en fait, de pauvres gens, de petits trafiquants ayant profité de la conjoncture des guerres napoléoniennes pour en subir à la suite les conséquences économiques désastreuses. Rassemblant des Grecs originaires de toutes les contrées du monde hellénique, l'Hétairie ne fut, non plus, une société nationale au vrai sens du terme. La conscience nationale implique un certain modernisme de la conception du monde social et politique; la plupart des membres de l'Hétairie en étaient dépourvus. D'extraction surtout rurale, ils étaient attachés à leurs *patridaí* locales, ils n'avaient qu'un très vague sentiment de l'unité nationale grecque. Ils manquaient surtout, même les plus civilisés d'entre eux — tel un Rigas — d'une vision claire de l'avenir. Leur programme idéologique était un mélange de byzantinisme et de credo révolutionnaire. A l'exception des Péloponnésiens, les membres de l'Hétairie ne sont pas entrés dans la société secrète en tant que membres d'une communauté quelconque, mais à titre personnel. Le caractère vague du programme, qui favorisa tout d'abord le rassemblement de gens de toutes les couches de la société grecque, devint plus tard, au choc des réalités, la cause du démembrement de l'Hétairie. La Société s'avéra être plutôt une association d'espérances qu'une coalition d'intérêts socio-économiques nettement définis. Pour G. Frangos l'Hétairie constitue l'exemple typique des conséquences qui découlent de la rencontre d'une société avec une idéologie qui correspond à une autre étape de son évolution. L'auteur ne néglige pourtant pas de mettre en lumière le rôle de l'Hétairie dans la formation d'une conscience nationale moderne chez les Grecs.

C. M. Woodhouse, l'auteur d'une monographie récente sur Capodistria, fait une véritable enquête dans son étude (*Kapodistria and the Philiki Etairia, 1814—21*). Il s'agit, d'une part, de découvrir s'il a participé consciemment à la conspiration qui mena aux insurrections dans les pays roumains, le Péloponnèse et la Grèce en Mars 1821. D'autre part, l'auteur se demande si

Capodistria a agi de sa propre initiative ou bien ayant aussi le consentement du Tsar. Les documents n'offrant pas une négation absolue de la complicité de Capodistria et du tsar, M. Woodhouse se garde, à juste titre, de formuler un verdict définitif. Deux autres inconvénients viennent compliquer la tâche de l'historien. C'est que, tant les ennemis de Capodistria — Metternich en tête — que ses admirateurs, voulaient démontrer sa participation, pour des raisons différentes : les premiers, pour le compromettre auprès du tsar, les seconds pour relever ses qualités de patriote.

La riche production des publications concernant Capodistria parues dernièrement, parmi lesquelles celles de G. L. Arsh, Patricia K. Grimsted et A. Oțetea, n'offre à ce sujet que des résultats peu concluants. Aussi l'auteur cherche-t-il la vérité par une analyse très soignée des faits et gestes de Capodistria à partir de 1814, année où fut fondée la Philiki Etairia, jusqu'au début de la révolution. On y songe sa prudence, sa discrétion et son refus de prendre part à toute action clandestine qui l'aurait empêché d'être loyal envers le Tsar. On ne saurait nier pourtant son patriotisme, qui prit surtout des formes entières.

Après avoir confronté les principales sources, C. M. Woodhouse constate l'incertitude dans laquelle on est quant à la participation de Capodistria aux projets d'Ypsilanti. Il semble certain qu'il les connaissait, mais peu probable qu'il en ait parlé au Tsar. Même s'il a connu les plans d'Ypsilanti dès 1820, ceux-ci n'étaient plus les mêmes en 1821. La position de Capodistria se situant entre l'acquiescement tacite et l'approbation formelle, il n'est pas étonnant que les hétéristes et Ypsilanti se soient trompés sur ses intentions. Il ne nous reste qu'à dire avec M. Woodhouse que les Grecs ont finalement obtenu leur indépendance à la suite de cette erreur et qu'en somme, c'est le résultat qui compte.

Bien connu pour ses intéressantes recherches sur l'histoire des Roumains, E. D. Tappe traite, dans ce volume, des relations que la Révolution grecque de 1821 a eues avec les Principautés Roumaines (*The 1821 Revolution in the Romanian Principalities*). Après avoir analysé les avantages que présentaient les pays roumains pour l'Hellénie, en tant que sources de recrues et d'argent, principautés vassales jouissant d'une certaine immunité, ainsi que par la présence massive des Grecs. L'auteur poursuit de près — jour par jour presque — la marche des événements. Sa bibliographie roumaine est complète. Parmi les sources employées, mentionnons les relations de Liprandi et la correspondance de Metternich, révélant le changement d'attitude du tsar et la position de Capodistria. Remarquons qu'ils mettent aussi en lumière le sens psychologique du chancelier, ainsi que ses connaissances en littérature grecque. Un texte anonyme grec, trouvé parmi les papiers de Thomas Gordon nous renseigne sur l'état d'esprit d'Ypsilanti la veille de sa rencontre avec Tudor Vladimirescu. Si pour la précision des faits exposés, nul doute ne saurait être émis, certaines conclusions, par contre, gagneraient à être moins catégoriques. Tout d'abord, en omettant la proclamation de Tudor du 20 mars 1821 et en reproduisant seulement celle de la fin du mois d'avril, on ne peut pas se prononcer sur la conception du révolutionnaire roumain. Ce n'est pas aux moments de déroute, qui le précipitaient vers son échec, qu'on doit analyser ses projets, en l'accusant d'inefficacité. Pourquoi ne pas jeter un regard sur le texte du 23 janvier lançant l'appel pour la lutte contre la tyrannie, ou celui du 20 mars, qui dit en toutes lettres que le soulèvement est provoqué « par la perte de nos privilèges et les exactions insupportables dont souffraient nos frères ». Quant au jugement de M. Tappe : « Du point de vue de l'Hellénie, Tudor était un traître... nous ne pouvons être étonnés qu'il fût mis à mort », nous nous permettons de remarquer qu'il s'agit d'une évidente confusion. On peut parler du diable de Metternich et non de sa trahison, puisque lui-même — désavoué par le tsar — fut trahi par les boyards qui l'avaient rattaché à l'Hellénie et par ses propres capitaines aussi. Comment expliquer d'ailleurs que ses « pandours » ne eurent jamais à sa mort et que la fausse nouvelle qui avait infirmé son exécution — accréditée sur un voyage imaginaire en Russie — est due à Ypsilanti? Ceci pour dire que la complexité des circonstances a fait de Tudor et d'Ypsilanti des victimes qu'il est malaisé de juger sans recours.

Nous ne devons pas oublier que la révolution dirigée par Tudor Vladimirescu marque les débuts de l'histoire moderne des Roumains et en même temps un tournant décisif de la lutte pour la liberté sociale et politique du peuple roumain. Quoique vaine, elle a forcément ébranlé l'ancien régime, annonçant les futures transformations révolutionnaires.

Dans son étude *The Formation of the Greek State, 1821—1833*, Douglas Dakin, auteur d'un récent livre sur l'histoire de l'unité grecque, raconte, en les suivant de près, les événements tellement mouvementés du début de l'histoire moderne de la Grèce. Rien n'y manque, mais ce qui rend la narration claire et intelligible est l'analyse sociologique du monde grec de l'époque qui donne à l'historien et, par lui, qui nous donne la clé d'une compréhension intégrale de cette période déroutante au premier abord. Le monde grec est unitaire et divisé à la fois. Les facteurs d'unité sont : la langue parlée, d'une homogénéité remarquable, la religion et, enfin, le sentiment des Grecs sur l'infériorité de leur position dans l'Empire ottoman. Jouissant

pourtant d'une certaine liberté, les Grecs formaient au sein de l'Empire, tout obligés qu'ils étaient à des servitudes de toute sorte, une société à part, sous l'égide de la hiérarchie ecclésiastique. La hiérarchie civile, laïque qui la doublait, disposait parfois de privilèges assez considérables. Entre les différentes couches de la société, entre les différents groupements régionaux les tensions n'étaient que naturelles. Ainsi, les tendances divergentes de ces couches, de ces groupements locaux divisaient la future nation grecque même avant 1821. Pendant et après la révolution, on assiste à l'affrontement entre les *proestoi*, les puissants du Péloponnèse, d'une part, les *Kapetanioi*, chefs des *klephthokhoria*, plus « démocrates », de l'autre. Ceux-ci comme ceux-là entrent en conflit avec les représentants du pouvoir central, avec les dirigeants, pour la plupart d'entre eux Phanariotes d'origine, du mouvement. La tendance du centre est unificatrice et uniformisatrice, tandis que les chefs locaux, *proestoi* ou *kapetanioi*, visent à étendre et à renforcer l'autorité dont ils jouissaient déjà du temps de la Turcocratie, développant ainsi les structures particulières du pouvoir dans chaque région. La violence des conflits entre les différents centres de pouvoir, est tellement grande que le renforcement du pouvoir central s'impose comme la meilleure solution de la crise. Après avoir aggravé les conflits intérieurs par leurs ingérences, les Grands Pouvoirs européens donnent par une solution de compromis le cadre international nécessaire à la stabilité de l'État grec.

La création de l'État grec eut, comme conséquence, une réforme du statut de l'Église grecque. Cette réforme en vertu de laquelle une église nationale autocéphale fut créée fait l'objet de l'étude de Philip Sherrard, *Church, State and the Greek War of Independence*. Pour mettre en pleine lumière toute la signification de ce changement, l'auteur retrace d'une main de maître l'histoire comparative des rapports entre État et Église à Byzance et en Occident. Il en ressort que les Grecs, en rompant en 1833, avec les traditions byzantines, pour échapper à l'autorité du Patriarcat œcuménique soumis aux Ottomans dans sa Constantinople, ont puisé leur inspiration doctrinale dans les ouvrages des théologiens et des théoriciens politiques anti-papistes de l'Occident, en premier lieu dans ceux de Marsiglio de Padoue. Selon ce penseur, la source unique de la légitimité dans le domaine séculier comme dans le spirituel se trouve dans l'inspiration divine du peuple. Sont évités ainsi, d'un coup, le césaro-papisme romain et le dualisme constantinien, se traduisant à l'époque par le pacte entre le Sultan et la Patriarchie.

En s'occupant des « autres philhellènes anglais » (*The Others British Philhellenes*), c'est-à-dire de ceux dont on parle moins, Alexis Dimaras remet en question la définition même du terme de « philhellène », qui lui semble un peu vague, tel qu'il se détache de certains ouvrages. On a trop en vue, en général, l'aspect militaire, en négligeant par exemple l'apport donné aux Grecs par les médecins, les professeurs et les missionnaires. D'autre part, on n'est pas d'accord pour savoir s'il faut considérer comme philhellènes ceux qui ont mis le pied sur le territoire grec et ceux qui n'y ont pas été. Enfin, les doutes portent aussi sur les limites chronologiques du mouvement, sur les cas individuels, plus difficiles à caractériser, sur la question de savoir si un ami du peuple grec devait nécessairement accepter ses gouvernants aussi. Tel est le cas, par exemple, de Richard Church, George Lee, George Finlay et Thomas Gordon qui ne pourraient plus être considérés philhellènes après 1829, car ils soutenaient le parti politique s'opposant à Capodistria.

L'auteur fait une analyse nuancée des « sources » du philhellénisme et parlant de ses variantes. Il ajoute aux classicistes — attachés à la Grèce antique — et aux chrétiens — s'opposant à l'oppression musulmane — d'autres groupes de philhellènes, dont les philanthropes et en général les non-militants. Ces derniers ont beaucoup contribué à créer une opinion publique philhellène en Europe et en Amérique, tout en étant jusqu'ici mésestimés par l'historiographie qui tend à minimiser leur importance en faveur des militaires philhellènes. En s'arrêtant à cette catégorie négligée, A. Dimaras nous fait connaître l'apport matériel du Comité grec de Londres et la contribution de Jeremy Bentham à la constitution grecque. Nous apprécions aussi l'efficacité de Quaker William Allen auprès des autorités autrichiennes, dont il atténua l'attitude malveillante à l'adresse des Grecs, ainsi que son rôle en matière d'éducation (traductions de manuels, aides financières, etc.). Blaquiere, Robert Forster et Edward Masson sont d'autres philhellènes qui eurent une influence salutaire dans ce domaine, par les bourses accordées en Angleterre et leurs relations avec la Société des Philomuses et la Société philanthropique. Leur mérite est d'autant plus grand et cette restitution historique plus opportune, que ce genre de philhellénisme était mal vu en Angleterre à cause de son caractère libéral, alourdisant par cela sa tâche.

L'étude de Robin Fletcher (*Byron in Nineteenth-century Greek Literature*) nous fait voir un aspect inattendu, le faible écho de l'œuvre de Byron chez les auteurs grecs, malgré sa grande popularité dans ce pays. Ni Andreas Loudos, ni Athanasios Psalidas ne jugent digne de noter leurs entrevues avec Byron. Il n'en aurait pas été ainsi — suppose l'auteur — si le poète

anglais avait rencontré Ath. Hristopoulos ou I. Vilaras, « les plus intéressants poètes grecs du temps ». Ni les cercles phanariotes, ni ceux des Iles Ioniennes ne laissent voir des références, concernant l'œuvre de Byron. C'est dans la correspondance d'Alexandre Mavrocordatos, d'Ignace le Métropolitte et d'Orlandos qu'on trouve son nom. Spyridon Trikoupis se déclare influencé par Byron, dont il souligne la position de poète révolutionnaire. Si la mort du poète anglais n'est commémorée que par Solomos et Angelica Bartolomeo, le journal de Missolonghi — « Ellinika Khronika » — se montre plus réceptif, publiant en 1824 un poème qui le compare à Markos Botzaris. Le meilleur des poèmes qui l'évoquent est « La muse britannique » d'Andreas Kalvos (1826). L'analyse de l'œuvre d'Alexandre Soutsos permet d'y déceler l'influence de Byron, mais sans la possibilité d'en préciser l'étendue, car il est malaisé de la détacher d'une manière romantique qui fut celle de l'École Athénienne aux années 1830—80. Parfois aussi, remarque R. Fletcher, les références à Byron ne reflètent que le mythe du héros de Messolonghi, non un contact avec son œuvre. Ce n'est que plus tard, après 1850, quand on peut enregistrer les progrès de l'intérêt littéraire en Grèce, que les références se multiplient et des traductions de ses œuvres paraissent à Smyrne et à Athènes. Achillefs Paraskhos est le plus « byronien » des poètes grecs de l'époque.

C'est par les magnifiques vers de Costis Palamas, tout empreints de la magie du mythe de Byron, que s'achève cette dernière étude de l'excellent recueil que nous venons de présenter. Ils nous laissent voir combien durables ont été les échos de la lutte des Grecs pour leur liberté, une fois la période héroïque close.

C. Papacostea—Danielopolu
Nicolae-Șerban Tanașoca

ILIE SEFTIUC, IULIAN CÂRȚÂNĂ, *România si problema Strimtorilor* (La Roumanie et le problème des Détroits), București, Editura Științifică, 1974, 385 p. + index + ill. hors texte,

Les Détroits de la mer Noire ont constitué, à travers les siècles, une sorte de « boîte de Pandore » pour l'histoire de l'Europe et spécialement du Sud-Est européen, grâce à leur considérable portée économique, politique et stratégique. La seule porte maritime entre une mer fermée — la mer Noire — et la Méditerranée, en assurant, par conséquent, la plupart des débouchés du commerce danubien, au carrefour des principales voies de communication entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, le contrôle du Bosphore et des Dardanelles, les Détroits provoquèrent de nombreux conflits de tous genres, enregistrés abondamment par les annales des relations internationales. Des incidents diplomatiques ou des guerres furent la conséquence naturelle de la compétition pour la suprématie ou l'influence dans l'administration du trafic des Détroits.

C'est pour la première fois dans l'historiographie roumaine qu'une question aussi complexe de l'histoire du Sud-Est européen est analysée dans son ensemble¹ et en utilisant tous les documents des archives roumaines. La position des milieux politiques roumains y est particulièrement poursuivie, mais cette étude se rapporte constamment à l'évolution des pourparlers afin de trouver une solution acceptable, par toutes les parties, de cette question vraiment européenne.

La complexité du problème des Détroits a posé aux auteurs de grandes difficultés en ce qui concerne l'économie de l'ouvrage. De ce point de vue, quoique l'analyse a été conçue seulement « comme une étude d'histoire politique et diplomatique » (p. 368), le livre, traitant aussi des aspects économiques ou d'ordre stratégique, se présente avec une structure harmonieuse et unitaire.

Dans le chapitre introductif (p. 5—46), les auteurs attirent, tout d'abord, l'attention du lecteur sur l'importance des Détroits pour l'économie de la Roumanie. Les données statistiques concernant le volume du commerce roumain par le Bosphore et les Dardanelles, pendant des périodes historiques différentes, ainsi que celles sur le rythme de la construction des bâtiments maritimes dans les ports roumains, insérées dans un assez ample exposé sur la portée générale des Détroits, font de ces pages un plaidoyer utile pour éveiller l'intérêt sur ce problème.

Ensuite, la présentation minutieuse de l'état du problème dans l'historiographie roumaine et étrangère constitue un argument explicite de la nécessité d'une analyse d'ensemble sur la position de la Roumanie à l'égard du problème des Détroits.

¹ Le livre de Paul Gogeanu, *Strimtorile Mării Negre de-a lungul istoriei* (Les Détroits de la mer Noire à travers l'histoire), București, Editura Politică, 1966, 203 p. est une analyse exclusivement fondée sur des documents publiés.

Naturellement, cette étude n'aurait pu commencer que par le moient où la Roumanie, en obtenant l'indépendance nationale, rétablit l'issue à la mer Noire, par la reconnaissance internationale de ses droits sur les anciens territoires roumains, la Dobroudja et le Delta du Danube. Voilà pourquoi les auteurs s'occupent, dans le premier chapitre (p. 47—73), de l'évolution du problème des Détroits et de l'attitude de la Roumanie depuis 1878 jusqu'à la fin de la première guerre mondiale (1914—1918). I. Seftiuc et I. Cârțână insistent, à juste titre, sur l'inégalité du régime existant pour la navigation commerciale par le Bosphore et les Dardanelles, régime qui était à la merci des autorités ottomanes et du jeu des intérêts des grandes puissances. Le commerce extérieur de la Roumanie en fut entravé, dans les périodes durant lesquelles les Détroits furent bloqués de manière arbitraire, à la suite du conflit italo-turc (1911), des guerres balkaniques ou de la première conflagration mondiale.

Ce n'est pas tout à fait par hasard qu'à cette époque le futur statut juridique des Détroits constitua l'une des préoccupations essentielles de la politique étrangère roumaine. Cette question a engendré une forte effervescence dans les cercles diplomatiques et dans l'opinion publique de Roumanie. Dans ces circonstances, les solutions préconisées par les milieux dirigeants du pays en vue de forger un régime plus équitable de la circulation par les Détroits trouvent la place méritée dans ce chapitre.

L'attitude de la Roumanie à l'égard des projets du prochain statut des Détroits pendant les années qui précédèrent la Conférence de Lausanne fait l'objet du second chapitre (p. 74—136). I. Seftiuc et I. Cârțână surprennent précisément la diversité des problèmes qui se trouvaient à l'ordre de jour et confrontaient la diplomatie européenne après 1918. Ce furent des questions concernant également le régime des Détroits : l'effondrement de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, la victoire de la révolution socialiste en Russie, la renaissance d'anciens États et l'achèvement de l'unité des autres, le développement du mouvement national turc, la création de la Société des Nations et l'affirmation d'un type nouveau des rapports internationaux.

La course des grandes puissances victorieuses pour gagner des positions dominantes aux Détroits avait commencé de nouveau, mais les gouvernements de Londres, Paris ou Rome utilisaient les mêmes procédés d'avant 1914. Le refus des milieux politiques et financiers des démocraties occidentales de constater combien les réalités avaient changé, provoqua des situations pénibles, comme le traité de Sèvres ou la crise de Tchanaq, et des conflits sanglants, comme dans le cas de la guerre gréco-turque.

Dans ce contexte, la position de la Roumanie au sujet des Détroits fut déterminée par les objectifs généraux de la politique étrangère roumaine dans la période d'entre-les-deux-guerres, à savoir la défense de l'indépendance nationale et de l'intégrité territoriale du pays. La réalisation de ces buts pouvait être garantie, selon la conception des cercles dirigeants roumains de cette époque, par des alliances avec les États victorieux dans la grande guerre, défenseurs du statu-quo politique et territorial.

C'est la raison pour laquelle la Roumanie a généralement suivi, quant à l'avenir des Détroits, la politique française. L'activité de la diplomatie roumaine fut orientée, à ce moment-là, vers la précision, en principe, de ses positions dans les pourparlers de Lausanne, c'est-à-dire l'internationalisation des Détroits, leur démillitarisation, l'inclusion de la Roumanie dans la Commission projetée à être instituée, l'égalité des droits de tous ses membres.

Tout en détaillant ces idées, les auteurs ont poursuivi les actions concrètes de la diplomatie roumaine dans les deux phases de l'évolution de la question des Détroits, à ce temps-là, délimitées par le moment de la signature du traité de Sèvres.

Les négociations de Lausanne, l'étude du texte de la Convention, ainsi que la contribution de la Roumanie à la définition du statut juridique des Détroits donnent la substance du III^e chapitre (p. 137—188). C'est, pour les auteurs, l'occasion de faire d'amples analyses critiques de tous les projets présentés (soviétique, allié et turc), de préciser les fondements et les objectifs réels de chaque projet ou des attitudes des délégations participantes, de surprendre les intérêts dissimulés des grandes puissances.

En se rapportant à la position des représentants roumains, I. Seftiuc et I. Cârțână soulignent que « la Roumanie n'a pas joué et ne pouvait pas jouer un rôle de premier rang

dans les négociations de Lausanne, dans les décisions finales », Toutefois, elle a sauvegardé « les intérêts du pays sans vouloir par cela porter préjudice aux intérêts du développement du commerce maritime, de la liberté de navigation, des communications maritimes intercontinentales ». (p. 156).

Les auteurs observent ensuite les lacunes de quelques stipulations de la Convention qui portaient atteinte à la souveraineté et à la sécurité de la Turquie. Ces défauts, résultats de l'existence de certains buts impérialistes des puissances non-riveraines, expliquent la vie courte et précaire du statut des Détroits établi par la Convention du 24 juillet 1923.

Le régime des Lausanne n'a vécu que treize ans ; I. Seftiuc et I. Cârțână nous offrent, dans le IV^e chapitre (p. 189—248) de nombreux éléments qui témoignent de ses faiblesses, tout en observant, en même temps, les progrès enregistrés par le trafic commercial entre la mer Noire et la Méditerranée. On insiste sur l'activité de la Commission Internationale des Détroits, sur les initiatives roumaines visant à moderniser et perfectionner la circulation par le Bosphore et les Dardanelles.

Une attention particulière est évidemment accordée aux tentatives de la Turquie, durant les années 1933—1936, en vue de la révision de la Convention de Lausanne ainsi qu'à l'attitude de la Roumanie à l'égard des démarches du gouvernement d'Ankara. Les auteurs, tout en soulignant les réactions défavorables de quelques grandes puissances envers l'idée de la révision, considèrent, qu'en 1935, « la Roumanie ne s'oppose pas, en principe, au désir de la Turquie concernant la nécessité de prendre quelques mesures afin de garantir la sécurité dans la zone des Détroits » (p. 245).

Dans les deux derniers chapitres (p. 249—368), on fait l'analyse de l'ensemble des problèmes qui ont retenu l'attention de la diplomatie européenne depuis le 10 avril 1936, la date de la bien connue note officielle du gouvernement d'Ankara visant au changement du statut des Détroits jusqu'au 20 juillet 1936, le jour de la signature de la Convention de Montreux.

Les auteurs insistent amplement sur le contexte international dans lequel la demande de la Turquie est devenue publique : l'ascension des États totalitaires, l'agression italienne en Ethiopie, la rémilitarisation de la zone rhénane. On fait, par la suite, une analyse très poussée de l'attitude des pays européens vis-à-vis de la note turque dont l'envoi suivait malheureusement toute une série d'actions révisionnistes qui avaient profondément ébranlé l'équilibre européen et transformé les traités de paix, le pacte de la S.D.N. et les accords de Locarno en simples documents d'archive diplomatique.

I. Seftiuc et I. Cârțână exposent le sens réel des réserves initiales de la Roumanie en ce qui concerne la manière dont la Turquie a exprimé sa demande de révision et le moment où elle s'est produite. On présente l'infatigable travail diplomatique déployé par Nicolas Titulescu, le ministre roumain des affaires étrangères, afin d'éloigner toute possibilité d'interprétation malveillante du sens de la note du gouvernement turc, à savoir la création d'un précédent pour une révision territoriale.

On brosse un tableau intéressant de tous les aspects des pourparlers de Montreux parmi lesquels se trouvent en premier lieu la confrontation des thèses de la Grande-Bretagne et de l'Union Soviétique, la solidarité de la Roumanie avec l'U.R.S.S. et la France dans le combat, dont Titulescu a eu la maîtrise, pour « l'établissement d'un rapport nécessaire et naturel entre la Convention des Détroits et la possibilité du fonctionnement normal du réseau d'alliances existentes en Europe ». (p. 305)

L'analyse des clauses de la Convention de Montreux, de la signification du nouveau régime des Détroits tant pour la Roumanie et la Turquie que pour les autres pays intéressés est poursuivie avec beaucoup de clarté.

Des conclusions qui rendent compte aussi des directions de la politique étrangère de la Roumanie dans le Sud-Est européen après la deuxième guerre mondiale, auxquelles on ajoute un précieux index, mènent à fin cette analyse d'une question internationale majeure.

Quoique ce problème de l'histoire du Sud-Est européen au XX^e siècle soit très complexe, l'ouvrage de I. Seftiuc et I. Cârțână réussit, à notre avis, à saisir ses aspects essentiels. Nous nous permettons d'apprécier particulièrement les connexions faites entre la question des Détroits

et celle du Danube, les remarques fréquentes sur le rôle de l'Entente balkanique dans les débats autour de la solution équitable du problème des Détroits et du maintien de l'équilibre des forces dans le Sud-Est européen, ainsi que les pages excellentes sur l'histoire des relations roumano-turques dans cette période.

Si les auteurs expriment souvent leur regret de ne pas avoir eu toujours assez d'informations sur l'attitude des grandes puissances, il y a quand même quelques sources qui leur auraient fourni des données précieuses ; c'est le cas des documents des archives du Foreign-Office déjà mis en valeur par quelques chercheurs étrangers².

L'interprétation pénétrante des sources, l'exposé sûr et bien équilibré, le style alerte et précis se conjuguent dans cet ouvrage qui restitue sous un jour nouvel l'histoire de la question des Détroits.

Constantin Iordan-Sima

² — Voir : L. Živkova, *The question of revising the regime of the Straits agreed upon in the Lausanne Convention (in the light of English archive documents of 1933)*, dans « Études balkaniques », Sofia, 2/1971, p. 73—81 ; idem, *Англо-турските отношения — 1933—1939* (Les relations anglo-turques. 1933—1939), Sofia, 1971, 217 p. (résumés en anglais et en turc) ; A. L. Macfie, *The Straits question: the Conference of Montreux (1936)*, dans « Balkan Studies, Thessalonique, vol. 13, 2/1972, p. 203—219 ; A. E. Montgomery, *The making of the Treaty of Sèvres of 10 august 1920*, dans « The Historical Journal », London, XV, 4/1972, p. 775—787

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par MIHAI BERZA (M. B.) : HARALAMBIE MIHĂESCU (H. M.) ; J. IRMSCHER, Berlin D.D.R. (Irm.) ; FRANCISC PALL (F.P.) ; ANDREI PIPPIDI (A.P.) ; CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.) ; NORMAN SIMMS, University of Waikato, New Zealand (N.S.) ; MARIA ANA MUSICESCU (M.A.M.) ; DAN IONESCU (D.I.)

Poursuivant un effort auquel nous fûmes redevables des deux volumes (1966 et 1970) qui enregistraient la production historiographique grecque des vingt années précédentes (1950—1969), le Comité national hellénique de l'AIËSEE vient d'offrir, à l'occasion du III^e Congrès international des études du Sud-Est européen, un troisième volume de la série : *Quatre ans de bibliographie historique en Grèce (1970—1973)*, Athènes, 1974, VIII-152 p. Nous y trouvons 2 267 titres (suivis de leur traduction en français), dont 268 représentent des suppléments aux années 1965—1969. Une part importante y est faite à l'histoire de la culture. La table analytique des matières rend plus aisée la consultation de l'ouvrage, qui est aussi facilitée par les tables des noms propres et des noms de lieu contenus dans les titres et par l'index des auteurs. L'équipe qui a préparé ce très utile instrument de travail fut dirigée par Roxane D. Argyropoulos, du Centre d'études néohelléniques de la Fondation nationale de la recherche scientifique d'Athènes.

Signalons encore la parution d'une nouvelle édition de l'excellent guide bibliographique de C. Th. Dimaras, C. Koumariou et L. Drouha — *Modern Greek Culture. A selected bibliography (in english — french — german — italian)*, Fourth revised edition, Athens, 1974, VIII-1.112 p. — publiée par les soins du même Comité et à la même occasion.

M.B.

ZIJA SHKODRA, *Esnafet shqiptare shekujl XV—XX* (Les corporations albanaises des XV^e—XX^e siècles). Tirane, 1973, 390 p. (Akademia e Shkencave e R. P. Shqiperise. Instituti i Historise)

L'auteur se propose de donner une image des arts et métiers en corrélation avec l'organisation professionnelle de ceux qui les exerçaient. Ceux-ci habitaient surtout les localités plus importantes et les villes, tenant un rôle important dans le développement des échanges de nature commerciale. C'est pourquoi, la connaissance de cet aspect de la vie économique de l'Albanie concourt d'une part à une plus juste appréciation du niveau de sa technique agricole et d'autre part à éclairer le degré atteint dans leur développement par les relations de production de la société albanaise féodale. Les sources mis à profit à cette fin ont été aussi nombreuses que variées, englobant aussi bien les sources narratives byzantines, slaves, turques ou de l'Europe occidentale, que les traditions orales ou les documents d'archive. Qui plus est, l'auteur a parcouru les études des historiens étrangers portant sur ce domaine ; il les a filtrées à travers son propre jugement et esprit critique, aboutissant à une monographie riche en faits susceptibles d'être utilisés avec succès comme matériel comparatif pour une histoire sociale du Sud-Est européen dans son ensemble. Si la terminologie de l'organisation corporatiste est dans une bonne partie d'origine turque, en revanche les outils, la matière première, la technique, l'esprit de coopération avaient d'antiques racines locales. En outre, grâce à leur situation géographique, les Albanais ont disposé d'une certaine autonomie qui leur a permis de servir d'intermédiaires entre l'Orient et l'Occident.

H.M.

Acta Albaniae Veneta Saeculorum XIV et XV Iosephi Valentini labore reperta et transcripta ac typis mandata. Pars III periodum Skanderbegianam complectens. Tomus XX annos MCDXLVIII ad MCDL illustrans. Munchen, Trofenk, 1974, VIII, 352 pp.

Les documents des années 1448—1450 portent sur la sécurité de Venise dans l'Adriatique, sur la protection des possessions côtières, sur les mesures contre la piraterie et sur la politique générée par le besoin de s'opposer à l'expansion turque. Considéré d'abord avec suspicion, le héros albanais Skanderbeg est attiré ensuite dans une entente ferme scellée par un ensemble de traités englobant aussi la Hongrie et les Principautés Roumaines. De cette manière, les documents vénitiens apportent un complément d'informations au sujet de l'Albanie et des Albanais des premières années du règne de Skanderbeg. A ce moment-là, l'Empire byzantin subsistait encore, sous le nom de Romania et gouverné par Constantin XII, son dernier empereur. Les documents parlent ensuite du diocèse d'Arbanum, dépendant de la papauté, mentionnant aussi les Morlaques (p. 163), dans le voisinage de l'Adriatique. Les indices analytiques très développés de cet ouvrage sont utiles non seulement aux historiens, mais encore aux spécialistes du latin médiéval et à ceux de l'histoire de la langue albanaise. On constate que le sens de certains termes est présent en latin, en albanais et dans d'autres langues aussi : *animae* = *homines* = *shpirten*, en roumain *suflete* ou en russe (*душу*); *bastina* = *fundus privatus* (alb. *bashlina* roumain *bastină*); *buchae* = *homines nutriendi*, cf. alb. *goje*, roum. *guri de hrănit*.

H.M.

A. P. KAŽĐAN, *Социальный состав господствующего класса Византии X — XIII.* « Nauka », Moscou, 1974, 292 pp.

Le propos de l'auteur est de présenter la structure sociale de la classe dominante dans l'Empire byzantin à l'époque du plein épanouissement de sa culture, à savoir entre les années 976 et 1204. Plusieurs raisons ont présidé au choix de cette époque et nous mentionnerons les suivantes : 1° — les sources historiques la concernant sont relativement nombreuses; 2° — elle est marquée par quantité de noms jusqu'alors inconnus, preuve d'un renouveau de la classe dominante; 3° — c'est le moment où l'Empire byzantin compte comme un des plus puissants et influents Etats européens; 4° — c'est l'époque du parachèvement structurel de la classe dominante byzantine.

Les sources et les études consultées par l'auteur sont très nombreuses. Elles ont livré plus de 300 noms de familles totalisant plus de 2300 personnes. Pour ce qui est de leur provenance, ces noms attestent une grande variété : il y a tout d'abord ceux révélant une origine grecque, mais la série est complétée par des noms latins, romans, slaves, orientaux. Des noms tels *Matzoukis* (roum. *măciucă* = fr. *massue*) ou *Sgouros* (roum. *zgură* = fr. *scorie*), semblent être d'origine thraco-illyrienne. L'élément latin est relativement en force et, de manière sporadique, on notera aussi la présence de l'élément roman ou germanique occidental : *Gerardos*, *Raoul*, *Rogerios*. Le nom *Beriovi* passe pour aroumain, celui d'*Arianites* pour albanais. La conclusion qui s'impose est celle d'une grande diversité onomastique, répondant à la diversité ethnique de l'Empire byzantin, bien que l'élément grec eût le pas sur les autres dans la classe dominante.

Il convient cependant de remarquer que la détermination de l'origine ethnique à partir des noms de famille est souvent difficile à faire ou peu concluante, car l'onomastique change rapidement suivant les intérêts, la mode ou l'instruction de ceux qui en usent. La présente étude n'en reste pas moins une contribution utile à la réalisation d'une prosopographie complète de l'Empire byzantin. Elle sert aussi à la détermination de la mécanique présidant à la restructuration sociale dans le cadre de l'Empire, lieu de rencontre des courants commerciaux, démographiques et culturels les plus variés.

H.M.

ЛУБОМИР МАКСИМОВИЊ, *Византијска провинцијска управа у ДОСА ПАЛЕОЛОГА* [The Byzantine provincial administration under the Palaeologi] Beograd, 1972 (Serbian Academy of science and arts. Institute of Byzantine studies. 14).

Die unter Leitung von G. Ostrogorsky entstandene Monographie gibt eine aus den Quellen erarbeitete, zuverlässige Übersicht über die byzantinische Provinzialverwaltung in der letzten Phase der ostromischen Geschichte. Sie geht aus von der bedeutsamen Defensiv-

leistung, die der byzantinische Staat in dieser Epoche zu vollbringen vermochte, und kennzeichnet diesen als eine vollfeudalisierte Agrargesellschaft, in der die imperiale Ideologie bis zuletzt aufrechterhalten wurde. Aus diesen Grundlagen leiten sich die Prinzipien der Staatsverwaltung ab. An die Stelle der Themen waren zumeist neue Struktureinheiten, die Katepanikia getreten, während die Inseln ihre eigenen Regelungen hatten. Die Arbeit informiert weiter über die Formen der Verwaltung, die mit ihr verbundenen Funktionäre sowie die Steuern, die erhoben wurden, nebst den Modi dieser Erhebung. Sie wird durch gute Register erschlossen und bietet mit ihrem Quellennachweis das Fundament für weitergehende Untersuchungen.

Irm.

FANNY MILKOVA, *La législation pénale d'exception en Bulgarie durant la période 1924-1934*. In : Conférence internationale d'histoire de droit pénal, Cracovie, 1973.

Die Verfasserin geht von dem Faktum aus, daß eine jede faschistische Regierung sich ihre Ausnahmegesetzgebung schafft, da für ihren Terror das reguläre Strafrecht nicht ausreicht, und kennzeichnet die generellen Inhalte solcher Gesetze. Die Praxis legt sie sodann an der historischen Wirklichkeit Bulgariens für die erste Phase des bulgarischen Faschismus der Jahre 1924 bis 1934 dar. Die Novemberwahlen von 1924 bewiesen, daß die Volksmassen nicht bereit waren sich mit dem faschistischen Staatsstreich vom 9. Juni abzufinden. Es wurde ein sogenanntes Staatsschutzgesetz erlassen, mit dessen Hilfe zunächst die Kommunistische Partei verboten wurde. Über dessen einzelne Artikel und die Handhabung des Gesetzes sowie die Kämpfe um seine Beseitigung wird unter Heranziehung auch statistischen Materials ausführlich berichtet. Das Staatsschutzgesetz fiel realiter mit dem Sieg der antifaschistischen Kräfte am 9. September 1944, formal wurde es am 16. Oktober 1944 aufgehoben.

Irm.

JANNIS RITSOS, *Die Wurzeln der Welt*, nachgedichtet von Bernd Jentzsch und Klaus-Dieter Sommer, Berlin, 1970.

Die repräsentative deutsche Auswahl aus dem Schaffen des bedeutendsten griechischen Lyrikers der Gegenwart ist hier anzuzeigen, da ihr neben einem Nachwort der Übersetzer, das Ritsos' (geboren 1. Mai 1909) äußere und innere Entwicklung darstellt, eine Bibliographie seiner Werke (griechische Titel mit deutscher Übersetzung) beigegeben ist.

Irm.

P. GUALBERTO MATTEUCCI O. F. M., *La missione francescana di Costantinopoli, I: La sua antica origine e primi secoli di storia (1217-1585)*, Firenze, [1971], XV + 302 pp. + ill. (Biblioteca di Studi Francescani, 9).

L'autore vuole „ridelineare la storia completa" di questa missione" dalle origini sino ai primi anni del secolo XVIII" (p. IX), offrendoci qui, nel primo volume, la narrazione delle sue vicende fino nel sec. XVI, per dedicare poi al periodo successivo un secondo volume, del resto di prossima pubblicazione, come lo annuncia lui stesso. Si tratta d'un tema che lo appassiona da parecchi anni; egli ha già dato alle stampe nel 1967 un libro di oltre 400 pagine sul convento francescano di Galata.

Gli inizi dell'attività missionaria dei Frati Minori sulle rive del Bosforo, inizi concisi quasi con gli esordi del loro Ordine medesimo, sono stati agevolati dall'esistenza dell'impero latino d'Oriente fino alla caduta di questo nel 1261. Essa è diventata più ardua dopo la riconquista bizantina di Costantinopoli in quell'anno e soprattutto dopo la conquista di costei da parte degli Ottomani nel 1453. „L'ambiente greco infatti rimaneva sempre piuttosto infido e malagevole per tutti i latini e particolarmente per i sacerdoti della chiesa di Roma[...]. Per i nostri fratelli separati — prosegue l'autore —, il figlio del Poverello d'Assisi era sempre

l'inviso latino, che poteva esser tollerato finché rimaneva al suo posto, occupandosi dei propri correligionari: i mercanti cristiani d'Occidente, dei quali lo stremato impero bizantino non poteva fare a meno" (pp. XII—XIII). Si capisce che la situazione dei francescani si è fatta ancora più difficile sotto la dominazione turca, stollerante — com'è noto — in linea di massima per i cristiani in generale, ma non scevra qualche volta di soprusi.

L'A. insiste con molti particolari su alcune figure di rilievo che hanno illustrato la storia della missione, specialmente come agenti dei tentativi d'unione fra le due chiese. Così ad esempio, Benedetto Sinigardi ebbe una parte nei negoziati unionistici del 1234 tra il papato e l'impero di Nicea; Giovanni Parastron in quelli del 1274 tra il papa Gregorio X e il basileo Michele VIII Paleologo, restauratore della signoria bizantina a Costantinopoli; Antonio d'Atene, il quale servì d'interprete in occasione della professione d'unione di Giovanni V Paleologo nel 1369. Un ruolo essenziale viene assegnato dall'A. a Bartolomeo da Giano, il quale avrebbe indotto Giovanni VIII Paleologo ed il patriarca di Costantinopoli ad accettare l'unione del 1439.

Ci sia consentito a soffermarci un po' su quest'ultimo missionario, il quale fornisce — come si sa — notizie pregevoli anche riguardo all'espansionismo ottomano nella regione danubiana. La lettura del presente volume ci ha convinto dell'identità di Bartolomeo da Giano con Bart. d'Apone (pp. 222—223), di cui abbiamo personalmente dubitato nel nostro articolo: *Știri noi despre expedițiile turcesti din Transilvania în 1438* [Notizie nuove sulle spedizioni turche in Trans. nel 1438], in „Anuarul Institutului de istorie din Cluj”, I—II (1958/59), p. 10, sfuggito all'A., come pure le pubblicazioni romene e ungheresi anteriori circa le suddette notizie. Il „prioro dell'Ordine cavalleresco di S. Giovanni di Gerusalemme”, destinatario della lettera del Giano in data 3 febbraio 1443, non poteva essere „il supremo moderatore” di tale ordine (Matteucci, p. 194), essendo questo il Gran Maestro, ma il capo di qualche priorato, può darsi d'uno dell'Italia (Pall, p. 13). L'ipotesi dell'identità di Bartolomeo con il „gardien des Frères Mineurs de Constantinople”, a cui accenna il cronista Jean de Wavrin, quale partecipante alla spedizione della flotta crociata nel Mar Nero e sul Danubio durante l'anno 1445 (Matteucci, p. 220), l'abbiamo già fatta anche noi (Pall, p. 14). Il comandante delle galere borgognoni, che componevano una parte di tale flotta non era il cronista stesso (come asserisce l'A.), ma suo nipote, Walerand, il quale aveva reso conto in una ampia relazione delle lotte contro i Turchi nel 1444—45, inserita nella cronaca dello zio. Sennonché, a prescindere da questi dettagli, sebbene abbiano una certa importanza, dobbiamo piuttosto premere sull'osservazione che il ruolo sopraindicato del Giano negli antecedenti dell'unione di Firenze è affermato dall'A. soltanto in base alla tradizione francescana (Giacomo Oddi; Mariano da Firenze, seguito dal Wadding), senza riscontro in altre fonti, il cui silenzio abbiamo cercato di mettere in risalto a questo proposito (Pall, pp. 11—12).

Nell'insieme, la documentazione dell'A. è ricchissima, talvolta persino ridondante, comprendendo pure qualche ricerca d'archivio. I materiali adoperati sono spesso sottoposti a correzioni e valutati con numerosi giudizi originali. Al medesimo tempo però si potrebbero rilevare ancora alcune sviste, nonché trascuratezze nell'esposizione, nell'apparato critico e nell'abbondante elenco bibliografico. Il tono troppo apologetico e la prolissità dello stile rendono la lettura a volte faticosa. Ma, tutto sommato, si tratta d'un lavoro diligente su un tema d'interesse (non solamente di storia religiosa), che ha appassionato l'A., desideroso di rievocare un capitolo rilevante del passato dell'Ordine di cui fa parte lui stesso.

F. P.

LEOPOLD DUPONT, *Unité chrétienne et croisade contre les Turcs: un livre de Remacle Mohly retrouvé*, « Archives et bibliothèques de Belgique », XLV (1974), 1—2, pp. 43—63.

Cet article, en communiquant une trouvaille bibliographique enviable, vient relever un problème auquel on n'a pas encore donné de réponse: celui de la prolifération tardive des écrits antiottomans en Europe occidentale.

Il s'agit en l'occurrence du livre rarissime *Suasoriae Epistolae Christiani orbis Primatibus et populis scriptae, pro suscipienda in Turcam expeditione*, imprimé à Liège en 1606. L'auteur, Remacle Mohly du Rondchamp ou, comme il latinisait son nom, « ab Rotondo-Campo » (1554—1621) fut un obscur maître d'école au village de Huccorgne et ensuite dans la ville de Jodoigne, en Brabant. L'âme d'un fidèle sujet du roi d'Espagne se dévoile dans ces « lettres ouvertes » qu'il adresse à son souverain, à l'empereur Rodolphe II, au pape Paul V, aux rois de France et d'Angleterre, au grand-duc de Toscane (dont les chevaliers de San Stefano s'étaient

encore récemment signalés par des actions d'éclat contre les Turcs), à l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas espagnols, et au prince-évêque de Liège, Ernest de Bavière.

Plus inattendue est l'attention qu'il prête à de lointains monarques dont les prêcheurs de croisade avaient déjà vanté les dispositions à se rallier aux ennemis de l'Empire Ottoman : le chah de Perse Abbas I-er et le successeur du légendaire Prêtre Jean, l'Ethiopien Sousneyos, converti plus tard au catholicisme sous l'influence des Jésuites. Pour l'« emprise du Levant » qui, en 1572 encore, avait tenté bien de gentilshommes bourguignons embarqués sur les galères de don Juan d'Autriche, ce clerc ému par l'agitation martiale des nobles s'inquiète de la participation des plus fameux généraux du temps : un Spinola, un Bucquoy. Il ne dédaigne pas non plus — et c'est un trait original, sinon nouveau — l'appui des protestants : une épître est dédiée à Maurice de Nassau, une autre à Philippe du Plessis-Mornay. Voici la guerre antiottomane devenue, dans les rêves du curé brabançon, une guerre mondiale. Les grands souvenirs historiques de la résistance opposée aux Turcs par les peuples du Sud-Est européen sont présents, eux aussi, dans l'épître XXIX adressée aux *milites christiani* : Scanderbeg et Jean Hunyadi. Celui d'ailleurs avait été pris par Lope de Vega pour héros de sa tragédie, *El Rey sin reyno*.

Des personnages et des épisodes de l'histoire sud-est européenne reparaissent assez fréquemment dans la littérature espagnole de la fin du XVI^e siècle, à la suite des victoires remportées sur le Danube par Michel le Brave et Sigismond Bathory. Les exploits du prince de Transylvanie, mieux connus que ceux du prince valaque, à cause de la propagande jésuite qui s'en était emparé pour en faire un héros en dépit de la réalité, avaient été chantés par un thuriféraire de Bathory, Girolamo Franchetta, dans des *Orationi nel genere deliberativo scritte a diversi Principi per la guerra contro il Turco* (Rome, 1598). Cet ouvrage, composé de la même manière que celui de Remacle Mohy, comprend onze « discours », dont six dédiés au jeune Sigismond. Les autres sont adressés à Philippe II, à l'empereur, au roi de Pologne ou « à tous les princes chrétiens ».

Sous le coup des mêmes événements des années 1595—1598, le diplomate polonais Christophe Warszawicki avait publié à Prague, en 1599, ses *Turcicae tres*, exprimant l'espoir d'un triomphe antiottoman. A son tour, Remacle Mohy, suivant de loin les succès de l'insurrection quasi générale du Sud-Est européen qui se confondaient pour lui avec les progrès des troupes catholiques, exhortait dans son épître XXVII les Hongrois, « viri fortissimi », à bien combattre contre les infidèles.

Ainsi, d'un bout à l'autre de l'Europe traversée en flèche par les nouvelles des batailles gagnées dans les pays roumains ou en Hongrie, une production littéraire surgit qui, entremêlant ambitieusement considérations politiques et une rhétorique ampoulée, prépare l'esprit public au journalisme. Le grand sujet de l'heure c'est la guerre turque. Les projets de coalition chrétienne par lesquels des aventuriers, mi-soldats, mi-espions, tels que Jeronimo Combi, William Bruce ou Anthony Sherley, pensent endiguer l'offensive ottomane n'aboutiront à rien. Le livre de Mohy paraît en 1606, en novembre suivant la paix sera conclue avec le sultan. C'est ce qui rend pathétique le médiocre essai de Remacle Mohy.

Des songe-creux qui partageaient les Etats de la Porte avant qu'on eût la moindre garantie de victoire, on en connaît déjà un grand nombre. Il serait trop facile de les accabler tous d'ironies ou de railler la naïveté de Mohy — on ne dirige pas la politique européenne du fond d'une paroisse de campagne ! — mais le fait est que cette activité n'a pas été entièrement vaine, puis que par certains ouvrages, les meilleurs étant ceux de René de Lucinge ou Lazaro Soranzo, elle surpasse son niveau habituel et rejoint l'histoire.

A. P.

ROXANI D. ARGYROPOULOU, 'Ο Κωνσταντίνος Μιχαήλ Κοῦμας ὡς φιλόσοφος dans la réédition de W. G. Tennemann, *Σύνοψις τῆς Ἱστορίας τῆς Φιλοσοφίας. Μετάφρασις Κ.Μ. Κούμα*, Athènes, 1973, p. 225—243.

La contribution philosophique de Constantin Mihail Koumas — bien connu pour ses préoccupations encyclopédiques — constitue le secteur le plus intéressant de son activité. Appartenant à la dernière période des « Lumières » grecques, Koumas se distingue par son attitude critique à l'adresse des idéologues français et par son penchant pour la philosophie allemande. Parmi les facteurs qui ont favorisé cette option, il faut noter les puissantes relations économiques des centres urbains de Thessalie et de Macédoine avec l'Autriche et l'Allemagne.

Koumas suit fidèlement le système de Kant et ne croit qu'à la philosophie critique, dont il admire les qualités synthétiques. Il pratique un éclectisme kantien et désapprouve les

kantiens dissidents. Son « Σύνταγμα φιλοσοφίας » — qui introduit dans l'enseignement grec l'étude systématique de la philosophie — a pour sources les ouvrages des professeurs kantiens (Wilhelm Trautgott Krug, Jakob Friedrich Fries, Karl Heinrich Politz, Friedrich Boutewerk, August Niemeyer). Sa traduction de W. G. Tennemann — qui précède les autres versions européennes — comporte aussi une contribution personnelle, par l'esquisse d'histoire de la philosophie néo-grecque qu'il y ajoute.

Auteur du premier manuel d'histoire de la philosophie dans le monde grec, Koumas est aussi soucieux de créer un vocabulaire philosophique grec, se heurtant dans cette tâche à toutes les difficultés d'un début. Jugeant les termes du grec ancien sclérosés, il propose la création de néologismes philosophiques, initiative qui — selon son propre aveu — ne fut pas toujours couronnée de succès, mais à laquelle on doit nombre de termes qu'on emploie jusqu'à nos jours.

Son importance pour les contacts de la pensée grecque avec les courants philosophiques modernes est évidente. Koumas introduisit la philosophie de Kant en Grèce, en comblant de la sorte une lacune de la philosophie moderne de son pays à la veille de la Guerre d'Indépendance.

C. P.—D.

MARIOS BYRON RAIZIS and ALEXANDER J. PAPAS, *American Poets and the Greek Revolution, 1821—1828: A Study in Byronic Philhellenism*. Thessalonika. Publications of the Institute for Balkan Studies, [1971], 106 p.

Originally an M. A. thesis by A. J. Papas, this study has been revised and updated with the help of Prof. Raizis. Although there are now fuller notes and added details on the decade of revolutionary struggle in Greece and on such writers as Dionysios Solomus, the book still suffers from the faults typical of a student report.

In general, the book sketches out the response of American poets — mostly amateurs and poetasters — to the Greek nationalist revolution against the Ottoman Turks. Unlike the Spanish Civil War of this century, or even the Vietnam War, the Greek Revolution seems to have evoked only trivial and sentimental verse from American poets. There were mere realistic responses — more political and military, but not from the poets, not one of whom volunteered for service with the Greek patriots. It would therefore have been useful to have offered a survey of the kind of writers contributing to such journals as *The Bower of Taste* and of the type of adventurers following the lead of Lord Byron.

From the information and excerpts provided by the two authors, it would seem that the leading motives behind the writing of pro-Greek poesy — and the present study makes evident the prolific number of pieces turned out — were : 1) sentimentality (the post-“revolutionary” zeal of American liberalism) ; 2) Christian hatred of the infidel Turk (Protestant pulpit rhymes and Sunday-school homiletic) ; 3) romantic enthusiasm for an unequal struggle (dreamy calls to arms with little concern or understanding of strategy of politics) ; and 4) classical memories of “the glory that was Greece” (a school boy/girl pleasure in using familiar exotic-sounding names of people, places, and events).

Since no major American poet, except William Cullen Bryant, was involved in this enterprise, and since few of the poems had any currency outside of America until Prof. Raizis himself translated them into modern Greek, it is difficult to take the movement seriously, except as an interesting appendix to such books as G. Arnakis' *Americans in the Greek Revolution*.

The authors stress the influence of Byron and Shelley on the American poets and offer an Appendix citing significant passages in the two British authors, but there is no attempt to analyze systematically the influence of themes, images, and phrases. At best, we are given broad generalizations on romantic postures vis-à-vis the Greek Revolution.

The authors tend to personify the American poets into one mythical figure, and they cite passages out of context to try to build new relatively coherent poems. We would rather hear more about individual poets, the kind of newspapers and magazines they wrote for, the nature of the public gatherings they addressed. And we would want a more coherent and detailed discussion of the serious debates on the Greek question in major newspapers and even in the Congress. Finally, it might have been useful to study the following two subjects mentioned in the book but not developed : first, the larger poetic movement backing revolutionary activities in

South America, Asia, and Europe, and second, the particular poetic and critical stance towards Byronism and Shelleyean-mysticism in the United States at the beginning of the nineteenth century.

N.S.

PAVEL CHIHAIA, *Din cetățile de scaun ale Țării Românești* (Sur les capitales médiévales de la Valachie). București, 1974, 381 p., 175 pl. (avec résumé français).

Ce livre, intéressant et téméraire par son originalité, est issu d'un minutieux travail s'attaquant à des problèmes apparemment insolubles, souvent abandonnés, parfois à peine soulevés. Les spécialistes de l'art et de la culture roumaines, ainsi que ceux qui s'intéressent à l'urbanisme médiéval en Valachie ; à la pénétration du gothique au Sud des Carpates ; aux traits baroques dans la sculpture funéraire valaque du XVII^e siècle, importée de Transylvanie ; aux portraits princiers des deux célèbres monuments de Curtea de Argeș (l'église St. Nicolas du XIV^e siècle, l'église du monastère du XVI^e siècle, fondation de Neagoe Basarab) ; à l'emplacement initial des tombes se trouvant dans le naos de l'église du XIV^e siècle ; au problème des deux édifices métropolitains de Argeș ; à l'origine et à la structure des capitales valaques, e.a. ; trouveront dans ce livre si vivant (et là confus), des hypothèses, des solutions, de nouveaux points de vue, autant de perspectives et de suggestions proposées à l'étude. Tout cela à travers un genre de recherche qui tient le milieu entre l'érudition de l'historien et une intuition d'archéologue.

C'est également un rêveur, passionné de la grande comme de la petite histoire, qui s'est penché avec la même minutie et une patience de bénédictin, sur la vie, la mentalité, les agissements, la destinée de certains princes et de leur famille ; il ressucite des paysages du moyen âge, reconstitue, à l'aide des documents fouillés jusqu'à leur trame l'aspect de certains monuments aujourd'hui défigurés par les siècles ; il contemple intensément un détail d'architecture ou de sculpture jusqu'à ce que celui-ci lui livre le secret de sa signification, de son rôle dans l'ensemble d'un monument, de ses avatars ; il projette une lumière également forte sur les coins d'ombre dans la biographie d'un être humain, d'un monument, d'une œuvre d'art, d'une époque. C'est ainsi que la fameuse boucle de ceinture en or, trouvée dans le tombeau d'un prince à St. Nicolas d'Argeș, retrouve, avec sa véritable patrie qui est l'Occident (ceci était déjà connu) symboles et légendes, croyances et rêves, ateliers d'artistes ou d'artisans, goûts et modes de cette Europe des troubadours à laquelle elle appartient. Et comme le détail effacé des effigies monétaires des princes valaques Radu I^{er} et Mircea l'Ancien, prend vie, rajeunit, affirme ou raconte ce qu'il signifiait non seulement en tant que puissance économique, mais aussi comme témoignage de la vie d'antan officielle ou non !

Cette vie recomposée dans chacun de ces détails pris séparément — celle notamment de l'aristocratie valaque du XIV^e siècle — est en perpétuelle fonction de la triple perspective de l'histoire culturelle : Occident, Balkans, Orient. Des noms prestigieux sont évoqués pour rappeler leurs liens de parenté avec les princes valaques, leurs dissensions ou leurs accords, des guerres, des défaites ou des victoires dans le monde politique du Sud-Est de l'Europe. Sans jamais oublier ce qui est propre à notre pays, en le soulignant toujours, l'auteur s'efforce de démêler (par le truchement des objets d'art ou des monuments) l'écheveau compliqué des relations culturelles et artistiques entre les peuples de l'Europe Centrale et Orientale, entre Byzance et l'Occident. L'insatiable curiosité érudite de l'auteur se dirige, avec une égale patience, vers des monuments auprès desquels on passe de nos jours presque sans s'arrêter. L'histoire ne leur accorde plus d'importance ; l'art les a oubliés, car ils n'ont rien de « grand ». Toutefois, animé par le juste et émouvant intérêt scientifique et patriotique de l'infatigable chercheur qui est Pavel Chihaia, l'église très ruinée de « Botușari » (dans la même ville de Argeș qui a le privilège de garder deux monuments illustres), la citadelle et le « skite » dits de Negru Vodă du village de Cetățeni-Muscel, la cour princière — presque moins qu'un souvenir de nos jours — de Câmpulung, reprennent vie, rejouent devant nous leur rôle dans l'histoire des siècles qu'ils ont parcourus ; leur propre histoire s'éclaire et avec elle des aspects du passé culturel et artistique de notre peuple.

Chacun des 17 chapitres de ce livre qui mérite une plus ample discussion, autour des détails si généreusement recueillis et mis en ordre par l'auteur, apporte quelque chose de nouveau, éclaire un aspect plus ou moins mal connu, offre une solution. Il est permis au spécialiste de ne pas être toujours d'accord avec tout ce que ce livre propose parfois d'inattendu, mais un fait demeure indéniable : l'énorme matériel documentaire que l'auteur a mis en œuvre,

les multiples références (sources, légendes, inscriptions, même traditions et souvenirs gardés par le peuple) qui l'aident à la souvent fastidieuse reconstruction d'un détail ou d'un ensemble, afin de le faire revivre au delà des masques qui l'ont défiguré, témoignent du parfait scrupule d'un vrai chercheur scientifique.

Les informations s'accablent, innombrables, tout prend de l'importance, tout « signifie ». Il y a dans ce livre quelque chose de la structure infiniment minutieuse dans leur géométrie savante, parfaitement ordonnée, des frontispices de manuscrits moldaves, des XV^e—XVI^e siècles. Il arrive, dans ce livre si touffu, de déceler moins facilement le cheminement de la pensée de l'auteur que le cheminement linéaire des frontispices des manuscrits. Il s'agit néanmoins d'un genre de recherche très rare (trop rare) dans les études d'histoire de l'art pratiqué de nos jours en Roumanie. Livre de référence, autant que d'évocation (l'excellente illustration y contribue aussi), il s'installe parmi ceux qui méritent de figurer au premier rang dans la bibliothèque de tout « studioso » du passé roumain.

M.A.M.

ATANAS BOJKOV, *Școala de pictură de la Triavna* (L'école de peinture de Triavna), București, Editura Meridiane, Seria „Mica bibliotecă de artă”, 1973, 104 p.

L'école de peinture de Triavna présente un centre d'artisans de Bulgarie très actif dans la première moitié du XIX^e siècle. Géographie, histoire, vie sociale et artistique, tout y concourt à l'épanouissement d'un art religieux de souche traditionnelle, plein de vigueur et d'expressivité, quoique bien en retard par rapport à l'esprit de la Renaissance bulgare contemporaine.

À Triavna, quelques familles de peintres (pour la plupart peintres d'icônes), véritables « dynasties » locales, se disputaient une commande de plus en plus généreuse, non seulement du point de vue matériel, mais aussi dans ses motivations politiques et culturelles. Cette organisation « par clans » de la production artistique constituait un phénomène qui se retrouvait presque tel-quel sur une étendue considérable : il suffit de rappeler les groupements de peintres, architectes et sculpteurs en bois de Macédoine (Galičnik, Veles, etc.) ou bien les centres de peinture sur verre de Transylvanie. Le phénomène, dans ses dimensions sud-est européennes, mériterait sans doute l'attention des sociologues, les seuls capables de l'arracher à la « petite sociologie » occasionnelle pour l'intégrer aux rigueurs de la *microsociologie*.

En ce qui concerne les traits stylistiques de cette peinture, celui qui se fait remarquer à première vue, c'est une expressivité parfois brutale du dessin et du coloris : on dirait même que cette qualité-maitresse gagne du terrain à mesure que le rôle des artistes de Triavna diminue et que le goût moderne parvient à s'insinuer dans le monde bulgare des années '70 du siècle passé. Quelques images pourraient en fournir la preuve : les portes d'iconostase de 1876, conservées au musée de Tirnovo, ainsi que les deux panneaux de 1879 représentant, le premier, Saint-Démètre (composition dominée par le rapport complémentaire rouge-vert, déséquilibré en faveur d'un rouge éclatant), le second, la scène du Péché (fond vert impur brisé par le blanc absolu des corps d'Adam et d'Ève).

La traduction du livre d'Atanas Bojkov doit être signalée aussi dans l'espoir que la maison d'édition « Meridiane » s'occupera davantage de l'art, tellement négligé, des peuples du Sud-Est européen.

D.I.

LIVRES REÇUS

- ACAROĞLU, TURKER & FITRAT OZAN, *Türk Halkbilgisi ve Halk Edebiyatı Üzerine Seçme Yayınlar Kaynakçası*, Ankara, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 152 p.
- AGOLLI, NEXHAT, *Valle nga rrethi i librazhdit*, Tirana, Sektori i Muzikës dhe Koreografisë, 1972, 319 p.
- ASDRACHAS, SPYROS I., *Marchés et prix du blé en Grèce au XVIII^e siècle*, (extr. de « Sudost-Forschungen »-München-, Band XXXI/1972, p. 178—209 + 5 graphiques).
- ASDRACHAS, SPYROS J., *Quelques aspects du banditisme social en Grèce au XVIII^e siècle* (Extr. des « Etudes Balkaniques », Sofia, n° 4/1972, p. 97—112).
- BABICS, ANDRÁS-FEJÉR, LEONTIN, *Bányászati Niersanyag-Elofordulások és a Bányászati Tevékenység Történetének Vázlata a Keleti-Mecsek Északi Lejtőjén* (Kulonyomat a Magyar Tudományos Akadémia Dunántúli Tudományos Intézetének « Az Észak-Mecseki Bányavidék Regionális Vizsgálata » C. Kotetéből, Budapest, 1972, p. 17—33 + 5 p. résumé en allemand).
- BEZVICONI, G., *Necropola Capitalei*, București, Institutul de istorie « N. Iorga », 1972, 291 p. *Bibliographie d'études balkaniques*, vol. V (1970), Sofia, Institut d'études balkaniques, 1972, 440 p.
- Благо из морских дубина — С потопљеног брода код Гналиха*—Catalogue d'exposition, Beograd, Музеј Примењене Уметности Изложба 24.XI—17.XII 1972, sans pagination.
- Бронзано Доба Србије* (The Bronze Age of Serbia) (en serbe et en anglais), Beograd, Народни Музеј, 1972, 122 p. + 194 ill.
- CHRISOU, EVANGGELOU K., *Τό Βυζάντιον καὶ οἱ γότθοι — Συμβολὴ εἰς τὴν ἐξωτερικὴν πολιτικὴν τοῦ Βυζαντίου κατὰ τὸν Δ' αἰῶνα —*, Thessaloniki, 'Εταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, 1972, 195 p. + 7 p. ill.
- CVETKOVA, BISTRA, *Проучавања на градското стопанство преџ XV—XVI век*, Sofia, Издачелство « Наука и Искуство » 1972, 255 p.
- DIMAKOPOULOU, GEORGIU D., *Ἡ ἐπὶ τοῦ Αγῶνος ὑπὲρ τῆς Δημοσίας ὑγείας κυβερνητικὴ πολιτικὴ* (Σελίδες 245—300) ('Ανάτυπον ἐκ τῆς 'Επιστημονικῆς ἐπετηρίδος τῆς παντείου ἀνωτάτης σχολῆς πολιτικῶν ἐπιστημῶν, Athènes, 1972, p. 247—292 + 4 p. ill.
- 'Εφημερίδες τῆς 'Ελληνικῆς ἐπαναστάσεως, Τόμος Α' ('Εθνικὴ ἐφημερίς 1832—1833), Τόμος Β' ('Ο 'Ελληνικὸς καθρέπτης ἐφημερίς πολιτικὴ καὶ φιλολογικὴ 1832—1833) [Πρόλογος εἰσαγωγὴ ὑπὸ Γεωργίου Δ. Δημακοπούλου], Athènes, 'Εθνικὸν τυπογραφεῖον, 1972, 354 + 33 p. (Ἐδρετῆριον), 108 p. + 7 p. (Ἐδρετῆριον) + 32 p. (Πίναξ ἐπισήμων πράξεων).
- FREJDENBERG, M. M., *Деревня и городская жизнь в Далмации XIII—XV вв.* (Специальный курс лекции, прочитанный на Историческом Факультете Калининского Университета), Kalinin, Калининский Государственный Университет, 1972, 251 p.
- HATIBOĞLU, VESİNE, *Dilbilgisi terimleri sozlūğu*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basımevi, 1972, 145 p.
- HATZIFOTI, I. M., *Τὸ πολεμικὸ ἡμερολόγιο τοῦ ὀπλαρχηγοῦ Ἰωάννου Φουσεῆκη-Φαρμάκη*, Athènes, Κείμενα καὶ Μελέται Νεοελληνικῆς Φιλολογίας, 1972, 16 p.
- KIRÁLY ISTVÁN, *Az Észak-Mecseki Bányavidék Allattenyészítése és Fejlesztésének Lehetőségei* (Kulonyomat a Magyar Tudományos Akadémia Dunántúli Tudományos Intézetének « Az Észak-Mecseki Bányavidék Regionális Vizsgálata » C. Kotetéből, Budapest, 1972, p. 103—122 + 8 p. résumé en allemand).
- KONDAREV, NIKOLA, *Васил Левски—Велик революционер-демократ* — (По случай 100-годишнината от гибелта му), Sofia, Издачелство на отечествения фронт, 1972, 85 p.

- KRAHE, HANS, *Grundzuge der vergleichenden Syntax der indogermanischen Sprachen* [Herausgegeben von Wolfgang Meid und Hans Schmeja], Innsbruck, Institut für Vergleichende Sprachwissenschaft der Universität, 1972, 136 p.
- Kunstschatze in Bulgarischen Museen und Klöstern (24. April bis 31. Juli 1964)*, Essen-Bredeneu, Veranstalter der Ausstellung ist der gemeinnützige Verein Villa Hügel e.V., sans date d'apparition, 196 p. + ill. sans numérotation.
- KUNZ, LUDOVÍK, *Naiuni malba tñi stolei, Střebecké Terče*, Brno, Etnografický Ústav Moravského Musea, 1972, 66 p.
- KURKCUOĞLU, ÖMER E., *Kurkiye'nin Arap orta Dođusu' na Karşı politikası (1945—1970)*, Ankara, Sevinç, Matbaası, 1972, 210 p.
- LAMBRECHTS, P. J. STRUBBE, M. WAELKENS, G. STOOPS, *Les fouilles de Pessinonte : Le Temple* (Overdruk uit l'Antiquité Classique D. XLI (1972), nr. 1, p. 156—173 + VIII p. planches + 1 plan des fouilles.
- LAURENT, V., *Le corpus des sceaux de l'Empire Byzantin*, T.V, 3 : *L'Église*. Supplément, Paris, Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1972, 340 p. + 50 planches.
- LEVEND, AGÂH SIRRI, *Türk Dilinde Gelişme ve Sadeleşme Evreleri*, Üçüncü Baskı, Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 548 p.
- LEVEND, AGÂH SIRRI, A. DİLÂÇAR & Cem DİLÇİN, *Turkyie Türkçesinin Tarihsel Sozluđu - Örnek-*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basımevi, 1972, 35 p.
- Leylâ ile Mecnun* [Fuzulî'den gunumuz Türkçesine aktaran : Aziz Nesin], Ankara, Bilgi Basımevi, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 82 p.
- LHOTSKY, ALPHONS, *Historiographie Quellenkunde Wissenschaftsgeschichte*, München, R. Oldenbourg Verlag, 1972, 296 p. + 8 Abbildungen.
- Lozan Barış Konferansı—Tutanaklar Belgeler —*, Takım II, Cilt 1, Kitap 1, [Ceviren Seha L. Meray], Ankara Üniversitesi Basımevi, 1972, 337 p.
- LYDAKIS, STELIOS, *Geschichte der griechischen Malerei des 19. Jahrhunderts*, München, Prestel-Verlag, 1972, 379 p.
- MANGO, CYRIL, *The art of the Byzantine Empire 312—1453 — Source and documents*, Englewood Cliffs, New Jersey, Prentice-Hall, Inc., 1972, 272 p.
- MILJUŠ, BRANKO N., *Sluke* (catalogue de l'exposition du 9.IX—3.XII 1972), Beograd, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, 45 p.
- MÜLLER, MICHAEL, HORST BREDEKAMP, BERTHOLD HINZ, FRANZ-JOACHIM VERSPOHL, JURGEN FREDEL, URSULA APITZSCH, *Autonomie der Kunst zur Genese und Kritik einer burgerlichen Kategorie*, Frankfurt am Main, 1972, 299 p.
- A Néprazji Múzeum Kincsei 1872—1972* (The treasures of the Ethnographical Museum 1872—1972) (en hongrois et en anglais), sans localité et sans date de parution, Népművelési Propaganda Iroda, 46 p. + 79 ill.
- NIKALIĆ, JELENA, *Библиографуја Матице Српске 1950 — 1965*, II, Novi Sad, Матица Српска, 1973, 682 p.
- Nouvelles grecques — Vingt-neuf récits de vingt-trois auteurs grecs contemporains* [Choix, introduction et notices biographiques d'Octave Merlier], Paris, Editions Klincksieck, 1972, 320 p.
- NUŢU, CONSTANTIN, *România în anii neutralităţii (1914—1916)*, Bucureşti, Editura Ştiinţifică, 1972, 347 p.
- PĂCURARIU, MIRCEA, *Istoria bisericii ortodoxe române*, Sibiu, Tipografia Eparhială, 1972, 388 p. + résumés en français, allemand et anglais + 6 cartes.
- PAHIĆ STANKO, *Nov seznam Noriško-Panonskih Goml*, Ljubljana, Slovenska Akademija Znanosti in Umetnosti — Razred za Zgogovinske in Družbene Vede —, 1972, 104 p. + 2 cartes.
- Паусий Хилендарски—Славяно-Българска история* [под редакцията на Петър Диневков], Sofia, Български Писатели, 1972, 267 p.
- PATRINELIS, C. G., *An unknown discourse of Chrysoloras addressed to Manuel II Palaeologus* (Extr. de « Greek-Roman and Byzantine Studies », no 4/1972, p. 497—502).
- Persian art in the Benaki Museum, 20 Mars—31 Mai 1972*. Athènes, 1972, 45 p.
- REINERTH, KARL, *Missale Cibiniense Gestalt, Ursprung und Entwicklung des Meßritus der siebenbürgisch-sachsichen Kirche im Mittelalter*, Koln-Wien, Bohlau Verlag, 1972, 366 p. + 1 il.
- RITTER, ADOLF MARTIN, *Charisma im Verstandnis des Joannes Chrysostomos und seiner Zeit*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1972, 232 p.
- ŞEZER, DUYGU, *Kamu Oyu ve dış politika*, Ankara, Sevinç Matbaası, 1972, 584 p.
- SIMION, A., *Dictatul de la Viena*, Cluj, Editura Dacia, 1972, 307 p.

- Simpozijum o srpsko (Jusoglavensko)-rumunskim uzajamnostima u oblasti narodne književnosti (Simpozion dedicat reciprocităților sirbo (iugoslavo)-române în domeniul literaturii populare)*, Saopštenja (Rezime), Comunicări (Rezumate), Pančevo, 1972, 46 p.
- Şınası* [Hazırlayan : Huseyin Seçmen], Ankara Üniversitesi Basımevi, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 164 p. + 1 il.
- Sociologie — Recherches en cours — 1972*, Paris, Société Française de Sociologie — C.N.R.S. Section Sociologie et Démographie, 1972, 151 p.
- Symposium des Wissenschaftlichen Beirates der Sudosteuroopa-Gesellschaft am 25./26. Juni 1971 in München*. Ergebnisse und Plane der Sudosteuroopa-Forschung in der Bundesrepublik Deutschland und Österreich [Redaktion Klaus-Detlev Grothusen], München, Eigenverlag der Sudosteuroopa-Gesellschaft, 1972, 194 p.
- Турски документи за историјата на Македонскиот народ (Documents turcs sur l'histoire du peuple macédonien)* (Introduction et résumé des documents en français), Серија I (1640—1642), Том. IV [Прелод и редакција др. Ванчо Бошков], Скопје, Архив на Македонија, 1972, 144 p. + 157 documents.
- UYGUNER, MUZAFFER & HILMI TUNER, *Tecim, Maliye, Sayışmantik ve Guvence Terimleri* Sozluđu, Ankara, Türk dil Kurumu Yayınları, 1972, 417 p.
- VASILEVIĆ, MIHAIL, *Нестеров 1862—1942*, Москва, Издательство «Искусство» 1972, 29 p. + 42 p. ill.

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- DIMITRIE CANTEMIR, **Opere complete (Œuvres complètes)**, édition critique sous la direction de Virgil Cândea. Vol. I *Divanul* (Le Divan), édition soignée, étude introductive et commentaire par Virgil Cândea, texte grec établi par Maria Marinescu-Himu, 1974, 489 p.; vol. IV; *Istoria ieroglifică* (L'histoire hiéroglyphique), texte établi par Stela Toma, 1973, 448 p.
- DIMITRIE CANTEMIR, **Descriptio Moldaviae**, traduction d'après l'original latin par Gh. Gușu, 1973, 464 p. + une carte.
- CURTICĂPEANU, V., **Le mouvement culturel pour le parachèvement de l'Etat National Roumain (1918)**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », monographies, XII, 1973, 264 p.
- MARINESCU-BÎLCU, SILVIA, **Cultura Precucuteni pe teritoriul României** (La culture Precucuteni sur le territoire de la Roumanie), collection « Biblioteca de arheologie », XXII, 1974, 272 p.
- RĂDULESCU-VALASOGIU, IRINA, **Alexandru Ioan Cuza și politica europeană** (Alexandru Ioan Cuza et la politique européenne), collection « Istorie și civilizație », 1974, 200 p.
- COLUMBEANU, SERGIU, **Grandes exploitations domaniales en Valachie au XVIII^e siècle**, collection « Bibliotheca Historica Romaniae », Section d'histoire économique, 47 (5), 1974, 200 p.
- COMȘA, EUGEN, **Istoria comunităților culturii Boian** (L'histoire des communautés de la culture Boian), collection « Biblioteca de arheologie », XXIII, 1974, 270 p. + 33 planches.
- DOLINESCU-FERCHE, SUZANA, **Așezări din secolele III și IV e.n. în sud-vestul Munteniei. Cercetările de la Dulceanca** (Agglomérations des III^e et VI^e siècles de n.è. dans le Sud-Ouest de la Munténie. Les recherches effectuées à Dulceanca), collection « Biblioteca de arheologie », XXIV, 1974, 157 p.
- BERCIU, D., **Contribution à l'étude de l'art thraco-gète**, « Bibliotheca Historica Romaniae », monographies XIII, 1974, 239 p.
- Bibliografia istorică a României III. Secolul XIX. Tom. 5.** (Bibliographie historique de la Roumanie. III. XIX^e siècle). Tome 5. Sous la direction de Vladimir Diculescu, 1974 371 p.
- Cronici turești privind Țările Române**, Extrase, vol. II. Secolul XVII — începutul secolului XVIII (Chroniques turques concernant les Pays Roumains Extraits XVIII^e siècle — commencement du XVIII^e siècle). Sous la direction de Mihail Guboglu, 1974, 541 p.
- BĂLCESCU, N., **Opere**, vol. I, **Serieri istorice, politice și economice 1844—1847**. Texte, note și materiale (Ecrits historiques, politiques et économiques 1844—1847. Textes, notes et matériaux). Edition critique soignée par G. Zane et Elena Zane, 1974, 419 p.
- Studii istorice sud-est europene**. Culegere îngrijită de Eugen Stănescu. (Études historiques sud-est européennes. Recueil sous les soins de Eugen Stănescu), vol. I, 1974, 214 p.
- Documenta Romaniae Historica. B. Țara Românească** (Documents historiques de la Roumanie. B. La Valachie). volum publicé sous la direction de Damaschin Mioc, Sașa Caracăș et Constantin Baian, 1974. 715 p.
- Documenta Romaniae Historica. B. Țara Românească. Volumul XI 1593 — 1600 Domnia lui Mihai Viteazul**, (Documents historiques de la Roumanie. B. La Valachie. XI^e vol. 1593—1600. Le règne de Michel le Brave) Volume publicé sous la direction de Damaschin Mioc, Ștefan Ștefănescu e. a., 1975, 745 p.
- Mihai Viteazul**, culegere de studii (Michel le Brave, recueil d'études), sous la rédaction de Paul Cernovodeanu et Constantin Rezachievici, 1975, 279 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XIII 2, P. 163—340, BUCAREST, 1975

